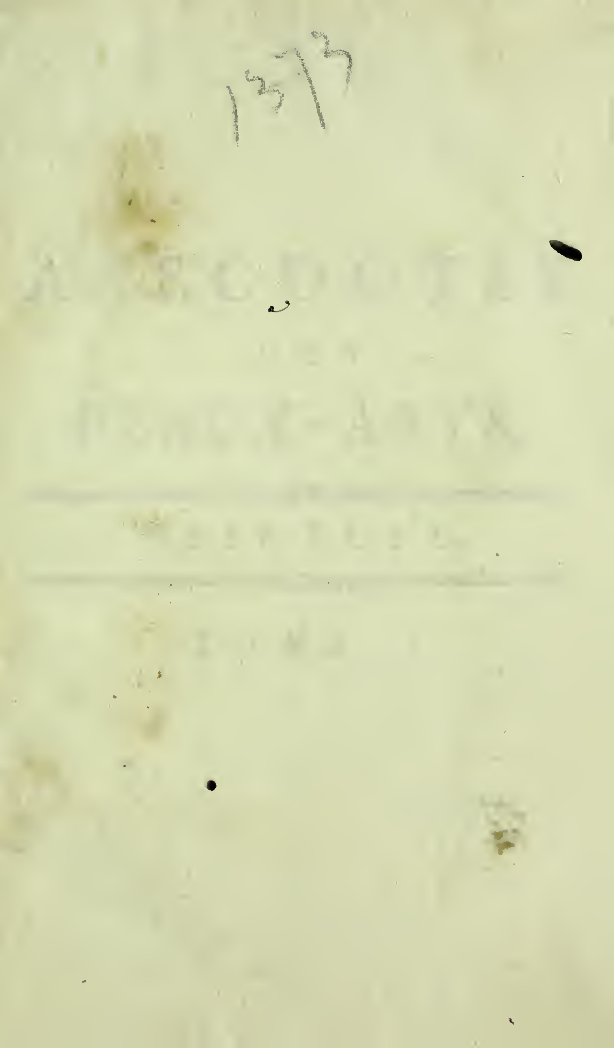




ANECDOTES

DES

BEAUX-ARTS.

PEINTURE.

TOME I.

ANECDOTES DES BEAUX-ARTS,

CONTENANT tout ce que la PEINTURE, la SCULPTURE, la GRAVURE, l'ARCHITECTURE, la LITTÉRATURE, la MUSIQUE, &c. & la vie des Artistes, offrent de plus curieux & de plus piquant, chez tous les Peuples du monde, depuis l'origine de ces différens Arts, jusqu'à nos jours.

OUVRAGE qui facilite d'une manière aussi instructive qu'amusante la connoissance des Arts, en trace les progrès & la décadence parmi les Nations qui les ont cultivés; & dans lequel on trouve un grand nombre de traits intéressans, qui n'avoient point encore été publiés.

AVEC des Notes Historiques & Critiques, & des Tables raisonnées, où l'on apprécie en peu de mots les Artistes & les Auteurs dont on a rapporté des Anecdotes.

PAR M. ***.



TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire, rue du petit Lion.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

CET OUVRAGE SE TROUVE

A MANHEIM, chez SCHWAN.
A STRASBOURG, chez PETIT.
A POITIERS, chez CHEVRIER.
A LIEGE, chez DESMAZEAUX.
A BOURGES, chez LA BOUVRIE.
A BORDEAUX, chez les Freres LA BOTTIERE, PHILIPPOT, les Freres CHAPUIS
A LYON, chez les Freres PÉRISSE.
A RENNES, chez REMELEIN.
A CHARTRES, chez DESHAYES.
A NANTES, chez DESPILLY.
A TOULOUSE, chez LA PORTE.
A AVIGNON, chez GUILLERMONT, *& Comp*
A MARSEILLE, chez MOSSY.
A GENEVE, chez CHIROS.
A LISBONNE, chez DUBEUX *& Compagni*
A LAUZANNE, chez GRASSET.
A LONDRES, chez EMSLI.
A AMSTERDAM, chez CHANGUYON.



A MONSEIGNEUR DE MIROMÉNIL, GARDE DES SCEAUX DE FRANCE.

ONSEIGNEUR,

En daignant me permettre de vous offrir un Ouvrage destiné à faire

connoître les Arts & les Lettres, vous montrez combien ils vous sont chers, & tout ce qu'ils doivent attendre de votre Protection. Ils vous ont souvent délassé de vos occupations importantes; vous les en récompenserez, MONSEIGNEUR, dans l'éminente Place à laquelle vous élève un Roi juste, dont les premières actions sont des bienfaits, & qui ne commence à régner que pour être le Père du Peuple. On a remarqué que sous un bon Prince on ne voit que des Ministres estimables: tout confirme aujourd'hui la vérité de cette observation.

Que ne m'eſt-il permis d'en dire ici davantage, MONSEIGNEUR ! Je vous peindrois les ſentimens de joie & de reconnoiſſance que vous avez fait naître ; j'aurois tâché de vous exprimer combien de tout temps votre affabilité vous a fait chérir. . . . . . . mais je m'arrête ; la louange la plus méritée paroît ordinairement dictée par la flatterie : c'eſt au fond des cœurs qu'il eſt bien doux de lire ſon éloge ! Vous jouïſſez, MONSEIGNEUR, de cette ſatisfaction délicieuſe, trop étrangère à la plupart des Grands ; & les talens que vous protégez immortaliſe-

ront vos vertus. Les Arts vont reprendre un nouvel éclat, & s'empresseront de célébrer leur illustre Mécène.

Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

N***.

TABLE

DU TOME PREMIER.

Voyez la Table génerale, Tom. II.



PRÉFACE.

IL est certain que l'on n'a communément dans le monde qu'une idée confuse des Beaux-Arts, & que l'on connoît à peine ceux qui les ont cultivés. L'homme de mérite même, vivement occupé du desir de perfectionner ses talens dans un certain genre, ignore souvent les faits relatifs à l'art qu'il professe ; tandis que, s'il en étoit instruit, il sentiroit bien davantage toute la dignité de l'état qu'il embrasse, & redoubleroit ses efforts pour s'assurer une gloire immortelle.

Mais jusqu'à présent il a été presque impossible d'acquérir une connoissance si nécessaire. L'historique de chaque Art est répandu dans une infinité de Livres, & ces Livres, dont quelques-uns sont très-rares, ne se trouvent qu'en partie dans les Bibliothéques des riches Amateurs. Il s'ensuit donc, par exemple, que peu de personnes ont pu se mettre au fait des différentes révolutions arrivées à la Peinture, des honneurs qu'elle a reçus, & de tout ce qui la concerne chez les Peuples anciens & modernes.

Cette étude n'eſt cependant point à dédaigner, même pour ceux qui ne cultivent aucunement les Arts. Ils ſont chaque jour le ſujet des converſations; chaque jour les gens d'eſprit & les ignorans ſe ſont une gloire de s'en entretenir. Mais combien de perſonnes n'ont jamais ſu que ces mêmes Arts ont leur hiſtoire, ainſi que chaque Nation, & que c'eſt en la poſſédant qu'on peut les apprécier!

Il ſemble d'abord que la vie des Artiſtes ſoit moins ignorée, puiſqu'elle eſt écrite dans une plus petite quantité de volumes. Mais, outre qu'il n'eſt pas facile de ſe les procurer, les faits y ſont tellement noyés dans de longues & monotones deſcriptions des Ouvrages, dans des répétitions éternelles du genre de chaque Artiſte, qu'après une lecture aſſez inſipide, qui ne peut plaire qu'aux gens du métier, il reſte peu de choſes dans l'eſprit, & l'on a perdu de vûe les principaux traits qui caractériſent l'homme à talens, dont il s'agiſſoit pourtant d'immortaliſer la mémoire.

Ces différentes raiſons nous ont fait entreprendre l'Ouvrage que nous préſentons au Public. Nous avons cru devoir commencer par la Peinture, attendu que notre travail pouvoit être utile à un plus grand nombre de perſonnes.

Voici le plan que nous nous ſommes

proposé, & qui nous servira de règle pour la suite. L'assemblage d'un grand nombre de traits aussi curieux qu'amusans, & recueillis avec le plus grand soin, forme d'abord une histoire complette de la Peinture. Nous passons ensuite aux Artistes, & nous ne rapportons de leur vie & de leur caractère, que les singularités, que les choses frappantes, dont le Lecteur se ressouvient facilement.

Cependant, pour satisfaire ceux qui veulent être informés du genre adopté par chaque Artiste, nous jettons en note tout ce qui peut les intéresser, ainsi que tout ce qui nous a paru digne de remarque. Nous avons encore mis à la fin de cet Ouvrage une table raisonnée, où nous les contenterons en peu de mots, de la manière qu'il nous semble qu'on auroit dû le faire, si on avoit eu dessein de ne dire que ce que le plus grand nombre desire de savoir, & si l'on s'étoit raisonnablement proposé de soulager la mémoire.

Nous avons écrit le nom des Artistes dans la Langue de leurs Pays, & nous mettons le François à côté, autant que cela étoit possible, afin que les Etrangers voyent mieux au premier coup-d'œil quel est celui dont nous parlons.

Nous n'avons point rangé par Écoles les Peintres dont nous faisons mention. Il

nous a paru que, pour notre objet, il ſeroit ſuffiſant de les diviſer par Nations.

Toutes les claſſes de Lecteurs auront donc peut-être lieu de ſe louer de notre travail. L'Artiſte trouvera des exemples à ſuivre, des ridicules, des vices à redouter; les récompenſes dont il verra combler le mérite, l'infortune à laquelle il le verra ſouvent en proie; tout réveillera dans ſon ame le feu du génie, & lui fera vaincre les obſtacles qui s'oppoſent ſouvent aux généreux efforts de l'homme à talens. Ceux qui ne veulent que des Livres utiles ne refuſeront point à celui-ci cette précieuſe qualité, malheureuſement trop rare dans la plupart des productions littéraires de nos jours. D'autres pourront s'amuſer agréablement d'une lecture qui les inſtruira, en ne paroiſſant faite que pour leur procurer du plaiſir.

Ce n'eſt pas ſeulement pour l'avantage des Arts que nous avons travaillé : cet Ouvrage tient auſſi à l'hiſtoire des Nations & des Princes qui les ont gouvernées. Il contient pluſieurs traits qui ſervent à découvrir le génie des Peuples & leur goût pour les Beaux-Arts. Par des faits ſinguliers, peu connus dans l'Hiſtoire, nous caractériſons ſouvent les Rois les plus célèbres, dont les moindres actions ſont d'autant plus précieuſes aux yeux de la poſtérité, qu'elles

les peignent beaucoup mieux que leurs vertus & leurs exploits, assez communément l'ouvrage de la politique ou des circonstances, & qui offrent d'ailleurs une certaine monotonie.

Nous ne nous sommes point contentés de puiser les faits relatifs à la Peinture dans les nombreux écrits qui traitent de cet Art. Les *Vies des Artistes*, données au Public par différens Auteurs, ne sont pas non plus l'unique source qui nous ait fourni des anecdotes. Nous avons étendu courageusement nos recherches, sans craindre l'ennui d'un pareil travail, persuadés qu'on ne sauroit trop soigner des Ouvrages destinés à l'impression. Tous les Journaux François, qui, depuis leur origine, forment un nombre prodigieux de volumes, & presque tous les Voyageurs, sur-tout ceux d'*Italie*, ont été les mines abondantes où nous avons déterré mille traits curieux, perdus pour les Arts, parce qu'ils étoient comme enfouis dans des lieux où ils ne pouvoient frapper que peu de personnes. Nous les mettons à leur place, & nous les réunissons sous un même point de vue. Des amis généreux ont daigné nous traduire quelques-uns des Livres dont nous avions absolument besoin, & qui sont écrits dans des Langues que nous avons le malheur de ne point entendre. Si notre travail est favorablement accueilli,

ils jouïront alors de la récompenſe la plus chère à leur cœur, celle de nous avoir utilement obligés.

Les Livres imprimés n'ont pas borné nos recherches. Nous avons encore fouillé dans un grand nombre de manuſcrits, qu'on a eu la complaiſance de nous communiquer.

C'eſt du Lecteur impartial que nous attendons la récompenſe de notre travail. Nous nous conſolerons des clameurs de la critique, auxquelles tout Écrivain doit s'attendre, ſi le fruit de nos veilles réunit l'utile à l'agréable. Tandis que l'envie & la malignité ſe donnent carrière aux dépens d'un nouvel Ouvrage, la plus eſtimable partie du Public le lit avec réflexion, & s'empreſſe de rendre juſtice à l'Auteur.

« Le Livre que vous mettez au jour, » s'écriera peut-être quelque Critique, n'eſt » autre choſe qu'une compilation; or vous » ſentez l'eſpèce de gloire qui vous eſt due ». Nous répondrons que cet Ouvrage n'eſt pas tout-à-fait ſemblable à ceux qui ne ſont compoſés qu'à l'aide de divers fragmens pris & copiés de toutes parts. On y trouvera, ainſi que nous l'avons dit plus haut, des faits qui n'avoient point encore été publiés; & nous avons ſemé de nouvelles réflexions le plus grand nombre de ceux que l'on connoiſſoit déja.

Mais, quand nous n'aurions fait qu'une

véritable compilation, eſt-il bien prouvé que ces ſortes d'Ouvrages, diſpoſés avec goût, ſoient dénués de mérite? Que d'ennui n'épargnent-ils pas aux Lecteurs, en offrant dans un petit eſpace ce qu'il faudroit chercher dans mille volumes au moins!

Examinons maintenant les qualités que poſsède un bon Compilateur, & la tâche pénible qu'il ſe preſcrit. Il faut d'abord qu'il ſache diſcerner tout ce qui peut plaire généralement d'avec ce qu'on doit rejetter. Il réunit en lui ſeul le ſentiment & la juſteſſe d'idée des Lecteurs les plus éclairés, & ſon choix prévient d'avance le leur. Ce n'eſt point ſon eſprit qu'on a deſſein de juger, don frivole & qui devient trop commun de nos jours; on exige de lui une qualité bien plus précieuſe & bien plus rare: on veut qu'il ait du goût (1).

Pour nous, qui ſentons la foibleſſe de nos talens, nous avons eu recours aux conſeils & aux lumières de pluſieurs Gens-de-Lettres du premier mérite; nous avons auſſi conſulté de célèbres Artiſtes. On verra le nom des uns & des autres dans quelques-unes de nos notes. Nous n'entrepre-

---

(1) Le célèbre Rollin n'a pas dédaigné de dire: « Je ſerois très-content, & me tiendrois très heu» reux, ſi je pouvois être un bon Compilateur ». *Préf. de l'Hiſt. Anc.* pag. 39, édit. 1740.

nons point de leur témoigner publiquement notre reconnoissance. Quels termes pourroient exprimer toutes nos obligations ! Nous dirons seulement, avec M. le Chevalier de Jaucourt, que si notre Ouvrage n'est pas bien fait, ce n'est point faute d'avoir reçu les secours les plus utiles (1).

Mais il nous auroit été impossible de donner à notre travail toute l'étendue qu'il devoit nécessairement avoir, si M. Capperonnier, de l'Académie des Inscriptions, & Garde de la Bibliothéque du Roi, ne nous avoit généreusement ouvert les trésors confiés à ses soins. On peut dire que M. Capperonnier, par son zèle à obliger tous les Gens-de-Lettres, a beaucoup contribué aux bons Livres qui paroissent depuis plusieurs années.

Au reste, quelques précautions que nous ayions prises, nous ne nous flattons point d'avoir pleinement réussi. Quel est l'Écrivain qui puisse s'imaginer que ses productions soient sans défauts ? Nous convenons de bonne-foi des fautes que nous avons commises, afin du moins que notre sincérité soit un mérite aux yeux du Lecteur. Nous avouons d'abord que nous sommes mortifiés de ne pas toujours citer nos ga-

---

(1) *Encyclopédie*, Article PEINTURE.

tants. Ayant négligé dans les commencemens de notre travail de marquer les sources où nous puisions, nous nous sommes vus dans l'impuissance de les retrouver, quand nous avons senti qu'il étoit nécessaire de les indiquer.

Mais nous déclarons que nous ne rapportons aucune anecdote, que d'après les Auteurs dont nous avons consulté les Ouvrages, ou que d'après le témoignage de plusieurs personnes dignes de foi, qui ont bien voulu nous faire part des traits curieux concernant la vie des Artistes qu'elles ont particulièrement connus.

Forcés de nous fier trop souvent à notre mémoire, peut-être nous est-il quelquefois arrivé de citer un Livre pour un autre. Nous espérons qu'on nous pardonnera une erreur qui ne tire point à conséquence pour la vérité de l'anecdote.

Nous craignons aussi d'avoir fait mention mal-à-propos de quelques traits sur certaines images, faute d'avoir assez considéré si nous ne confondions point les productions du Statuaire avec celles qui ne sont dues qu'au pinceau. Mais, comme le mot *image* désigne également des Ouvrages de Sculpture & de Peinture, sur-tout dans les anciens Auteurs, il étoit très-difficile, dans les faits que nous citons, de s'assurer auquel de ces deux Arts il avoit particulièrement rapport.

Animés du desir de perfectionner cet Ouvrage, nous prions les Gens-de-Lettres & les Artistes de vouloir bien nous communiquer, par la voie du Libraire, leurs observations, & les anecdotes que nous pouvons avoir oubliées. Nous recevrons les unes & les autres avec la plus vive reconnoissance.

Nous n'implorons pas seulement leur critique judicieuse pour les deux volumes que nous publions actuellement; nous les prions aussi d'être favorables aux *Anecdotes d'Architecture, de Gravure, de Musique, de danse & de Littérature*, que nous allons successivement faire paroître, & qui formeront un recueil complet de tout ce qu'il y a de plus curieux & de plus piquant sur les Beaux-Arts.





ANECDOTES *DES* BEAUX-ARTS.

PEINTURE.

§. I. *Ancienneté de la Peinture.*

A Peinture eſt de la plus haute antiquité. Tout ce qu'Homère nous raconte des tapiſſeries auxquelles travailloient Hélène & Pénélope, ne laiſſe aucun lieu de douter que le deſſein & le coloris ne fuſſent pratiqués depuis long-temps parmi les Grecs.

Aimeroit-on mieux conclure du récit d'Homère, que le travail ingénieux de ces deux célèbres Princeſſes donna l'idée de la variété des couleurs?

Quoi qu'il en ſoit, Virgile ne fait pas dif-

ficulté de ſuppoſer que la Peinture étoit bien près de ſa perfection dès le temps d'Enée, lorſqu'il dit, au ſixième Livre de l'*Enéïde*, que ſon Héros ſe reconnut dans les tableaux qui décoroient à Carthage le Temple de Junon.

Diodore de Sicile rapporte (1), que les murailles de Babylone, bâties par Sémiramis, étoient de briques peintes de diverſes couleurs, & qu'elles repréſentoient différens animaux.

Ajoûtons encore, que Sémiramis avoit, dit-on, dans ſon Palais, des tableaux qui offroient aux yeux, des chaſſes & des batailles.

Les Egyptiens s'attribuent cependant la gloire d'être les inventeurs de la Peinture, & prétendent même qu'ils l'ont pratiquée ſix-mille ans avant qu'elle paſſât dans la Grèce.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que leurs hiéroglyphes étoient une eſpèce de peinture, puiſqu'ils repréſentoient ſouvent des figures humaines, & plus communément des animaux, des fruits, ou des fleurs, ſelon les choſes qu'ils devoient déſigner.

Nous voyons auſſi dans quelques Auteurs, que les loix ſacrées de ce peuple ordonnoient à la Jeuneſſe de s'appliquer au deſſein.

Mais, ſuivant Pétrone, les Egyptiens ne

(1) Liv. 2, chap. 4.

formèrent que de mauvais Peintres. Il ajoûte même, que ces peuples nuisirent beaucoup à cet Art, en inventant des régles propres à en rendre l'apprentissage moins long, & la pratique moins pénible.

Un fait, qu'on auroit de la peine à croire, s'il n'étoit attesté par des gens dignes de foi, c'est qu'il existe encore diverses peintures des anciens Egyptiens. Elles paroissent représenter des sujets d'histoire; on les voit avec admiration dans les ruines de quelques-uns des superbes édifices épars dans la haute Egypte, & dont le temps de la fondation se perd dans les siécles les plus reculés. Paul Lucas va jusqu'à soutenir qu'il a vu des peintures dans plusieurs grottes de la Thébaïde, grottes qui servirent de demeures aux premiers hommes réunis en société (1).

Chez les Bactriens & les Perses, la Peinture étoit apprise conjointement avec les Lettres. Zoroastre & les Mages eurent grand soin de la posséder à fond.

Moyse défendit la Peinture & la Sculpture aux Israëlites: il savoit combien ce peuple volage étoit enclin à l'idolâtrie des Egyptiens, & il vouloit lui en ôter jusqu'à la moindre occasion (1).

(1) Second voyage de Paul Lucas, tom. 1, pag. 158 — 63; & troisiéme voyage, tom. 3, pag. *69*.

(2) Le Pere Maimbourg prétend que les Juifs

On voit, par ce que nous venons de dire, que la Peinture eſt plus ancienne que la Poëſie, ſa ſœur & ſa rivale (1). L'ombre des corps, produite par le ſoleil, a dû frapper les premiers hommes; ainſi, le ſoleil peut être regardé comme l'origine de la Peinture. Platon l'appelle ingénieuſement *le plus habile de tous les Peintres.*

§. II. *Origine de la Peinture.*

Dans cette première ſuppoſition, qui n'eſt point dénuée de vraiſemblance, quelques Auteurs ont écrit qu'une Bergere, pour conſerver le portrait de ſon amant, traçoit avec ſa houlette une ligne ſur l'ombre que le viſage du jeune homme faiſoit ſur le ſable.

D'autres attribuent tout ſimplement l'origine de la Peinture à des Bergers qui impri-

---

ont mal entendu la premiere défenſe du Décalogue, qui ne regardoit (dit-il) que les idoles, & non tous les ouvrages de Sculpture & du pinceau. V. l'hiſtoire des Iconoclaſtes, pag. 16. Cependant les termes de la Bible paroiſſent poſitifs, & la condamnation générale. V. Exode, ch. 20, v. 4. Deut. 5, v. 8. Levit. 26. Joſ. 24, v. 14. Iſaïe, c. 46, v. 5.

(1) On appelle communément la Peinture une *Poëſie muette*, & la Poeſie une *Peinture parlante.* Annibal Carrache eſt peut être l'Auteur de cette définition. V. ſon article aux *Peintres Italiens*, année 1560.

mèrent avec leur houlette des traits ſur la terre; l'un d'eux ſuivit les extrémités de l'ombre que ſes moutons y formoient.

La belle Dibutade, fille d'un Potier de Sicyone, paſſe généralement pour la créatrice des Arts. Son amant alloit s'éloigner d'elle, & vint lui faire ſes adieux. Les larmes & les plaiſirs partagèrent des momens qu'ils croyoient ne devoir jamais renaître. Enfin, le jeune homme, accablé de la douleur d'une ſéparation prochaine, & plongé dans l'ivreſſe de ſon amour, s'endormit auprès de celle qu'il adoroit. La ſimple lueur d'une lampe éclairoit ces deux amans, & renvoyoit l'ombre du viſage du jeune homme ſur la muraille prochaine. Dibutade s'apperçoit pour la première fois de cet effet naturel; inſpirée par l'amour, elle veut conſerver au moins les traits de celui qui va la quitter; elle prend un charbon, & d'une main conduite par le plaiſir, elle trace le portrait de l'objet de ſa tendreſſe, en ſuivant les extrémités de l'ombre qui l'a frappée, & qu'elle voit ſe fixer avec étonnement.

Voilà, dit-on, ce qui donna la première idée de la Peinture, & ce qui fit naître enſuite la Sculpture, & généralement tous les Arts qui dépendent du trait.

Le père de Dibutade trouva l'invention de ſa fille tout-à-fait ſingulière, & réſolut

d'en tirer parti. Pour cet effet, il appliqua de l'argile, l'étendit exactement jusqu'à la circonscription de l'objet; il en fit ainsi une espèce de modèle, qu'il durcit au feu avec les ouvrages auxquels il travailloit ordinairement. Pline assûre (1) que ce premier essai de plastique fut conservé à Corinthe jusqu'à l'an 608 de Rome.

Pour revenir à la Peinture, on lui donne encore une autre origine. Selon d'anciens Auteurs, ce fut un jeune homme à qui l'amour inspira la première idée du dessein. Son amante alloit se séparer de lui; lorsque, remarquant l'ombre que le soleil levant renvoyoit sur un mur, il la fit approcher de cette muraille, & traça avec un charbon le profil du visage de celle qu'il idolâtroit. « Puisqu'il faut (lui dit-il) que je sois privé » pendant quelque temps du plaisir de te » voir, j'aurai du moins la douceur de con» templer cette foible image, qui calmera » une partie des peines que va me faire » éprouver ton absence ».

Les mêmes Historiens ajoûtent, que la jeune personne, aussi tendre, aussi sensible, profita de l'heureux stratagême de son amant, dont elle emporta les traits sur un voile qu'elle sut garder avec le plus grand soin.

---

(1) *Lib.* 35.

C'eſt à la fille de Bélus (1) que nous devons le Deſſein, s'il en faut croire d'autres Hiſtoriens. Cette Princeſſe (diſent-ils) voyant l'ombre de ſon père contre une muraille, en ſuivit les contours à l'aide d'un charbon. Si cette hiſtoire étoit vraie, elle prouveroit que l'amour filial a fait naître la Peinture.

§. III. *Ce que fut la Peinture en Grèce, aux premiers ſiècles de ſon origine.*

Tout le travail des premiers Artiſtes conſiſtoit à ſuivre les traits de l'ombre que les corps forment, quand ils ſont expoſés au ſoleil, ou bien lorſqu'ils ſe trouvent entre une lumière quelconque, ſelon l'exemple qu'en avoit donné la tendre Dibutade.

On fut long temps à deſſiner ſans aucune couleur, & à n'employer que du charbon, ou quelqu'autre matière noire.

L'art de peindre conſiſtoit alors à former les figures d'un ſeul trait, ou d'une ſimple ligne; & comme la repréſentation étoit très-informe, les premiers Artiſtes imaginèrent d'écrire au bas du tableau le nom de la choſe qu'ils avoient voulu peindre. Cet uſage s'ob-

(1) L'un des premiers Rois d'Aſſyrie, connu auſſi ſous le nom de Baal, ou Bel.

servoit sur-tout pour les figures des animaux, dont quelques-unes se ressembloient entr'elles.

Un ancien Auteur François, voulant louer Apelle, dit à ce sujet: —« il ne faisoit pas » comme ces badauds, qui étoient si niais, » que, pour peindre un cheval, ils faisoient » un âne ou un bœuf, & encore si mal fagoté, qu'il falloit écrire en gros caractères, » *Messieurs, ceci est un buffle, ceci est un âne;* » encore mentoient-ils; car ils étoient deux: » lui, le beau premier, & puis celui qu'il » avoit peint; & encore, ne sais qui étoit le » plus âne ». —

Le premier Artiste Grec qui se servit d'une couleur pour peindre, fut un certain Cléophante, de Corinthe; on le surnomma *Monochromatos*, c'est-à-dire, d'une seule couleur. Il ne dut qu'au hasard cette heureuse découverte. Il s'avisa de broyer de la brique détrempée dans l'eau; & de l'appliquer sur son dessein. C'est à ce foible commencement que nous devons le coloris.

Enfin, l'art se perfectionnant de jour en jour, on introduisit le mêlange de quatre couleurs seulement; *le blanc, le jaune, le noir & le rouge.* Avec ces quatre couleurs bien ménagées, Zeuxis, Apelle, Nicomaque, Polygnote, &c. &c. se sont acquis une réputation immortelle.

Le hasard, ou plutôt une circonstance fortuite, fit encore trouver à un certain Callias, Athénien, la belle couleur rouge, appellée le *minium*. Callias, trompé par la couleur du minium, s'imagina qu'une poussière si brillante lui produiroit de l'or; il en amassa une grande quantité, la passa par le feu, & découvrit une couleur rouge admirable, & inconnue jusqu'alors (1).

Les Anciens ont commencé par peindre sur des tables de bois, blanchies avec de la craie; voilà d'où vient le mot latin *tabula*, (tableau). L'usage de la toile parmi les modernes, n'est pas même fort éloigné de nous. Holbein peignoit à Basle sur le bois, & Raphaël, à Rome, ne peignoit pas toujours sur la toile.

Les premières peintures un peu considérables furent faites sur le mur. Le Prophète Isaïe nous apprend, que les Chaldéens faisoient peindre leurs appartemens. Les anciens ne tapissoient point leurs chambres; mais comme ils se plaisoient à les orner,

(1) La ridicule manie de la pierre philosophale, a donc règné en tous temps. Mais on doit à cette démence de l'esprit humain, des découvertes très-utiles dans les Arts & dans la Médecine.

ceux qui n'avoient pas le moyen d'en faire revétir les murs de figures aussi belles que chères, les décoroient de compartimens peints; ouvrage qui engageoit à peu de dépense.

Dans le siècle d'Alexandre, les productions des grands Peintres n'étoient point regardées comme des meubles ordinaires, destinés pour embellir la maison du riche particulier: on les comptoit au rang des trésors les plus précieux d'un Etat & du Public, & dont la jouissance étoit due à tous les Citoyens.

On peut observer que les grands hommes en tout genre, dans les Arts, dans les Sciences, dans la Politique, dans la Guerre, se trouvent ordinairement contemporains. Nous voyons en effet, que les Apelle, les Praxitèle, les Lysippe, & d'autres Artistes célèbres, vivoient en même temps que les plus grands Poëtes, les plus grands Orateurs, les plus grands Philosophes, & les plus grands Capitaines de la Grèce (1).

Plusieurs Artistes, nommés Pithagore, ont brillé parmi les Grecs; l'un d'entr'eux fut le premier qui peignit des paysages.

Le Roi Antigonus perdit un œil à la guerre;

(1) Rollin, *Histoire ancienne*, tom. II.

Dioclès, Discíple d'Apelle (1), voulant cacher ce défaut dans le portrait du Prince, le représenta vu de côté; en sorte que le spectateur trompé s'imaginoit que c'étoit l'attitude du Prince qui cachoit un de ses yeux, & non un défaut réel. Telle est l'origine des portraits en profil.

Les Artistes, en mettant leur nom au bas des productions de leur génie, n'osoient assurer que l'ouvrage fût achevé, quoiqu'ils eussent fait tout leur possible pour le perfectionner. Nous en voyons des preuves sur les statues grecques, où l'on trouve, par exemple, *Glycon d'Athènes faisoit cet ouvrage*; *Praxitèle faisoit cet ouvrage*, &c. &c. En craignant de se servir du prétérit *fecit*, (a fait) ils reconnoissoient qu'il n'y avoit point d'ouvrage si accompli où l'on ne pût ajoûter quelque nouvelle perfection.

Ils plaçoient aussi cette inscription au bas de leurs tableaux, ou de leurs statues: *c'est l'ouvrage d'un tel.*

Non-seulement, ils avoient soin d'inscrire leur nom; ils mettoient encore dans leurs tableaux une espéce d'écriteau qui en indiquoit le sujet. Nous apprenons par l'exemple de Polygnote, que long-temps après que l'Art eût commencé à jouir d'un nouvel éclat,

(1) D'autres disent que ce fut Apelle lui-même.

ils plaçoient au bas de chaque figure le nom du personnage qu'elle représentoit ; en sorte que la plupart des anciens tableaux devoient être chargés d'inscriptions ; ce qui formoit certainement une bigarrure peu agréable. Qui croiroit qu'un Auteur moderne conseille à nos Artistes d'employer ce ridicule expédient, selon lui très-ingénieux (1) ?

Les premiers Peintres Grecs, connoissant toute l'étendue & les difficultés de la Peinture, se restreignoient à un seul genre de cet Art qui embrasse tant de parties différentes. On peut citer pour exemple un certain Denys, qui ne peignoit que les hommes ; un Nicias d'Athènes, qui excelloit à bien représenter les femmes ; enfin, un Aristodême, célèbre par son talent à rendre avec énergie des combats de Lutteurs.

La première femme qui ait manié le pinceau, se nommoit Timarète ; elle naquît dans le Grèce, & se fit une grande réputation.

Les plus fameux Peintres de la Grèce se disputoient la gloire d'exceller dans leur Art, & se décernoient même des prix aux jeux Pythiens. Le premier Artiste couronné

(1) Voyez ce que nous rapportons au §. XVII. Pétrone se moque de cet usage. V. *Festin de Trimalcion*, & la Note françoise.

dans ces jeux, se nommoit Timagore le Chalcidien ; il fut si transporté du succès de son pinceau, qu'il en célébra la mémoire par un Poëme de sa façon, qu'on lisoit encore à Rome long-temps après Auguste.

Nous verrons bientôt les Républiques de la Grèce s'empresser elles-mêmes à redoubler la gloire des Artistes.

D'excellens Peintres, & de très-habiles Sculpteurs, pénétrés du mérite de leur art, consacrèrent aux Dieux leurs ouvrages, croyant que les hommes en étoient indignes.

Lorsqu'on les chargeoit de représenter quelques Déesses, ils prenoient assez souvent pour modèle leur maîtresse, ou quelque Courtisanne, fameuse par sa beauté : ce qui donna lieu à Justin, Martyr, de dire, en se moquant des Payens, qu'ils adoroient les maitresses de leurs Peintres & de leurs Sculpteurs.

Les Artistes modernes de toutes les Nations imitent en cela les anciens Peintres Grecs.

Un Artiste Italien peignit la Vierge sous les traits de la maitresse d'un Pape, & représenta le Saint-Père pieusement prosterné aux pieds de cette image, si sainte en apparence.

Le Brun, chargé de représenter une Magdeleine, emprunta les traits d'une femme

célèbre alors par ſes égaremens & par ſes remords (1). Ce n'étoit pas la Sainte qu'on voyoit dans le tableau, mais une dame connue de la Cour & de la Ville.

Il paroît que les Peintres ſe ſont permis en tout temps de faire des tableaux ſatyriques. N'en a-t-on pas trouvé dans les ruines d'*Herculanum*, qui attaquoient les paſſions favorites du cruel Néron, & même celles dont il tiroit le plus de gloire? N'en a-t-on pas découvert nouvellement dans la Vigne Adriani, au-deſſous de Tivoli, avec des inſcriptions qui reprochoient à Antonin Caracalla le meurtre de ſon frère Géta (2)? Indépendemment des exemples que nous pourrons encore donner à l'article de pluſieurs Peintres, nous allons citer Elien: il raconte qu'un certain Artiſte, *pour apprêter a rire*, repréſenta Timothée endormi dans ſa tente, & par-deſſus ſa tête, la Fortune emportant les Villes d'un coup de filet.

On a trouvé dernièrement, à Herculanum, un petit tableau ſatyrique, dont le ſujet eſt auſſi biſarre que ſingulier. Un oiſeau reſſemblant à un perroquet, eſt

(1) La Ducheſſe de la Valliere, l'une des maitreſſes de Louis XIV.

(2) *Deſcription hiſtorique & critique de l'Italie*, par l'Abbé Richard, tom. 3.

attelé à un char, & une ſauterelle tient les rênes, & ſert de cocher (1).

§. IV. *Honneurs que la Grèce rendit à la Peinture.*

Mais les Arts, plus propres à immortaliſer la vertu, qu'à tourner le vice en ridicule, furent toujours encouragés dans la Grèce. Les plus ſages de la Nation jugeoient & couronnoient les Artiſtes & leurs ouvrages au bruit des applaudiſſemens d'un peuple immenſe. Admiſe aux jeux olympiques, la Peinture diſputoit les prix, en concurrence avec les Poëtes, les Orateurs & les Philoſophes.

Ce fut à ces mêmes jeux olympiques, devant toute la Grèce aſſemblée, que parut Æchion, avec ſon fameux tableau qui repréſentoit le mariage d'Alexandre & de Roxane. L'Intendant des jeux, nommé Proxénis, homme d'une grande naiſſance, & qui jouiſſoit d'une fortune conſidérable, non content de lui décerner la couronne, lui donna encore ſa fille en mariage, auſſi belle que vertueuſe. Ainſi, le Peintre Æchion, qui étoit étranger dans l'Elide, qui n'avoit d'autre fortune que le bonheur d'exceller dans l'art qu'il pratiquoit, devint le gendre

(1) Obſervations de M. Cochin, ſur les Peintures d'Herculanum, pag. 151.

d'un des plus riches particuliers de la Grèce.

Athènes, & la plupart des anciennes Républiques, prenoient ſouvent leurs Magiſtrats & leurs Ambaſſadeurs parmi les Sculpteurs & les Peintres, des mains de qui elles recevoient l'image de leurs Dieux.

Les Grecs donnèrent, par un décret ſolemnel, le premier rang à la Peinture entre les Arts libéraux; ils voulurent qu'elle fût la première leçon que reçuſſent les enfans de naiſſance noble; qu'il n'y eût que les perſonnes libres qui puſſent l'exercer, & ils en interdirént abſolument l'uſage aux eſclaves.

Pluſieurs Républiques de la Grèce pouſſèrent même l'eſtime qu'elles avoient pour les excellens Peintres, juſqu'à leur donner des Villes entières.

Un tableau de Parrhaſius, fait pour Ephèſe, ſa Patrie, lui valut de la part de ſes concitoyens une robe de pourpre & une couronne d'or.

Le même Parrhaſius, ayant fait le portrait de Théſée; & Sillanion, la ſtatue de ce Héros, méritèrent que les Athéniens leur ſacrifiaſſent un bélier tous les ans (1).

La Ville de Sicyone dut à la Peinture ſa

(1) On verra que le Théſée de Parrhaſius pouvoit moins valoir que celui du Peintre Euphranor. V. aux Peintres anciens, l'article de cet Artiſte.

liberté,

à 23 ſol. adel.

liberté, ainſi que celle de Rhodes; c'eſt de la première dont il s'agit ici (1). Aratus, depuis Général des treize principales Villes de la Grèce, voyant Sicyone, ſa patrie, en proie aux factions de pluſieurs ambitieux qui vouloient s'en rendre maîtres, fit préſent à Ptolomée des ouvrages de Pamphile & de Mélante, Peintres de Sicyone, & obtint de ce Roi généreux l'argent & les ſecours néceſſaires pour préſerver la Ville, Ptolomée voulant que la patrie de deux Peintres auſſi fameux fût garantie des tyrans.

Aratus, par ſon courage & des victoires ſignalées, ayant enfin délivré Sicyone des tyrans qui l'opprimoient, réſolut de détruire les monumens qui rappelloient leur ſouvenir. Il y avoit dans la Ville un tableau célèbre, où Mélante, aidé de ſes élèves, avoit repréſenté Ariſtrate, l'un de ces ambitieux, monté ſur un char de triomphe. Dans le premier mouvement, Aratus ordonna de le détruire; mais il ſe rendit bientôt aux raiſons de Néalque, Peintre habile, qui lui repréſenta que la guerre qu'il avoit déclarée aux tyrans ne devoit point s'étendre aux Arts. Il conſentit que la ſeule figure d'Ariſtrate fût effacée. Ainſi, on laiſſa ſubſiſter celle de la Victoire & le char. Néalque, qui s'étoit char-

(1) Pour ce qui concerne la Ville de Rhodes, voyez à l'article de Protogène.

gé de cette opération, mit seulement une palme à la place du portrait d'Ariſtrate; & cela, par reſpect pour un ouvrage ſur lequel il ne croyoit pas qu'aucun Peintre dût oſer mettre la main, pour y changer la moindre choſe.

Nous terminerons ce qui concerne la Peinture dans les Républiques de la Grèce, par rapporter une loi que donnèrent les Thébains. Ce peuple preſcrivoit aux Peintres, ainſi qu'aux Poëtes, de repréſenter toujours les hommes plus parfaits qu'ils ne l'étoient réellement.

Une ſingulière coutume s'obſervoit encore dans la Ville de Thèbes. Le Peintre qui faiſoit le plus mauvais tableau, étoit obligé de payer une amende (1).

§. V. *Ce qu'elle étoit parmi les Romains.*

Selon toute apparence, les Romains n'avoient qu'une idée imparfaite de ce bel Art, & n'avoient que des peintures informes, avant leur incurſion dans la Grèce. L'ancienne Rome ne s'eſt même illuſtrée par aucun Peintre du premier mérite (2).

---

(1) Nous ne parlons ici que de la Peinture en général; c'eſt dans un article ſéparé que nous rapporterons ce qui concerne chaque Peintre Grec en particulier.

(2) Le Comte de Caylus a donné un Recueil

Lucius Mummius, fameux Général Romain, faisant vendre toutes les richesses de Corinthe, après avoir pris & pillé cette malheureuse Ville, Attale, Roi de Pergame, lui offrit environ 75000 livres d'un seul tableau, peint par Aristide. Le Général Romain fut si étonné de la proposition, qu'il soupçonna quelque vertu secrette dans le tableau, ne voulut point s'en défaire, & le porta à Rome, croyant posséder un talisman précieux.

C'est ce même Mummius, qui, ayant embarqué pour Rome les chef-d'œuvres de Peinture & de Sculpture, qu'il avoit rassemblés à Corinthe, dit à ceux qui les conduisoient, en voulant les engager d'en prendre le plus grand soin : — « Songez sur-tout » qu'aucune de ces piéces ne se perde; car, » à mon arrivée à Rome, si je m'apperçois » qu'il en manque quelques-unes, je vous » déclare que j'en ferai faire de pareilles à » vos dépens ». —

très-estimé des *Peintures antiques*, déterrées jusqu'à présent. Les desseins originaux de ce Recueil précieux, furent trouvés par le Comte de Caylus entre les mains d'un enfant, dans la boutique d'un Menuisier ; la mere les avoit eus d'un valet de chambre du Marquis de Louvois. *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande, tom. 3, pag. 441. Il paroît que le Docteur Mead possede à-peu-près le même Recueil. V. *Lettres de Madame du Bocage sur l'Angleterre*, pag. 44, lettre 4.

La riche collection de tableaux que possédoit Mummius, ne resta pas long-temps entre ses mains. Connoissant peu le trésor dont il étoit le maître, il en faisoit part facilement à tous ceux qui paroissoient en avoir envie. Lucullus, ayant à orner à Rome le Temple de la Bonne-Fortune, dont il vouloit faire la dédicace, le pria de lui prêter ses plus beaux tableaux, & promit de les rendre aussi-tôt que la cérémonie seroit achevée. Mais Lucullus, se moquant de la simplicité du vainqueur des Grecs, refusa de tenir sa parole, & se contenta de lui dire, qu'il n'avoit qu'à faire enlever du Temple ses tableaux, s'il vouloit les ravoir, après qu'ils avoient été consacrés aux Dieux. Mummius, par honneur, & craignant de commettre une espéce de sacrilége, n'osa les reprendre, & fut contraint d'en faire présent au peuple (1).

Les Romains, éclairés par la Grèce qu'ils avoient subjuguée, apprécièrent bientôt le mérite des ouvrages de l'art, qu'ils cultivèrent eux-mêmes avec succès. Marcus Scaurus, traitant avec les Habitans de Sicyone, pour des sommes considérables qu'ils devoient aux Romains, se contenta, au lieu d'argent, de quelques excellens tableaux, qu'il fit porter à Rome.

(1) Pline, liv: 35.

Le Triumvir Lépidus, ſe trouvant campé dans un certain endroit de l'Italie, les gens du lieu lui indiquèrent une maiſon de campagne, entourée d'arbres de haute-futaye, où ils l'aſſurèrent qu'il ſeroit commodément. Mais, loin d'éprouver la vérité de leur promeſſe, le Triumvir ne put fermer l'œil de toute la nuit, à cauſe d'une multitude d'oiſeaux qui ne ceſſèrent de le tourmenter par leur ramage trop bruyant, ce qui le mit dans une ſi violente colère, que le lendemain matin il envoya chercher les Magiſtrats, leur reprocha de l'avoir ſi mal logé par malice, & les menaça même de les faire punir. Ceux-ci proteſtèrent de leur innocence; & voulant procurer au Triumvir un ſommeil tranquille pour la nuit ſuivante, ils expoſèrent autour de la maiſon une longue bande de parchemin, où un dragon d'une grandeur énorme étoit ſi bien repréſenté, que les oiſeaux effrayés à la vue de ce monſtre, s'enfuirent tous, ou du moins n'oſèrent ſe faire entendre pendant toute la nuit (1).

L'Empereur Tibère, devant avoir ſa part d'un héritage conſidérable, préféra, quoiqu'il fût fort avare, un tableau de Parrha-

(1) Pline ajoûte que cette expérience, ſouvent répétée depuis, a toujours produit le même effet, liv. 35.

ſius, aux richeſſes dont on lui laiſſoit l'alternative.

Une preuve que les Peintres Romains rendoient bien la nature, c'eſt ce que raconte Pétrone, dans ſa *Deſcription ſatyrique du repas de Trimalcion*. Encolpe, l'un de ſes héros, apperçut (nous dit-il) dans la maiſon de ce perſonnage ridicule, un dogue, qui l'effraya d'abord, parce qu'il le crut en vie, & qui étoit ſeulement peint ſur la muraille, avec une chaîne, & cette inſcription, *cave canem*, (gardez-vous de ce chien).

Les Romains ne ſe contentoient pas de raſſembler à grands frais dans leurs Palais les tableaux des plus fameux Peintres de la Grèce, ils les expoſoient auſſi dans les lieux publics de Rome, dans les places, les carrefours, où ils étoient ſans doute enchaſſés contre les murailles des maiſons. Auguſte fit poſer dans la place qui portoit ſon nom, deux tableaux peints par Apelle.

L'Empereur Claude crut ſignaler ſon bon goût, & donner un grand air de dignité à ces deux tableaux, en y faiſant effacer la tête d'Alexandre, & ſubſtituer celle d'Auguſte lui-même.

On voyoit pluſieurs excellentes Peintures dans le lieu où l'on rendoit la juſtice à Rome. L'Orateur Craſſus, ou un certain Jules-

César, Orateur & bel-esprit, plaidant devant le Juge Civil, alléguoit ses raisons de récusation contre un témoin de sa partie adverse ; celui-ci, tout en colère, l'interrompoit à chaque instant, & lui demandoit avec hauteur, *pour qui il le prenoit?* Crassus, ennuyé de son insolence, lui montra du doigt la représentation d'un pauvre Gaulois, qui tiroit la langue d'une manière très-ridicule, & lui dit : — « je suis d'avis que vous ne ressemblez pas mal à celui que je vois devant » mes yeux ». — Cette répartie fit rire toute l'assemblée (1).

On voyoit encore dans le même endroit une peinture fort ancienne, représentant un Berger décrépit, appuyé sur sa houlette. Un envoyé des Teutons se trouvant à Rome, on lui demanda ce qu'il pensoit de ce vieillard peint si au naturel. — « Moi (répondit-il » brusquement) quand vous m'en donneriez » un vivant, pareil à celui-là, je n'en vou» drois point ». —

Les Orateurs Romains, dont la profession étoit de persuader, appellèrent souvent la Peinture à leur secours : c'est pourquoi (selon le témoignage de Quintilien) les Avocats, dans les causes criminelles, exposoient quelquefois un tableau qui représentoit l'é-

(1) Pline, liv. 35.

vènement dont il s'agiſſoit, afin d'émouvoir plus ſûrement le cœur des Juges.

Les Pauvres de l'ancienne Rome ſe ſervoient auſſi du même moyen, pour ſe défendre contre l'oppreſſion des Riches, ſelon ce qu'écrit le même Quintilien ; — « parce que » l'argent des riches (ajoûte-t-il) pouvoit » bien gagner quelques ſuffrages particuliers ; » mais ſi-tôt que la peinture du tort qui avoit » été fait, paroiſſoit devant toute l'aſſemblée ; » le Juge, entraîné par le ſuffrage général, » étoit contraint de décider en faveur du » pauvre ». —

§. VI. *Eſtime qu'ont fait de la Peinture les plus grands hommes, tant anciens que modernes.*

Les hommes les plus ſavans & les plus illuſtres de l'antiquité, non-ſeulement avoient une eſtime toute particulière pour la Peinture, mais encore ont voulu peindre eux-mêmes. Platon avoit une connoiſſance parfaite du Deſſein, ainſi que Socrate, ſon maître, qui excelloit dans la Sculpture, ſi toute fois on ne confond point deux Socrates en un ſeul.

Ariſtote veut qu'on enſeigne la Peinture à tous les enfans.

Démoſthène, le premier des Orateurs, ſe plaiſoit beaucoup à peindre.

Ciceron rapporte que, ſi Alexandre défendit à tout autre Peintre qu'à Apelle de faire ſon portrait, & à tout autre Sculpteur qu'à Lyſippe de faire ſa ſtatue, ce n'étoit pas ſeulement par envie d'être bien repréſenté, mais afin de ne rien laiſſer de lui qui ne fût digne de la poſtérité la plus reculée «. Il » étoit perſuadé (ajoûte Cicéron) que la » ſupériorité qu'ils s'etoient acquiſe dans » leur art, contribueroit autant à ſa gloire » qu'à la leur.

Quintilien dit qu'il n'eſt rien de ſi noble que la Peinture, puiſque les productions des autres Arts ſe marchandent, & ont un prix fixe, au-lieu que la Peinture n'en a point.

Il eſt vrai que par une contradiction aſſez ordinaire à quelques Littérateurs, il ſoutient, dans un autre endroit, qu'elle n'a rien d'abſolument relevé, & qu'elle n'eſt Art libéral que par comparaiſon avec les Arts méchaniques.

Paul-Emile, ce grand Capitaine, voulant que ſes enfans joigniſſent à l'étude de la Philoſophie, la pratique de la Peinture, fit venir d'Athènes le fameux Métrodore, pour leur en donner des leçons (1).

---

(1) A l'article de Métrodore, il ſera beaucoup plus queſtion du mérite de ce Peintre, ainſi que des deux Scipions, ſes éleves dans la Peinture & dans la Philoſophie. V. *Peintres Grecs*.

Fabius ſe fit une gloire de peindre lui-même à Rome le Temple de la Déeſſe conſervatrice, & de mettre ſon nom au bas de tous ſes ouvrages. Il ſe trouva même honoré de recevoir le ſurnom de *Pictor* (Peintre) qui a paſſé depuis à tous ſes deſcendans, les premiers de Rome.

Le Temple d'Hercule fut orné des tableaux du Poëte Pacuvius.

Quintus Pedius, neveu de Céſar, étant né muet, & ſe trouvant orphelin dans un âge fort tendre, on lui fit apprendre à peindre, parce qu'il parut à toute ſa famille aſſemblée, & même à Auguſte, dont il étoit parent, qu'il pouvoit cultiver la Peinture, ſans déroger à ſa naiſſance (1).

Jules-Céſar ne dédaignoit pas même de manier le pinceau; il eſtimoit tellement les ouvrages des grands Maîtres, qu'il acheta deux tableaux de Timomaque, Artiſte Grec, dont il donna juſqu'à quatre-vingt talens (près de 400000 livres).

Marc-Agrippa, Conſul Romain, & gendre d'Auguſte, ſe délaſſoit ſouvent des occupations les plus importantes, en s'amuſant à la Peinture.

Domitien & Néron ſe plaiſoient à deſſiner. Néron, qui eût été un grand Prince ſans ſes horribles cruautés, protégeoit tous

(1) Pline, liv. 35.

les Artistes, & quittoit le pinceau pour faire quelquefois des bas-reliefs en terre cuite.

Ce Prince, dont l'extravagance fut bientôt punie, fit exécuter un ouvrage aussi ridicule que gigantesque. Il voulut être peint sur une toile, manière inconnue de son temps; mais qui devenoit en quelque sorte nécessaire, par l'énormité de la figure, qui fut poussée jusqu'à cent-vingt pieds de hauteur, avec toutes les proportions. Mais on n'eut pas plutôt achevé & placé ce colosse dans les jardins Maïens, pour être exposé aux yeux du public, que la foudre y mit le feu, & le consuma entièrement.

Antonin, Marc-Aurèle, Alexandre-Sévère, Adrien, Valentinien, &c. dessinoient supérieurement. Ce dernier modeloit aussi très bien en terre cuite (1).

Quelques Empereurs d'Orient n'ont pas dédaigné non plus de cultiver les Arts avant & après la cruelle persécution qu'ils éprouvèrent de la part des Iconoclastes, ou briseurs d'images, dont nous parlerons bientôt.

L'Empereur Théodose II, dans ses *Institutions*, données l'an 438, veut que les Pein-

(1) Les articles des Peintres qui ont fleuri à Rome du temps des Empereurs, se trouvent immédiatement après les Peintres Grecs : nous ne nous sommes proposé, encore une fois, de ne parler ici que de l'art en général.

tres soient exempts de toutes sortes de tributs qui se paient par tête, non-seulement en leur nom, mais même en celui de leurs femmes & de leurs enfans. Ce Prince les décharge en un autre endroit de tous logemens, soit de gens de guerre, soit de ceux qui suivent la Cour.

Constantin Porphyrogenète, qui règna l'année 912, environ deux-cents ans après les destructeurs d'images, passoit de son temps pour un habile Peintre.

Rollin, dans son *Histoire ancienne*, fait une excellente réflexion, que le Lecteur verra peut-être ici avec plaisir. « Il est vrai que » les Arts, par l'estime qu'en témoignent les » Rois, acquierent une noblesse & un éclat » qui les illustre & les élève; mais les Arts, » à leur tour, rendent aux Rois un pareil ser- » vice, & les annoblissent aussi en quelque » façon eux-mêmes, en immortalisant leur » nom & leurs actions par des ouvrages qui » passent jusqu'à la postérité la plus reculée ».

Les Princes qui ont gouverné les Nations modernes, & les hommes de génie qui les ont illustrées, ont imité les anciens, en chérissant les Arts, & particulièrement la Peinture (1).

---

(1) Nous n'envisageons ici les Arts que par rapport aux hommes illustres qui les ont cultivés, &

Abas second, Roi de Perse, quoique soumis aux défenses de l'Alcoran contre la Peinture, savoit dessiner & sculpter (1).

Réné d'Anjou, Roi de Naples, éperdûment amoureux d'une jeune personne, l'ayant vu mourir dans ses bras, la peignit couchée dans un cercueil, & à demi-rongée des vers. L'amour, après l'avoir rendu Peintre, le rendit aussi Poëte; il fit des vers, très-bons pour son temps, qu'il mit au bas de la représentation du squelette de sa bien-aimée.

Ce même Prince conçut une passion extraordinaire pour la Peinture, ainsi que pour tous les Beaux-Arts. Il peignoit une perdrix, lorsqu'on vint lui annoncer la perte de son Royaume, & continua son ouvrage avec la même tranquillité qu'il l'avoit commencé (2).

Après l'établissement de l'Académie de Peinture à Florence, Cosme de Médicis, qui se plaisoit beaucoup à peindre, voulut

---

aux priviléges qu'ils ont eus. Nous reviendrons à la Peinture parmi les différens peuples, lorsqu'il s'agira de rapporter ce que son état actuel peut offrir de curieux.

(1) Voyage de Chardin en Perse, tom. 6, p. 245.

(2) *Parallèle de la Peinture & de la Poësie*, par Bonnet, à la fin de son *Histoire de la Danse*, pag. 235. Nous avons tiré diverses choses de ce livre, qui sont répandues dans nos Anecdotes sur la Peinture en général.

être reçu au nombre des Académiciens, & voulut même être repréſenté en Deſſinateur.

Le Dante peignoit avec goût. Il y a un autre Dante, qui fut tout-à-la-fois Peintre, Sculpteur, Architecte & Poëte.

Eraſme, ce grand homme, qui fit naître le goût des Lettres en Europe, s'adonnoit à la Peinture dans ſa jeuneſſe.

Le Pape Clément XI, lorſqu'il étoit le Cardinal Albani, apprit de Charles Maratte à deſſiner & à peindre.

Coſme de Médicis, que nous venons de citer, donna aux Arts libéraux des franchiſes même plus conſidérables que celles qui ſont accordées aux Gentilshommes, » parce » (diſoit ce Prince) que la nobleſſe dûe à la » naiſſance eſt un pur effet du haſard; au- » lieu que celle qui s'acquiert par l'exercice » des beaux-Arts, eſt une récompenſe légi- » time de la vertu ».

Le Vaſari, Auteur Italien, qui nous a donné un ouvrage eſtimé, ſous le titre de *Vies des Peintres & des Architectes*, ne parle qu'avec enthouſiaſme du talent des plus grands Artiſtes, & va juſqu'à dire, que *les Peintres auront même la ſatisfaction de jouir dans le Ciel de la gloire qu'ils ont acquiſe ſur la terre.*

Un Auteur François ſoutient qu'on peut dire, ſans exagération, que *la Peinture tire*

son origine du Ciel, & qu'elle fut inventée par Dieu même (1).

Malgré toutes les défenses de la Loi des Turcs, un des plus grands Princes du Sang Ottoman (Mahomet II) trouvoit des charmes à s'appliquer à la Peinture, & lui consacroit souvent plusieurs heures parmi les occupations que lui donnoit son ambition démesurée (2).

On conserve à Vienne dans le Palais Impérial un tableau représentant une Vierge, & qui est l'ouvrage d'une Impératrice (3).

François Ier. ne se délassoit jamais plus agréablement qu'à dessiner ou à peindre.

Louis XIII avoit le même goût (4).

Louis XIV, s'il en faut croire certain Auteur, a tracé lui-même l'idée de plusieurs édifices qu'il a fait élever.

Tout ce que nous pouvons assurer, c'est que cet auguste Monarque, dans des brevets donnés à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, accorde *à ceux qui exercent cette*

---

(1) *Lettre sur la Peinture*, par Broffard de Montanei, insérée dans le *Choix des Mercures*, tom. 2, pag. 167.

(2) *Choix des Mercures*, tom. 2, pag. 170. Nous parlerons encore de Mahomet II, à l'article de Gentil & Bellin, aux *Peintres Italiens*, année 1421.

(3) *Relations historiques*, par Charles Patin, pag. 32, Basle, 1673.

(4) V. aux *Peintres François* l'article de Claude Ruet & de Simon Vouet, années 1588—90.

noble vertu, l'un des plus riches ornemens de l'Etat (ce sont ses propres termes) les mêmes priviléges que ceux de l'Académie Françoise, *afin que ces Arts libéraux soient exercés plus noblement, & avec une entière liberté, n'y ayant rien entre les Beaux-Arts de plus noble que la Peinture & la Sculpture.*

M. de Lalive, parmi sa riche collection des ouvrages des Peintres François, possède un petit tableau de la propre main de Philippe, Duc d'Orléans, Régent de France, représentant Dibutade, qui, sur l'ombre d'une lampe, dessine le portrait de son amant.

M. Watelet, Receveur-général des Finances, de l'Académie Françoise, & de celle de Berlin, &c. & dont nous avons plusieurs livres estimés, entr'autres, le Poëme sur la Peinture (1), mérite bien que nous fassions mention de son amour pour les Arts, & de ses talens à manier le pinceau.

La Marquise de Pompadour, aussi célèbre par sa beauté, que par la protection qu'elle accordoit aux talens, s'amusoit quelquefois à peindre. Un jour qu'elle dessinoit

(1) L'illustre Marquis Lomellino, Doge de Gênes en 1762, l'a traduit en Italien, & a publié sa traduction sous le nom supposé de *Nemillo Caramicio.*

une

à 16 sol. ataas

une tête, M. de Voltaire lui adressa ces vers.

Pompadour, ton crayon divin
Devoit dessiner ton visage;
Jamais une plus belle main
N'auroit fait un plus bel ouvrage.

Si nous passons en Espagne, nous voyons que sous le règne de Philippe IV, lors d'un procès célèbre, qui fut suscité dans l'année 1633, contre un Peintre, pour le paiement de certains droits, l'assemblée des Etats du Royaume déclara contre le Fisc, que tous les Arts libéraux, parmi lesquels elle mit la Peinture au premier rang, n'étoient sujets à aucune charge publique.

Les Beaux-Arts sont très-honorés dans toute la République de Hollande; ils y sont exempts des charges publiques; & ceux qui les cultivent avec le plus de succès, peuvent parvenir à toutes les dignités de l'Etat.

Ils ont trouvé de tout temps en Angleterre de puissans protecteurs. Charles Ier, lorsqu'il étoit paisible possesseur du Trône, éprouva jusqu'au dernier point l'amour qu'on peut avoir pour la Peinture. Ce Monarque a fait monter les bons tableaux au prix excessif où ils sont aujourd'hui. Comme il en faisoit acheter par-tout avec profusion dans le même temps que Philippe IV, Roi d'Espagne en rassembloit de tous les côtés; la concurrence

de ces deux Souverains fit tripler dans l'Europe le prix des ouvrages des grands Maîtres. Les trésors de l'Art sont devenus des trésors réels dans le commerce.

Il paroît que la fameuse Christine, Reine de Suède, faisoit très-peu de cas des plus beaux ouvrages de Peinture. Le Roi son père avoit trouvé à Prague plusieurs chef-d'œuvres des grands Maîtres Italiens, qui étoient encore dans les caisses où on les avoit emballés (1); elle en fit présent à Bourdon, Peintre François, pour lors à sa Cour, & les lui donna, sans même daigner y jetter les yeux. Mais cet Artiste eut la générosité de les refuser, en disant qu'il ne méritoit pas un présent d'un aussi grand prix, & que la Reine ignoroit l'importance du trésor dont elle vouloit se défaire (2).

On prétend même que cette Princesse fit couper quelques-uns des plus beaux tableaux, afin d'en ajuster les mains, les pieds ou les têtes aux compartimens des plafonds de sa chambre à coucher, & de sa salle d'Audience (3).

(1) Ils provenoient de la Galerie de Mantoue, pillée, ainsi que la Ville, le 18 Juillet 1630, par les troupes de l'Empire, que commandoit le Général Colalto.

(2) A l'article du Peintre Bourdon, ce trait sera plus détaillé.

(3) D'autres traits, que nous citerons ailleurs,

§. VII. *Effets ſinguliers de la Peinture.*

Il eſt étonnant que cette Princeſſe n'ait pas éprouvé les ſentimens que la Peinture, nous dit-on, excite preſque toujours dans les ames. Alexandre devenoit pâle & tremblant toutes les fois qu'il jettoit les yeux ſur un tableau de Timanthe, repréſentant Palamède condamné injuſtement à la mort par les Grecs devant Troyes. Cette Peinture lui rappelloit la mort d'Ariſtonicus, ſon joueur de lyre, & l'un de ſes plus chers favoris, qui fut tué par les Maſſagètes, dans une embuſcade.

Platon, dans ſon Livre de la *République*, recommande aux Magiſtrats, comme un de leurs devoirs le plus eſſentiel, de veiller attentivement à ce qu'il ne ſe rencontre point dans les Villes de ſtatues, ni de tableaux capables d'inſpirer le vice, & de corrompre toute la jeuneſſe.

Mais pour ne parler ici que des Peintures approuvées par les bonnes mœurs, « il eſt » des tableaux (dit Ariſtote, Polit. Liv. 1) » auſſi capables de faire rentrer en eux-mêmes » des hommes vicieux, que les préceptes de » morale donnés par les Philoſophes ». —

Une Courtiſanne d'Athènes, étant à table

ſemblent démentir ceux-ci. V. *Peintres Italiens*, article Raphael; & celui du Guerchin, ann. 1590.

avec ſes amans, vint par haſard à jetter les yeux ſur le portrait d'un Philoſophe; le caractère de vertu & d'auſtérité qui étoit exprimé dans le tableau, lui inſpira tant d'horreur pour ſes déſordres, qu'elle ſe leva auſſitôt de table, ſe retira chez elle, & ſe diſtingua depuis par ſa conduite & l'honnêteté de ſes mœurs, autant qu'elle s'étoit ſignalée par ſes débauches.

Q. Fabius, & P. Scipion avoient coutume de dire que, lorſqu'ils conſidéroient les images de leurs ancètres, ils ſe ſentoient enflammés du déſir de bien faire.

Porcie, femme de Brutus, ſupporta avec une fermeté héroïque le départ de ſon mari, contraint de quitter Rome après le meurtre de Jules-Céſar; mais cette fière Romaine ayant vu un tableau qui repréſentoit les adieux d'Hector & d'Andromaque, ſa douleur éclata par des ſanglots & par des larmes.

Saint-Grégoire de Nyſſe, aſſûre qu'il ne pouvoit retenir ſes larmes à la vue d'un tableau où étoit peint Abraham prêt à ſacrifier ſon fils unique (1).

Un tableau repréſentant le *Jugement dernier*, peint par un Moine, nommé Méthodius, toucha ſi vivement Bogoris, Roi des Bulgares, qu'il cauſa la converſion de ce

(1) Nous en avons vu pluſieurs exemples.

Prince Payen, & ensuite celle de tous ses sujets (1).

On trouve dans les *Anecdotes du Nord* (2) que le même expédient employé vers 988 par un Philosophe nommé Constantin, & qui étoit envoyé par un Empereur de Constantinople, convertit un Duc de Russie, nommé Wladimir. Ce Philosophe fit aussi voir au Prince de Russie un tableau représentant le *Jugement universel*, qui effraya singulièrement Wladimir. — « De quel côté » voudrez-vous être placé dans ce moment » terrible (lui demanda Constantin)? — » A la droite du fils de Dieu (répondit le » Chef des Russes). — Eh bien! (s'écria le » Philosophe) faites vous donc Chrétien, » — & le Prince se convertit aussi-tôt.

Le fameux Rienzi, simple Paysan, qui trouva le moyen de régner à Rome en 1347, & dont la conspiration est si extraordinaire; cet homme qui sut allier la grandeur aux foiblesses, connoissoit bien le pouvoir de la Peinture sur les ames. Il avoit du moins observé qu'en frappant les yeux du peuple, elle maitrise tous ses sens. Ce fut à l'aide de

(1) Nous détaillerons davantage ce trait à l'article de Méthodius. V. *Peintres Latins*, après les Artistes Grecs.

(2) Recueillies par M. de la Croix, & se trouvent à Paris chez Vincent.

quelques tableaux bisarres qu'il disposa les Romains à la révolte. Dans une des peintures qu'il rendit publiques, on voyoit, entr'autres choses, une mer extrêmement agitée ; & au bord du rivage, quatre rangs de divers animaux, armés de cornets, dont ils se servoient pour souffler sur les flots, & pour y exciter des orages, dans le dessein de faire périr un vaisseau, jouet des vents & des vagues, & symbole de la Ville de Rome. Dans le premier rang de ces animaux furieux, on remarquoit des lions, des loups & des ours, avec cette inscription : *voici les Administrateurs, les Sénateurs & les Nobles.* Au second rang, on découvroit des chiens, des pourceaux & des chevreaux, avec cette inscription : *les mauvais Conseillers, & les Adulateurs de la Noblesse.* On avoit mis dans le troisième rang des dragons, des renards, & des boucs, on lisoit sur un écriteau : *Officiers, Juges & Notaires corrompus.* Au quatrième rang enfin, on appercevoit quantité de singes & de chats, qui désignoient *les voleurs, les homicides, les adultères & les malfaiteurs.*

Lorsque Rienzi fut sur le point de sortir de Rome, il voulut faire entendre au peuple, par une autre peinture, qu'il conservoit l'espérance d'être un jour rétabli, & il ordonna à ses amis d'entretenir devant ce tableau une lampe allumée pendant l'espace d'un an (1).

(1) V. *Conjuration de Nicolas Gabrini, dit de*

Dans le *Voyage en Sibérie*, par l'Abbé Chappe, on lit ce trait d'hiſtoire, auſſi peu connu qu'il eſt ſingulier. L'Eſtoc, Aventurier François, ayant entrepris de faire régner Eliſabeth, & tout étant diſpoſé pour la conjuration, ſe rendit chez cette Princeſſe; la voyant balancer à ſe mettre à la tête de ſes partiſans, il lui préſenta deux cartes à jouer; ſur l'une, il avoit deſſiné la Princeſſe qu'on renfermoit dans un couvent, & lui-même s'étoit peint ſur un échaffaud; l'autre, repréſentoit Eliſabeth ſur le trône. Il la pria de choiſir de ces deux cartes; elle prit la dernière (1).

Un Abbé François, nommé Malôtru, perſonnage tout-à-fait ſingulier, & qui vivoit en 1640 (2), s'apperçut, en diſant la Meſſe, qu'un M. Laſſon, homme de beaucoup d'eſprit, rioit avec un de ſes amis. Cet Abbé n'eut pas plutôt achevé ſa Meſſe, qu'il envoya chercher un Sergent, & fit aſſigner Laſſon à réparation d'honneur, pour avoir oſé rire de lui pendant qu'il diſoit la Meſſe.

Rienzi, ouvrage poſthume du Père du Cerceau, pag. 28 — 29 & 246.

(1) Pour la ſuite de cette hiſtoire, voyez le Général Menſtein, & le *Précis hiſtorique* placé à la ſuite de la *Vie de Mentzicoff*, imprimée à Paris, chez la veuve Duchêne.

(2) Il étoit de la Ville de Caën, en Normandie.

Comme M. Laſſon peignoit parfaitement bien, il fit le portrait de ſa Partie adverſe, & ſe teint tranquille. L'affaire fut portée au Bailliage, où tout Caën ſe rendit, pour entendre les plaidoyers de ces deux perſonnages; l'un, célèbre par ſa folie, & l'autre par ſon eſprit. Avant que nous racontions la ſuite de ce procès, le Lecteur ſaura que l'Abbé Malôtru étoit fort laid, & s'habilloit toujours d'une manière groteſque. Il avoit en tout temps neuf calotes ſur la tête, afin de ſe garantir du froid; ſa perruque n'étoit jamais peignée, & il ſembloit prendre à tâche de la mettre de travers; ajoûtons encore qu'il portoit neuf paires de bas l'une ſur l'autre, & autant de culotes. On ſe doute bien que le portrait d'un pareil original devoit être fort plaiſant. Après que l'Abbé eut fait ſon plaidoyer, dans lequel il remonta juſqu'à la création du monde, Laſſon déploya le portrait; & parla de la ſorte. — « Il eſt » vrai, Meſſieurs, que je n'ai pu m'empêcher » de rire en voyant la figure de M. l'Abbé, » & je l'apporte ici, telle qu'elle étoit alors, » perſuadé que, tous Catons que vous êtes, » vous ſuivrez mon exemple; je demande que » cette figure ſoit miſe au Greffe, & para- » phée *ne varietur*, comme la meilleure pièce » de mon ſac ». — Les Juges, qui ne purent s'empêcher de rire à l'aſpect d'un portrait auſſi burleſque, renvoyèrent les Parties hors

de cour & de procès, dépens compensés (1).

§. VIII. *Les Anges mis au rang des Peintres.*

Les Anges, ou du moins quelques-uns de ces purs esprits, pourroient être mis dans la classe des Peintres, puisqu'on montre en plusieurs endroits de vieilles peintures, faites, dit-on, par les Anges.

Dans une Eglise de la Ville de Luques, on voit un tableau représentant le Christ, & dont voici la merveilleuse histoire. Nicodême d'Arimathie enrreprit de peindre un crucifix; mais comme il ne pouvoit y réussir, les Anges qui le regardoient travailler, lui prirent le pinceau de la main, & achevèrent eux-mêmes le tableau (2).

Dans l'Eglise de l'Annonciade, à Florence, on voit une image à fresque de la Vierge, dont on prétend que la tête a été peinte par les Anges. L'Artiste qui avoit entrepris cette peinture, embarrassé comment il acheveroit la tête de la Vierge, s'endormit auprès de son ouvrage, & le trouva fini en se réveil-

(1) *Furetieriana*, pag. 269—70.

(2) Le Père Labat dit que Misson se trompe, & que ce crucifix n'est point en plate peinture, mais de relief, & entierement de bois. *Voyage d'Italie*, tom. 8, pag. 115. Aux articles de la Sculpture, nous parlerons encore de ce merveilleux crucifix.

lant. Il ne douta pas que les Anges n'euſſent eu la complaiſance de venir l'aider, & publia le bienfait dont il leur étoit redevable. Cette image merveilleuſe eſt toujours couverte de pluſieurs voiles, & renfermée dans une armoire d'argent maſſif. Ce n'eſt que par une faveur extraordinaire qu'on obtient la permiſſion de la voir, & cette faveur n'eſt accordée qu'aux Princes & qu'aux Ambaſſadeurs. Par une grace ſpéciale, & qui n'a guères d'exemples, le Grand-Duc de Florence ordonna qu'on la fît voir à un Duc de Chevreuſe, en 1664. Monconys, qui nous fournit ce détail, nous dit qu'on choiſit une heure de nuit, afin d'éviter la foule du peuple qui ſe rend à ce ſpectacle, toujours rare & toujours nouveau pour lui; mais que tant de monde accourut, qu'on feignit de remettre la partie à une autre fois. Le Duc de Chevreuſe ſe retira, & ne revint qu'à minuit. L'affluence des ſpectateurs étoit encore auſſi conſidérable. Cependant, on découvrit l'image, qui pourroit faire douter que les eſprits céleſtes ſoient d'habiles Peintres; mais on aſſûre qu'après l'avoir regardée, la vue ne s'éteint jamais, & qu'on eſt préſervé du danger de devenir aveugle.

Une autre image de la Vierge, qu'on ſuppoſe peinte par les Anges, étoit autrefois dans l'Egliſe de Saint-Pierre, à Rome; elle eſt actuellement dans celle de Saint-Côme &

Saint-Damien. Des voleurs l'enlevèrent pendant la nuit, pour en ôter les pierres précieuſes dont elle eſt entourée, & la jettèrent dans le tibre. On la trouva comme par miracle, & on la mit où elle eſt actuellement (1).

On voit à Rome, dans l'Egliſe de Saint-Sylveſtre, une image de Jéſus-Chriſt, peinte, à ce qu'on croit, par Jéſus-Chriſt lui-même (2).

L'Apôtre Saint-Luc a fait, dit-on, pluſieurs images de la Vierge, qui ſont en grande vénération parmi les Chrétiens.

Dans la Chapelle qui eſt à Rome au haut de la *Scala Sancta* (Echelle Sainte) on révère une image ancienne du Sauveur, qui, ſuivant la tradition, fut commencée par Saint-Luc, & achevée par les Anges. C'eſt pourquoi les Auteurs Eccléſiaſtiques l'ont appellée *Archiropæta* (qui n'eſt point faite par la main des hommes.) On dit auſſi que Saint-Germain, Patriarche de Conſtantinople, la jetta dans la mer, pour la ſouſtraire à l'impiété de l'Empereur Léon l'Iſaurien, & qu'elle arriva d'elle-même à Rome (3).

---

(1) M. de la Lande, tom. 4, pag. 523—24.

(2) On croit que c'eſt celle dont parle Jean Damaſcène, & que Jeſus-Chriſt envoya, dit-il, au Roi Abgare. V. le Parag. XIII, & les *Annales de Baronius*.

(3) M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 3, pag. 394.

L'ancienne image de la Vierge, qui étoit autrefois dans le Palais des Empereurs de Constantinople, & qu'on croit une de celles qui furent peintes par Saint-Luc, se conserve à Naples dans l'Eglise de *Monte-Vergine*. On est persuadé qu'on ne peut porter de la viande, ni aucun aliment gras dans cette Eglise, sans que le tonnerre y gronde. Un Vice-Roi y étant en 1730, il vint à tonner, & un homme de sa suite fut contraint d'avouer qu'il avoit dans sa poche quelque chose de gras, & courut grand risque de la vie (1).

On croit aussi que le même Saint-Luc a écrit une vieille Bible, & qu'il en a peint les figures, très-bien conservées. Saint Louis en fit présent aux Chanoines de la Cathédrale de Tolède; & un Roi d'Espagne, desirant la mettre dans la Bibliothéque de l'Escurial, n'a pu l'obtenir, quoiqu'il leur ait, dit-on, offert une Ville en échange (2).

§. IX. *Jeux extraordinaires de la Nature.*

Ce qu'on ne sauroit révoquer en doute, c'est que la Nature est un excellent Peintre (3).

(1) *Ibid.* tom. 6, pag. 311.

(2) V. au Parag. XIII, ce que nous dirons encore sur les peintures attribuées à S. Luc.

(3) On ne peut entendre ici par la Nature, que l'arrangement fortuit des causes.

On rencontre ſouvent des figures admirables, formées naturellement ſur toutes ſortes de marbres, & ſur d'autres matières. Pline parle d'une Agathe, qui repréſentoit, ſans que l'art s'en fût mêlé, Apollon, la harpe à la main, au milieu des neuf Muſes.

Un certain Majolus aſſûre, qu'on garde à Veniſe une Agathe, où la Nature s'eſt plu à former la figure d'un homme.

On conſerve dans la même Ville, à l'Egliſe de Saint-George, la figure d'un Crucifix parfaitement repréſenté ſur un marbre, avec les clous & tous les autres attributs de la Paſſion, tels qu'un habile pinceau auroit pu les exprimer.

On voit à Piſe, ſur un morceau de jaſpe (& toujours par la Nature) un Hermite dans un déſert, aſſis ſur le bord d'un ruiſſeau, & tenant une clochette à la main, comme on dépeint ordinairement Saint-Antoine.

Dans les montagnes voiſines de Florence, on trouve des pierres, qui, étant ſciées par le milieu, repréſentent, les unes des arbres, les autres des ruines, ou des payſages (1).

La figure de Saint-François de Paule ſe voit ſur une agathe du grand Autel de l'Egliſe des Minimes, à Naples; ſa barbe, ſon

(1) *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande, tom. 2, pag. 427.

capuchon même se sont rencontrés avec leurs couleurs naturelles (1).

Dinet, ancien Auteur qu'on ne lit plus guères, prétend qu'on garde à Rome, dans Sainte-Marie majeure, trois pierres quarrées, dont la Nature semble s'être divertie à former autant de cartes-géographiques. L'une donne une idée de la France, avec les distinctions des rivières, des Villes & des Provinces les plus remarquables; l'autre, représente l'Italie avec ses montagnes & ses autres particularités. La troisième pierre (toujours selon Dinet) peut-être regardée comme une carte générale de l'Espagne.

Duval, dans son *Voyage d'Italie*, raconte qu'on fait aussi voir à Rome, dans une salle qu'il appelle Impériale, une pierre où la Nature a mis l'image du Pape Pie V, beaucoup mieux rendue que le meilleur pinceau n'auroit pu le faire (2).

Un autre Auteur prétend qu'il est auprès de Dôle, dans la Franche-Comté, certaines pierres rouges, qui sont enrichies de plu-

---

(1) M. de la Lande, tom. 6, pag. 138. Cet Auteur observe que l'agathe a peut-être été colorée.

(2) V. l'ouvrage de cet Auteur, imprimé en 1656, p. 181. Il parle encore de la figure d'un homme, naturellement représentée sur une piéce de marbre blanc, qu'on voit dans l'Eglise de Saint-Marc, à Venise. (pag. 169.)

ſieurs figures d'hommes, d'animaux, d'étoiles & de diverſes autres choſes; il dit même qu'on trouve dans ces pierres merveilleuſes juſqu'à des armoiries entièrement colorées & blaſonnées.

Dans l'Egliſe Notre-Dame, à Paris, derrière le maître Autel, un morceau de marbre attire tous les regards, par l'arrangement fortuit de ſes diverſes veines; il repréſente exactement un Chriſt.

A Sneiberg, en Allemagne, on rencontra dans une mine de cuivre un morceau de ce métal, ſur lequel étoit la figure d'un homme, portant un enfant ſur ſon dos, à-peu-près comme l'on repréſente Saint-Chriſtophe.

Thévet aſſûre, dans ſes Voyages, qu'il vit à Athènes, ſur un morceau de marbre noir, trois étoiles au-deſſus d'une eſpèce de globe, dont la moitié paroiſſoit dans une rivière, qui ſembloit prendre ſa ſource d'un rocher admirablement bien formé ſur l'un des côtés.

Il dit auſſi, que dans la Ville d'Alep, il conſidéra une pièce de porphyre, dans laquelle paroiſſoit un bœuf paiſſant, & devant lui, un arbre chargé de fruits ſemblables à de petits coings.

La Moſquée d'un des Fauxbourgs d'Alep, qui étoit autrefois une Egliſe de Chrétiens, offre une ſingularité du même genre, & encore plus étonnante. Dans le mur, du côté

droit de la porte de cette Mosquée, est une pierre d'environ trois pieds en quarré, sur laquelle se trouve une représentation parfaite d'un calice, ayant une hostie au-dessus; le tout est couronné d'un croissant, dont les deux pointes descendent justement aux bords du calice. Il semble que ce soit un ouvrage de mosaïque. Mais quelques François ayant osé pénétrer dans cette Mosquée, sans être apperçus des Turcs (1), grattèrent la pierre avec des ferremens, & reconnurent que la Nature avoit seule mis la main à ce tableau extraordinaire. Les Consuls ont offert jusqu'à deux-mille écus de cette pierre; les Bachas d'Alep n'ont jamais voulu la vendre (2).

Il y avoit autrefois dans la Mosquée de Sainte-Sophie, à Constantinople, sur un marbre blanc, l'image de Saint Jean-Baptiste, couvert d'une peau de chameau, représentée au naturel, excepté qu'il lui manquoit un pied.

Dans une autre pierre de la même Mosquée, on voit encore, dit-on, un Christ, rendu avec une vérité frappante.

Le Voyageur Thévet, cité un peu plus haut, raconte qu'on lui montra, dans l'E-

(1) Il y a peine de mort ou de bastonnade contre un Chrétien qui est surpris dans une Mosquée.

(2) Chardin, Voyages en Perse, tom. 1, in-4°. pag. 136.

glise

à 15 fol. atras.

glise de Bethléem, plusieurs colonnes de jaspe transparent, où l'on appercevoit les figures d'une infinité d'oiseaux, de poissons, de fruits, & d'autres objets.

Il ajoûte, que lorsqu'il étoit aux Indes, il vit une pierre fine transparente & de plusieurs couleurs; en l'opposant aux rayons du soleil, il y remarqua l'effigie d'un homme monté sur un éléphant: l'homme paroissoit avec un turban bleu, & un habit à la moresque, rouge comme de l'écarlate. Il assûre que le tout étoit si bien représenté, qu'on l'auroit pris pour un tableau fait par le plus habile Peintre.

Dans l'Isle de Staritzo, située au Royaume de Cazan, on trouve certaines pierres au milieu desquelles on voit des étoiles de toutes couleurs, qui paroissent même d'or ou d'argent (1).

S'il en faut croire un autre Voyageur, on trouve dans l'Isle des Barbades un arbre singulier, dont le fruit, lorsqu'il est coupé en travers, offre le portrait de Jésus-Christ attaché sur la croix, si vivement exprimé, qu'il n'y a point de Peintre qui le puisse rendre avec tant de force, en n'employant qu'une seule couleur. La figure a la tête renversée, les bras étendus le long du

(1) Voyages de Jean Struys, p. 158, édit. in-4°.

corps, & les pieds croisés l'un sur l'autre (1).

Ces jeux de la Nature, qu'on peut regarder comme autant de tableaux d'une espèce particulière, nous conduisent à parler de ce qu'il y a de plus curieux dans les divers genres de peinture que l'Art a mis en usage.

§. X. *De la Mosaïque.*

Pline prouve que les Grecs ont été les premiers qui pratiquèrent la *Mosaïque*, & qu'elle fut inventée quelques siècles après la Peinture, dont elle imite presque l'éclat, & surpasse de beaucoup la durée. Cet Auteur (2) fait mention d'un ouvrage fameux en ce genre, & qu'on désignoit par le mot grec ἀσάρωτος, qui signifie en notre langue *non balayé*, parce que cet ouvrage singu-

---

(1) Monconys, dans ses Voyages, dit aussi quelque chose de cette singularité, tom. 1. On trouve dans une des Provinces de la Chine, nommée Yun-Nan, de très-beaux marbres jaspés, qui représentent des montagnes, des fleurs, des arbres, des rivières, avec des couleurs si vives, qu'on les prendroit pour l'ouvrage du plus habile Peintre. *Voyageur François*, tom. 5, pag. 219. On lit dans le même ouvrage, (tom. 4, pag. 344), que la corne du Rhinoceros, fendue par la moitié, offre différens objets rendus d'après nature.

(2) *Lib.* 36.

lier offroit à l'œil des ordures, des miettes de pain, & d'autres choses qui tombent d'une table, représentées si naturellement, qu'on y étoit trompé, & qu'il sembloit qu'on eût oublié de balayer la salle où étoit cette fameuse Mosaïque. Pline remarque encore que cet admirable pavé étoit fait de petits coquillages peints de diverses couleurs.

On a trouvé dernièrement, dans les ruines d'Herculanum, des pièces de Mosaïque, destinées sans doute à servir de parquet, & qui représentent des tapis tout-à-fait semblables à nos tapis de Turquie.

Il est plus que probable que les Anciens parvinrent même à rendre en mosaïque des sujets d'histoire. On a déterré à Herculanum un tableau de ce genre, représentant l'enlèvement d'Europe, & composé avec de très-petits cailloux.

Un Abbé Joachim fit faire en mosaïque le portrait de Saint-Dominique & de Saint-François, plusieurs années avant leur naissance (1).

Il est démontré que l'usage de la mosaïque est passé en Italie depuis prés de deux-mille ans.

Nous allons donner une idée de la manière d'y travailler à Rome & à Florence.

---

(1) François Deseine, Voyage d'Italie, tom. 1.

La Mosaïque est une espèce de marqueterie. Elle copie, avec des morceaux de marbre de diverses couleurs, tout ce que la Peinture peut imiter. A la place de pierres naturelles, trop difficiles à trouver pour un si grand ouvrage, ou qui demanderoient un temps infini à polir & à préparer, on a quelquefois recours à des pâtes, à des compositions de verre & d'émail, que l'on fait au creuset, qui prennent une couleur vive & brillante (1). Toutes ces pièces rapportées, n'ont guères plus d'une ligne d'épaisseur. Plus elles sont minces, & plus elles doivent être longues; on en met quelquefois en œuvre qui ne paroissent pas plus grosses qu'un cheveu.

L'ouvrier les dispose selon le dessin ou le tableau qu'il a devant lui. Elles s'assujettissent étroitement ensemble dans le stuc ou dans l'enduit préparé pour les recevoir, & qui s'endurcit incontinent après. Cet ouvrage est d'une solidité qui paroît presque à l'epreuve du temps. Il y a plus de huit-cens cinquante ans qu'existe la mosaïque de Saint-Marc à Venise, sans que son éclat & sa beauté soient aucunement altérés (2).

---

(1) A Florence on ne se sert que de marbre, & à Rome, on n'emploie que des émaux.

(2) Il seroit à desirer (dit M. de la Lande,

La matière des tableaux de mosaïque, quoique très précieuse, coûte beaucoup moins que la main d'œuvre.

Un tableau en ce genre d'une certaine étendue, lorsqu'il est mis en place, revient à plus de 70000 livres.

Les ouvriers en mosaïque, ainsi que ceux de nos tapisseries des Gobelins, ne savent point dessiner. On est étonné de voir que sans aucune connoissance du dessin, ils réussissent si bien à copier fidèlement leurs originaux, souvent même en une forme plus grande ou plus petite que le modèle (1).

Ce métier est si pénible, & demande une application si constante, que peu d'ouvriers sont assez robustes pour y résister quelques années de suite. Dès que leur santé commence à s'altérer, il faut qu'ils se retirent; car si l'amour du gain les oblige à rester, ils périssent infailliblement.

On ne travaille à la manufacture de la mosaïque de Florence, que pour l'Empe-

---

Voyage d'Italie, tom. 8, pag. 20) qu'on ne se fût pas servi d'un fond doré, qui donne aux coupoles de cette Eglise un air de chaudrons de cuivre renversés.

(1) *Idem*, tom. 4, pag. 564. Les observations de M. Grosley, & de M. l'Abbé Richard, nous ont aussi été fort utiles.

reur ; tous les ouvrages qui en ſortent lui appartiennent, & l'on ne peut en avoir que de ſa main.

Ce n'eſt point d'après les originaux qu'on diſpoſe à Rome la Moſaïque ; on fait une copie la plus exacte qu'il eſt poſſible du tableau que l'on veut imiter, afin d'avoir ſous les yeux le coloris dans toute ſa fraîcheur ; ces copies ne ſe reçoivent pas indifféremment ; elles ſont comparées avec les originaux, & jugées par les Artiſtes & les ouvriers en moſaïque. Souvent les meilleurs Peintres échouent dans ces copies, & voient leurs ouvrages rebutés, que, par dépit, ils abandonnent alors preſque pour rien.

Quand le tableau eſt fini, il paroît d'abord ſi brut, il y a tant d'inégalités, qu'à peine y diſtingue-t-on quelque choſe ; mais en le poliſſant, on parvient à le rendre auſſi uni qu'une glace.

On peut juger de la quantité de couleurs & de nuances différentes que l'on emploie dans la Peinture, par le nombre des tiroirs qui renferment les émaux ſervans à la moſaïque de Rome : il y en a pour le moins trois-mille.

On voit à Naples une piéce de moſaïque repréſentant la Sainte-Vierge ; c'eſt là pre-

mière image à laquelle on ait adreſſé un culte religieux en Italie.

Un tableau de moſaïque, qui paroît avoir été fait par un habile Artiſte Italien, vient d'être vendu dernièrement en France, à l'inventaire d'un Boucher, pour la ſomme modique de trente-ſix livres. Ce morceau curieux repréſente, lorſqu'il eſt vu dans ſa hauteur, une tête de Satyre; & lorſqu'on l'examine dans un autre ſens, il offre aux yeux un payſage très-bien fait & une petite figure qui tire au blanc. On a offert, depuis qu'il eſt entre les mains du nouveau poſſeſſeur, juſqu'à vingt-quatre-mille livres à l'Artiſte qui voudroit faire le pendant de cet ouvrage.

Le tableau en moſaïque qu'on voit à Rome, dans le Palais Montalte, pourroit lui ſervir de pendant. Quand on le regarde d'un certain point, il repréſente une botte d'herbes; & vu d'une autre poſition, il repréſente la tête & le viſage d'un homme (1).

§. XI. *Peinture ſur verre.*

L'art de peindre ſur verre doit marcher après la Moſaïque. C'eſt par lui que la Pein-

(1) *Voyage d'Italie*, par Richard Laſſels, tom. 2, pag. 40.

ture a commencé en Europe. Nos premiers Artistes ne surent pendant long-temps que bigarrer de diverses couleurs les vitres des Eglises, des maisons des Princes & des riches particuliers.

Les Anciens ont toujours ignoré ce genre de peinture, puisqu'ils ne connoissoient point l'usage des vitres. Les plus grands Seigneurs Romains fermoient les ouvertures par lesquelles le jour entroit dans leurs maisons, avec des morceaux d'albâtre extrêmement minces, & de certaines pierres transparentes, dont nous n'avons actuellement qu'une bien foible idée (1). Les édifices publics étoient ornés aussi de cette manière (2). Le plus grand faste que put étaler Pompée Marcus, ce fut de faire vitrer le dernier étage du superbe Cirque dont il décora la Ville de Rome. Ces fameux Conquérans n'avoient point non plus l'usage du linge.

---

(1) Les fenêtres de l'Eglise de *San-Miniato*, à Florence, sont fermées par une espèce d'albâtre ou de pierre mince & transparente. M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 7, pag, 109.

(2) Les Anciens mettoient quelquefois des pièces de verre à leurs fenètres; ce verre étoit fort épais, ainsi qu'on s'en est apperçu dans les ruines d'Herculanum. On va voir, p. suiv. note 3, que les Persans mettent encore actuellement des verres d'une extrême épaisseur à leurs vitres. Les usages ne changent point en Orient, & datent tous de la plus haute antiquité.

Les vers de Perrault peuvent ici trouver leur place :

C'étoient là de plaiſans Héros,
Qui n'avoient pas, même au mois de Décembre,
De vitres pour clorre leur chambre,
Ni de chemiſe ſur leur dos. (1)

Il n'y a pas plus de ſoixante ans qu'on eſt dans l'uſage à Florence de mettre des vitres aux fenêtres des appartemens (2).

Le verre étoit encore fort rare & fort cher en Eſpagne dans l'année 1679. On y voyoit beaucoup de maiſons dont les fenêtres n'avoient point de vitres ; & lorſqu'on vouloit donner la plus grande idée d'une maiſon, l'on diſoit en un mot, *elle eſt vitrée* (3).

Comme on fabriquoit en Europe des verres de pluſieurs couleurs, on s'aviſa d'en mettre aux fenêtres, & de les arranger par compartimens, en forme de mo-

(1) *Parallèle des Anciens & des Modernes.*

(2) *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande, tom. 2, pag. 147.

(3) *Voyage d'Eſpagne*, par Madame d'Aunoy, tom. 3, pag. 5. La plupart des fenêtres, en Perſe, ſont garnies de toile peinte & cirée ; mais celles des grands Seigneurs ſont faites avec des carreaux de verre épais & ondés, afin qu'on ne puiſſe pas, du dehors, regarder au travers, & chaque carreau eſt d'une couleur différente, arrangée confuſément & ſans ordre. *Voyage de Chardin*, tom. 4, pag. 237.

faïque : voilà l'origine de la peinture ſur verre ; & telle fut la première cauſe qui reſſuſcita l'art précieux actuellement admiré de tous les peuples.

Il n'y a guères plus de deux ſiècles qu'on s'eſt aviſé en Europe de mettre des carreaux de vitres. Tous les Maîtres Vitriers avoient alors le titre de *Maîtres Peintres*, qu'ils ont conſervé long-temps (1).

Quelques-uns de nos Rois (2) ont ſouvent déclaré que les Peintres ſur verre ne dérogeoient point à la nobleſſe; ils leur accordèrent même tous les priviléges des Gentilshommes.

Un Peintre de Marſeille fit connoître aux Italiens la peinture ſur verre. Les bienfaits de Jules II l'appellèrent à Rome pour y décorer les fenêtres du Vatican. Mais toutes les belles peintures auxquelles il travailla furent détruites pendant le ſiège & le ſac de Rome par les Allemands ; les ſoldats ennemis en prirent le plomb pour en faire des balles de mouſquet.

L'invention de peindre ſur verre n'eſt point perdue, ainſi que bien des gens ſe l'imaginent ; il ne nous manque des Artiſtes en ce genre, que parce qu'ils ne ſeroient

(1) V. l'Ordonnance de 1595. Dictionnaire des Arrêts, au mot Peintre.

(2) Charles V, Charles IX, François I, &c. &c.

pas suffisamment payés de leur travail (1).

Il y avoit dernièrement un Anglois à Paris, nommé M. Godefroy, qui savoit parfaitement l'art de peindre sur verre. M. de Guerchy, Ambassadeur, l'avoit engagé de passer en France : mais il y est resté long-temps sans pouvoir être occupé, parce que cette peinture est tout-à fait passée de mode.

La peinture en émail a quelque rapport avec celle qu'on employoit sur le verre. Elle est de la plus haute antiquité. Porsenna, Roi d'Etrurie, qui déclara la guerre aux Romains pour le rétablissement de Tarquin, faisoit travailler dans ses Etats à des vases émaillés (2).

Les Chinois, ce peuple immense, qui prétend prouver une suite de Rois depuis plus de quatre-mille ans ; les Chinois peignent en émail depuis un nombre infini de siècles.

Ils possédoient un secret qu'ils ont perdu ;

(1) Voyez, entr'autres ouvrages, Florent le Comte, tom. 1, pag. 120 & *suiv.* Il donne la manière de faire les belles couleurs sur verre, & de les appliquer : secret qui passe communément pour être perdu. Les Indiens du Bengale possèdent encore le secret d'imprimer l'or & les couleurs sur le verre. *Voyageur François*, tom. 3, pag. 235.

(2) Pour connoître les procédés de la peinture en émail, V. l'Avant-Coureur, ann. 1766, n°. 10—11—12.

ils savoient peindre sur la porcelaine des poissons ou d'autres animaux ; & ces figures ne paroissoient que lorsque la porcelaine étoit remplie de quelque liqueur (1).

§. XII. *Différentes espèces de Peintures.*

Selon Scaliger, ce fut en 1540 qu'on trouva, dans l'Isle de Majorque, le moyen d'imiter la Peinture sur la porcelaine. Mais Pacheri, Auteur Italien, prétend que dès le treizième siècle, la Ville de Pezzaro contenoit un grand nombre d'ouvriers qui peignoient la fayence.

Les Cloîtres du Couvent des Franciscains à Lisbonne, sont garnis de fayence peinte en bleu, depuis plusieurs siècles, représentant diverses figures de grandeur naturelle. On y voit entr'autres celle de ce Moine, qui, fatigué d'une trop longue abstinence, faisoit cuire, dans sa cellule, un œuf à la lumière d'une chandelle. Le Supérieur le voyant, par le trou de la serrure, occupé de sa petite cuisine entra brusquement & l'en reprit avec aigreur; de quoi l'autre s'excusant, dit que c'étoit le diable qui l'avoit tenté, & lui avoit suggéré cet expédient. Aussi-tôt le diable lui-même, qui étoit caché sous la table, parut

(1) *Lettres édifiantes & curieuses*, douziéme recueil, pag. 315.

en s'écriant : « tu en as menti, chien de » Moine; ce tour-là n'eſt pas de mon in» vention : c'eſt toi qui viens de me l'ap» prendre ». —

Un certain Livius Agreſti, né en Italie, & mort vers l'an 1580, fut l'inventeur de la peinture ſur des planches d'argent (1).

Pluſieurs Peuples de l'Amérique ont inventé une manière de moſaïque, compoſée de plumes d'oiſeaux aſſemblées par filets. C'eſt un travail d'une adreſſe infinie. Ces plumes ſont ſi petites, qu'il ſemble au premier coup d'œil que le tableau ſoit de velours ; & on le voit changer de couleurs à meſure qu'on le regarde dans une poſition différente (2). Les Indiens ont tant de patience pour ces ſortes d'ouvrages, qu'un ſeul homme paſſera quelquefois des ſemaines entières à retourner une plume en tout ſens, pour la mettre dans ſon jour le plus favorable.

Les couleurs y ſont tellement nuancées & fondues, quon les prend pour de véritables peintures. On préſenta à Sixte-Quint un

(1) *Dictionnaire d'Architecture & de Peinture*, par M. Roland de Virloys. On peint auſſi quelquefois ſur des plaques d'or.

(2) Richard Laſſels, *voyage d'Italie*, tom. 2, pag. 229.

portrait de Saint-François, fait de la ſorte au Méxique ; & ce ne fut qu'en le touchant pluſieurs fois avec le doigt, que ce Pontife s'aſſura que le tableau étoit de plumes.

Fernand Cortez ne connut l'hiſtoire ancienne des Rois du Mexique, & les coutumes de ces peuples, que par des tableaux faits de plumes ajuſtées avec tant d'art, qu'elles égaloient les beautés de la peinture ordinaire.

Il y a dans le tréſor de Lorette ſix tableaux de ce genre, dont quelques-uns repréſentent des portraits au naturel, quoique formés avec des plumes : on les montre difficilement, & ils charment tous ceux qui les voient (1).

Dans le Château de Buitrago, en Eſpagne, on admire un lit de gaze, ſur lequel on voit appliquées des plumes d'oiſeaux de toutes couleurs, qui forment des groteſques, des fleurs & de petits animaux. L'Archiducheſſe Marguerite, Gouvernante des Pays-Bas, travailla, dit-on, à ce ſingulier ouvrage (2).

Le Comte de Caylus, ſi connu dans

(1) Nous ferons encore mention de la Peinture des Mexicains, lorſque nous rapporterons les traits qui pourront faire connoître l'état de cet Art chez les différens peuples. V. le Parag. XXVIII.

(2) La tapiſſerie de la chambre où eſt ce lit eſt

l'hiſtoire des Arts, voulant reſſuſciter la peinture *encauſtique* (1), dont on ne parloit plus, & dont le ſecret s'étoit perdu depuis onze-cents ans, fit enfin voir à toute la France, en 1754, un tableau peint avec de la cire préparée, & qui devoit tout ſon éclat à l'action du feu.

Cette découverte excita l'émulation de tous nos Artiſtes; on ne parloit plus en France que de la peinture encauſtique. Il paroît que M. Bachelier, Peintre habile en fleurs, eſt celui qui parvint à connoître le mieux tout ce qui concerne ce genre, devenu nouveau pour nous. Voici par quel haſard il en pénétra le ſecret. Des enfans de la maiſon où il étoit penſionnaire, s'amusèrent à jouer avec des boules de cire, au défaut de volants; une de ces boules tomba dans un godet où M. Bachelier tenoit de l'eſſence de thérébentine; la boule fut diſſoute. M. Bachelier en conclut qu'on pourroit ſubſtituer la cire fondue à l'huile qu'on emploie dans la Peinture (2).

---

toute pareille, & les différentes nuances des plumes font un effet très-agréable. *Voyage d'Eſpagne*, par Madame d'Aunoy, tom. 2, pag. 84—85. Ce livre n'eſt point cité dans Moréri, nouv. édit. 1759.

(1) En liſant ce qui va ſuivre, on pourra ſe former une idée de cette peinture.

(2) Mémoire publié par M. Diderot.

Comme ce nouveau genre n'eſt autre choſe qu'un ſavon fait avec de la cire, & qu'il étoit devenu ridiculement à la mode, un Critique enjoué mit au jour une petite brochure intitulée: *l'Art de la Peinture en fromage, ou en ramequin.* Nous allons en rapporter quelques traits aſſez plaiſans (1).

L'Auteur proteſte d'abord qu'il fit pluſieurs tentatives avant de réuſſir; il auroit même renoncé à ſon entrepriſe: « mais » (dit-il) j'avois acheté pluſieurs fromages » pour faire ces recherches, &, afin de me » trouver une proviſion ſuffiſante de celui » qui répondroit à mes vues, je les avois » acheté fort grands; je n'aurois pu les

(1) La brochure eſt de Rouquet, Peintre en émail, né à Genève, l'an.... & agréé à l'Académie en 1753, il eſt mort fou à Charenton, l'an.....

» Il eſt à obſerver qu'une plaiſanterie, quelque » agréable qu'elle ſoit, ne détruit point une décou- » verte qui peut être utile. Le mot de *ſavon* n'a » rien en ſoi d'ignoble; & quoiqu'on puiſſe don- » ner ce nom au mêlange qu'emploie avec ſuccès » M. Bachelier, cela n'empêche pas que cette » matière ne puiſſe procurer des avantages à la » Peinture, dans certains cas. Au reſte, ce ſavon » ne ſe fait point avec la thérébentine, c'eſt au » moyen du ſel de tartre qu'on fait ce mêlange, » expliqué dans l'*Encyclopédie.* La cire, mêlée à la » thérébentine, ne vaut rien, parce qu'il en ré- » ſulte une peinture caſſante, qui ſe deſsèche & » ſe briſe facilement ». (Nous devons cette note à M. Cochin, Secrétaire de l'Académie

» vendre

à 15 sep.^r a tras.

» vendre ſans perte ; & un Philoſophe qui » paſſe tout ſon temps à faire des découver- » tes, a beſoin d'économie. Je formai le deſ- » ſein de manger mes fromages ; & c'eſt à » cette heureuſe réſolution que je dois l'im- » portante découverte de la peinture en ra- » mequin. Je la fis cette grande découverte » un jour que je mis de mon fromage dans » une omelette ».

On informe l'Auteur qu'il n'a point la gloire de l'invention. Voici ce que lui raconte un Amateur de l'antiquité. « Deux » jeunes Lacédémoniens brouilloient des » œufs ; & comme ils attendoient que cet » aliment fût cuit, ils vinrent à ſe diſputer » vivement un morceau de fromage qui de- » voit faire partie de leur repas. Ils étoient » placés autour de la caſſerole où ſe faiſoit » l'opération des œufs brouillés ; le fromage » leur échappa dans la diſpute, & tomba » dans les œufs ; d'abord de l'y chercher, » mais en vain ; chacun prit une cuiller, cha- » cun fouilla de ſon côté ; mais le fromage » avoit diſparu. Les jeunes gens piqués ſe » prirent aux cheveux & ſe battirent en va- » leureux champions. On accourut au bruit, » on s'informa du ſujet de la querelle ; l'un » des jeunes gens ſoutenoit que le fromage » étoit dans les œufs, l'autre aſſuroit qu'il » l'avoit vu diſparoître, & qu'un Génie » l'avoit emporté. Les deux jeunes gens paſ-

» ſoient pour d'effrontés menteurs, & ils
» alloient être punis comme tels, quand
» l'un des ſpectateurs propoſa de répéter
» l'expérience; & l'on connut alors la pro-
» priété qu'à le jaune d'œuf de diſſoudre
» le fromage ».

L'Auteur ſe conſole pourtant de n'être point le premier qui s'en ſoit apperçu, & donne généreuſement ſon ſecret au public.
« Je m'applaudis beaucoup, dit-il, d'a-
» voir refuſé de le vendre, quoique j'y
» euſſe un droit bien naturel, quand ce n'eût
» été que pour m'indemniſer de la perte de
» tant d'œufs & de fromages que j'ai diſſipés
» à la pourſuite de ma découverte ».

L'Auteur entre enſuite dans le détail de ſa nouvelle méthode. « Prenez du fromage
» de Gruyère, coupez-le en tranches très-
» minces, mêlez vos jaunes d'œufs, expoſez
» le tout à la chaleur du bain-marie, juſ-
» qu'à ce que votre fromage ſoit fondu. Il
» faut enſuite une ſurface extraordinaire
» pour appliquer vos nouvelles couleurs : le
» fromage ſe refuſe au bois, à la toile, &c.
» Pour ſuivre ſon aſſociation naturelle au
» pain, prenez donc de la farine de froment,
» & faites-en une pâte avec du petit-lait.
» Il ſera bon de mêler une petite quantité
» d'extrait de coloquinte, afin que ſon
» amertume empêche les vers, les ſouris &
» les enfans de manger vos tableaux. Il eſt

» vrai que la ſuppreſſion de la coloquinte » acquerroit quelque ſupériorité à la nou» velle peinture, vu que beaucoup de pau» vres Peintres en ramequin pourroient » quelquefois dîner de leurs tableaux, ce » qui n'eſt pas toujours facile aux Peintres » ordinaires ».

Nous allons actuellement parler d'un genre de peinture qui n'eſt pas commun, & dans lequel peu d'Artiſtes ſe ſont exercés. On remarque, entr'autres choſes, dans la riche Galerie de Florence, un magnifique devant d'autel d'or maſſif, au milieu duquel eſt la figure d'un Grand-Duc de Toſcane, formée de pierres précieuſes de diverſes couleurs.

Dans la même Galerie, les yeux ſont frappés par l'éclat d'une table qui repréſente des fleurs & des oiſeaux, formés au naturel, par le mélange d'un nombre infini de diamans.

Cette table eſt eſtimée cent-mille écus; & trente perſonne y ont travaillé pendant trente années conſécutives (1).

A Tolède, on conſerve un tableau dont le fond & le cadre ſont de jaſpe; les figures ſont faites avec des pierres précieuſes.

Quelques Artiſtes ſe ſont amuſés à faire des tableaux qui changent de forme à meſure qu'on s'en approche : de près, c'eſt

(1) V. Richard Laſſels, *Voyage d'Ital.* t. 1, p. 200.

toute autre chose que ce qu'ils représentoient, en les regardant de loin (1).

Le Pere Nicéron, Minime, très-versé dans la Science de l'Optique, & grand ami de Descartes, a peint dans le Couvent de son Ordre à Paris, deux morceaux d'optique, dont l'effet ne manque jamais de surprendre. Il a représenté à l'un des bouts de deux corridors la Magdelene dans le désert, & S. Jean dans l'Isle de Pathmos: ces figures, vues d'une certaine distance, sont bien dessinées, les proportions en sont exactement observées; mais si l'on s'approche de plus près, on n'y apperçoit plus ni tête, ni bras, ni jambes, ni aucune des parties du corps; on ne retrouve en leur place que des rochers, des pierres, des plantes, & le tout paroît disposé au hasard (2).

Le même Père Nicéron a peint un trophée, qui, vu par un verre à facettes, représente le portait d'un des Princes de la Maison de Médicis (3).

---

(1) Il n'est point fait mention de cette peinture illusoire dans le Dictionn. des Beaux-Arts, édit. de 1753; ni même dans l'Encyclopédie.

(2) Il ne faut point confondre ce Religieux Minime avec Jean-Pierre Nicéron, Barnabite, dont il étoit parent, & qui est Auteur de l'*Histoire des Hommes illustres dans la République des Lettres*, en 40 vol. in-12.

(3) Ce tableau se conserve dans la Galerie de

Au-dessus d'une des portes intérieures du Vatican on voit une ancienne peinture qui change à mesure qu'on la regarde. De loin, elle représente plusieurs figures allégoriques, tirées de l'ancien testament; mais lorsqu'on est placé perpendiculairement au-dessous, toutes ces diverses figures se réunissent & forment un calice surmonté d'une hostie (1).

On montre un miroir ou une glace dans la Galerie de Florence, dont l'effet paroît des plus singuliers. Lorsqu'on le pose sur un tableau qui offre à l'œil le portrait d'un homme, la peinture change au même instant, & représente une femme (2).

On voit dans la Bibliothèque de MM. de l'Oratoire à Paris, un tableau qui représente les douze Apôtres: en les regar-

Florence. *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande, tom. 2, pag. 248. Jean-François Nicéron, dont il s'agit, a aussi peint un effet d'optique dans les corridors du Couvent des Minimes, à Rome. Ce sont des paysages qui, étant vus d'un point déterminé, paroissent se réduire à deux grandes figures. *Idem*, tom. 4, pag. 24. Ce Père Nicéron est Auteur du livre qui a pour titre, *Thaumaturgus opticus*. Au reste, nous ne prétendons point parler de tous les tableaux qu'on peut avoir faits, dans le genre de la peinture illusoire.

(1) Richard Lassels, *Voyage d'Italie*, tom. 1, pag. 347. Cet Auteur est le seul qui ait fait mention de cette singularité.

(2) *Ibid.* pag. 195.

dant au travers d'un verre à facettes, tous ces objets disparoissent, & l'on n'apperçoit plus que la figure de Jésus-Christ.

On conserve à la Bibliothèque de Sainte-Génevière, à Paris, trois tableaux du même genre. Pour ne parler ici que de l'un d'entr'eux, on y voit plusieurs petits portraits en médaillons, représentans un Pape, un Empereur, un Cardinal, un Evêque, un Magistrat, un Guerrier; & lorsqu'on le regarde avec un verre à facettes, on n'apperçoit qu'une tête de mort (1).

Amédée Vanloo, actuellement premier Peintre du Roi de Prusse, a fait un tableau qui représente plusieurs Vertus allégoriques, lesquelles donnent une idée de LOUIS LE BIEN-AIMÉ : ce tableau, vu d'une certaine distance, & par un verre taillé à facettes, ne paroît plus le même; il offre le portrait du Roi très-ressemblant (2).

M. l'Abbé Aubert, si connu dans la République des Lettres, a fait de forts jolis vers sur cet excellent Ouvrage; les voici :

---

(1) *Mercure de France*, 1763, Juillet, pag. 156—57.

(2) Ce tableau appartient au Roi, & il est sous la garde du Père Noël, au Village de Passy (1774.)

Par l'ingénieux artifice
Et de l'optique & du pinceau,
Les vertus, & sur-tout la bonté, la justice,
De LOUIS offrent le tableau.

Si, dans une autre perspective,
On peignoit les cœurs des François,
De ces cœurs réunis la peinture naïve,
De l'amour offriroit les traits (1).

Il est plusieurs exemples de découpures admirables, qui représentent des paysages, des perspectives différentes, & même des portraits tout-à-fait ressemblans.

Quelques modernes se sont avisés de former des figures, des tableaux entiers, par l'assemblage presque imperceptible de lettres & de caractères qui composent des discours suivis, quoiqu'ils n'offrent d'abord aux yeux que les traits d'un dessin ordinaire. On peut citer le crucifix qui est à Sainte-Géneviève de Paris, dont tous les

---

(1) Mercure de France, 1763, Mars, pag. 35. V. *au même mois*, pag. 141, la lettre de M. de la Lande, au sujet de ce tableau; & voyez, mois d'Avril, *même année*, pag. 157, une autre lettre écrite par un anonyme; ajoûtez à ces deux lettres celle d'une société d'Amateurs; Juillet, 1763, pag. 152—55.

traits comprennent en fort petits caractères la passion de Jésus-Christ.

On montre dans la Ville de Fano, en Italie, un tableau représentant Jésus, la Vierge & Saint-Jean, mal peints en miniature, mais dont les draperies, les contours des figures, & un laq-d'amour en forme de cadre, sont composés par les quatre passions écrites en petits caractères (1).

On a vu aussi des portraits faits de cette manière; tel que celui de la Dauphine, belle-fille de Louis XIV. Cette Princesse étoit représentée dans un char, couronnée par la Victoire, planant en l'air, & environnée de plusieurs figures allégoriques; tout cela formoit un tableau en quarré d'un pied & demi, qui paroissoit fait de traits & de linéamens ordinaires, mais qui n'étoit composé que de petites lettrés-majuscules, d'une délicatesse si surprenante, qu'il n'y avoit point de taille-douce qui fût plus belle. Le visage de Madame la Dauphine étoit très-ressemblant. Enfin toutes ces lettres composoient un Poëme Italien de plusieurs milliers de vers, à la louange de cette Princesse.

Au Collége de Saint-Jean d'Oxford, en

---

(1) Cet ouvrage singulier est de Jean-Michel Schwerckardt, & fut fait en 1676. *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande, tom. 7, pag. 393—94.

Angleterre, on conſerve le portrait de Charles I : ce tableau n'eſt que l'aſſemblage de diverſes lignes d'écriture fort menue. On peut la lire au moyen d'une loupe, & l'on connoît que tout le portrait n'eſt autre choſe que l'arrangement particulier des pſeaumes de David en latin.

Le chœur de l'Egliſe des Dominicains à Bologne, offre une peinture admirable, & peu commune. Les ſtalles où ſe placent les Moines, ſont garnies de pièces rapporteés, & miſes en couleurs, qui compoſent des tableaux repréſentant pluſieurs traits de l'ancien & du nouveau teſtament. Cet ouvrage, chef-d'œuvre de goût & de patience, eſt d'un Frère Lai, nommé François Damiano. L'empereur Charles-Quint, frappé de la beauté de cette étonnante peinture, & doutant ſi elle étoit de pièces de bois appliquées, eut la curioſité de ſonder dans un endroit avec la pointe de ſon poignard. Le morceau qu'il enleva n'a point été remis, afin que tout le monde fût certain du nouveau genre de ces tableaux (1).

Les Anciens peignoient quelquefois ſur du marbre, témoin les quatre petits camaïeux antiques, trouvés dans les ruines

(1) *Voyage d'Italie*, par François Deſeine. V. auſſi le Père Labat, tom. 2, pag. 244.

d'Herculanum, & qui se conservent dans la collection du Roi de Naples (1).

Le Prince Sanvero fait pénétrer la couleur dans le marbre. Sur un cube de marbre blanc il a peint une image de la Vierge, qui se retrouve sur toutes les lames que la scie détache du bloc (2).

Un certain Jacques Bailly possédoit le même secret, & l'expérience qu'il en voulut faire, lui coûta, dit-on, la vie. On prétend que, quoiqu'il se fût précautionné d'un masque de verre, les couleurs lui portèrent si violemment à la tête, qu'il mourut après avoir achevé son ouvrage (3).

Des Religieuses Vénitiennes ont brodé à l'aiguille la Passion de Notre-Seigneur (4).

Dans la Sacristie du Pape à Rome, on conserve précieusement une chasuble, sur laquelle est représentée en broderie d'or & d'argent *l'administration des sept Sacremens*, d'une manière si admirable, que le dernier

(1) *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande, tom. 7, pag. 83.

(2) M. Grosley, Observations sur l'Italie. Nous ne citons que la première édition de cet excellent ouvrage, en 3 vol. in-12. Il vient d'en paroître une nouvelle en 1774, en 4 vol. in-12.

(3) En *1679*. On croit qu'il découvrit son secret au grand Colbert. Nicolas Tornioli, Artiste Italien, fit aussi la même découverte.

(4) Deseine, *Voyage d'Italie*, tom. 1, pag. 236.

Maréchal Comte d'Arondel, Seigneur Anglois, s'empressa d'en faire tirer une copie par un excellent Peintre (1).

Il n'est point inutile, dans un ouvrage du genre de celui-ci, d'observer que ce fut un Teinturier, nommé *Gobelin*, qui, sous le règne de François I, trouva le secret de cette belle teinture, appellée depuis ce temps-là *Teinture des Gobelins* : il demeuroit à Paris, au même endroit & aux bords de la petite rivière à laquelle on a aussi donné son nom.

On fabrique aux *Gobelins* ces tapisseries justement estimées de toute l'Europe, que les Princes & les Rois pouvoient seuls autrefois se procurer (2). Par le mélange des laines & des soies de diverses couleurs, on imite les meilleurs tableaux.

On a vu au Sallon du Louvre, dans l'une des expositions qui se font tous les

(1) Richard Lassels, *Voyage d'Italie*, tom. 1, pag. 340.

(2) Depuis que M. *Soufflot* a fait faire des métiers mobiles pour la basse-lisse, & qu'on y peut exécuter des tableaux d'histoire sans sacrifier les originaux, les tapisseries des Gobelins en basse-lisse, aussi belles que celles en haute-lisse, sont à beaucoup meilleur marché. (Nous devons cette note à M. Cochin, Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, Secrétaire de l'Académie, &c.)

deux ans des ouvrages de nos bons Artiſtes François, on a vu une pièce de tapiſſerie fabriquée aux Gobelins, repréſentant Louis XV, de grandeur naturelle; ſi parfaite & ſi bien entendue, qu'étant encadrée & placée parmi des chef-d'œuvres de peinture, aux yeux d'un public éclairé, & qui ſe renouvelloit à chaque inſtant, elle fut priſe pendant pluſieurs jours pour un tableau des plus achevés.

On repréſente auſſi pluſieurs objets par l'arrangement de divers coquillages de différentes couleurs. Des perſonnes, douées ſans doute d'une extrême patience, ſont parvenues à rendre de la ſorte, au naturel, des fleurs, des figures d'hommes & d'oiſeaux.

La ſuite de cet Ouvrage nous fera connoître deux femmes eſtimables, qui peignoient d'une manière auſſi nouvelle qu'ingénieuſe. L'une raſſemblant avec art des ſoies très-fines & de diverſes couleurs, en formoit des payſages, des figures admirables: l'autre découpoit ſi délicatement, qu'elle compoſoit des eſpèces de tableaux qui ſe vendoient fort chers. Elle a même fait de la ſorte les portraits reſſemblans de pluſieurs Princes (1).

(1) V. aux *Peintres Hollandois*, Mademoiſelle

Dans la Sacristie de Saint-Pierre à Rome, on remarque un tableau des plus singuliers, fait sans pinceau, suivant l'inscription Italienne qu'on y lit. On croit communément que l'Artiste (Ugue Carpi) a peint ce tableau avec le bout du doigt (1).

Richard Lassels, Gentilhomme Anglois, dont nous citons souvent le *Voyage d'Italie*, assûre avoir vu à Rome, au Palais Montalte, un tableau représentant David triomphant de Goliath. « Ce tableau, peint des deux côtés, » dit-il, tourne sur sa bordure, afin de laisser » voir les combattans sous différens aspects: » singularité dont les Peintres ne s'étoient » point encore avisés de faire usage (2) ».

La Demoiselle Moreau, demeurant à Paris, exécute dans le genre de la miniature, avec des cheveux, des figures d'animaux, & même des portraits: de sorte qu'on pourroit dire que cette Demoiselle *peint en cheveux* (3).

Rosée, année 1632, & Jeanne Kœrten-Block, ann. 1660. Catherine Cantoni a fait des portraits à l'aiguille. V. *Peintres Italiens*, année 1590.

(1) M. de la Lande, tom. 3, pag. 125. Nous verrons Bon Boullongne faire un portrait avec le bout du doigt. *Peintres François*, année 1649. Gierdano, Peintre Italien, né l'an 1632, peignoit quelquefois avec le doigt.

(2) Tom. 2, pag. 40.

(3) V. l'*Avant-Coureur*, ann. 1768, n°. 25;

§. XIII. *Ce qu'étoit la Peinture dans la primitive Eglise.*

L'ordre des temps nous conduit à la naissance de Jésus-Christ. Abgare, Roi d'Edesse,

---

pag. 386. En 1767, le sieur Penot, Bijoutier de Paris, fit en cheveux le portrait du Roi, dont la ressemblance étoit très-bien saisie. *Nota* : Qu'on prendroit ce genre de travail pour un dessin fait à la plume. *Idem.* 1767, n°. 46, pag. 724. Nous ne parlons des différentes espèces de peintures qu'autant qu'elles offrent des choses singulières & piquantes, cet ouvrage n'étant point un Traité, mais un Recueil de tout ce qu'il y a de curieux sur les Beaux-Arts, & qui peut frapper & amuser les Lecteurs. Cependant, nous croyons devoir dire un mot de la Peinture *Eludorique.* Elle n'a été imaginée qu'en 1766 par M. Vincent de Montpetit, Artiste de Paris. Le terme *Eludorique* signifie *huile & eau* ; il convient à ce nouveau genre, propre seulement à la miniature, & qui consiste à peindre à l'huile dans l'eau, afin de conserver l'éclat des couleurs, que peuvent ternir les atômes qui volent dans l'air. On plonge dans un vase la toile ou toute autre surface, de manière que l'eau déborde d'une ligne ou deux, & l'Artiste peint les figures qu'il se propose de rendre. Lorsque le tableau est fini, on le renferme hermétiquement sous un crystal sans couleur. M. de Montpetit a consacré les prémices de son travail en ce genre, par plusieurs portraits du Roi, qui sont conservés parmi les bijoux de la Couronne. Mais il est à présumer que cette invention aura le sort de nos modes, qu'un jour voit naître & mourir. *Ibidem.* 1766, n°. 21, pag. 326—27—28.

Ville appellée actuellement Orfa, & située dans l'Asie, ayant entendu parler des miracles du Fils de Dieu, lui envoya, dit-on, un Peintre, afin d'avoir son portrait. Mais le brillant éclat du visage du Sauveur, empêchant l'Artiste d'en copier les traits, le Fils de Dieu, pour satisfaire à la priere du Roi d'Edesse, se posa lui-même un voile sur le visage, auquel il imprima toute sa ressemblance, & l'envoya à ce Prince, qui, par la vertu de cette image, fut guéri, à ce qu'on prétend, d'une maladie incurable.

Les Habitans d'Edesse gardèrent long-temps ce *Palladium*; mais enfin ils furent forcés de s'en défaire, pour se racheter du pillage, dont l'Empereur Constantin VIII les menaçoit, s'ils ne lui accordoient cette image précieuse (1).

---

(1) On prétend qu'elle se voit encore dans l'Eglise de S. Silvestre, à Rome. V. le Parag. VII. p. 43.

Evagre, liv. 4, ch. 27, rapporte qu'Edesse étant assiégée par Cosroës, les habitans portèrent cette image sur les murs de leur Ville, d'où elle opéra un miracle, en mettant le feu aux machines des ennemis. Mais tout ce qu'on a écrit de cette image paroît très-apocryphe.

Les Auteurs varient sur la manière dont ils rapportent ce qui concerne le Roi d'Edesse. Il en est d'autres qui le nient même absolument. V. l'ouvrage latin de Reiskius, sur les images de Jésus-Christ, & *nouvelle de la République des Lettres*, Sept. 1685, tom. 3, pag. 993. V. aussi *Bibliothèque des*

Celle que Jésus donna à Sainte-Véronique n'eſt pas moins eſtimée. Tibère, dit-on, ſur le bruit des miracles du fils de Dieu, deſira qu'il vînt à Rome, eſpérant d'en être guéri d'une fâcheuſe maladie. Mais celui qu'il envoya en Judée, ayant appris la mort du Sauveur, ſe contenta de l'image que lui remit Sainte-Véronique, dont la ſeule vue guérit en effet Tibère (1).

Auteurs Eccléſiaſtiques, par Dupin, qui eſt pour la négative, & qui écrit *Agbare*, tom. 1, pag. 5, in-8°. Thévenot, *Voyage au Levant*, tom. 2, pag. 80, écrit *Abagare*.

Voici comment Thévenot raconte ce trait, d'après la tradition reçue parmi les Turcs: « le Roi » d'Edeſſe ayant envoyé vers Notre-Seigneur pour » le prier de venir le guérir de ſa lèpre, Jéſus ré» pondit qu'il ne pouvoit pas y aller, parce que le » temps de ſa paſſion approchoit; & donna aux » députés du Prince un mouchoir où il avoit em» preint ſon viſage. Comme ils approchoient d'E» deſſe, ils furent pourſuivis par des voleurs; celui » qui portoit le mouchoir le jetta dans un puits, & » gagna promptement la Ville. Le lendemain Ab» gare vint en pompe chercher l'image précieuſe; » il trouva les eaux du puits accrûes juſqu'à ſes » bords, & le mouchoir ſurnageoit au-deſſus; il le » prit & fut auſſi-tôt guéri de ſa lèpre, & ſe fit » Chrétien avec tout ſon peuple. Les Turcs attri» buent aux eaux de ce puits un grand nombre de » miracles ». Il eſt étonnant que les ſectateurs de Mahomet, s'ils ſont perſuadés d'une pareille hiſtoire, refuſent d'embraſſer le Chriſtianiſme.

(1) V. Reiskius & *nouvelles de la République des Lettres*.

On

à 23 fop. adel.

On voit à Rome, dans l'Eglise de S. Jean de Latran, l'image du Sauveur, peinte d'après celle qu'on dit avoir apparu au Peuple Romain, quand Saint-Silvestre consacra cette église pour la première fois. M. Venuti, Auteur Italien, dit que, lorsqu'on restaura cette image, sous Alexandre VIII, on entendit en l'air ces paroles, *pax vobis*; & qu'en conséquence on a toujours observé dans cette église, quand on y célèbre la Messe, de dire au troisième *Agnus Dei*, non pas *dona nobis pacem*, comme c'est l'usage ailleurs, mais *miserere nobis*. Les Archives de Saint-Jean de Latran, & le Cardinal Rasponi; assûrent que cette image du Sauveur resta plusieurs fois intacte au milieu des incendies qui détruisirent l'église (1).

Est-il bien prouvé que Saint-Luc ait peint la Vierge? Cet Apôtre, à ce que l'on croit communément, étoit Médecin. On ne trouve nulle part dans les écrits des premiers Chrétiens, qu'il ait jamais été Peintre. Une raison encore plus forte, c'est que la Vierge & S. Luc étoient nés Juifs, & qu'ils devoient par conséquent avoir en horreur l'art de la Peinture, puisque parmi la Nation Juive on ne pouvoit exposer aucune image en Public (2).

(1) *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande, tom. 3, pag. 379.

(2) Nous avons rapporté une loi de Moyse:

On trouve dans l'Hiſtorien Joſeph un trait qui caractériſe l'ignorance des Juifs, relativement à la Peinture & à la Sculpture, & la haîne qu'ils avoient contre ces deux Arts; haîne excitée chez eux par la Religion & par les Loix.

Hérode le Grand ayant fait bâtir à Jéruſalem un cirque ou une ſalle de ſpectacles, les Juifs ſe formaliſèrent ſur-tout des trophées qui décoroient l'édifice, les jugeant contraires à leurs Loix. Hérode, les voyant entêtés de cette opinion, ne crut pas devoir uſer de violence; il leur parla avec beaucoup de douceur, & tâcha de leur faire comprendre que leur crainte ne procédoit que d'une vaine ſuperſtition; mais il lui fut impoſſible de les amener à des idées plus raiſonnables. Ils s'écrièrent d'une voix unanime : — « Nous ne ſouffrirons jamais » dans notre Ville, des images & des » figures d'hommes, parce que notre Re» ligion les défend expreſſément ». — Hé» rode, à ces cris, conçut aiſément que le ſeul moyen de les appaiſer étoit de les

---

V. le Parag. I, pag. 3. Un certain Moine ou Hermite, nommé frère Luc, avoit quelques notions de la Peinture; il barbouilla pluſieurs portraits de la Vierge, que les premiers Chrétiens diſoient être l'ouvrage de Saint-Luc, hermite; mais, par la ſuite, on a confondu, & ce perſonnage eſt devenu l'Apôtre Saint-Luc.

détromper. Il mena les principaux d'entr'eux ſur le théâtre, leur montra quelques-uns de ces trophées, & leur demanda ce qu'ils s'imaginoient voir : — « ce ſont-là, » dirent-ils, des figures d'hommes ». — Hérode fit ôter alors tous les ornemens qui compoſoient les trophées, & il ne reſta plus que les poteaux ſur leſquels ils avoient été attachés. Ainſi le grand bruit que faiſoient les Juifs ſe convertit en riſée.

Pour revenir à l'Apôtre Saint-Luc, bien des gens veulent abſolument qu'il ait fait pluſieurs portraits de la Vierge. L'un des plus célèbres ſe voit à Rome dans l'égliſe *Sainte-Marie Majeure.* Ce tableau eſt placé dans une petite niche, entourée de pierres précieuſes, qui ſe ferme avec deux portes, faites chacune d'une ſeule agathe. Son antiquité & ſa poſition trop élevée, ſont cauſe qu'on n'en diſtingue qu'à peine la peinture, & qu'on ne peut le voir clairement qu'à l'aide d'une petite bougie miſe au bout d'un bâton. L'on prétend que Saint-Grégoire le Grand portoit ce tableau en proceſſion, il y a plus de mille ans, lorſqu'il apperçut un Ange ſur le mont-Adrien, qui remettoit une épée dans le fourreau, pour lui faire connoître que la peſte alloit ceſſer à Rome (1).

(1) Richard Laſſels, *Voyage d'Italie*, tom. 2, pag. 29. Ajoûtons qu'une autre image de la Vierge, a

Un autre des prétendus tableaux faits par Saint-Luc se conserve à une lieue de Bologne, dans une magnifique église. Les Religieux Dominicains, qui en sont possesseurs, ne la font voir qu'en surplis & en étole, récitant des prières, & avec des cierges allumés. C'est une toile de moyenne grandeur, où la Vierge est peinte en buste; la couleur de son visage est d'un noir-brun, & les traits en sont assez mal exprimés. Lorsqu'on porte en procession ce tableau dans Bologne, tous les Corps & Communautés grossissent son cortége, ainsi que le Sénat, & chacun se prosterne par-tout où il passe. On ne rend pas plus d'honneur au Saint-Sacrement.

Il y a quelques années que le Sacristain, chargé de faire voir cette image célèbre, étoit un Moine de beaucoup d'esprit, mais qui avoit tout le propos d'un vrai Charlatan; il amusoit infiniment les étrangers par ses exagérations singulières. — « Admirez, disoit-il en montrant ce tableau si mal peint, « admirez cette belle physionomie;

---

prétendue peinte par Saint-Luc, & qui se voit à Padoue, fut donnée par Robert, Roi de Naples, au Poëte Pétrarque, qui en fit présent à la Cathédrale dont il étoit l'un des Bénéficiers. François Deseine, *Voyage d'Italie*, tom. 1. V. aussi ce que nous avons dit plus haut du Peintre Saint-Luc, au Parag. VIII, pag. 45 — 46.

» examinez ces beaux yeux : que de majeſté » dans ſon regard ! quel beau nez ! quelle » belle bouche ! aucun Peintre n'a jamais » rien fait de pareil. Mais ce qu'il y a de » plus extraordinaire, ajoûtoit-il, c'eſt » qu'on ne l'a jamais pu imiter parfaite- » ment, la très-Sainte Madonne, le voulant » ainſi ; car quand on la copie, ſi l'on eſt » près de deſſiner ſes yeux, elle les cligne, » de manière qu'elle les rend plus petits » qu'ils ne le ſont en effet ; ſi on lui fait » le nez droit comme elle l'a, elle le tourne » auſſi-tôt de travers : il en eſt de même » de ſa bouche & de tous ſes traits, qu'elle » déguiſe ſi bien, qu'il eſt impoſſible de les » ſaiſir (1) ».

(1) M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 2, pag. 103 & *ſuiv*. Le Père Labat fait auſſi de très-grandes exagérations à propos de la Madone qui eſt à Bologne. *Voyage d'Italie*, tom. 2, pag. 304 & *ſuiv*. Cet Auteur dit encore, ainſi que pluſieurs Ecrivains, que Saint-Luc n'a peint que la Vierge. Cependant, ſelon Duval, ancien Géographe, on conſerve dans l'Egliſe des Carmes à Milan, le portrait de Saint-Siméon, fait par Saint-Luc. V. *Deſcription d'Italie*, pag. 93. Nous avons parlé des miniatures d'une ancienne Bible, qu'on croit de la main de cet Apôtre. V. le Parag. VIII, p. 44. On veut auſſi que Saint-Luc ait peint l'Archange Saint-Michel, armé pour combattre le Diable. V. Paul Lucas, *ſecond voyage*, tom. 1, pag, 41 ; *troiſième voyage*, tom. 2, pag. 42.

Il paroît que dans les premiers ſiècles de la Religion Chrétienne, la piété des fidèles les portoit à faire peindre & graver ſur toutes les pierres ou ſur le marbre du pavé des Egliſes, l'image du Crucifix, & quelqu'autre de dévotion. Saint-Bernard dit à ce ſujet: « pourquoi décorer ce qui doit être » auſſi-tôt couvert de pouſſière & ſali par » la boue? L'un marche ſur la tête d'un » Saint, l'autre crache ſur un Ange ».

Cependant, au cinquième ſiècle, ſelon Ciampini (1), on ne voyoit nulle part l'image de Jéſus attaché en croix; la foi des Chrétiens d'alors étoit trop déchue, pour ôſer propoſer à leur culte & à leur vénération un objet, qui, parmi les Nations, étoit encore regardé comme l'inſtrument du dernier ſupplice, par lequel on puniſſoit les malfaiteurs. Pour leur donner de Jéſus-Chriſt une idée plus aſſortie à leur manière de penſer toute charnelle, on le leur peignoit environné de rayons, & ces rayons étoient formés par les pierres précieuſes qui entouroient ſon image (2).

Les perſécutions étonnantes des Iconoclaſtes ou *briſeurs d'images*, contre tous les

---

(1) *Veter. monum* Part. I, chap. 20. Cet Auteur naquit à Rome en 1603, & mourut en 1698.

(2) V. encore *Eſſai ſur la Peinture en moſaïque*, par Viel, pag. 54 — 55.

monumens des Arts, anéantirent presque la Peinture.

Léon l'Isaurien, de simple Berger, parvenu à l'Empire l'an 717, selon la prédiction que lui en avoient fait deux Juifs, qui l'assurèrent qu'il règneroit heureusement quarante années, s'il abolissoit dans tout son Empire les images révérées des Chrétiens; Léon commença la guerre qu'éprouvèrent long-temps en Gréce la Sculpture & la Peinture. Ce Prince voulant satisfaire ces deux Juifs, & remplir les engagemens qu'il avoit pris avec eux, fit effacer toutes les peintures des églises, tant celles qu'on voyoit sur les murs, que les tableaux qui les décoroient. Les Statues ne furent pas plus épargnées. La persécution s'étendit dans tous les lieux soumis au nouvel Empereur. On apportoit les ouvrages des Artistes, objets de la fureur de Léon, sur la grande place de Constantinople, où ils étoient livrés aux flammes, ainsi que les peintures qu'on pouvoit enlever des maisons particulières (1).

De cette guerre déclarée contre les images, il s'ensuivit que l'Empereur Léon fut excommunié par le Pape Constantin, & qu'il perdit en même temps les Etats qu'il avoit en Italie.

---

(1) Le Père Maimbourg, *Histoire des Iconoclastes*.

Ce qui porta le Pape à prendre avec tant de chaleur la défenſe des images, ce fut un Evêque qui lui proteſta, avec ſerment, que Dieu l'avoit averti en ſonge qu'on devoit honorer l'image de la Sainte-Vierge (1).

☞ Un certain Patriarche, nommé Nicétas, voulant faire ſa Cour aux Empereurs Iconoclaſtes, fit détruire les moſaïques, les lambris, les bas-reliefs qu'on admiroit dans ſon Palais, & obligea d'enduire d'une couche de chaux toutes les murailles des égliſes, afin qu'on ne pût pas dire qu'il eût laiſſé le moindre veſtige d'aucune image.

L'Empereur Théophile, excité par le fanatiſme qui avoit ſéduit ſes prédéceſſeurs, devint le plus grand ennemi des Arts. Il ne ſe contenta point de détruire le peu de peintures qui reſtoit de ſon temps, il ſe

(1) V. *Hiſtoria Imaginum reſtituta, præcipuè adversùs Gallos Scriptores nuperos Lud. Maimbourg, & Nat. Alexandrum*: Ouvrage du fameux Spanheim. Ce Savant prétend que Baronius, & après lui le Père Maimbourg, ſe ſont trompés dans tout ce qu'ils ont écrit des briſeurs d'images, que Léon l'Iſaurien ne ſuivit point les inſpirations des Juifs; qu'il mit d'abord les images dans des lieux élevés, afin qu'elles frappaſſent moins les regards du peuple, qui avoit pour elles une adoration idolâtre; & qu'il ne les fit brûler que lorſque la rébellion de ſes ſujets l'eut extrêmement aigri. V. encore *Nouvelles de la République des Lettres*, par Bayle, Mars, 1686, tom. I, pag. 307—8—9—10.

rendit encore le perſécuteur des Peintres ; & leur défendit d'exercer leur Art, ſous peine de la vie.

Cette défenſe ne put empêcher le Moine Lazare de travailler en ſecret à des tableaux de dévotion. Théophile en fut inſtruit. Irrité du courage de cet Artiſte, il lui fit éprouver des tourmens affreux, auxquels le Peintre ne ſuccomba point. Théophile, après avoir eu la cruauté de lui faire appliquer aux mains des lames ardentes, afin de lui en brûler les chairs, s'imagina qu'il ſeroit déſormais hors d'état de manier le pinceau, & crut pouvoir céder à l'Impératrice Théodora, qui lui demandoit la vie & la liberté de cet infortuné, avec les plus vives inſtances. Mais Lazare, caché dans l'égliſe de Saint-Jean-Baptiſte, à Conſtantinople, ne laiſſa pas d'employer ſes mains brûlées à divers ouvrages de peinture. L'Art ſur lequel nous écrivons, peut donc ſe glorifier d'avoir eu ſes martyrs.

Le Solitaire Saint-Etienne fut traîné devant l'Empereur Conſtantin *Copronyme*, qui, voulant faire le Théologien, entreprit de lui prouver qu'il étoit raiſonnable d'abolir les images. Etienne tâcha d'abord de répondre aux diſcours du Prince ; mais voyant que les choſes fortes qu'il alléguoit n'étoient point entendues, il tira de deſſous ſa robe

une piéce d'argent, empreinte de l'image de Conſtantin lui-même, & la montrant à toute l'aſſemblée, il demanda ſi celui qui la fouleroit aux pieds, par mépris pour le Prince, ne mériteroit pas d'être puni, pour l'outrage qu'il auroit fait à l'Empereur. On répondit ſans héſiter que ce ſeroit un crime puniſſable du dernier ſupplice. Alors le Saint adreſſant la parole à Conſtantin : — « Eh! quoi donc, Seigneur, s'écria-t-il, » c'eſt un crime que d'inſulter à votre image, » qu'on voit gravée ſur ce métal, parce » que l'outrage retombe ſur votre perſonne; » & vous ne croirez pas que c'en ſoit un » de briſer, de jetter au feu l'image de Jéſus- » Chriſt » (1)!

Le fou de l'Empereur Théophile, dont nous venons de parler plus haut, entrant dans la chambre de l'Impératrice, ſurprit cette Princeſſe qui faiſoit ſa prière devant quelques images. Comme Dandery (c'eſt le nom du fou) n'étoit point accoutumé d'en voir, Théodora lui perſuada que c'étoit des poupées qu'elle préparoit pour ſes filles. Dandery alla tout de ſuite vers l'Empereur, & lui dit : — « Je viens de chez l'Impéra- » trice; je l'ai trouvée qui baiſoit les plus » jolies poupées du monde ». — Théophile

(1) Maimbourg, *Hiſt. des Iconoc.* pag. 189.

ſe douta qu'il s'agiſſoiſſoit d'images, courut furieux à l'appartement de ſa femme, & lui reprocha ce qu'il appelloit ſon idolâtrie. La Princeſſe laiſſa paſſer le premier feu, & lui dit enſuite en éclatant de rire : — « Eh ! » quoi, Seigneur, vous vous laiſſez donc » ſurprendre aux diſcours d'un fou, qui » vient de ſe tromper lui-même de la ma- » nière du monde la plus plaiſante. Lorſ- » qu'il eſt entré dans ma chambre, j'étois » à ma toilette, entourée de mes filles ; il » a pris nos images, qu'il a vues dans le » miroir, pour des poupées qu'on habilloit ; » & il vous eſt allé faire ce beau conte, » après que nous nous ſommes bien di- » verties à l'entretenir dans ſa biſarre idée ». — Théophile ajouta foi aux diſcours de la Princeſſe, & ſe moqua beaucoup de l'imbécillité de ſon fou, que l'Impératrice fit étriller d'importance, afin de lui ôter l'envie de parler une autre fois des prétendues poupées qu'il pourroit appercevoir chez elle (1).

Sous ce même Empereur Théophile, tous les Peintres étoient obligés de cracher ſur les images des Saints, pour montrer qu'ils n'en peindroient jamais de pareilles (2).

---

(1) Maimbourg, *Hiſtoire des Iconoclaſtes*, pag., 515—16.

(2) *Idem.* pag. 513—14. La ſecte des *Icono-*

La perſécution contre les images ſe renouvella dans le Languedoc en 1126, par les inſtigations d'un nommé *Pierre de Bruys*, qui ſoutenoit auſſi qu'on devoit abolir la croix. Un jour de Vendredi-Saint, cet impie alluma un grand bûcher de toutes les croix qu'il avoit miſes en pièces, & y fit cuire de la viande, qu'il mangea publiquement (1).

Mais c'eſt aſſez nous arrêter ſur les Iconoclaſtes .Le Concile de Nicée crut devoir permettre aux Artiſtes de repréſenter l'Etre-Suprême & les Anges ſous des figures humaines.

On voit par-là que certains uſage dans la Peinture ont toûjours été conſtans. Saint-

claſtes a ſemblé renaître à la Cochinchine, vers 1700. Le Roi voulant abolir le Chriſtianiſme, força tous les Chrétiens de ſon Empire, ſous peine de mort, de fouler aux pieds l'image du Sauveur. V. *Lett. édifiantes & curieuſes*, premier Recueil, p. 83—84—89. Nous ne rappellerons point ici qu'on prétend que les Hollandois ſont obligés au Japon de marcher ſur un crucifix. Mais nous devons obſerver que le ſyſtême des Iconoclaſtes ſubſiſte preſque en entier dans la Religion proteſtante. Dans la nouvelle Angleterre la peine de mort eſt même décernée contre tous ceux qui rendent un culte aux images. *Recueil des Loix de la Nouvelle Angleterre.*

(1) Cette action lui coûta la vie; le menu peuple, qui en fut témoin, ſe jetta ſur lui, & le brûla vif. Maimbourg, *Hiſt. des Iconoc.* pag. 556.

Paulin, qui vivoit il y a plus de treize ſiècles, nous fait, dans ſes vers, la deſcription d'un tableau conſervé de ſon temps à Nole, où l'on avoit rendu le baptême de Notre-Seigneur, de la même manière que les Peintres d'aujourd'hui le repréſentent.

Certain homme ſimple & borné, voyant un grand tableau dans lequel Moyſe étoit réprèſenté avec une grande barbe, ainſi qu'il eſt d'uſage, & tenant dans ſes mains le Décalogue, au bas duquel on liſoit en groſſes lettres, *Exod.* 20, s'imagina que ce nombre 20 déſignoit l'âge de Moyſe. Dans cette ridicule idée, il s'écria: —« Je n'avois » point encore vu de vieillards de vingt » ans, & qui portaſſent une ſi longue » barbe (1) ».

Dans l'Egliſe de S. Auguſtin, à Lucques, eſt une ancienne & curieuſe peinture à freſque qui repréſente une figure nue, environnée de flammes, & enfoncée dans la terre juſqu'au milieu du corps. Voici ce qui donna lieu à cette repréſentation. Un joueur ayant perdu tout ce qu'il avoit, jetta une pierre contre l'image de l'enfant Jéſus, alors ſur le bras droit de la Vierge, &

(1) *Les plaiſantes Journées* du ſieur Favoral, 1644, pag. 28.

cette peinture reçut auſſi-tôt la faculté de ſe mouvoir & de ſauter ſur l'autre bras; la pierre, à ce qu'on prétend, bleſſa le côté du tableau, & le ſang en ſortit à l'endroit de la plaie: le criminel fut au même inſtant enfoncé dans la terre juſqu'à la ceinture, & après avoir blaſphémé dans cette poſture pendant deux heures, il fut englouti tout entier.

§. XIV. *Anachroniſmes & autres erreurs des Peintres.*

On a ſouvent accuſé les Peintres & les Sculpteurs de mettre trop de nudité dans leurs ſujets de dévotion. Voici un trait que nous tenons de Saint-Grégoire de Tours. L'image miraculeuſe d'un crucifix parla tout-à-coup à un Prêtre, nommé Bazile, & lui ordonna de le faire couvrir, parce qu'il étoit indécent de le voir tout nud.

Le Concile de Trente, s'appercevant que les Peintres ajoutoient pluſieurs choſes aux ſujets pris dans la Religion, ordonna que les tableaux ſeroient ſoumis à l'examen le plus ſévère, & chargea les Evêques d'en être les cenſeurs.

Cet uſage ſe pratique encore actuellement à Rome. Le *Maître du ſacré Palais* doit voir & approuver les ouvrages des Sculp-

teurs, des Graveurs, & des Peintres, avant qu'on puiſſe les vendre ou les expoſer en public (1).

Dans ſon tableau d'Héliodore, battu de verges par les Anges, & chaſſé du Temple de Jéruſalem, cent-ſoixante-ſeize ans avant Jéſus-Chriſt, Raphaël a repréſenté le Pape Jules II, qui ſe fait apporter dans le Temple (2).

Le Tintoret, dans un tableau qui repréſente les Iſraëlites ramaſſant la manne dans le déſert, arma les Hébreux avec des fuſils (3).

Olivier Maillard, Prédicateur du quinzième ſiècle, déclame vivement dans un de ſes Sermons, contre un tableau repréſentant Anne & Joachim, ſe donnant, ſous la porte du Temple de Jéruſalem, le baiſer qui fit ceſſer la ſtérilité de leur mariage. Au bas de ce tableau on liſoit ces mots : *ainſi fut conçue la Vierge Marie.*

Quelques Peintres ont repréſenté ſin-

(1) Le Père Labat, *Voyage d'Italie*, tom. 8, pag. 161.

(2) V. M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 3, pag. 206.

(3) Eſſai ſur la Peinture, & ſur l'Académie établie à Rome, par M. le Comte Algarotti, trad. de l'Italien, par M. Pingeron.

gulièrement la généalogie de Jésus-Christ. Un vieillard est étendu par terre; des entrailles de ce vieillard sort un arbre assez gros, d'où s'échappent à droite & à gauche différentes branches, qui se subdivisent en rameaux, terminés par des espèces de fleurs, assez ressemblantes à celles des Grenadiers, ou bien au calice d'un gland. Ces fleurs ou ces calices servent de bases aux bustes de différens personnages, dont la plupart ont la couronne sur la tête & le sceptre en main. Au sommet de l'arbre, dans la dernière des fleurs, on apperçoit une femme tenant entre ses bras un enfant tout nud.

D'autres, pour figurer la Sainte-Trinité, ont peint un seul corps à trois têtes; comme si la forme d'un monstre pouvoit nous donner l'idée d'un des plus grands mystères de la Religion Chrétienne (1).

Sur les murs du *Campo Santo*, vieil édifice destiné à la sépulture des habitans de Pise, on voit des peintures à fresque fort anciennes, qui peuvent donner une idée des sujets traités par les Peintres gothiques. Dans ces tableaux bisarres, la mort est une femme vieille & laide, qui vôle avec des aîles noires, & tenant une faulx; une foule de gens de tous rangs, Princes, Papes

(1) *Théologie des Peintres.*

& Mendians, sont renversés pêle-mêle sous cette destructrice, & des Anges tirent les ames de la bouche des bons, lesquelles sortent sous la figure de petits enfans. Mais ce qu'il y a de plus comique, c'est un combat d'un Ange & d'un Diable, en faveur d'un gros Moine; ils le soutiennent en l'air, & chacun tirant de son côté, ils le déchirent en pièces plutôt que de lâcher prise.

Quand la Peinture s'est renouvellée en Europe, vers le temps de Cimabué, les Peintres n'avoient aucun égard pour la chronologie, ni pour la vraisemblance. Ceux qui sont venus après l'invention de la poudre, n'ont presque jamais représenté le siége de Troye, sans y joindre quelques pièces de notre artillerie (1).

Un ancien Peintre François tomba dans

(1) M. Dandré Bardon ayant à citer des fautes d'anachronisme & d'invraisemblance, prend ses exemples dans quelques Poetes modernes. Il nous semble que le genre de son livre auroit dû l'engager à chercher ses preuves dans les tableaux de plusieurs Peintres. — « Qui ne seroit indigné, dit-il, » de voir Junon aux couches de la Vierge? (Sannazar.) Un Evangéliste s'intéresser au destin de » Roland? (L'Arioste.) Qui ne riroit de voir Vulcain présenter des armes à Saint-Louis pour le » succès des Croisades? (Le Père le Moine) ». — *Traité de Peinture.*

une erreur aussi plaisante ; il peignit une Judith à genoux, faisant sa prière devant une Notre-Dame.

François Cozza s'est avisé dans un de ses tableaux, d'habiller deux Anges en Mathurins (1).

C'est sur-tout dans les sujets de dévotion qu'ils sont tombés dans des fautes, dans des anachronismes ridicules. On en a vu peindre la Vierge récitant un chapelet, ou le portant suspendu à sa ceinture.

Pour rendre le moment où elle fut conçue, des Peintres gothiques ont montré dans le ciel Jésus tenant sa croix, & n'ont pas oublié de figurer les cinq plaies. Ces inventions grossières prouvent la simplicité des Artistes des treize & quatorzième siècles. Ils auroient bien dû sentir que Jésus n'avoit point été crucifié lorsque sa mère fut conçue.

Les Artistes peuvent-ils ignorer qu'il est des choses qu'on doit taire, des objets qu'on doit supprimer ? On a vu une mère fort embarrassée par l'ingénuité de sa petite fille, à laquelle on avoit donné une *Nativité de Marie*. La jeune enfant fit cent questions, & sur la femme couchée, & sur

(1) *Rome moderne*, par François Deseine, pag. 159.

le bouillon, & ſur l'enfant nud qu'on plongeoit dans l'eau. La mère, fatiguée de ces queſtions, prit l'image & la jetta au feu (1).

Il en eſt qui ont ſurchargé leurs tableaux de la *Nativité de la Vierge*, d'une faiſeuſe de bouillie. Il ſe peut que du temps de Sainte-Anne on fit uſage de cette nourriture pour les enfans; mais qu'on la préparât au moment de leur naiſſance, c'eſt ce qui n'eſt pas même vraiſemblable (2).

D'autres ont peint Sainte-Anne avec des lunettes ſur le nez, ſans conſidérer qu'une femme portant des lunettes, offre quelque choſe de ridicule, qui ne s'accorde point avec le but qu'un Peintre doit ſe propoſer, lorſqu'il travaille pour la Religion; & ſans conſidérer encore que les lunettes n'étoient nullement connues du temps de Sainte-Anne (3).

Ceux-ci ont repréſenté la même Sainte, apprenant à lire à la Vierge, dans un livre relié comme ceux de nos jours.

On prétend qu'on voyoit autrefois à Tours, ou qu'on y voit encore un tableau où eſt peint la Vierge occupée à dire ſes

(1) *Erreurs des Peintres.*
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

heures devant un crucifix; un Ange eſt auprès d'elle, qui récite dévotement ſon chapelet.

Renchériſſant ſur l'ignorance de ſes Confrères, un autre Artiſte, chargé de peindre un Saint-Joſeph, & de faire entendre qu'il étoit Menuiſier, s'aviſa de le repréſenter occupé à fabriquer un confeſſionnal.

Le Roſſo, ou Maître Roux, Peintre Italien, a fait trouver des Moines aux noces de la Vierge.

Le tableau du maître Autel d'une des Egliſes de Capoue, peint par François *Chello delle Puera*, & qui repréſente l'*Annonciation*, offre des choſes aſſez plaiſantes. La Vierge eſt aſſiſe dans un beau fauteuil de velours à crépines d'or, au milieu d'un eſcalier où ſe paſſe la ſcène; un chat & un perroquet ſont à ſes côtés; auprès d'elle on voit encore une caffetière d'argent à la moderne, dans laquelle chauffe vraiſemblablement du thé ou du café.

Lorſque les Peintres traitent le ſujet de l'Annonciation, ils ſe contentent de couvrir l'Ange Gabriel d'une légère draperie, jettée au haſard. Mais s'il eſt tout-à-fait ridicule de peindre cet Ange preſque nud, il ne faut pas non plus imiter certains Artiſtes, qui, pour éviter les ſoupçons qu'on auroit pu avoir, s'ils avoient montré un jeune hom-

me aimable, ſeul avec une fille & jeune & jolie, ſe ſont imaginé qu'il falloit donner à Gabriel des cheveux blancs, & une barbe vénérable.

D'autres ont eu la ſimplicité de le repréſenter avec une chappe, une étole, une mître, & de figurer des croix ſur ce biſarre habit.

Paul Mathéïs, Artiſte Italien moderne, a peint, dans un tableau de l'Annonciation, la Vierge à genoux ſur un prie-Dieu; à côté d'elle, ſur une chaiſe, ſont des ouvrages des modes, qui ne peuvent convenir qu'à une coquette; qu'il a repréſenté auſſi un chat qui regarde l'Ange avec la plus grande attention.

Les Peintres ont toujours été fort embarraſſés, quand ils ont voulu rendre le myſtère de l'Incarnation. Quelques-uns ſe ſont aviſés de repréſenter la Vierge, ſur laquelle tomboit un rayon de lumière, partant immédiatement du ciel entr'ouvert; & ils ont placé dans le centre du rayon, un petit embryon tout formé, qui deſcend vers la Vierge.

Dans leurs tableaux de la *Naiſſance de Jéſus*, quelques-uns de nos Peintres gothiques, non contens de faire voir le Sauveur entre un âne & un bœuf, ſelon l'uſage

reçu, se sont encore avisés de représenter l'âne pieusement à genoux, & dans l'attitude de braîre, comme s'il adressoit son hommage à l'Enfant-Jésus.

Un Peintre de Naples, vivant de nos jours, suppose que la Sainte-Famille, pour fuir en Egypte, s'embarqua sur le Nil, & a représenté aux bords de ce fleuve, une chaloupe, qui est censée avoir amené ces respectables fugitifs, & qui est aussi galamment ornée que le pouvoit être celle de Cléopâtre, lorsqu'elle alla au-devant d'Antoine.

Par une autre bévue, les Peintres représentent Notre-Seigneur dans une chaîre élevée au-dessus des autres, comme si à l'âge de douze ans il eût été le chef de quelque Synagogue. Il étoit assis sur l'un des bancs parmi les jeunes gens qui venoient s'instruire; il avoit la liberté de proposer ses doutes en qualité de disciple (1); & c'est de cette place modeste que le fils de Dieu confondit les Docteurs de la Loi.

La croix que l'on porte devant le Pape ne diffère point de nos croix ordinaires; & les Peintres s'écartent furieusement de la

(1) Simonville, dans son livre des *Coutumes du Peuple Juif*, cité par Bayle, Nouvelle de la République des Lettres, Mai, 1685, tom. 2, pag. 548.

vérité lorſqu'ils lui donnent trois traverſes (1).

Lanfranc, ne craignant point de manquer au coſtume & à la vraiſemblance, a peint aux pieds de Jéſus, encore enfant, un des Pères de l'Egliſe en ſurplis.

Paul Véronèſe ayant été chargé de rendre les *Noces de Cana*, ou le miracle de l'eau changée en vin, introduit parmi les conviés, des Religieux Bénédictins du Couvent pour lequel il travailloit (2).

Croiroit-on qu'on a même vu un Peintre aſſez dépourvu de jugement, pour repréſenter un Confeſſeur, le crucifix en main, exhortant le bon Larron (3)?

§. XV. *Traits curieux ſur la Peinture moderne en Italie.*

Pluſieurs Peintres gothiques, tant Italiens que François, peignirent pendant long-temps ſur un fond d'or.

Enfin, Cimabué vint relever un Art

(1) Le Père Labat, *Voyage d'Italie*, tom. 3, pag. 175.

(2) Aux articles de pluſieurs Peintres, on verra d'autres traits plaiſans dans le même genre.

(3) Quelques Auteurs conjecturent que les fleurs-de-lys qu'on voit dans les Armes de France, étoient originairement des Abeilles, que nos premiers Peintres ont très-mal imitées. Hiſtoire de France, par l'Abbé Velly, tom. 1, pag. 470.

plongé dans la barbarie depuis le double esclavage des Grecs, enchaînés tour-à-tour par les Romains & par les Turcs. Sous le règne glorieux des Médicis, l'Italie vit renaître les beaux siécles de Phidias, de Protogène & d'Apelle. Les Artistes Flamands ressuscitèrent aussi la Peinture. Van-Eyck lui redonna un nouvel éclat, & dut au hasard le secret de peindre à l'huile (1).

En 1450 la Peinture étoit encore grossière en Italie. Les draperies qu'on mettoit aux figures étoient des couleurs très-brillantes & rehaussées d'or ; affectation qui ne pouvoit flatter que les yeux.

Mais le goût de la peinture est devenu si général à Rome depuis le siécle de Léon X, qu'on y trouve assez communément des tableaux de prix jusques dans les boutiques des Barbiers ; & ces Messieurs en expliquent avec emphase les beautés à tous venans, pour satisfaire à la nécessité d'entretenir ceux qui les emploient ; obligation que leur profession leur imposoit dès le temps d'Horace.

Les Beaux-Arts jouissent à Rome de tous les priviléges accordés aux Nobles Romains.

---

(1) Nous ne faisons que tracer rapidement ce qui sera développé plus en détail, quand nous parlerons de Van-Eyck & de Cimabué. V. *Peintres modernes*.

Ils ont à Venise un Tribunal & des Juges particuliers, qui ne connoissent que de leurs causes.

Les Grands-Ducs de Toscane ont rassemblé dans un magnifique Sallon, les portraits des meilleurs Peintres, faits par eux-mêmes, & qui se sont trouvés honorés d'avoir une place dans ce glorieux Lycée. Quelques-uns des Artistes dont le talent n'étoit pas le portrait, se sont représentés tenant en main un petit tableau de leur genre favori.

Mais que la gloire de la Peinture est bien déchue ! Les Arts & les Lettres ne fleurissent que pendant un certain temps, & disparoissent ensuite, quelqu'effort qu'on fasse pour les rappeller. On observe qu'en Italie, sous le même climat, où la Nature avoit produit d'elle-même les Peintres fameux du siécle de Léon X, on a voulu vainement en faire renaître de nouveaux. Les soins de l'Académie de Saint-Luc, la protection des Souverains, les récompenses les plus flatteuses n'ont point procuré de dignes successeurs aux grands Peintres dont l'Italie s'honore. Il en est de même pour tous les pays & pour tous les Arts. Raphaël forma dans le cours de dix ou douze années plusieurs Peintres célèbres ; & le Poussin en trente années de travail assidu, dans la même

Ville, mais en d'autres temps, ne put parvenir à se faire un seul élève du premier mérite, quoiqu'il fût très-capable d'enseigner son art.

Le Czar Pierre le Grand, observa cette vicissitude singulière ; il disoit que les Arts faisoient insensiblement le tour de l'Univers, & qu'on devoit s'attendre à les voir fleurir un jour dans le fond du Nord, jusques dans la Russie.

On peut encore observer qu'il est des lieux, des temps, des pays où le mérite d'un Peintre est plutôt reconnu. Par exemple, les tableaux exposés dans Rome seront plutôt appréciés à leur juste valeur, que s'ils étoient exposés dans Londres ou dans Paris (1).

Clément XI, qui avoit beaucoup de goût pour les Arts, & qui aimoit les belles antiques, voulut empêcher que les peintures anciennes qu'on pourroit découvrir ne fussent détruites pendant son Pontificat, ainsi que la chose étoit arrivée sous ses prédécesseurs. Il fit rendre un Edit dès le commencement de son règne, qui défend à tous les propriétaires des lieux où l'on aura trouvé quelques vestiges de peintures

(1) V. l'article PEINTURE de l'*Encyclopédie*, par M. le Chevalier de Jaucourt.

antiques, de démolir la maçonnerie où elles seroient attachées, sans une permission expresse.

Les Romains n'ont estimé pendant long-temps que le seul Raphaël. Les Florentins ont long-temps préféré Michel-Ange à tous les Peintres. L'Ecole de Venise n'a long-temps eu des yeux que pour le Titien; & l'Ecole de Bologne est à peine revenue de son amour exclusif pour les Carraches.

La plupart des Historiens des Peintres, aveuglés par la passion, se sont quelquefois permis d'omettre les plus célébres Artistes. Baglioni, jaloux du mérite du Guide, de l'Albane & de Lanfranc, n'a pas seulement daigné nommer ces grands hommes.

Parmi le Peuple de Rome, il s'est trouvé des gens assez ennemis de la réputation de nos Peintres François, pour déchirer les estampes gravées d'après le Sueur, le Brun, Mignard, Coypel, & quelques-autres Artistes de notre Nation, que les Chartreux du Couvent de Rome ont placées avec des estampes gravées, d'après les Peintres Italiens, dans la galerie qui règne sur le cloître du Monastère. Ces Pères ont été contraints de ne plus laisser ouvert à tous venans l'endroit où les estampes des Peintres François sont exposées.

La dévotion des Italiens les fait donner

dans un ridicule qu'on auroit de la peine à croire, si la chose n'étoit attestée, & qui contribue à gâter les meilleurs ouvrages de Peinture. Il n'y a rien de si commun en Italie, que de voir un beau tableau représentant la Vierge, découpé par en haut, afin de mettre sur la tête de la figure une brillante couronne de clinquant, quoiqu'il y en ait déja une de peinte.

Des voyageurs ont aussi vu en Italie un tableau représentant Dieu le Père & le Christ, qui couronnoient la Vierge, auxquels on avoit coupé la moitié des bras, afin de faire place à une vaste couronne de perles.

On conserve dans l'Académie de Saint-Luc, le crâne de Raphaël d'Urbain, auquel tous les Artistes Italiens rendent une sorte de culte (1); à peu-près de même que la Faculté de Médecine révère à Montpellier la vieille robe du célèbre Rabelais.

Les fameux tableaux d'autel auxquels la République de Venise met son cachet ou

---

(1) Il est enchâssé dans une espèce de reliquaire, sur lequel on lit ce distique latin du Cardinal Bembe, fait pour servir d'épitaphe.

Hic ille est Raphaël, timuit quo sospite vinci
Rerum magna Parens, & moriente mori.

ſes armes, ne peuvent plus être aliénés ni transſportés hors de la Ville (1).

L'extrême difficulté de ſortir d'Italie les tableaux des grands Maîtres, qu'il eſt ſévérement défendu de tranſporter dans les pays étranger, fait recourir à une fraude qui peut avoir cauſé la perte totale de pluſieurs chef-d'œuvres. On s'aviſe de les barbouiller de quelques figures informes; en ſorte qu'ils ont l'air de tableaux tout-à-fait communs. Qu'arrive-t-il? Des frippons trouvent le moyen de dérober, dans le Palais d'un Prince d'Italie, un des meilleurs ouvrages du Guide ou du Corrége; ils ne manquent pas de le défigurer par des peintures groſſières, afin de mieux déguiſer leur vol, bien ſûrs qu'ils auront le ſecret, eux ou d'autres, de lever, quand il le faudra, la couche de couleurs étrangères; mais les frippons ſont ſouvent trompés dans leurs eſpérances. Arrivés dans un Royaume éloigné, ils tremblent encore d'être découverts; le Prince peut réclamer le chef-d'œuvre qu'il a perdu; & que deviendroient alors les peines & les fatigues qu'ils ont eſſuyées? Ils prennent le parti d'attendre ſa mort; mais ils meurent eux-mêmes, & l'ouvrage du Guide ou du Corrége, ſi bien déguiſé

(1) M. de la Lande, tom. 8, pag. 227.

qu'il en eſt méconnoiſſable, eſt vendu à vil prix, paſſe de main en main, comme un tableau gothique & enfumé, ſur lequel on dédaigne de jetter les yeux, & qu'on juge à peine digne d'occuper un coin de quelque antichambre obſcure. Il peut encore arriver que quelque barbouilleur, en voulant le réparer, le gâte abſolument. Mais ſuppoſons-lui une deſtinée plus heureuſe. L'excellent tableau ignoré tombe à la fin en ruine; ou bien un homme habile, le conſidérant de près, ſoupçonne la couche du grand Maître; il le fait nétoyer, on emporte le maſque hideux qui cachoit les graces du pinceau le plus aimable; & le nouveau poſſeſſeur ſe voit riche tout-à coup.

Pour rendre nos conjectures plus que probables, nous n'avons qu'à citer un fait qui vient d'arriver à Paris. M. le Roi de la Faudignière (1), qui a recueilli une quantité aſſez conſidérable des meilleurs ouvrages de peinture, acheta dernièrement un grand tableau noir, enfumé, qui repréſentoit une eſpèce d'arc-en-ciel & des figures très-mal exprimées. Il donna neuf livres dix ſols de cette antiquaille. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'elle lui fut vendue par un Marchand de tableaux, qui

(1) Très-connu par ſa liqueur qu'il débite pour les maladies de la bouche.

auroit dû ſavoir ce qu'elle valoit; mais qui fut ravi d'en avoir débarraſſé ſon magaſin (1). Un jour il ſe mit à la frotter par haſard, & fut bien ſurpris d'appercevoir des figures ſupérieurement touchées. Tranſporté de joie, il fit nétoyer ſon tableau, on effaça l'arc-en-ciel, ainſi que les autres barbouillages dont il étoit comme enveloppé; & le ſieur le Roi connut qu'il poſſédoit un chef-d'œuvre de Raphaël, repréſentant tous les attributs de la prétendue ſcience hermétique, & un Philoſophe alchymiſte, occupé à travailler au grand-œuvre. Ce tableau, qui peut avoir quatre pieds de haut, ſur trois & demie de large (2), appartenoit au Duc de Mantoue, & décoroit, avec d'autres peintures excellentes les appartemens d'un palais qui fut pillé par les Allemands (3). On le tranſporta en France, ſans doute furtivement. Le ſieur le Roi aſſûre que de ce tableau, qui lui a coûté 9 liv. 10 ſols, comme nous l'avons dit, il a déja refuſé 80000 livres, argent de France.

Sur le bruit qui s'étoit répandu que l'A-

(1) C'eſt le ſieur Lebrun, Marchand de tableaux à Paris, rue de l'Arbre-ſec.

(2) Florentin le Comte en fait la deſcription dans l'article des Œuvres de Raphaël, qui ont été gravées.

(3) Nous en avons marqué l'époque au Parag. VI, note 1, pag. 34.

cadémie de France, établie à Rome, alloit être ſupprimée, les Italiens, qui, par jalouſie, auroient dû en deſirer l'anéantiſſement, écrivirent au contraire en ſa faveur, & prouvèrent combien elle étoit utile; ils allèrent même juſqu'à dire qu'il ſeroit avantageux à la France de former de pareils établiſſemens dans les principales Villes d'Italie, où les François ne font que paſſer.

Dans le dernier ſiècle, il y avoit un Tailleur à Bologne, homme célèbre par ſes connoiſſances dans l'art de la Peinture; ce Tailleur étoit en même temps grand politique; ſa boutique étoit le bureau d'adreſſe des nouvelles que la Cour de Verſailles faiſoit répandre en Italie. A titre de connoiſſeur en tableaux, & de politique, il étoit penſionné par Louis XIV, auquel il étoit tellement attaché, qu'il mourut, en 1706, du ſaiſiſſement que lui cauſa la nouvelle d'un échec que venoient d'eſſuyer les François (1).

Les Peintres Italiens de nos jours tombent quelquefois dans le mauvais goût.

(1) *Obſervations ſur l'Italie*, par M. Groſley. t. 2, Le Père Labat, dans ſes *Voyages d'Italie*, p. 312—315, nous apprend que cet honnête Tailleur ſe nommoit *Maître Fabrice*; & qu'un autre Bolonois, dans le même temps, aimoit auſſi tellement les François, qu'il ſe pendit de déſeſpoir.

Il

il n'y a pas long-temps qu'à une expoſition de tableaux à Veniſe, un Peintre de cette Ville en fit voir un de ſa façon qui repréſentoit *la mort de Pompée.* Tout ce que ce tableau avoit de plus remarquable, étoit une figure, qui, du bord de la mer, regardoit avec une lorgnette poignarder le Héros Romain (1).

A Naples, des Peintres modernes font de petits tableaux, que l'on vend aux étrangers, pour d'anciennes peintures, & qu'on dit à l'oreille avoir été tirés des ruines d'Herculanum ; en conſéquence de la ſuppoſition, l'on en demande un très-haut prix ; mais les étrangers ne feroient point la dupe de cette ruſe ridicule, s'ils faiſoient attention au ſoin avec lequel le Miniſtère de Naples veille ſur les fouilles pour la recherche des antiques.

Avertiſſons encore nos Lecteurs d'une autre fourberie ; on conſerve à Sienne pluſieurs recueils de deſſins originaux, du Beccafumi & de différens Peintres Siennois ; ſous ce prétexte, on ne manque pas d'en propoſer aux voyageurs ; mais ce ne ſont, pour l'ordinaire, que des deſſins faits

(1) Obſervations ſur les tableaux expoſés au Sallon en 1753. V. auſſi Lettres de M. Fréron, tom. 12.

nouvellement par quelques copiſtes maladroits, qui vont dans les égliſes de Sienne imiter les tableaux & les monumens les plus connus. Un homme mal vétu, l'épée au côté, vient les offrir à un prix très-haut, aſſurant que la néceſſité ſeule l'oblige à s'en défaire, & qu'il aime mieux les remettre à un prix médiocre aux étrangers, plutôt que de les vendre à ſes concitoyens, dont il ne veut pas que ſa misère ſoit connue. Tous ces Marchands ſe diſent encore gentilshommes & alliés aux plus grandes Maiſons (1).

Il eſt actuellement aſſez rare (ſelon l'Auteur que nous venons de citer) de trouver en Italie des tableaux du Guide, du Guerchin, ou des Carraches, quoiqu'ils aient beaucoup travaillé. La plupart des propriétaires qui en poſſédoient, les ont remplacés par des copies faites ſecrettement: précautions qu'ils prennent afin de voiler l'eſpéce de honte qu'il y a de ſe défaire de ces morceaux précieux.

Les Italiens, particuliérement les Bolonois, ont une grande vénération pour l'image de la Vierge: on en trouve des tableaux avec des lampes brûlant continuellement

(1) M. l'Abbé Richard, *Deſcription hiſtorique & critique de l'Italie.*

à presque tous les coins de rues; on en rencontre quelquefois dans les antichambres des Palais; on en voit jusques dans la loge de celui qui distribue les billets de Comédie, & même jusques chez les femmes du monde, qui ont grand soin de tirer le rideau devant la Sainte-Madonne, lorsqu'elles vont commettre quelques péchés (1).

M. de Saint-Michel, Gentilhomme Piémontois, Peintre du Roi de Sardaigne, & de leurs Altesses M. le Prince & Madame la Princesse de Carignan, a trouvé de nos jours le secret de fixer la peinture en pastel, de la rendre aussi durable que celle à l'huile, & même susceptible d'être retouchée après la fixation (2).

§. XVI. *En Flandres & en Allemagne.*

Nous avons vu qu'en Italie on coupe quelques tableaux, pour y insérer de véritables couronnes de diamans; on suivoit à-peu-près en Flandres un usage aussi ridicule: on

(1) M. de la Lande; *Voyage d'Italie*, tom. 2, pag. 106—7. La même coutume s'observe en Russie. V. le Parag. XXII.

(2) V. *Journal Encyclop.* 1772, Septemb. seconde part. pag. 476 *& suiv.* Un grand nombre d'Artistes prétendent aussi avoir le secret de fixer le pastel.

remarque, à Lille, un tableau repréſentant le *jugement univerſel*, dans lequel on a inſéré, contre toute vraiſemblance, le cadran d'une horloge (1).

On ne voit pas toujours le même tableau ſur l'autel des égliſes en Flandres; on en change ſouvent juſqu'à trois de différens Auteurs, dans le cours d'une année (2).

Ce ne ſont ordinairement en France & dans toute l'Europe que des barbouilleurs qui peignent les enſeignes des Marchands. Les plus fameux Peintres de Flandres ne dédaignoient point autrefois ce genre d'ouvrage; la ville de Harlem ſe diſtingua longtemps par ſes belles enſeignes, ainſi que la ville d'Anvers par celles qu'avoit peint Rubens.

Les Peintres Flamands & Hollandois avoient formé à Rome une Société qui ne ſubſiſte plus depuis pluſieurs années, & dans laquelle ils n'admettoient que des Artiſtes de leur pays. Les aſſemblées de cette eſpèce d'Académie ſe tenoient ordinairement dans un cabaret. Rien de plus ſingulier que les cérémonies qui s'obſervoient aux réceptions; tout y retraçoit les

(1) *Voyage pittor. de la Flandre & du Brabant*, par Deſcamps, pag. 21.
(2) *Ibid.* pag. 246.

orgies & les fêtes bacchiques. On s'y travestissoit en Sylvains, en Druïdes; on s'enveloppoit dans des couvertures de lit, & l'on faisoit subir au postulant des loix un peu rudes, aussi bizarres que ridicules; on joignoit même aux mascarades dont nous venons de parler, des postures très-indécentes & les plus grandes bouffonneries; enfin chaque récipiendaire recevoit un sobriquet, qu'il étoit contraint d'ajoûter à son nom (1).

Dans une église de Gand, on montre une image qui eut une fort longue conversation avec certaine dévote du couvent des *Béguignes*, affligée de ce que ses compagnes étoient allées se divertir, & n'avoient point voulu l'admettre dans leur partie de plaisir; le dépit de se voir méprisée, lui faisoit verser des larmes. — « Qu'avez-vous, ma chère enfant »? (lui dit l'image, représentant une Sainte dont nous ignorons le nom). — « Je ne sais » ce que j'ai fait à mes compagnes, répon- » dit la dévote, elles me méprisent, & » n'ont pas daigné m'emmener avec elles ». — » Ne t'afflige point, répartit l'image; » demain, ma fille, tu te réjouiras avec » moi; tu seras à tes nôces éternelles ».

(3) Dargenville, *Vies des Peintres.*

— Le fantôme de la Sainte, après ces douces paroles, n'en dit pas davantage. La dévote mourut en effet le lendemain, & l'image resta la bouche ouverte, afin qu'on ne pût douter de la réalité du miracle (1).

Dans la principale église de Witeberg, on remarque un tableau fort bizarre, où le Peintre, sans doute zélé Protestant, a voulu donner à entendre ce qu'il pensoit des Catholiques Romains: le sujet de son tableau est *Jésus trahi par Judas & arrêté au Jardin des Oliviers.* Croiroit-t-on que celui qui s'approche pour embrasser Notre-Seigneur, a la tiare en tête, justement comme on peint le Pape, & que ceux qui l'accompagnent son vétus en Cardinaux, en Evêques, en Prélats & en Prêtres portant l'étole? (2).

On voit à Worms, ville d'Allemagne, un tableau tout-à-fait singulier; Dieu le Père est placé tout en haut dans un coin, d'où il semble parler à la Vierge Marie, qui est à genoux au milieu du tableau; elle tient par les pieds le petit Enfant-Jésus, & le met la tête la première, dans la tré-

(1) *Voyages de Misson.* Quelle devoit être la simplicité des temps où l'on ajoûtoit foi à tant de pieuses histoires!

(2) *Relations historiques*, par Charles Patin, pag. 253.

mie d'un moulin ; les douze Apôtres font tourner le moulin à force de bras, avec une manivelle ; & ils ſont aidés par les quatre animaux de la viſion d'Ezéchiel. On voit enſuite un Pape à genoux, occupé à recevoir des hoſties qui tombent toutes faites dans une coupe d'or (1).

Une égliſe de la ville de Brixen, dans le Tirol, poſſéde un vieux tableau, pour le moins auſſi bizarre ; Jéſus-Chriſt fait couler du ſang de ſon côté dans un grand baſſin ; la Vierge preſſe ſes mammelles, & le lait qui en rejaillit tombe dans le même vaiſſeau ; le tout découle enſuite dans un ſecond baſſin, & va ſe rendre par divers endroits dans un gouffre de flammes, où les ames du purgatoire s'empreſſent à recevoir cette précieuſe liqueur, qui les conſole & les rafraîchit (2).

Cette bizarre peinture rappelle l'idée d'une eſtampe auſſi ſingulière. Jéſus-Chriſt portant ſa croix, foule des raiſins, qu'il arroſe du ſang qui coule de ſes plaies, tandis que Dieu le Père fait tourner la vis du preſſoir ; une foule de peuples reçoit la liqueur qui découle, & des Moines s'occupent à faire la vendange.

---

(1) Miſſon.
(2) *Ibid.*

§. XVII. *Singularités de la Peinture en France.*

Les Grecs réfugiés, qui, dans le douzième siècle s'introduisirent en France, & qui s'établirent particulièrement à Paris, sous le nom de Peintres & de Sculpteurs, avoient à peine la première notion des deux arts qu'ils se vantoient de professer.

Les Peintres de ces temps d'ignorance, barbouilloient de pitoyables tableaux, à-peu-près dans le goût de ceux que nous venons de décrire, & bigarroient les vitres des églises, de figures informes. L'usage où étoit alors le même ouvrier de peindre sur verre & sur bois, donna lieu à l'union des Peintres & des Vitriers.

Il fut longtemps d'usage en France, comme en Italie, de couvrir les figures sculptées, ainsi que leurs draperies, de feuilles d'or ou d'argent; on y ajoûtoit diverses couleurs transparentes, afin d'imiter la broderie & le plus riche brocard.

Les sentimens qui inspiroient des Artistes aussi grossiers, les portèrent à commettre mille fripponneries; ils abusèrent bientôt des matières d'or ou d'argent qu'on étoit obligé de leur confier; les tribunaux étoient sans cesse fatigués des plaintes qu'ils en recevoient de toutes parts, & ne savoient que

prononcer dans des caufes où la loi ne les dirigeoit point.

Pour remédier à tant de défordres, le Prévôt de Paris, en 1391, fit affembler les plus honnêtes gens d'entre les Peintres & les Sculpteurs ; & d'après leur avis, il rédigea des Réglemens & des Statuts, & fit établir une Maitrife de peinture & de fculpture, à laquelle plufieurs de nos Rois accordèrent fuceffivement de grands privilèges: c'eft l'Académie de Saint-Luc, connue pendant trois fiècles, fous le titre de Société des Maîtres Peintres.

Les Peintres gothiques, renchériffant fur les anciens Artiftes Grecs, imaginèrent de faire fortir de longs rouleaux d'écriture de la bouche de leurs perfonnages, qui indiquoient ce qu'ils étoient cenfés devoir dire, & même ce qu'ils repréfentoient (1).

Deux exemples feront fentir combien cet ufage étoit ridicule. Un Peintre François, mécontent d'un de fes confrères, épia le moment qu'il étoit forti, & fe gliffa dans fon attelier, où trouvant un grand tableau, à peine achevé, il prit un pinceau, & écrivit au-deffous des figures: *ceci eft un chien, ceci eft un cheval, ceci eft un arbre,*

(1) V. le Parag. III, pag. 11—12.

ceci est un chasseur, &c. Le Peintre à son retour ayant vu ces écriteaux, sentit toute la méchanceté d'une pareille vengeance (1).

L'illustre Maison de Lévi, établie en France, croit descendre de la Sainte-Vierge. On prétend que l'un des descendans de cette famille, conserve un tableau fort ancien, qui représente un de ses ancêtres à genoux devant la Sainte-Vierge, de la bouche de laquelle sort un rouleau où ces mots sont écrits: *levez-vous, mon cousin*? Un autre rouleau sort de la bouche du Gentilhomme, avec ces paroles: *je suis dans mon devoir, ma cousine.*

Marot adressa ce rondeau à la fille d'un Peintre, de laquelle il étoit amoureux:

Au temps passé, Apelle, Peintre sage,
Fit seulement de Vénus le visage,
Par fiction; mais pour plus haut atteindre,
Ton père a fait de Vénus, sans rien craindre,
Entièrement la face & le corsage;
Car il est Peintre, & tu es son ouvrage,
Mieux ressemblant Vénus de forme & d'âge,
Que le tableau qu'Apelle voulut peindre
Au temps passé.

---

(1) *Nouveaux contes à rire*, vingtième édition, 1722, tom. 2, pag. 38.

Vrai eſt qu'il fit ſi belle ſon image,
Qu'elle échauffoit en amour maint courage;
Mais celle-là que ton père a ſu teindre,
Y met le feu & a de quoi l'éteindre:
L'autre n'eut pas un ſi gros avantage
Au temps paſſé.

En l'année 1430, Charles VII exempta tous les Membres de l'Académie de Saint-Luc, des tailles, ſubſides, guet & garde, & autres charges.

Cet établiſſement, au-lieu d'arrêter les malverſations que nous avons décrites plus haut (1), produiſit de nouveaux déſordres. Les plus habiles de cette Compagnie, voyant que les devoirs de la Jurande les détournoient de leur travail, l'abandonnèrent à ceux qui étoient ſans talens. De pareils Jurés ne s'attachèrent qu'à perſécuter les Peintres & les Sculpteurs, qui vouloient jouir de la franchiſe & de la liberté dues ſi légitimement aux Arts. Ils forçoient tous les Peintres à ſe faire recevoir dans leur Communauté, & prétendoient les aſſujettir à payer des ſommes conſidérables; ce qui n'étoit que trop ſouvent un obſtacle à ce qu'ils deſiroient. Mais le préjudice le plus nuiſible qu'ils causèrent aux Arts, ce

(1) Page 120.

fut de recevoir leurs enfans Maîtres Peintres, même dès le berceau (1).

Les grands Artiſtes, dédaignant d'avoir des aſſociés auſſi mépriſables, ſe virent contraints à travailler en ſecret, comme ſi les talens étoient un crime. Ils ſe réfugièrent dans les endroits privilégiés, ou ſe mirent ſous la protection des Grands, des Princes, & réclamèrent l'autorité de nos Rois, qui les ſecoururent en effet, leur accordèrent des brevets, avec le titre honorable de leurs Peintres. Dès l'année 1399, Charles VI exempta quelques-uns de ces brevetés de toutes tailles, de ſubſides, & notamment de la Maitriſe de Paris (2).

De nouveaux abus réſultèrent encore des moyens qu'on ſe flattoit d'avoir ſagement mis en uſage. Les brevetés ſe multiplièrent à l'infini. Il ſuffiſoit, pour obtenir un titre, d'abord honorable, d'avoir accès auprès du favori d'un Prince, ou d'un Miniſtre, ou d'être ſeulement protégé par quelque Officier des Bâtimens. On vit accorder la diſtinction la plus flatteuſe à des Artiſtes dénués de mérite, dignes à peine d'être rangés dans la claſſe des ſimples ouvriers. Les Arts tombèrent alors dans le

(1) *Hiſtoire manuſc. de l'Académie Royale de Peinture.*

(2) *Ibid.*

mépris, & le ſeul nom de Peintre, ſur-tout parmi le vulgaire, devint une eſpéce d'injure (1).

Ce fut dans de telles circonſtances, que les repréſentations de pluſieurs hommes de génie inſpirèrent au Miniſtre des Noyers, Secrétaire d'Etat, l'idée heureuſe de former une Académie de Peinture & de Sculpture (2). Cette Compagnie fut en effet créée par Louis XIII en 1648, & placée d'abord dans l'Hôtel de Richelieu (3). Ainſi l'Académie de Peinture eſt la première Académie qu'il y ait eu en France (4).

Voici ce que Sauval, dans ſes *Antiquités de Paris*, raconte de pluſieurs habiles Artiſtes, avant qu'ils fiſſent un Corps autoriſé par le Gouvernement. Vers l'année 1630, un Bourgeois de Paris, logé près Saint-Euſtache, prêta l'une des chambres de ſa maiſon à ſept ou huit jeunes gens de ſes amis, qui s'occupoient du deſſin, &

(1) Même manuſcrit.

(2) Dans l'*Eloge de Colbert*, couronné en 1773 par l'Académie Françoiſe, on en attribue l'établiſſement à Colbert.

(3) Actuellement le Palais-Royal. *Hiſt. manuſc. de l'Académie.*

(4) Elle ne fut compoſée, dans ſon origine, que de vingt-cinq Membres. V. *Mercure Galant*, 1682, Janvier, pag. 183.

qui vouloient se perfectionner en copiant la Nature. Ils choisirent pour modèle un petit homme foible & débile, nommé Vandeschoux; mais au bout de quelque temps, ils trouvèrent plus commode de s'assembler dans la cave de l'un d'eux, parce qu'on étoit alors dans l'hiver, & qu'il ne leur en coûtoit rien pour le chauffage. Après Vandeschoux, ils prirent un certain ivrogne, Savetier de profession, & qui étoit très-bien conformé.

Cette nouvelle manière de gagner de l'argent à peu de frais, fut cause que les modèles s'offrirent en foule. Plusieurs de ces modèles établirent même une espèce d'École de dessin; les jeunes Artistes se rendoient chez eux, &, pour de l'argent, travailloient d'après le naturel.

L'idée vint ensuite aux meilleurs Peintres, d'avoir des modèles dans leurs atteliers, qu'ils offroient généreusement à leurs amis. L'un des modèles de ce temps-là se distingua particulièrement de ses Confrères; il avoit été Maçon, & passoit pour l'homme le mieux fait qu'il y eût en France. Lebrun l'ayant mené à Rome, les Italiens le préférèrent à Caporali, qu'ils regardoient comme le chef-d'œuvre de la Nature, & dont ils croyoient ne jamais trouver le pareil.

§. XVIII. *Etablissement de l'Académie de Peinture.*

Pour revenir à l'Académie de Peinture, n'oublions pas qu'elle dut son origine aux démêlés survenus entre les Maîtres Peintres & Sculpteurs de Paris, & les Privilégiés du Roi, & même à la honte qu'avoient des Peintres du premier mérite, d'être associés avec ceux-ci (1). Lebrun, Sarrazin, un Michel Corneille, Artiste (2), & beaucoup d'autres Peintres du Roi, s'assemblèrent d'abord chez Charmois, Secrétaire du Maréchal de Schomberg, qui dressa les premiers statuts de l'Académie, & mérita d'être regardé comme l'un des fondateurs de ce Corps, devenu si célèbre. Il obtint des Lettres-patentes de Louis XIV, données en l'an 1655. Tout s'expédioit en son nom, & cependant Charmois n'étoit ni Peintre ni Sculpteur (3).

---

(1) On trouvera aux articles de quelques Peintres d'Italie, ce qui concerne l'Académie de S. Luc à Rome.

(2) Né à Orléans l'an 1601 : mort en 1664.

(3) Pour se délasser de ses occupations, il manioit quelquefois le crayon & le pinceau. « L'idée qu'il » avoit conçue de la noblesse de la Peinture, (dit » de Piles) lui fit chercher les moyens de procurer » aux Peintres la facilité d'exercer librement le plus » libre de tous les Arts ». V. aussi Félibien.

L'Académie ſignala, par un acte de bienfaiſance, le premier jour de ſes aſſemblées. L'un des Membres déclara qu'il connoiſſoit un Peintre infortuné, habile dans ſon Art, & d'une conduite irréprochable, qu'un revers imprévu venoit de précipiter dans l'indigence. A ce ſimple expoſé, tous les cœurs furent émus; chacun des aſſiſtans s'écria, que ce jour étoit trop glorieux aux Arts, pour que ceux qui les cultivoient ne duſſent pas s'empreſſer à ſecourir un Confrère dénué des biens de la fortune; ils ajoûtèrent que l'Académie ne pouvoit pas ſe former ſous des auſpices plus favorables que ceux de la bienfaiſance & de l'humanité. Alors tous ces généreux Artiſtes, remplis des mêmes ſentimens, contribuèrent avec émulation à la bonne œuvre que la vertu leur faiſoit regarder comme un devoir. Dans les tranſports de leur zèle, ils allèrent juſqu'à la profuſion, & procurèrent au malheureux Peintre, objet de leur bienveillance, une ſomme aſſez conſidérable (1).

L'Académie montra dès ſa naiſſance combien elle ſeroit ſévère à maintenir le bon ordre parmi ſes Elèves. Un Gentilhomme

---

(1) *Hiſt. manuſc. de l'Académie.*

reçu

reçu dans ſon école, ſe laiſſant aller à un emportement peu réfléchi, un jour que le Profeſſeur étoit abſent, ôſa tirer l'épée contre le modèle, dans la fureur qu'il éprouvoit d'en avoit été repris pour quelques indécences. L'Académie, inſtruite de ce qui venoit de ſe paſſer, bannit à perpétuité ce Gentilhomme de ſes Ecoles. Le Magiſtrat, auſſi informé du fait, jugeant la punition trop légère, ordonna que le coupable fût mis en priſon, & qu'il y reſtât pendant pluſieurs mois (1).

Cette Compagnie prouva encore dès ſon origine combien elle ſeroit toujours attentive à ne recevoir que des Artiſtes du premier mérite; elle le prouva d'une manière qui montre ſa fermeté, & qui lui fait le plus grand honneur. M. Ratabon, Sur-Intendant des Bâtimens, qui par ſa charge avoit lieu de tout attendre des Artiſtes, & auquel, d'ailleurs, l'Académie avoit des obligations particulières; M. Ratabon ſe rendit à l'une des aſſemblées, expoſa le tableau d'un Peintre qu'il protégeoit vivement, ſans dire pourtant quel étoit le nom du Peintre. L'Académie par égard pour M. Ratabon, n'oſant déclarer tout-à-fait ce qu'elle penſoit de la médiocrité de cet

(1) *Ibid.*

ouvrage, garda un reſpectueux ſilence. Le Sur-Intendant vit bien ce que cela ſignifioit; mais il crut qu'après une légère réſiſtance, on paſſeroit à la réception de l'Artiſte, dont il ſe déclaroit le Mécène. Rempli de cette idée, il parla de la ſorte: — « J'ai fait apporter à l'aſſemblée le ta» bleau qu'elle vient d'examiner; quoiqu'il » n'ait pas tout le métite néceſſaire pour » obtenir l'entier agrément de la Compa» gnie, ſi le mérite perſonnel de l'Auteur » pouvoit ſuppléer à ce qui lui manque du » côté des talens, je garantis ſes mœurs & » ſa conduite, par la connoiſſance que j'ai » de ſon caractère; je vous repréſenterai » encore qu'il m'eſt recommandé par des » perſonnes de la plus haute conſidération, » qui m'ont inſtamment prié d'engager l'A» cadémie à lui accorder ſon ſuffrage; pour » moi, en mon particulier, je vous aurois » les plus vives obligations des égards qui » vous feront céder à mes inſtances ». —

Malgré ce diſcours ſi preſſant, tenu par un chef, que tout engageoit à reſpecter, l'Académie ne balança pas un inſtant ſur le parti qu'elle avoit à prendre: celui du devoir l'emporta, d'un ſentiment unanime & intérieur; car on garda toujours un profond ſilence. Les fèves furent diſtribuées, miſes au ſcrutin, & il ne s'en trouva aucune de blanche: M. Ratabon cacha ſon

mécontentement, & affecta de dire, en prenant un visage gai, qu'il voyoit avec plaisir que la faveur des plus grands du Royaume ne pouvoit procurer l'entrée à l'Académie, & qu'il étoit charmé que personne n'eût lieu d'en douter (1).

Au commencement de 1663, Louis XIV ordonna qu'aucun Artiste ne pourroit prendre le titre de Peintre ou de Sculpteur du Roi, sans être de l'Académie. Nous allons rapporter ce qui donna lieu à cet Edit. Le Brun fit généreusement les plus grands efforts pour engager Mignard & du Fresnoy à venir augmenter le nombre des habiles Artistes qu'il avoit rassemblés ; il offrit même à Mignard de se démettre en sa faveur de la place de Recteur de l'Académie : tant de prévenances annonçoient une heureuse réussite. Mignard & du Fresnoy promirent de se joindre à l'Académie ; mais ils oublièrent tout-à-coup leur bonne résolution ; au lieu de rendre, au moins à le Brun, les visites qu'ils en avoient reçues, ils prirent le moment qu'il venoit de sortir de chez lui, & lui signifièrent leur changement, par un petit billet écrit en nom collectif, & qu'ils laissèrent à sa porte. L'Académie conserve soigneusement

(1) *Histoire manusc. de l'Acad.*

ce billet ; le Brun forma auſſi-tôt le deſſein de reprimer dans ſon principe l'eſprit d'indépendance qui caractériſoit les deux Artiſtes, & qui éloignoit alors de l'Académie des hommes remplis de mérite. Ses repréſentations obtinrent aiſément le nouveau Réglement dont nous venons de parler (1).

L'établiſſement de notre Académie de Peinture, éprouva des obſtacles perpétuels de la part de la Communauté des Peintres, dite de S. Luc. Le Chancelier Séguier, zélé protecteur de l'Académie, voulut qu'elle eût un libre accès auprès de ſa perſonne, en tout temps & à toute heure. Cet illuſtre Magiſtrat, déſirant la ſervir contre les éternelles chicanes de la Jurande, fit dire au Lieutenant-Civil, que l'Académie étoit ſon ouvrage, & ſon ouvrage de prédilection (2).

On fut enfin obligé de réunir l'Académie avec l'Ecole de S. Luc. Lors de cette jonction, qui ne dura que peu d'années, M. Ratabon, qui étoit chef de l'Academie, voulut frapper les yeux du vulgaire, qu'éblouiſſent toujours le faſte & l'éclat. Pour cet effet, la nuit qui précéda le jour où devoit

(1) *Ibid.*
(2) *Ibid.*

ſe réunir, pour la première fois, ces deux compagnies ſi long-temps diviſées, Ratabon fit ſecrettement décorer la ſalle d'aſſemblée d'une façon magnifique. On la tendit entièrement d'une ſuperbe tapiſſerie de haute-lice; une table poſée vers le fond de la ſalle, fut couverte d'un grand tapis de velours cramoiſi; au haut bout de cette table, on plaça trois fauteuils couverts auſſi de velours cramoiſi, ainſi que les carreaux, & le tout enrichi de franges & de crépines d'or: tout cet appareil étoit pour en impoſer aux ennemis de la nouvelle Académie, & ne manqua pas de faire ſon effet. Les trois fauteuils donnèrent lieu de croire que le Cardinal Mazarin & le Chancelier, alloient en perſonne tenir la ſéance.

On vit enſuite s'avancer vers l'Académie, trois carroſſes, dans leſquels étoient M. Ratabon & les principaux Académiciens, tous habillés de neuf; ils deſcendirent gravement des équipages qui les avoient amenés, & ſe rendirent en cérémonie dans la ſalle d'aſſemblée (1).

Colbert, l'ami de tous les Arts, ſe déclara le Protecteur de l'Académie de Peinture (2), & rédigea lui-même les nouveaux

(1) *Ibid.*

(2) On vient de voir ſi ce grand Miniſtre en fut

Statuts. Lors de la premiere visite que rendit l'Académie en Corps à ce grand Ministre, il arriva une petite aventure qui mortifia beaucoup M. Ratabon, & prouva la considération dans laquelle étoit l'immortel le Brun. Ce premier des Peintres François, ayant manqué de se rendre à l'heure qu'on avoit indiquée, M. Ratabon ne jugea point à propos de l'attendre, & conduisit l'Académie à l'Hôtel de Colbert. Le Portier avoit ordre de ne laisser entrer que le Brun & les personnes qui seroient avec lui; en sorte que M. le Sur-Intendant des Bâtimens eut beau décliner son nom, & faire toutes les instances possibles, le Portier, qui ne voyoit pas le Brun, refusa constamment l'entrée de l'Hôtel. Le Sur-Intendant n'avoit d'autre parti à prendre que de s'en retourner honteusement, lorsqu'enfin le Brun arriva. Dès qu'on l'apperçoit, les portes s'ouvrent, l'Académie est introduite avec honneur dans une salle magnifique, & le Ministre ne tarda pas à venir la trouver (1).

M. Ratabon, à la tête de l'Académie, alla présenter à M. Molé, Garde-des-Sceaux, les nouvelles Lettres-Patentes que cette

---

le Fondateur, comme on le dit dans son Eloge, couronné par l'Académie Françoise, en 1773.

(1) *Ibid.*

Compagnie venoit d'obtenir, & qui terminoient enfin les longues discussions qu'elle avoit essuyées —. « Quoi! lui dit ce Ma-
» gistrat avec un ris moqueur, une Academie
» de Peintres! — Oui, Monseigneur, reprit vivement M. Ratabon, dont la présence d'esprit doit être admirée; » oui, Mon-
» seigneur, une Académie vraiment digne
» de cette noble qualité, où les Beaux-
» Arts, honorés dans l'ancienne Grèce &
» par des Empereurs Romains, sont ensei-
» gnés & cultivés sur des principes soli-
» des, & d'une manière savante & lumi-
» neuse » (1).

Lorsqu'on dressoit les statuts de l'Académie, après sa séparation d'avec celle de Saint-Luc, le Chancelier Séguier, qui voulut bien prendre le soin de les revoir, s'arrêta sur l'un des nouveaux articles, qui portoit que l'un des Membres de la Compagnie seroit choisi pour être le dépositaire des Sceaux: — « Par quelle raison, demanda
» ce Chef de la Justice, n'a-t-on pas don-
» né à l'Officier dont il s'agit la qualité
» de Chancelier? Comme c'est moi, ajouta-
» t-il du ton le plus affectueux, qui serois
» le premier en droit de contester cette
» confraternité, je veux bien, au contraire,

(1) *Ibid.*

» la permettre, & je trouverai très-bon » que l'Académie ait un Chancelier » (1).

L'Académie de Saint-Luc, à Rome, désira d'être unie avec celle de Paris. La proposition fut acceptée avec joie. Louis XIV voulant hâter un événement qui redoubloit la gloire des Artistes François, accorda, l'an 1676 (2) des lettres de jonction, qui furent tout de suite vérifiées au Parlement. L'Académie Romaine, se regardant comme associée avec son illustre rivale, nomma le Brun son *Prince* ou son *Directeur* : honneur qu'elle n'avoit point encore fait à aucun étranger. Mais cette union tant célébrée, ne put avoir lieu ; elle ne fut qu'une belle chimère.

Catherine Duchemin, fille de Louis Boullongne, & femme du célèbre Girardon, Sculpteur, est la première Dame qui ait été reçue dans l'Académie, afin de satisfaire aux ordres de Louis XIV, qui vou-

(1) *Hist. manusc.* Il est spécifié dans les Lettres-Patentes, enregistrées au Parlement, l'an 1655, que tous les procès concernant les fonctions de l'Académie, ouvrages & exercices publics, seront évoqués au Conseil d'Etat ; & l'Académie assemblée, est établie Juge des différends qui interviendront sur l'Art de la Peinture. V. *Choix des Mercures*, tom. 5.

(2) D'autres disent que ce fut en 1683.

lut étendre ses graces sur toutes les personnes qui excelleroient dans les Arts (1).

Pour ne point interrompre le fil de ce qui concerne l'Académie Royale, nous avons remis à dire que Mignard, adoptant la Société des Maîtres Peintres de Saint-Luc, la fit ériger en Académie, dont il fut élu Chef. La jalousie qu'il portoit à le Brun, lui inspira l'idée de cet établissement : il eut la satisfaction d'être le premier de son Académie.

Observons, à la louange de l'Ecole Françoise, que trois des meilleurs tableaux qui ornent l'Eglise de Saint-Pierre, à Rome, sont du Poussin, du Bourdon & du Valentin.

Nous ne devons point oublier les ECOLES GRATUITES DE DESSIN, qui viennent d'être fondées de nos jours à Paris, & dont M. Bachelier, aussi habile Peintre, que citoyen estimable, a donné l'heureuse idée. Quelques Villes de Province ont suivi l'exemple de la Capitale (2). — « Les hommes sensi-» bles qui gémissent tous les jours de voir » négliger le bien que l'on pourroit faire, » dit judicieusement M. de la Harpe, doi-

---

(1) Manuscrit de M. S.....

(2) On travaille actuellement à établir à Barcelone une Ecole gratuite de Dessin, à l'exemple de celle de Paris.

» vent trouver un ſpectacle bien touchant
» dans le bonheur & la reconnoiſſance d'un
» ſi grand nombre d'Elèves, qui peut-être
» auroient été les victimes de l'indigence,
» & qui reçoivent de la Patrie les ſecours
» qu'ils ne pouvoient attendre de leurs pa-
» rens ». —

Afin de procurer des ſecours à un établiſſement auſſi utile, de généreux Artiſtes (1) ont donné pluſieurs Concerts au profit de ces Ecoles gratuites de Deſſin, & ont fait diſtribuer des prix aux habiles Compoſiteurs qui faiſoient entendre le meilleur ouvrage de muſique.

Deux jours avant l'un de ces Concerts, un particulier donna un bel exemple de bienfaiſance en faveur des Ecoles gratuites de Deſſin. C'eſt ce qu'on verra par la lettre ſuivante, qu'il écrivit à M. Bachelier, Directeur : — « Je ſuis Anglois, Monſieur,
» & je m'appelle Jean Catham P..... ce
» qui ne fait rien à l'affaire. Je me ſuis éta-
» bli à Paris, pour y être plus libre qu'à
» Londres, & parce que les Boulevards y
» ſont beaux. Mais venons au fait. Votre
» établiſſement de l'Ecole me plaît ; j'aime
» les Arts qui font vivre, & je chéris ſur-
» tout les enfans. Je ſuis fâché que vous

(1) Il nous ſuffira de nommer M. Gaviniés, célèbre Violon, connu de toute l'Europe.

» ayez oublié les filles : j'en ai qui ne ſont » pas tout-à-fait à moi, mais j'en prends » ſoin. L'idée de votre Concert eſt bonne; » & je vous avertis que, ſi je le trouve bien » exécuté, & le prix juſtement accordé, » je vous enverrai un billet de cinquante » louis à toucher ſur mon Banquier ». —

Sans doute que l'Anonyme eut lieu d'être content; car il envoya les cinquante louis (1).

§. XIX. *L'expoſition des Tableaux au Louvre.*

Les Peintres François, qui compoſent l'Académie Royale, ſont obligés, tous les deux ans, le jour de la Saint-Louis, de faire voir au Public quelques-uns de leurs ouvrages. Dans les commencemens, ces expoſitions

---

(1) V. *Mercure de France*, année 1772, Juin, pag. 177 — 82.

Un Anonyme, auſſi généreux que celui dont nous venons de parler, envoya, en 1767, une médaille d'or à l'Académie Françoiſe, afin qu'elle l'adjugeât à celui qui prouveroit le mieux l'utilité des Ecoles gratuites de Deſſin; & l'Académie décerna le prix au ſieur Deſcamps, Peintre de Rouen, dont nous citons ſi ſouvent les *vies des Peintres Flamands*, *Allemands* & *Hollandois*. Le Diſcours couronné a été imprimé chez Regnard, Imprimeur de l'Académie Françoiſe.

ne ſe faiſoient guères que tous les dix ou vingt ans, encore falloit il que ce fût dans des occaſions d'éclat, comme à la naiſſance, au mariage d'un Prince ou d'une Princeſſe, &c.

Cet uſage fut renouvellé en l'année 1699, après une longue interruption. Le jour de cette cérémonie, qu'on peut appeller la fête des Arts, on décora preſque tout l'intérieur de la Galerie du Louvre, du côté des Tuileries, des plus riches tapiſſeries de la Couronne.

Pour ſe moquer du grand nombre de brochures qu'occaſionne ſouvent l'expoſition des tableaux au Louvre, & pour donner à entendre quels ſont quelquefois les Critiques qui ſe mêlent de donner leurs avis, certain plaiſant fit graver une eſtampe repréſentant un aveugle conduit par ſon chien dans le Sallon; il regarde les tableaux avec des lunettes, & met par écrit ſon ſentiment au ſujet des ouvrages qu'il examine (1).

On a quelquefois entendu certains ſpectateurs du Sallon, en contemplant des fleurs, des raiſins, un cheval, s'écrier, par un étrange abus des mots: *cela eſt parlant* (2).

---

(1) *Lettres de M. Fréron.*
(2) *Ibid.*

§. XX. *Qu'il ſemble que les bons Tableaux s'embelliſſent en vieilliſſant.*

On a toujours obſervé que les ouvrages des grands Maîtres s'emblent s'embellir en vieilliſſant. On a vu des Peintres poſer pluſieurs couches de couleurs, afin que, quand l'une viendroit à s'effacer, l'autre lui ſuccédât.

Certain Poëte du règne de Louis XIV a bien exprimé, dans une eſpèce d'emblême, le ſort qu'éprouvent les ouvrages des excellens Artiſtes, & celui qui eſt réſervé aux productions médiocres. Il repréſente le Temps ſous la figure d'un vieillard, qui d'une main tient un pinceau dont il retouche & embellit les tableaux des grands Maîtres, & de l'autre une éponge dont il efface les travaux des Peintres médiocres. Voici comment il s'exprime :

Sur les uns le Vieillard à qui tout eſt poſſible,
Paſſoit de ſon pinceau la trace imperceptible,
D'une couche légère alloit les bruniſſant,
Y mettoit des beautés, même en les effaçant;
Adouciſſoit les jours, fortifioit les ombres,
Et les rendoit plus beaux, en les rendant plus ſombres,
Leur donnoit ce teint brun qui les fait reſpecter,
Et qu'un pinceau mortel ne ſauroit imiter.

Sur les autres tableaux, d'un mépris incroyable,
Il paſſoit, ſans les voir, l'éponge impitoyable;
Et loin de les garder aux ſiècles à venir,
Il en effaçoit tout, juſques au ſouvenir.

§. XXI. *Rajeuniſſement des plus vieux tableaux.*

Ce qu'il y a, ſans doute, de plus merveilleux dans l'art dont nous traçons rapidement l'hiſtoire, c'eſt le ſecret que de nos jours on a trouvé en France & en Italie, de tranſporter ſur une nouvelle toile la peinture d'un vieux tableau près d'être détruit par le temps, & d'en faire paroître les couleurs auſſi vives que s'il ſortoit des mains de l'Artiſte, ſans que les figures ou le payſage ſoient en rien endommagés.

Le ſieur Picaut s'eſt diſtingué le premier en France dans cette importante découverte. Le fameux tableau qui repréſente Saint-Michel, foudroyant les Anges rebelles, avoit été peint ſur bois en 1518, par Raphaël, qui l'avoit fait pour François I. Ce tableau a été tranſporté ſur toile, en 1752, par les ſoins du ſieur Picaut, ſans rien perdre de ſa beauté (1).

(1) Pluſieurs perſonnes préfèrent la méthode du ſieur Haquin, qui, ne s'attachant point à conſerver la planche du tableau, paroît devoir moins le fatiguer.

Les Italiens nous ont devancés dans cette découverte. Dès 1729 un tableau du Titien fut transporté d'une toile sur une autre, par Dominique Michelini Le Président des Brosses vit à Rome, en 1740, un pauvre ouvrier exécuter, avec beaucoup d'adresse, un procédé pareil. Il vit même un morceau de peinture dont la moitié étoit sur toile, & l'autre encore sur bois (1).

On est encore parvenu à transporter sur la toile les peintures d'une muraille, sans qu'elles perdent rien de leur premier mérite.

M. Gautier d'Agoty père, Artiste très-estimé, prétend même qu'il a le secret de poser sur cuivre tout tableau quelconque, & il assure que, pour le coup, on ne sauroit ensuite lui faire changer de place (2).

Le fameux tableau d'*Io & de Jupiter*, par le Corrége, passa entre les mains de Philippe d'Orléans, Régent de France. A sa mort le Prince son fils, dont la piété fut l'édification de la Cour & de la Ville, trouva trop de passion dans les deux têtes, les sépara de leur corps, & les fit brûler; Coypel, premier Peintre du Roi, témoin

(1) Voyages de M. de la Lande, tom. 4, pag. 231. M. de Montamy en a donné le procédé à la fin de son *Traité sur la Peinture en émail.*

(2) Voyez son *Traité des quatre couleurs.*

de cette éxécution, se jetta aux genoux du Prince, & lui demanda grace pour le reste du tableau, qui étoit moins dangereux; M. le Duc d'Orléans voulut bien lui donner les fragmens, à condition qu'il n'en feroit aucun mauvais usage: Coypel, fidèle à ses promesses & aux vues d'un Prince aussi religieux, destina ces lambeaux à servir d'étude à ses Elèves. Ils ont été vendus à son Inventaire; & quoi qu'ils fussent coupés en trois morceaux, M. Pasquier, Député du Commerce de Rouen, ne crut pas les acheter trop cher en les payant 16500 livres.

M. Collins, chargé de l'entretien des tableaux du Roi, a refait les deux têtes qui manquoient, de maniere qu'on les juge dignes du Corrége lui-même. On y admire, entr'autres choses, combien le costume est exactement observé; car ce n'étoit pas assez de peindre une belle tête de femme, il falloit peindre une belle tête de femme Italienne, telle que le Corrége a dû la rendre, lui qui n'avoit pour modèle que des Beautés Italiennes (1). Le travail heureux de M. Collins est justement célèbré dans cette jolie Epître (2) dont nous citerons quelques morceaux:

---

(1) *Année Littéraire.*

(2) Par M. le Chevalier de Saint-Germain-Matinel.

Quelle

Quelle eſt cette tête charmante,
Collins, qu'à ce beau corps tu viens de rapporter?
Du Souverain des Dieux je reconnois l'amante,
Et le Corrége ainſi l'a dû repréſenter.
Tout y décèle ce grand maître,
Ce ton frappant de vérité,
Ces traits qui ſe font reconnoître
A leur noble ſimplicité;
Cette douce vivacité
Que l'on voit mourir & renaître
Sous les traits de la volupté.
. . . .
C'eſt par ton art qu'Io reſpire,
Que ſur la toile elle ſoupire
Entre les bras d'un Dieu vainqueur,
Et qu'à travers le flexible nuage
Dont tu couvres le ſéducteur,
Elle reçoit l'ardent hommage
Des feux qu'elle allume en ſon cœur.
Ah! que j'aime à voir ſa langueur,
Ou plutôt cette aimable ivreſſe,
Qui ſemble éteindre ſon ardeur
Dans ſes yeux noyés de tendreſſe,
Dans ces beaux yeux qu'entr'ouvre & ferme le plaiſir!
Mais comment as-tu pu ſaiſir,
Dis-moi, toutes ces différences
Qu'il faut marquer dans le moment;
Figurer juſqu'aux apparences
Et du ſouffle & du mouvement;
Peindre à nos yeux ce teint de roſe,

Que pâlit la blancheur du lys,
Et tant de charmes recueillis
Dans cette bouche demi-close,
Qu'agite un doux frémissement,
Qu'une vapeur légère arrose,
Et qu'embrase le sentiment?

. . . .

Efface Io de ta mémoire,
De peur qu'insensible à ta gloire,
Et pénétré des traits de ton propre pinceau,
Bientôt Pygmalion nouveau,
Tu ne retraces son histoire.

§. XXII. *Sur la Peinture en Angleterre.*

On voit à Londres, dans une Bibliothèque, un missel orné de miniatures, qui fut fait pour la chapelle de Henri V, & dont toutes les marges sont chargées d'arabesques & de grotesques. Le plus singulier de ces grotesques, & par l'idée & par la place qu'il occupe, offre *humani corporis posteriora* emmanché dans une tête & deux jambes; cette bizarre représentation est placée précisément au bas de la première page du canon, sur laquelle s'ouvroit le missel, lorsqu'on le portoit à baiser, suivant la liturgie Romaine (1).

(1) M. Grosley dans son livre intitulé, *Londres.*

On a vu à Londres, au commencement de ce ſiècle, dans un certain café, où ſe faiſoit une vente de tableaux, la plupart de ceux qui y entroient, étonnés d'une belle femme qui n'étoit que peinte, s'en approcher indiſcrettement pour lever la gaze qui la couvroit. Ils s'appercevoient bien au cadre, que c'étoit un tableau, & à la figure de cette femme, qu'elle étoit peinte: mais ils s'imaginoient que le Marchand, plus modeſte que l'Artiſte, avoit ajoûté la gaze; & cette gaze étoit auſſi l'ouvrage du pinceau.

Ceux qui font profeſſion de vendre des tableaux en Angleterre, ne peuvent faire commerce des ouvrages des Peintres Anglois vivans.

On a bâti a Londres, depuis environ cinquante ans, pluſieurs ſalles publiques, deſtinées à vendre des tableaux, & qui ſont très-élégamment décorées. On loue une de ces ſalles; on y diſpoſe avec ſoin les tableaux, & pendant trois jours conſécutifs, l'on en permet l'entrée à tous les honnêtes gens, tandis qu'un Officier de Police, revétu des marques de ſa charge, en garde la porte. L'on ſe fait à Londres un amuſement de ces ventes, comme à Paris de l'expoſition des peintures au Lou-

vre. Quand le jour & l'heure de la vente ſont arrivés, la ſalle ſe trouve remplie d'un nombre prodigieux de perſonnes. Hommes & femmes, chacun s'aſſied pêle-mêle ſur des bancs qui ſont face à une petite tribune iſolée, élevée d'environ quatre pieds, & qui eſt placée à l'une des extrémités de la ſalle. Le crieur, ou celui qui doit priſer les tableaux, monte avec gravité dans cette tribune, ſalue l'aſſemblée, & ſe prépare un inſtant, comme s'il étoit un Orateur, à faire ſon Office avec toutes les graces & toute l'éloquence dont il eſt capable. Il prend enſuite ſon catalogue, fait préſenter chaque article; & lorſqu'il veut avertir que la choſe en vente eſt adjugée, il frappe un coup ſur la tribune avec un petit marteau d'ivoire, qu'il tient toujours à la main (1).

Ce n'eſt que depuis quelques années qu'on vient d'établir à Londres une Académie de Peinture.

Quand il fut queſtion d'orner quelques ſalles de l'Hôpital des Enfans-Trouvés à Londres, ceux qui gouvernent cette Maiſon ne voulurent point y employer les fonds deſtinés à ſecourir les malades. Les premiers Peintres de Londres, en tous genres, s'aſ-

(1) *Etat des Arts en Angleterre*, par Rouquet.

ſemblèrent alors, & convinrent de fournir chacun pluſieurs tableaux, qui ſerviroient à décorer les principaux appartemens de l'Hôpital.

Il n'y a qu'un ſeul Peintre en Angleterre qui ſoit penſionné, & qui ait le titre de *Peintre du Roi* (1). Tous les Ambaſſadeurs, nommés par le Roi de la Grande-Bretagne, emportent toujours avec eux un portrait de Sa Majeſté, pour lequel ils ſont obligés d'employer ſon Peintre, & de lui en payer 1200 livres (2).

Il eſt inconcevable combien en Angleterre on s'occupe d'un nouveau Peintre, pour peu qu'il ait quelques talens. Il y eut des voitures à la porte de Jean-Baptiſte Vanloo, dans la premiere ſemaine de ſon arrivée à Londres, comme on en voit à la porte des Spectacles. Il compta bientôt par centaines les portraits commencés. On payoit largement celui qui tenoit le regiſtre de ſes ſéances, afin de ſe faire inſcrire antérieurement au jour qu'on auroit obtenu, ſi l'on n'avoit paſſé qu'à ſon tour, & qui auroit ſouvent reculé de pluſieurs mois.

Chaque Peintre de portrait, en Angle-

(1) Il l'eſt par brevet, avec des appointemens de 5000 livres. (Tout ceci eſt écrit par Rouquet).

(2) Nous comptons toujours ſur le taux des monnoies de France.

terre, a une eſpece de ſalle de compagnie; ſéparée du lieu où il travaille, & dans laquelle on a grand ſoin d'étaler tous les ouvrages qu'il entreprend. C'eſt, pour les perſonnes oiſives, un des amuſemens du matin, que d'aller viſiter les étalages des Peintres de portraits. Un Laquais introduit les curieux, ſans déranger ſon maître, qui ne ſort point de ſon cabinet qu'on ne le demande; ou qui ne ſe montre qu'un inſtant, ſoit pour avoir un prétexte de rentrer plutôt continuer ſon travail, ſoit afin de paroître fort occupé. Mais le Laquais du Peintre fait oublier ſon abſence, en détaillans les noms & les qualités de tous ceux dont les portraits ſont commencés ou finis (1).

Les Anglois ont un tel goût pour les choſes extraordinaires, qu'ils aiment mieux voir le portrait d'un vieillard qui a vécu inutile & ignoré pendant cent & tant d'années, que celui, par exemple, du Duc de Marlborough, qui a rendu de ſi grands ſervices à la Nation. Un Anglois riche fera peindre & graver à ſes dépens la femme d'un Aubergiſte, qui ſe ſera diſtinguée par ſon effronterie & par ſon adreſſe à ſe battre à coups de poingts (2).

(1) Rouquet, &c.

(2) *Lettres* de M. l'Abbé le Blanc, tom. 1, pag. 148, édit. 1751.

Beaucoup d'Anglois passent leur vie à s'occuper de choses qui puissent faire parler d'eux le jour de leur mort. Il est à Londres des curieux qui n'amassent des tableaux que pour rendre célèbre l'inventaire qui en sera fait par leurs héritiers, & qui s'écrient à celui de leurs rivaux : *On verra bien autre chose au mien* (1) !

Il ne faut pas chercher en Angleterre de fameux Peintres d'histoire ; la Religion ne fait dans ce pays-là aucun usage de la peinture pour inspirer la dévotion ; les églises y sont décorées tout au plus d'un tableau dont personne ne parle ; les appartemens, de portraits ou d'estampes ; & les cabinets des curieux, de tableaux étrangers.

Le portrait est le genre de peinture le plus goûté & le plus en vogue en Angleterre. Il est du bel usage & de la politesse de s'y donner réciproquement son portrait, même entre les hommes : qu'on juge de la prodigieuse quantité de portraits qui se font tous les ans dans la grande-Bretagne.

Quand un Peintre est un peu occupé, il se contente de faire la tête, & charge quelqu'autre de tout le reste.

Il y avoit autrefois à Londres un Peintre très-habile, nommé Vanhaken, qui ne

(1) *Ibid.* Tom. 1, pag. 133.

travailloit qu'aux draperies. On lui envoyoit des différens quartiers de la Ville, & par les carrosses des Provinces les plus éloignées, des toiles de toute grandeur, sur lesquelles un ou plusieurs visages étoient peints, & le Peintre qui les adressoit, ajoûtoit au bas, assez plaisamment, la description des tailles grosses ou menues, grandes ou petites, des mains, des bras, des cuisses, des jambes; le tout pour indiquer le volume & l'ampleur qu'il falloit donner aux étoffes (1).

On peut mettre au rang des Peintres de potraits, ceux qui peignent les chevaux en Angleterre. Dès qu'un cheval s'est acquis une réputation à la course, on le fait peindre de grandeur naturelle; on ajoûte quelquefois au tableau une figure de palfrenier (2).

La mode veut aussi en Angleterre, qu'on fasse peindre un vaisseau de guerre, que l'on montoit dans une action périlleuse, & de laquelle on s'est tiré avec honneur.

(1) *Etat des Arts en Angleterre*, par Rouquet.

(2) On fait aussi quelquefois en Espagne le portrait des plus beaux chevaux. *Voyage d'Espagne*, par Madame d'Aunoy, tom. 2, pag. 234. Dans une galerie attenant les écuries du Palais des Electeurs, à Dresde, on conserve des tableaux représentant au naturel les plus beaux chevaux qui ont appartenu aux Princes de Saxe. *Voyages* de Monconys, tom. 2, in-4°.

Vandermyn, ayant fait le portrait de la Princeſſe de Galles, en 1735, ſe rendit à Saint-James, pour le préſenter à cette Princeſſe; l'ouvrage parut ſi beau, qu'on fut embarraſſé pour le récompenſer dignement; enfin le Prince de Galles, frère de la Princeſſe, prit le Peintre par la main, le plaça ſur une chaiſe, & lui recommanda d'y demeurer juſqu'à ce qu'il reçut de lui même l'ordre de ſe lever. La Princeſſe s'étoit rangée pendant ce temps-là derrière un paravent, au coin duquel étoit une glace où les traits de Vandermyn étoient réfléchis, & peignit en moins de deux heures le portrait de l'Artiſte, qui fut comblé d'admiration, lorſqu'elle le lui fit voir & le lui donna comme la plus précieuſe faveur qu'il pût recevoir d'une ſi grande Princeſſe, faveur qui fut encore accompagnée d'une ſomme conſidérable (1).

Une jeune Princeſſe admira un très-beau tableau chez un Ambaſſadeur d'Angleterre, & en fit beaucoup d'éloges; cet Ambaſſadeur, qui paſſoit pour étre très-galant, ſaiſit auſſi-tôt cette occaſion de faire ſa cour à la Princeſſe, lui envoya le tableau, & la pria inſtamment de le garder: elle le montra au Prince ſon mari, qui l'examina avec beaucoup d'attention. — « Que dites-vous, Monſieur,

(1) V. le *Pour & contre*, t. 6. p. 295—97.

» lui demanda-t-elle, de ce présent que » M. l'Ambassadeur m'a fait ? — Tout ce » que je puis dire, Madame, lui répondit-il, en admirant la beauté de ce tableau, » c'est qu'il faut que cet Ambassadeur soit » un grand sot, ou que je le sois moi-» même » — (1).

Le fameux Garrik, auteur & acteur Anglois, sait si bien composer l'expression de son visage, qu'il a fait ébaucher son portrait sous deux figures différentes, & par le même Peintre, sans en être reconnu (2).

§. XXIII. *Sur la Peinture en Espagne.*

Si nous passons en Espagne, nous voyons qu'un particulier, qui descendoit de parens Juifs, vouloit vendre à Alphonse, Roi d'Aragon, une image de Saint-Jean, pour la somme de cinq-cens ducats: — « Tu n'y songes » pas, lui dit Alphonse; tu es bien plus in-» téressé que tes ancêtres; ils n'ont vendu » que trente deniers la personne du fils de » Dieu, le Roi des Juifs; & toi, tu veux » vendre cinq-cens ducats l'image seule de » son serviteur ». —

(1) *Choix d'Anecdotes curieuses*, à Paris, chez la veuve Duchesne.

(2) Nous verrons qu'un homme joua le même tour au Poussin. *Peintres François*, ann. 1594.

Les Chapelles des églises d'Espagne sont souvent garnies, depuis la voûte jusques en bas, de petits tableaux pas plus grands que la main (1).

Ferdinand VI, Roi d'Espagne, institua dans sa Capitale, en 1752, sous le nom de S. Ferdinand, une Académie des Beaux-Arts, qui a pour objet la Peinture, la Sculpture & l'Architecture. Cette Académie distribue des prix tous les trois ans. Chacun de ses Membres reçoit la noblesse personnelle. Le Roi & la famille Royale honorent tous les ans l'Académie de leur présence; & les Artistes sont admis à baiser la main de Sa Majesté, dont le premier Peintre a 30000 liv. d'appointement, un équipage entretenu, & un logement magnifique. Le premier des Elèves qui fut couronné dans la classe des Peintres, étoit un jeune homme de dix-sept ans, & le second en avoit à peine quinze. Les dispositions pour la Sculpture & l'Architecture étoient encore plus précoces; car les plus habiles Elèves qui reçurent la palme, n'avoient pas quatorze ans (2).

---

(1) *Voyage d'Espagne*, par Madame d'Aunoi, tom. 1, pag. 39.

(2) Cette Académie envoie des Elèves à Rome. Charles III vient d'établir, en 1765, une nouvelle Académie de Peinture à Valence.

§. XXIV. *De la Peinture en Russie.*

Un Gentilhomme Russe fit peindre dans sa salle les combats où il avoit signalé sa valeur; & pour qu'on le reconnût, il eut soin de faire écrire son nom au bas de la figure qui le représentoit (1).

Dans une Ville de la Sybérie, on remarque un tableau qui représente assez bisarrement la Sainte-Trinité: la figure porte un long cou, duquel sortent trois têtes avec quatre yeux, trois nez, trois barbes & deux oreilles (2).

Les Russes imitent & surpassent la pieuse coutume des Courtisannes de Rome (3): avant de prendre certaines privautés avec leurs femmes ou leurs maitresses, ils ont grand soin de voiler les images de leurs Saints, sur-tout celle de Saint-Nicolas, l'objet de leur superstitieuse dévotion; ils préfèrent même de s'éloigner de la présence de ces images, qu'ils craignent de scandaliser; & ce n'est que faute d'autres endroits qu'ils peuvent se résoudre à satisfaire leurs

(1) *Satyres* du Prince Cantemir.

(2) *Histoire générale des Voyages*, par l'Abbé Prévost, tom. 18, in-4. Voyez ce que nous avons rapporté plus haut, Parag. VII, p. 37—39, concernant la Russie.

(3) V. le Parag. XXV. pag. 114—15.

paſſions devant les images, après les avoir couvertes d'un rideau (1).

Tout ce qui porte en Ruſſie la figure d'un Saint ou d'une Sainte, de Jéſus-Chriſt ou de la Vierge, ſoit image ou ſtatue, eſt appellé par le peuple *Saint-Nicolas*. Ces effigies, que les Moſcovites gardent dans leurs maiſons, ſont ordinairement très-mal faites. Lorſqu'on reproche cette difformité aux poſſeſſeurs de pareils ouvrages, ils répondent que leurs Saints, qui ne ſont ni vains ni glorieux, abandonnent aux femmes le fragile ornement de la beauté. Cependant, quand ces images ſont vieilles, qu'elles commencent à s'effacer, ou qu'ils veulent en faire l'échange, ils les portent à l'ouvrier, qui, pour une petite ſomme, en donne une neuve à la place. Il eſt à remarquer que dans ce négoce on ne prononce point un ſeul mot; le vendeur repouſſe l'acheteur ſans parler, juſqu'à ce qu'il ait préſenté le prix convenable. Ce commerce ſe nomme *échange*, les mots de *vente* & d'*achat* n'étant point trouvés par les Ruſſes ni aſſez reſpectueux, ni aſſez décens pour les choſes ſaintes. Il y a dans les principales Villes un marché particulier pour cette eſpèce de trafic, où s'obſerve le plus grand ſilence, & tout ſe paſſe en ſcènes muettes.

---

(1) *Voyages de Jean Struys*, pag. 133, édition in-4°. 1681.

Lorſqu'on juge que les images ſont abſolument hors de ſervice, on leur attache une petite pièce d'argent, & on les met dans la rivière, afin que le courant de l'eau les emporte; ce ſeroit manquer de reſpect, que de les y jetter; dès qu'il paroît que l'eau va les entraîner, on leur dit tendrement: *adieu, frère.*

Tout le monde ſait que Saint-Nicolas eſt le grand Patron des Ruſſes; on en voit l'image dans tous leurs appartemens. En entrant dans une chambre, ils ne diſent pas une parole qu'ils ne l'aient découvert des yeux; s'ils ne l'apperçoivent point, ils demandent: *où eſt le Dieu*? Dès qu'ils le découvrent, ils lui font une profonde révérence, en lui diſant: *Dieu, aies pitié de moi.*

Mais la principale & la plus célèbre de toutes les images de la Ruſſie, eſt une effigie de la Sainte-Vierge, que les Moſcovites regardent comme la ſeule qui ait été véritablement peinte par Saint-Luc. Ils croient que, tant qu'elle reſtera dans Moſcou, leur Empire ne peut manquer d'être heureux & floriſſant. Ils s'imaginent encore que toutes les victoires de Pierre I étoient dues à cette image; & ils ſoutiennent que le jour de la défaite de Charles XII, elle avoit le viſage plus rouge qu'à l'ordinaire (1).

---

(1) Le *Voyageur François*, par M. de la Porte, tom. 7, pag. 317—22.

§. XXV. *Chez les Turcs.*

A l'exemple des Loix de Moyse, la Religion Mahométane oblige tous ses Sectateurs à ne représenter aucune image des choses vivantes (1). En sorte que les Turcs n'ont point de tableaux ni de statues, & qu'ils sont très-ignorans dans ces deux Arts. Ils ne savent que dessiner sur les murailles d'une chambre quelques fleurs ou quelques feuillages. La plupart des femmes qui brodent, ne font les fleurs que d'une seule couleur, sans y observer ni les ombres ni les nuances (2).

Trop pénétrés des défenses de l'Alcoran, les Turcs trouvent quelque chose de funeste dans les images; ils s'imaginent que représenter un homme pendant sa vie, c'est vouloir avancer sa mort. Ils disent encore qu'il n'appartient qu'à Dieu de faire des figures, puisqu'il leur donne l'ame; & ils ajoûtent que les figures qu'on ôse produire au pinceau, viendront au jour du Juge-

(1) Malgré cette défense, toujours en vigueur chez les Turcs, nous verrons que Gentil Bellin fut mandé à Constantinople par Mahomet II, qui étoit charmé des tableaux de ce Peintre. V. *Peintres Italiens*, ann. 1421; & nous avons rapporté au Parag. VI, pag. 31, que Mahomet II s'exerçoit même à peindre.

(2) *Etat présent de la Turquie*, par Michel Febvre. V. aussi *Mercure d'Avril*, ann. 1722, pag. 25.

ment demander leur ame à celui qui les aura faites (1).

§. XXVI. *Les Georgiens, les Circassiens.*

Les peuples de la Circassie, ainsi que les Géorgiens, craignent & respectent beaucoup les images de leurs Saints, soit ouvrages de Sculpture ou du Pinceau, & n'ont aucun égard pour celles des Catholiques Romains. Qu'on juge de leur fanatisme par les traits suivans (2).

Chaque Circassien est fort zélé pour l'honneur & pour les prouesses de l'image de sa Paroisse; chacun vante les exploits de celle qu'il adore, les vengeances qu'elle a prises courageusement de ses ennemis; & sa promptitude à donner la mort à tous ceux qui tombent dans sa disgrace.

Lorsqu'un Circassien est malade, il appelle un prêtre, afin d'être éclairci de son sort. « Le Prêtre se met à feuilleter atten- » tivement le livre qu'il porte avec lui, » & après en avoir tourné tous les feuillets, » il prononce que telle *Cati* (c'est ainsi que » les Circassiens nomment les images) s'est » irritée contre lui, & l'a frappé de mala-

(1) V. *Mémoire sur la Peinture des Turcs*, par d'Anville, inséré dans le *Mercure d'Avril* 1722.

(2) Tirés des *Voyages de Chardin*, in-12. tom. 1, pag. 120—126 & *suiv.*

» die,

» die, qu'elle ne s'appaiſera que par un pré-
» ſent, & que, s'il ne lui en fait un promp-
» tement, qui ſoit conſidérable, elle le
» tuera. Le pauvre malade, qui appréhende
» furieuſement la mort, ne manque point
» à l'heure même de donner au Prêtre ce
» qu'il lui commande d'offrir à l'image : le
» Prêtre garde le préſent pour lui, & trompe
» ainſi le malade ».

Mais il n'y a point d'images en Circaſſie auſſi redoutée que celle d'un Saint-Giobas; ils aſſurent qu'elle tue tous ceux qui ôſent en approcher de trop près. Lorſque quelqu'un va l'invoquer, il lui jette de loin ſon préſent, & ſe tient toujours dans l'éloignement, tandis qu'il fait ſon oraiſon. Les Circaſſiens racontent que cette image, étant portée en voyage, & paſſant auprès d'un marais plein de grenouilles, fut ſi étourdie du croaſſement de ces animaux, & ſe mit en ſi grande colère, qu'elle s'envola dans une égliſe ſituée ſur une haute montagne (1).

§. XXVII. *En Perſe.*

On déſigne en Perſe, par les épithétes de *Peintre* ou de *Sculpteur*, le mérite inégal des différens Poëtes; en ſorte que l'on y dit, un *Poëte Peintre*, un *Poëte Sculpteur*.

(1) *Ibid.*

Les Perſans, ſectateurs d'Ali, moins ſcrupuleux que les Turcs, peignent des viſages & des figures ; mais d'une façon très-groſſière. (1).

Ces peuples diſent qu'Ali étoit le plus bel homme qui ait jamais paru dans le monde, & qu'on ne ſauroit concevoir ſa beauté; c'eſt pourquoi leurs Peintres couvrent ordinairement ſon viſage d'un voile (2).

Ils n'oſent cependant repréſenter les figures humaines qu'avec un œil, diſant qu'alors elles ſont dénaturées, & ne ſignifient plus rien. D'après cette idée, quand les Perſans ſe trouvent logés dans un lieu où ils rencontrent des portraits ou d'autres figures peintes, ſans la précaution qu'ils exigent, ils ne manquent pas de leur gâter l'œil gauche avec la pointe d'un canif (3).

(1) *Etat préſent de la Turquie*, par Michel Febvre.

(2) *Voyages de Chardin*, tom. 1, pag. 414, édit. in-12. Les Artiſtes Perſans ont-ils pris cette idée de voiler une de leurs figures de la célèbre invention du Peintre Timanthe? La choſe n'eſt point vraiſemblable ; & nous trouvons que les Perſans l'emportent de beaucoup ſur l'Artiſte Grec. Voyez ce que nous en avons dit aux *Peintres Grecs*.

(3) *Ibid.* t, 7, p. 258, & t. 8, p. 18. Les Peintres Perſans ſaiſiſſent aſſez bien la reſſemblance ; & preſque tous leurs portraits ſont de profil, parce qu'ils les ren-

§. XXVIII. *Aux Indes.*

On voit dans les Indes plufieurs peintures fur du papier & fur de petits morceaux de carton. Mais on n'y eftime que celles de Délhy ou d'Agra, quoique la plupart des peintures de cette dernière Ville foient encore plus indécentes que les poftures lafcives de l'Arétin (1).

---

dent mieux de cette manière; ils les font auffi quelquefois de trois quarts. Mais pour les vifages en plein ou de front, ils y réuffiffent fort mal, n'entendant point à y donner les ombres. Toutes les attitudes qu'ils veulent exprimer, font eftropiées, ainfi que leurs figures, tant celles des oifeaux, que de tout autre animal. Ils n'excellent que dans les morefques, & à peindre les fleurs. Ils ne font rien à l'huile, ou fort peu de chofe. Ils travaillent le plus communément fur du vélin. La pluparts de leurs peintures font très-lafcives. *Voyages en Perfe*, par Chardin, tom. 5, pag. 311.

D'après ce que nous venons de rapporter, & que tant d'Auteurs ont copié mot pour mot, ne femble-t-il pas que les Perfans doivent avoir très-peu d'ouvrages de peintures? Cependant leurs Palais en font remplis. Il n'y a qu'à voir en effet, pour s'en convaincre, les mêmes voyages de Chardin, tom. 7, pag. 257—58, & le tom. 8, pag. 18—60—61—183—193, &c. On y trouve que les riches Perfans ont chez eux beaucoup de peintures confidérables, des nudités, des jouiffances, & même des repréfentations de batailles.

(1) V. Thévenot, *Voyages des Indes*, tom. 3,

Dans l'iſle de Ceilan, les Peintres ſont placés dans la première claſſe des citoyens, & ſont peu diſtingués de la nobleſſe par leurs habits : honneur conſidérable dans un pays où l'on ne peut être vêtu que d'une manière conforme à ſon état (1).

Les Portugais, pour ſe concilier les bonnes graces d'un Roi des Iſles de Bornéo, lui préſentèrent quelques pièces de tapiſſeries à perſonnages; mais ce Prince ne voulut point les recevoir, parce qu'il en prit les figures pour des hommes enchantés, dont il craignit les complots (2).

La Peinture étoit ſi fort en uſage parmi les Indiens occidentaux, que Montézume, leur Roi, fit voir à Fernand Cortez une toile de coton, où ſes ſujets avoient repréſenté un ſecours d'Eſpagnols nouvellement débarqués; on y avoit peint auſſi les vaiſſeaux, l'artillerie, les chevaux & les chiens dont ce renfort étoit compoſé (3).

---

pag. 113, in-4°. Les Peintres de Délhy s'appliquent à repréſenter des ſujets d'hiſtoire, des batailles, & les rendent aſſez bien. *Ibid.* pag. 135.

(1) *Voyageur François*, tom. 3, pag. 353.

(2) *Ibid.* tom. 4, pag. 106.

(3) V. au Parag. XII, pag. 61—62, ce que nous avons rapporté ſur la Peinture de ces peuples. Il eſt peut-être à propos d'ajouter ici que les Eſpagnols, dans

Plusieurs Princes Indiens résolurent de tuer Fernand Cortez; mais il en fut averti par l'un des conjurés, qui lui montra une toile sur laquelle étoient représentés les portraits de tous ceux dont le Général Espagnol devoit se défier.

Les Mexicains se servoient d'une étoffe de coton préparée, ou de peaux d'animaux & d'écorces, pour y dessiner les choses dont ils vouloient conserver le souvenir. Les Espagnols trouvèrent chez eux une assez grande quantité de ces peintures, que les soldats, qui ne cherchoient que de l'or, méprisèrent trop pour les emporter (1).

En 1497, les Portugais trouvèrent un Temple dans le Royaume de Calicut, qu'ils prirent pour une église chrétienne, parce que l'intérieur étoit tout rempli d'images. Il y en avoit une, à la vue de laquelle les Malabares qui accompagnoient l'Amiral, prononcèrent le nom de *Marie.* Gama &

---

leurs sanglantes conquêtes du nouveau monde, se firent accompagner de chiens, qui en déchiroient les malheureux habitans.

(1) Les Indiens, qui habitent actuellement la Ville de Cusco, située dans le Pérou, ont beaucoup de goût pour la Peinture; & l'on a d'eux une quantité incroyable de tableaux, répandus dans toute l'Amérique méridionale.

ſes gens la prirent pour une image de la Sainte-Vierge, & prononcèrent devant elle leurs prières à genoux. Mais un Portugais, moins perſuadé que les autres, dit en s'agenouillant : — « au moins ſi c'eſt la » figure du diable, mes adorations ne s'a- » dreſſent qu'à Dieu » —. Ce qui fit rire toute la troupe (1).

Vers le commencement du ſeizième ſiècle, le premier Evêque du Mexique, nommé Sumarica, fit raſſembler tous les tableaux hiſtoriques qu'on put trouver dans toute la vaſte étendue de ſon Diocèſe, & ordonna qu'on les jettât dans un grand feu, qu'il avoit fait allumer exprès. Cet Evêque ſoutenoit qu'il falloit brûler les livres & les archives de tous les peuples qui ne ſont pas Chrétiens.

§. XXIX. *A la Chine.*

Environ l'an 1400, un Philoſophe, à qui nous devons le plus beau papier qui nous ſoit venu de la Chine (2), vivoit dans l'Iſle de Sumatra, & peignoit pour ſe délaſſer de ſes études profondes. Sa réputa-

(1) *Hiſtoire générale des Voyages*, par l'Abbé Prévoſt.

(2) C'eſt ce Philoſophe qui inventa ou perfectionna la manière de le peindre.

tion ſe répandit à tel point, que l'Empereur de la Chine le fit prier de ſe rendre à Pékin; & pour l'y engager, lui envoya des Ambaſſadeurs & une très-belle fille. Mais le Peintre-Philoſophe refuſa les honneurs qu'on lui offroit à la Chine, & garda la belle fille.

L'Empereur qui régnoit en 1744, voulut élever au grade de Mandarin le Frère Attiret, Jéſuite & Peintre, qu'il alloit ſouvent voir travailler; mais ce Frère, auſſi pieux que modeſte, dédaigna conſtamment des honneurs dont tant de Miſſionnaires ont paru ſi avides.

Le deſſin des peintures qu'on voit ſur les porcelaines de la Chine, eſt preſque toujours eſtropié. « Ces peuples, dit le » Père le Comte (1), ſe font par là un plus » grand tort qu'ils ne penſent. Nous ne » jugeons de la figure des Chinois que par » les peintures ridicules qu'ils en font eux-» mêmes; & quiconque n'a pas voyagé » dans la Chine, ſe perſuade que tous ſes » habitans reſſemblent aux magots de nos » paravents & de nos porcelaines ».

Les Chinois ont peu de goût pour les

(1) Jéſuite & Miſſionnaire à la Chine, mort en 1729. Il s'agit ici de ſes *Mémoires* ſur l'Empire Chinois.

tableaux d'Europe ; on y voit, disent-ils, trop de taches noires : c'est ainsi qu'ils appellent les ombres (1).

§. XXX. *Singularités sur la Peinture en général.*

Citons maintenant des traits qui peuvent se rapporter à tous les pays où la peinture est en vogue de nos jours. Plusieurs prétendus connoisseurs étoient en dispute au sujet d'un tableau qu'ils croyoient une copie d'après le Bassan. La querelle s'échauffoit, lorsqu'un grand Seigneur, qui se flattoit aussi d'être très-connoisseur en peinture, vint les mettre d'accord. Il regarda le tableau par derrière, & prononça qu'il le garantissoit pour original, parce qu'il étoit peint sur de la toile d'Italie.

Le premier des Poëtes satyriques François, Boileau, disoit : « comme les Marchands ont besoin de mettre des enseignes à leur boutique, un mauvais Pein-

(1) L'Empereur de la Chine actuellement règnant, a fait peindre, par des Missionnaires Chrétiens, la vue d'un Camp Chinois, & d'autres sujets, & les a envoyés en France pour être gravés. On sait avec quel succès M. Cochin vient de graver plusieurs de ces morceaux.

» tre est bon à quelque chose ; mais un » Poëte médiocre n'est bon à rien ».

§. XXXI. *Des ombres dans les Tableaux.*

Combien de personnes voudroient que les Peintres ne missent point d'ombres dans leurs tableaux, & sur-tout au visage des portraits ! Une dame s'étant fait peindre, se plaignit beaucoup de ce que son portrait avoit une tache noire sous le nez. — « Je » l'ai montré à ma famille, (disoit-elle » vivement à Perrault, l'Auteur des *Parallèles*) ; » j'ai pris un flambeau pour exami- » ner au miroir si j'avois effectivement sous » le nez la vilaine tache noire que le Pein- » tre a jugé à propos d'y mettre ; nous n'a- » vons pu l'appercevoir, & tout le monde » a levé les épaules, sur la fantaisie qu'ont » les Peintres de barbouiller les visages » avec leurs ombres impertinentes & ri- » dicules — ».

Quand on porta à Saint-Etienne-du-Mont, à Paris, la pièce de Tapisserie où le Martyr de ce Saint est représenté, d'après le Sueur, les connoisseurs en furent assez contens ; mais le menu peuple de la Paroisse ne le fut point du tout. Un Bourgeois, qui avoit dans ses heures une petite image de Saint-Etienne sur du vélin, la montrant à ceux qui étoient auprès de lui : « voilà un

» Saint-Etienne, par exemple, difoit-il:
» le moindre enfant le reconnoît : eh! mon
» Dieu, que Meffieurs les Peintres ne tra-
» vaillent-ils comme cela, fans tout défi-
» gurer par de grandes vilaines taches
» noires? — »

Plufieurs portraits de Vandyck font abfolument fans ombres, & n'en font pas moins beaux.

Holbein n'a mis aucune ombre au portrait de Henri VIII, Roi d'Angleterre, qui eft pourtant l'un de fes meilleurs ouvrages (1).

Barroccio, Peintre Italien, n'a point employé non plus d'ombres dans un de fes ouvrages. Son tableau repréfentant la *Sainte-Famille*, eft fans ombres, & éclairé de tous côtés. C'eft la fingularité la plus brillante qu'on puiffe voir en peinture (2).

Il eft certain auffi que les Chinois ne connoiffent point la bigarrure ou l'oppofition des ombres dans leurs tableaux, ainfi que nous l'avons déja obfervé (3).

---

(1) *Voyages* de Monconys, tom. 2.

(2) M. l'Abbé Richard, *Defcription hiftoriq. & crit. de l'Italie*, tom. 6, pag. 117.

(3) Parag. XXIX, p. 168. « Il n'y a rien de fi diffi-
» cile en Peinture, que de faire des ombres qui paroif-
» fent vraies. L'ombre dans la Nature eft une privation
» de la lumière; & le tableau n'a point d'ombre

§. XXXII. *Anecdotes ſur quelques Portraits.*

Anacréon loue dans une de ſes Odes le portrait d'une jolie perſonne qui devoit être très - reſſemblant. Le Poëte s'écrie : — » Parlez, Chloé ; je crois que c'eſt vous-» même ». —

Paſquier, Auteur François, naquit en 1538, & ſe fit connoître par un grand nombre d'ouvrages eſtimés de ſon temps. *La main de Paſquier* eſt un Recueil de près de cent-cinquante pièces de vers en ſon honneur, ſur ce qu'un Peintre, en tirant ſon portrait, avoit oublié de lui faire des mains (1).

L'Auteur des *Anecdotes Littéraires* (2), dit qu'on mit l'épigramme ſuivante au bas du portrait de Paſquier :

» réelle, puiſqu'il eſt éclairé ». V. le *Mercure de France*, 1762, Novembre, pag. 180.

(1) Dictionnaire des Beaux-Arts, par M. Lacombe ; & Dictionnaire des Grands-Hommes, édit. de 1772. On eſtime encore de nos jours l'excellent Ouvrage d'Etienne Paſquier, intitulé : *Recherches ſur la France.*

(2) Tom. 1, pag. 65. Au reſte, ce livre n'a guères d'intéreſſant que le titre. Il ne contient que la plus petite partie des anecdotes littéraires, qu'on auroit pu recueillir depuis François I.

Ici je ſuis ſans mains; vous demandez pourquoi?
Avocats, c'eſt pour vous apprendre
Que nul n'obſerve mieux que moi
La loi, qui des cliens nous défend de rien prendre (1).

Une dame fort laide, voulant ſe faire peindre, un Poëte a fait ainſi parler le Peintre, chargé du portrait:

Empruntant l'Art de la Peinture,
Sans raiſon, ſans ſavoir pourquoi,
Tu veux, chez la race future,
Revivre long-temps après toi:
Si je peignois d'après nature,
Tu rougirois de ton portrait;
Si j'embelliſſois ta figure,
Qui diable te reconnoîtroit?

La même dame a peut-être inſpiré l'épigramme ſuivante au Chevalier de Cailly, qui s'adreſſe à une laide perſonne qu'on venoit de peindre:

Celui qui peignit ton viſage
A ſi bien fait, que ton image
Lui reſſemble admirablement:
Iris, c'eſt ton déſavantage;
Te voilà laide doublement.

---

(1) Il eſt fait mention de Paſquier dans les *Œuvres de Ronſard*, tom. 1, pag. 285, édit. in-12. Paris,

On a ſouvent dit que le rouge artificiel, qui relève l'éclat du teint des Dames Françoiſes, n'eſt qu'une véritable peinture. C'eſt d'après cette idée que le Poëte Brébeuf a fait l'épigramme ſuivante :

De tous les Peintres excellens,
Qu'on vante le plus en ce tems,
Philis, aucun ne vous reſſemble ;
Leur Art cède à votre ſecret :
Car vous devenez tout enſemble,
Peintre, Original & Portrait.

Henri IV envoya d'Aubigné (1) en pluſieurs Provinces, & ne lui donna pour toute récompenſe que ſon portrait. D'Aubigné mit au bas ce quatrain :

Ce Prince eſt d'étrange nature ;
Je ne ſais qui diable l'a fait ;
Car il récompenſe en peinture
Ceux qui le ſervent en effet (2).

1604. Nous invitons nos Lecteurs à voir une très-jolie chanſon, où ce Poëte dit fort agréablement, dans ſon langage, que les Peintres ont grand tort de repréſenter l'Amour avec des aîles. Le Rédacteur du *Manuel des Artiſtes*, imp. chez Coſtard, à Paris, auroit dû la rapporter.

(1) Auteurs de divers ouvrages, entr'autres de l'*Hiſtoire Univerſelle*, du *Baron de Foeneſte*, de la *Confeſſion de Sancy*, &c.

(2) *Anecdotes Littéraires,* recueillies par M. l'Abbé

Les vers ſuivans renferment une leçon qui peut être utile à la plupart des Peintres :

Quand de Cloris tu nous peins le viſage,
Tu nous le fais plus beau que n'eſt le ſien :
Peintre, crois-moi, réforme ton ouvrage;
C'eſt faire mal que de faire ſi bien (1).

Le même Poëte, dans ſon ſtyle naïf & naturel, donne à entendre qu'une dame de ſa connoiſſance étoit fort embellie dans ſon portrait ; voici comment il s'exprime :

Le viſage d'Iris ne vous ſemble point beau ;
Vous n'avez donc pas bien regardé ſon tableau ?

L'Abbé Cotin, ſi décrié par Boileau, a fait délicatement ſentir à un fameux Peintre (2) qu'on ne devoit point trop flatter les portraits de ceux qui vouloient être reſſemblans. Voici comment il exprime ſa penſée dans un quatrain :

Raynal, tom. 1, pag. 96. Le Compilateur du nouveau Recueil d'Epigrammes & de Madrigaux, donné au Public ſous le titre de *Nouvelle Anthologie Françoiſe*, attribue celle-ci à Théophile, & rapporte ainſi le troiſième vers :

Car il ne paye qu'en peinture.

V. *Anthologie Françoiſe*, tom. 1, pag. 11.

(1) Œuvres du Chevalier de Cailly, pag. 144, Trévoux, 1741.

(2) Le Brun.

Ce grand Peintre, dont l'Art ſurpaſſa la Nature,
A fait pour Silvanire un portrait ſi charmant,
Qu'il faut ſouhaiter ſeulement
Qu'elle reſſemble à ſa peinture.

Le Poëte l'Etoile (1) compoſa cette épigramme ſur le portrait d'une femme auſſi jolie qu'indifférente :

Pour Cloris on fit ce portrait ;
Mais on n'y peut voir aucun trait
De ceux qui la rendent ſi belle ;
Il lui reſſemble ſeulement,
Pour être inſenſible, comme elle,
Aux paſſions de ſon amant.

En voici une autre ſur le même ſujet, par le Chevalier de Cailly :

Cette adorable Iris, dont je ſuis amoureux,
Reſſemble à ſa peinture autant qu'il eſt poſſible;
Elles ſont belles toutes deux;
L'une & l'autre ſe trouve à mes maux inſenſible;
L'une & l'autre eſt ſourde à mes vœux.

L'Abbé Ménage imita ces deux épigrammes, & les renferma dans le diſtique ſuivant :

Ce portrait reſſemble à la Belle,
Il eſt inſenſible comme elle.

---

(1) Il eſt oublié dans le *Dictionnaire des Grands-Hommes*, imp. chez Le Jay, Paris, 1772.

Le même Auteur, étant un jour aux Chartreux, on lui fit voir un tableau de Saint-Bruno, très-bien fait; il s'écria aussi-tôt: » ſans la règle il parleroit » (1).

On diſoit d'un portrait extrêmement bien achevé: — « à n'en juger que par les yeux, » la parole même ne lui manque pas; ce » n'eſt qu'au jugement de l'oreille qu'elle » lui manque ». —

Le Chevalier de Cailly s'eſt à-peu-près ſervi de la même penſée dans ce madrigal:

Ce Portrait eſt fait à merveille,
La Peinture en mille ans n'auroit pu faire mieux;
Il parle; mais en vain nous lui prêtons l'oreille,
Ecoutons-le avecque les yeux.

On regardoit le portrait d'un homme extrêmement vain, qui s'étoit fait peindre avec des attributs au-deſſus de ſon mérite & de ſa qualité. Comme quelqu'un diſoit ſur ce que ce portrait n'étoit pas bien reſſemblant: « voilà un mauvais Peintre. — Je » le trouve fort judicieux, » répliqua un homme d'eſprit.

(1) Ce bon mot, qu'on prétend avoir été dit ſur le champ par Ménage, eſt dû à deux épigrammes latines, l'une d'André Nauger, ſur Pythagore; l'autre du Comte Emmanuel Teſoro, au ſujet d'un tableau repréſentant Saint-Bruno. V. les Annotations de la Monnoye au *Ménagiana*, tom. 2, p. 348.

Le

Le Comte de-Buſſi-Rabutin avoit fait un petit livre, relié proprement en manière d'heures, dans lequel on voyoit les portraits en miniature de quelques hommes de la Cour, dont les femmes étoient ſoupçonnées de galanterie. Buſſi avoit mis au bas de chaque portrait un petit diſcours en forme de prière, accommodé au ſujet (1).

Un riche imbécille vint trouver un Peintre, & lui dit: « Repréſentez-moi, dans mon » portrait, liſant tout haut un livre que » je tiendrai à la main ». —

On accuſe ordinairement les Peintres, avec beaucoup de raiſon, de flatter les femmes dans leurs portraits, & ſur-tout les Princeſſes qui doivent épouſer des Rois. Voici pourtant un exemple du contraire, & nous le rapportons avec d'autant plus de plaiſir, qu'il eſt certainement unique. Un Artiſte François, chargé de peindre Mademoiſelle d'Orléans, future épouſe de Charles II, Roi d'Eſpagne, la repréſenta d'une manière ridicule. Cette Princeſſe ſembloit avoir le viſage de côté, & paroiſſoit horriblement louche. La Reine, mère du jeune Monarque (2), faiſant voir cette mauſſade peinture à la Comteſſe d'Aunoy, d'après

(1) *Anecdotes Littéraires*, tom. 2, pag. 95—96.
(2) Marguerite d'Autriche.

qui nous rapportons ce trait, dit à la Marquise de Pallavios : — « Ne vous souvenez-» vous pas d'avoir vu mon portrait dans » la Chambre du feu Roi ? — Oui, Ma-» dame, reprit la Marquise, & je me sou-» viens aussi qu'en voyant votre Majesté, » nous demeurâmes fort étonnées que le » Peintre lui eût fait tant de tort. — C'est » ce que je voulois dire, reprit la Reine » mère. Lorsque je fus arrivée, & que je » jettai les yeux sur ce portrait, que l'on » me dit être le mien, j'essayai en vain de » m'y reconnoître, je ne pus y réussir (1) ».

Certain Abbé resta court en Chaire, faute de mémoire, & se fit peindre quelque temps après cette fâcheuse aventure. L'Artiste le représenta si fort au naturel, qu'en voyant ce portrait, on dit qu'il n'y manquoit que la parole. — « Bon, s'écria » malicieusement un homme d'esprit, ne

(1) *Voyage d'Espagne*, tom. 3, pag. 305—6. Dom Bonaventure d'Argonne, dans ses *Mélanges*, dit que ce voyage d'Espagne est de la Marquise de Launoy ; & un peu plus bas il appelle cette dame la Comtesse de Launoy. De pareilles fautes ne devoient point échapper au savant Abbé Banier, dans la nouvelle édition qu'il a donnée de l'ouvrage de ce célèbre Chartreux. V. *Mélanges d'hist. & de Littér.* tom. 2, pag. 312. 97, édit. 1725.

» voyez-vous pas que Monsieur l'Abbé
» prêche » ?

Un Gentilhomme Campagnard vint trouver un Peintre de portraits, & lui dit qu'il vouloit se faire représenter, armé de toutes pièces, & portant sous sa cuirasse un magnifique juste-au-corps de buffle. Tout se seroit fort bien passé, si le prix n'avoit effrayé le Campagnard, qui s'imagina que la cherté du portrait n'avoit d'autre cause que le riche habit dont il vouloit le décorer. — » Eh bien, dit-il au Peintre, je me passerai du juste-au-corps de buffle; il suffira » de mettre une chemise sous mon armure » (1).

Un Peintre ayant fait le portrait d'un homme extrêmement babillard, quelqu'un mit ces vers au bas du tableau :

Ce Portrait vaut mainte pistole,
Il ne sauroit ressembler mieux ;
Il n'y manque que la parole ;
Mais son original parle assez pour tous deux.

Mademoiselle de Charolois s'étant fait

(1) On trouvera quelques anecdotes sur des portraits, aux articles de plusieurs Peintres. V. entr'autres le Brun, année 1619, & Jacques Autreau, année 1656 ; tous les deux Peintres François.

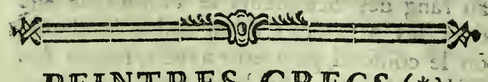
peindre en habit de Cordelier, M. de Voltaire lui adreſſa ces vers :

Frère Ange de Charolois,
Dis-moi par quelle aventure
Le cordon de Saint-François
Sert à Vénus de ceinture ?

Le même Poëte, toujours agréable & délicat, quoique ſeptuagénaire, vit le portrait de Madame la Comteſſe . . . . . . & ne put réſiſter à l'envie de lui donner deux baiſers. Voici comment il s'excuſe, en apprenant ſon tranſport à cette Dame :

Vous ne pouvez empêcher cet hommage,
Foible tribut de quiconque a des yeux :
C'eſt aux mortels d'adorer votre image ;
L'original étoit fait pour les Dieux.





PEINTRES GRECS (*).

BULARQUE, *né en Lydie, fleurissoit dans la* XVIIe. *Olympiade, vers l'an du monde 3288, & 712 ans avant J. C.*

BULARQUE est le plus ancien des Peintres Grecs, dont il soit fait une mention positive. Il vivoit en même temps que Romulus. Il représenta la bataille que Candaule, Roi de Lydie, livra aux Magnésiens. Ce Prince fut si charmé du tableau, qu'il voulut absolument l'acheter au poids de l'or.

SOCRATE, *Peintre & Sculpteur, fleurissoit vers la* LXe. *Olympiade.*

LE nom de Socrate est aussi célèbre dans les fastes des Arts, que dans l'Histoire de la Philosophie. Deux Peintres Grecs portèrent le nom de Socrate. Lorsqu'on place

(*) Ce sont ceux qui ont paru dans la Grèce, depuis l'origine de la Peinture jusqu'à sa décadence, après l'invasion des Romains. Au reste, il faut être en garde sur ce que les Auteurs Grecs ont écrit à la louange de leurs Artistes; ce sont souvent des

au rang des Sculpteurs le Philosophe auquel les Athéniens firent boire la ciguë, on le confond peut-être avec quelque Artiste de ce nom, ou bien avec son père, qui fut en effet un très-habile Statuaire.

Quoi qu'il en soit, l'un des Socrates comptés parmi les Peintres, fit un tableau extrêmement ingénieux, représentant un homme paresseux, qui voudroit se résoudre à travailler : on le voyoit s'occuper lentement à faire une natte avec de certaines herbes, & que, par non-chalance, il laissoit manger à son âne, à mesure qu'il l'achevoit.

Quelques Auteurs prétendent que Socrate, par ce tableau allégorique, avoit voulu représenter un mari imbécille, dont le travail fournit aux dépenses d'une femme coquette.

HYPPIAS *fleurissoit vers la* LXe. *Olympiade.*

D'UNE adresse & d'une aptitude étonnante pour toutes les choses auxquelles il vouloit s'appliquer, Hyppias possédoit tous

---

exagérations outrées, (soit dit en passant, & sans blesser les amateurs de l'Antiquité). V. les *Dissertations* sur la Peinture, insérées dans les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

les arts & toutes les ſciences, au degré qu'ils étoient connus de ſon temps. C'eſt ne donner qu'une bien foible idée de ſes divers talens, que de dire qu'il étoit en même temps Philoſophe, Peintre, Rhéteur, Statuaire; nous devons encore obſerver qu'il étoit ſi ingénieux & ſi adroit de ſes mains, qu'il faiſoit lui-même tout ce dont il avoit beſoin; juſques-là qu'il n'avoit rien chez lui, ni ſur ſa perſonne, qu'il n'eût taillé, fabriqué, couſu, tiſſu ou agencé de ſes propres doigts (1).

POLYGNOTE *fleuriſſoit avant la* XC^e. *Olympiade, vers l'an du monde 3582.*

LA peinture étoit encore informe & barbare avant Polygnote, & l'on n'employoit qu'une ſeule couleur; il fut le premier qui mit de l'expreſſion dans ſes figures, & qui ſut rendre les couleurs auſſi vives qu'éclatantes (2). Cet Artiſte ſe plaiſoit ſur-tout à peindre les femmes.

Chargé d'orner de pluſieurs tableaux le ſuperbe Portique d'Athènes, il repréſenta avec tant de force & de vérité les victoires que les Grecs avoient juſqu'alors remportées ſur les Perſes, que les Athé-

(1) Pline, *lib.* 35.

(2) Il s'agit de quatre couleurs ſeulement. V. ce que nous avons dit plus haut, Parag. III, pag. 8.

niens, afin de le récompenſer d'une manière proportionnée à la beauté de ſes ouvrages ; lui offrirent des ſommes conſidérables ; mais Polygnote, préférant la gloire aux faveurs de la fortune, refuſa généreuſement des tréſors qui l'auroient enrichi.

Le Peintre Mycon, employé au même Portique, mais d'un côté différent, parut animé de ſentimens moins nobles, ou prouva ſeulement qu'il étoit moins riche que Polygnote : il reçut de l'argent pour prix de ſon travail ; &, par ce contraſte frappant, augmenta la gloire de ſon rival.

Le procédé de Polygnote excita l'admiration générale ; les Amphictyons rendirent un décret ſolemnel, pour le remercier au nom de tout le peuple : ils ordonnèrent en même temps que dans toutes les Villes où il paſſeroit, il y ſeroit logé & entretenu aux dépens de la République.

Pauſanias obſerve que ces peintures du Lycée s'étoient conſervées juſqu'à ſon temps, c'eſt-à-dire, près de ſix-cents ans depuis Polygnote.

Vers la fin du quatrième ſiècle de l'Ere Chrétienne, un Proconſul Romain enleva du Portique d'Athènes les tableaux de cet Artiſte : ce qui peut faire concevoir quelle a dû être leur durée.

Polygnote fut très-galant : le beau ſexe le

vit souvent languir dans ses fers ; mais doit-on mettre au rang des foiblesses une passion que la Nature inspire pour son ouvrage le plus parfait, & qu'ont éprouvé tant de grands hommes, d'autant plus susceptibles d'amour, que l'esprit & le génie causoient d'effervescence dans leur sang? Quoi qu'il en soit, Polygnote eut le bonheur de plaire à Helpinice, fille de Miltiade & sœur de Cimon, les deux plus fameux Héros que la Grèce ait opposé aux armées innombrables des Perses. Cette illustre conquête dut infiniment flatter l'amour-propre d'un Artiste avide de gloire autant que de plaisir. Ajoutons qu'Helpinice étoit belle, & qu'il n'eut point à se plaindre de ses rigueurs.

PAUSON *fleurissoit en la* XCI^e. *Olympiade*

PAUSON étoit habile, & vécut toujours dans l'indigence : son extrême misère donna lieu au proverbe, *Pausone mendicior*, (plus gueux que Pauson). C'est peut-être là l'origine de notre proverbe François, qui n'est certainement applicable qu'aux mauvais Artistes; *gueux comme un Peintre.*

Quelqu'un chargea Pauson de lui peindre un cheval, se roulant sur la poussière ; mais il le représenta dans l'attitude d'un cheval fougueux, qui sembloit galopper avec ra-

pidité. Celui qui avoit commandé le tableau, ſe fâchant de ce que ſes intentions n'avoient point été ſuivies, & refuſant de payer le Peintre, Pauſon ne fit que renverſer le tableau; alors le cheval parut couché à terre & comme on l'avoit ſouhaité.

ZEUXIS *fleuriſſoit en la* XCV^e. *Olympiade, l'an du monde 3604, 400 avant J. C.*

ZEUXIS employa le premier dans ſes tableaux la magie des ombres & de la lumière.

Il ſurpaſſa de beaucoup ſon maître Apollodore, qui, peu content des progrès de ſon élève, compoſa une eſpèce de ſatyre, en vers (1), dans laquelle il ſe plaignoit vivement que l'art de la peinture lui avoit été dérobé par Zeuxis, qui ôſoit encore s'en parer en tous lieux, comme d'un bien légitime. Mais Apollodore eut beau crier à l'injuſtice, Zeuxis continua de mettre à profit les leçons qu'il avoit reçues; & les loix ne furent point tentées de ſévir contre un pareil vol.

Zeuxis acquit en peu de temps des ri-

---

(1) Quelques Auteurs ont écrit que ce fut un éloge.

cheſſes immenſes. Lorſqu'il vit que la fortune avoit même ſurpaſſé tous ſes vœux, il refuſa de vendre ſes tableaux, & les donnoit libéralement aux Princes & aux Villes qui avoient le plus d'amiration pour ſes ouvrages; — « parce, diſoit-il, qu'au-» cun prix ne pouvoit les payer ».

Il ſe plaiſoit beaucoup à faire oſtentation de ſon extrême opulence. Il aimoit à paroître vétu magnifiquement, ſur-tout dans les occaſions d'éclat: aux jeux Olympiques, il ſe montroit à toute la Grèce, couvert d'une robe de pourpre, avec ſon chiffre tracé en lettres d'or ſur l'étoffe.

Il ne ſe piquoit pas d'achever promptement ſes ouvrages: comme on lui reprochoit ſa lenteur, il répondit qu'à la vérité il étoit long temps à peindre, mais qu'il peignoit pour l'immortalité.

Une foule d'autres traits ſervent encore à prouver l'exceſſive vanité de Zeuxis. Il mit au bas d'un de ſes tableaux, repréſentant un athlète, ce vers Grec, qu'on a traduit de la ſorte en vers François:

A l'aſpect du Lutteur, dans lequel je m'admire,
En vain tous mes rivaux voudront ſe tourmenter:
Ils pourront peut-être en médire,
Sans pouvoir jamais l'imiter (1).

---

(1) Le vers Grec ſe trouve dans Plutarque: mais

Zeuxis rendit si parfaitement la Nature, que les oiseaux vinrent plusieurs fois becqueter des raisins, qu'il avoit peints dans une corbeille.

Parrhasius ôsa seul défier cet Artiste, aussi habile qu'orgueilleux. Zeuxis produisit la représentation des raisins qui avoit trompé les oiseaux. Parrhasius ayant montré son ouvrage, Zeuxis impatient s'écria, *tirez donc ce rideau*? C'étoit ce rideau même qui faisoit le sujet du tableau. Zeuxis alors s'avoua vaincu, puisqu'il n'avoit trompé que des oiseaux, au lieu que Parrhasius l'avoit séduit lui-même.

Quelque temps après, Zeuxis peignit un jeune garçon, qui portoit sur la tête un panier rempli de raisins. Il s'apperçut encore que les oiseaux, attirés par la ressemblance du fruit, s'approchoient pour le becqueter; mais loin de s'en applaudir, il en conclut que son ouvrage avoit des défauts. Voici comment il raisonna : — « Si » les raisins ne sont pas mal, puisque des » oiseaux y ont été trompés, il faut conve» nir que le jeune homme qui les porte, » n'est guère bien, puisqu'ils n'en sont point » effrayés ».

---

il est appliqué au Peintre Apollodore. En voici le sens en François : « On le critiquera plus facile» ment qu'on ne l'égalera ».

Les habitans de Crotone (1), formèrent le deſſein d'enrichir de belles peintures un de leur plus ſuperbes Temples. Pour cet effet, ils firent à grands frais venir dans leur Ville le célèbre Zeuxis, qui avoit la réputation d'être le premier de ſon art. Zeuxis voulant mériter le choix qu'on avoit fait de lui, dit au peuple de Crotone : « — Afin » de vous laiſſer le modèle d'une beauté par- » faite, je me propoſe de peindre pour vous » une Hélène —». L'offre fut acceptée avec la plus grande joie, les Crotoniates ne pouvant ignorer que Zeuxis excelloit ſur-tout à peindre des femmes. Leur eſpérance ne fut pas trompée. — « Où ſont vos plus belles filles » ? — leur demanda-t-il. Alors les Crotoniates le menèrent à l'Académie, où les jeunes gens, tout nuds, étoient occupés à ſe former dans leurs exercices ; comme il conſidéroit attentivement les proportions & les corps de cette Jeuneſſe robuſte, & ne pouvoit ſe laſſer d'en faire l'éloge : — » Courage ! lui dirent-ils ; nous avons les » ſœurs de ces beaux garçons, & vous » pouvez juger des unes par les autres ». — » Eh bien, dit le Peintre, faites m'en voir » quelques-unes des plus belles, pour me

(1) Ancienne Ville d'Italie, qui ſubſiſte encore, dans le Royaume de Naples.

» donner l'idée de l'Hélène que je vous ai » promise ». — Aussi-tôt les Crotoniates s'assemblèrent ; &, par un décret public, ils firent venir en un même lieu, toutes leurs filles, en accordant à Zeuxis la liberté de prendre celles qu'il trouveroit dignes de lui servir de modèles. Il en choisit cinq, qu'on doit regarder comme des beautés parfaites, puisqu'elles furent jugées telles, par l'homme qui avoit la plus grande idée des perfections de la Nature ; mais il la surpassa, lorsqu'il réunit dans un tout idéal, les charmes des cinq belles personnes qu'il eut long-temps sous les yeux (1).

Denys d'Halicarnasse, dit simplement, que, Zeuxis travaillant à une Hélène, qu'il peignoit sans draperies, les Crotoniates, qui estimoient beaucoup son pinceau, lui envoyèrent les plus belles filles qu'ils purent trouver dans la Ville, afin qu'il fît passer dans son tableau les grâces qui l'auroient le plus frappé.

Quoi qu'il en soit, les Crotoniates, enchantés de la belle Hélène, que le pinceau de Zeuxis avoit fait naître parmi eux, ne la montrèrent d'abord que difficilement,

---

(1) Ce morceau est tiré de Cicéron, (*de invent. lib.* 2, *cap.* 1.) Plusieurs Auteurs disent que ce fut des filles d'Agrigente qui servirent de modèles à Zeuxis.

& encore pour de l'argent; ce qui donna lieu d'appeller cet excellent tableau, *Hélène la courtisane* (1).

Un de ces hommes froids & incapables d'éprouver la moindre émotion à l'aspect du beau, remarquoit des défauts dans ce fameux ouvrage: *que ne pouvez-vous le voir avec mes yeux!* s'écria le Peintre Callimaque.

Le même Callimaque ne pouvoit se lasser d'admirer ce chef-d'œuvre, & passoit régulièrement une heure ou deux à le considérer.

Quintilien nous apprend que les anciens Peintres s'assujettirent à prêter à leurs Dieux & à leurs héros la physionomie & le même caractère que Zeuxis leur avoit donné: ce qui lui procura le sur-nom de *Législateur*.

Zeuxis mettoit au pied de son lit le portrait de sa maitresse, nommée Lucia, & ne s'endormoit qu'après avoir long-temps considéré cette précieuse image, afin de l'avoir présente à son imagination jusques dans le sommeil.

---

(1) Des Auteurs prétendent que Zeuxis ne peignit point Hélène pour les habitans de Crotone; mais Vénus; & Juste-Lipse soutient que ce fut Junon. Bayle, Carlodati, & la plupart des Auteurs sont pour une Hélène.

On prétend que Zeuxis ayant repréſenté une vieille avec un air extrêmement bizarre & groteſque, ce tableau le fit tant rire, qu'il en mourut (1).

PARRHASIUS, *Contemporain de Zeuxis.*

PARRHASIUS fut, dit-on, formé dans la peinture par Socrate le Philoſophe (2), à qui les talens d'un tel diſciple ne firent pas peu d'honneur.

On peut dire que la vanité de Parrhaſius ſurpaſſa de beaucoup celle de Zeuxis. Il ſe donnoit hardiment à lui-même les épithètes les plus flatteuſes & les ſur-noms les plus relevés ; par exemple, ceux de *tendre*, de *moëlleux*, de *magnifique*, de *délicat*, de *conſommateur de l'art*, *ſorti originairement d'Appollon, & né pour peindre les Dieux*. Il aſſuroit qu'Hercule lui apparoiſſoit ſouvent ; & que, s'il avoit ſi bien repréſenté ce demi-Dieu, c'eſt qu'il l'avoit copié d'après nature. Il oſoit encore ajouter, qu'il étoit *le Dieu de la Peinture.*

---

(1) On peut douter de ce trait, qui n'eſt rapporté que par un certain Verrius Flaccus, dont le célèbre Grammairien Feſtus abrégea le Livre intitulé: *De verborum ſignificatione.*

(2) Ou peut-être quelqu'autre Socrate.

Non content de ſe donner toutes ces louanges, il s'habilloit de pourpre, portoit une couronne d'or, avoit toujours à la main une canne fort riche, & il n'y avoit pas juſqu'aux attaches de ſes ſouliers qui ne fuſſent d'or.

Il eſt vrai que Parrhaſius avoit reçu de ſes concitoyens la robe de pourpre & la couronne d'or qu'il portoit ordinairement, & qu'il étoit excuſable, en quelque ſorte, de ſe plaire à montrer aux Grecs la marque glorieuſe de l'eſtime que ſa patrie lui avoit témoigné.

Il accompagnoit encore ſes tableaux d'inſcriptions orgueilleuſes, telles qu'un Artiſte modeſte auroit à peine pu les ſouffrir d'une main étrangère.

L'amour-propre de Parrhaſius éclatoit juſques dans les motifs des mortifications qu'il éprouvoit quelquefois. Ayant été ſurpaſſé par Timanthe, dans la compoſition d'un tableau qu'il avoit fait au concours, il fut aſſez préſomptueux pour ſe conſoler par le ſujet même qui avoit été la matière du combat. C'étoit un Ajax, outré de colère contre les Grecs, de ce qu'ils avoient accordé à Ulyſſe les armes d'Achille. » — Contemplez mon Héros, dit Parrhaſius » à toute l'aſſemblée ; ſon ſort me touche » encore plus que le mien. Voyez comme

» il paroît outré de l'arrêt injuste qui le » déshonore une seconde fois ».

Tout somptueux qu'étoit Parrhasius, & quoiqu'il poussât la vanité jusqu'à faire consister le vrai mérite dans la magnificence des meubles & des habits, il vouloit cependant être mis au rang des Sages ; il écrivoit souvent au bas de ses tableaux : *l'honnête & vertueux Parrhasius a peint ceci.*

Qu'on juge de quel amour de la sagesse il étoit animé. Il s'amusoit à représenter en petit les sujets les plus obscènes. De pareilles peintures n'étoient, disoit-il, qu'un jeu, qu'un délassement de son esprit.

On remarque, ainsi que nous l'avons dit ailleurs (1), qu'un de ses tableaux licencieux étant passé à Rome, & ayant été légué, à l'Empereur Tibère, avec cette clause, que, s'il étoit choqué de l'indécence du sujet, il recevroit, au lieu du tableau, un million de sesterces (environ 75000 livres); Tibère le préféra à cette somme, quoique son avarice fût excessive.

Parrhasius acheta un prisonnier, qui avoit été long-temps esclave du Roi Philippe, & l'ayant conduit à Athènes, il le fit mourir dans les tourmens, afin qu'il pût

(1) Parag. V, pag. 21.

lui servir de modèle pour un Prométhée, qu'il peignoit attaché sur un rocher, dans l'instant que le vautour, envoyé par Jupiter, lui dévore le foie. On assûre que Parrhasius eut la barbarie de prolonger le supplice du malheureux esclave, & de l'exciter à souffrir courageusement. — « Bon, lui » crioit-il; voilà une attitude excellente; » la douleur est bien marquée. Déchirez-le, ajoutoit-il à ceux qui le tourmentoient, » déchirez-le, il me faut de nouveaux traits » de douleur ». Enfin, l'esclave expira dans des souffrances inouies (1).

Quand on sut le crime de Parrhasius, on cessa d'admirer son tableau. On cita l'Artiste devant l'Aréopage, où les Orateurs, qui florissoient alors dans Athènes, déployerent toute leur éloquence contre le coupable, qui trouva pourtant un habile défenseur, auquel il fut redevable d'être préservé du supplice. Mais Parrhasius est à jamais déshonoré, par ce trait affreux de barbarie, s'il est possible qu'il soit véritable (2).

---

(1) Cette histoire, qui fait frémir, est rapportée par plusieurs Auteurs anciens. V. aussi *Choix des Mercures*, tom. 5.

(2) Cette histoire n'auroit-elle pas donné l'idée de celle qu'on a débitée sur Michel-Ange? Voyez l'article de ce grand-homme, aux *Peintres Italiens*, année 1474.

EUPHRANOR, *Contemporain de Parrhasius.*

EUPHRANOR peignit un Thésée en concurrence avec Parrhasius, qui donna à ce Héros un air trop efféminé : aussi Euphranor, disoit-il, que le Thésée de Parrhasius avoit l'air d'un homme nourri de roses, & que le sien ressembloit à un homme nourri de chair.

ANDROCIDE, *fleurissoit aussi en la* XCV^e^. *Olympiade.*

ANDROCIDE peignoit admirablement bien les poissons ; &, par une singularité digne d'être remarquée, il ne vivoit que de poissons.

TIMANTHE, *né en la* XCV^e^. *Olympiade* (*).

CE Peintre, dans son tableau du *sacrifice d'Iphigénie*, s'efforça de rendre les passions qui devoient agiter les différens personnages présens à cette action, si célèbre

(*) Il y a eu deux Timanthes, tous les deux Peintres, mais qui ont vécu dans des temps différens. On confond assez communément ensemble les deux Timanthes. V. *Mercure de France*, 1740, Juillet, pag. 1092.

dans l'Antiquité ; mais, déſeſpérant de pouvoir exprimer toute la douleur dont Agamemnon étoit pénétré, à la vue de ſa fille immolée ſous ſes yeux, par ſon ordre & pour le ſalut de la Grèce, il prit le parti de lui couvrir le viſage d'un voile, laiſſant ainſi à deviner, par ce trait ingénieux, les ſentimens qui ont dû ſe peindre ſur le viſage de ce père au déſeſpoir, & que le Peintre craignoit de repréſenter trop foiblement (1).

Une autre fois Thimanthe eut recours à un expédient, peut-être plus ingénieux. Voulant faire concevoir la grandeur énorme d'un Cyclope endormi, qu'il avoit repréſenté en petit, il s'aviſa de placer auprés de ce Cyclope une foule de Satyres, qui lui meſuroient le pouce avec une longue perche.

---

(1) On pourroit ſoupçonner que le Poëte Euripide a fourni à Timanthe cette idée, qui fit tant d'honneur au Peintre. Qu'il nous ſuffiſe de rapporter ce paſſage de ſon *Iphigénie* : « Lorſqu'Aga- » memnon vit ſa fille, qu'on menoit dans le bois » pour être ſacrifiée, il gémit ; &, détournant la tête, » verſa des larmes, & ſe couvrit les yeux de ſa » robe ».

Homère repréſente auſſi le vieux Priam, qui ſe couvre le viſage d'un voile, afin de cacher ſon extrême douleur. *Iliad.* liv. 24. V. la *Diſſertation* de M. Cocquart, *Mercure*, 1740, Juin.

Ce qui pourroit encore ôter à Timanthe une partie de ſa gloire, c'eſt que dans les cérémonies

PAUSIAS, *fleuriſſoit vers la* CI^e^. *Olympiade.*

ON a beaucoup vanté l'un des tableaux de Pauſias, qui repréſentoit l'*ivreſſe*, caractériſée par un femme peinte avec un tel art, que l'on appercevoit à travers un vaſe qu'elle vuidoit, tous les traits de ſon viſage enluminé.

Mais c'eſt à l'amour que Pauſias dut toute ſon habileté & ſa plus grande réputation. La belle Glycère, Bouquetière d'Athènes, eut la gloire de le charmer. Sans ceſſe auprès de ſa maitreſſe, il s'amuſoit quelquefois à copier les fleurs dont elle formoit des guirlandes & des couronnes; & devint en ce genre le plus fameux Peintre de la Grèce. Inſpiré, conduit par l'amour, il peignit Glycère, & ſaiſit l'un de ces inſtans heureux où la Belle, laiſſant tomber les fleurs qu'elle aſſortiſſoit avec art, ex-

funéraires, il étoit d'uſage que les Grecs ſe couvriſſent le viſage. M. Guys, dans ſon excellent *Voyage littéraire de la Grèce*, obſerve même que ces peuples ont toujours porté, & portent encore une eſpèce d'écharpe, attachée au haut de leur robe, afin de s'en voiler la tête, dans certaines circonſtances. V. la lettre 7, pag. 77, tom. 1. Nous avons dit ailleurs que les Peintres Perſans voilent le viſage d'Ali, craignant de ne pouvoir en rendre la beauté. V. Parag. XXVII, pag. 162.

primoit dans ſes yeux pleins de langueur toute l'ivreſſe du ſentiment. Ce tableau fut ſi généralement admiré, que Lucullus, auſſi célèbre à Rome par ſon luxe que par ſes exploits militaires, en paya la ſeule copie 9400 livres (1). Qu'auroit-il donc donné de l'original ?

TIMOMAQUE (*), *fleuriſſoit en la* CVII^e *Olympiade.*

CET Artiſte, qui doit avoir joué un grand role dans la Grèce, repréſenta un homme armé de pied-en-cap, accourant à une irruption de l'ennemi. Il ſembloit voler au combat; la fureur étoit peinte dans ſes yeux, il levoit le bras pour frapper, & l'on auroit dit qu'il étoit ſur le point de n'épargner perſonne. Mais Timomaque s'aviſa d'un ſingulier moyen pour faire ſentir davantage le mérite de ce tableau. Avant que de l'expoſer à la vue du Peuple, ſelon la coutume de ſon temps, il fit ſonner l'alarme, & jouer des fanfares guerrières à pluſieurs Muſiciens, qu'il avoit raſſemblés

(1) Deux talens.

(*) On ne doit pas le confondre avec un certain Timomachus, qui vivoit à Rome du temps d'Auguſte, & dont nous n'avons rien à remarquer.

pour cet effet. Après avoir rempli l'imagination du ſpectateur, des dangers & des horreurs d'une attaque imprévue, il tira le voile, qui avoit juſqu'alors couvert ſon tableau, & le fit voir à tout le Peuple, qui en conçut beaucoup mieux les beautés, & qui crut appercevoir réellement un ſoldat voler au combat.

Timomaque, ſelon quelques Auteurs, avoit peint ce tableau pour porter les Athéniens à prendre les armes. Il parvint en effet, diſent-ils, par le ſecours ſeul de la Peinture, à exciter dans l'ame du Peuple un violent deſir de combattre, tandis que les Orateurs & les Poëtes s'étoient en vain épuiſés pour le même objet.

EUPOMPE, *fleuriſſoit vers la* CIX^e^. *Olympiade.*

CE Peintre eut tant crédit & d'autorité dans la Grèce, par ſon mérite perſonnel & par ſes talens, qu'il fit diviſer la Peinture en trois genres, ou trois Ecoles, quoiqu'il n'y en eût ſeulement que deux avant lui, la *Grecque* & l'*Aſiatique ;* mais à ſa conſidération, & parce qu'il étoit de Sicyone, on ſupprima la ſeconde, & l'on diviſa la première en trois parties, l'*Ionique*, l'*Attique* & la *Sicyonienne.*

Lyſippe, le Sculpteur, lui demandoit un jour quel étoit le Peintre qu'il prenoit pour

modèle : — « Mon ami, répondit Eupompe, » c'eſt la Nature qu'il faut ſuivre, & non » pas un ouvrier ».

PAMPHILE, *fleuriſſoit vers la* CX^e. *Olympiade.*

CET Artiſte joignit les Sciences à la Peinture, & diſoit qu'un Peintre qui ne poſſédoit point parfaitement les Mathématiques, ne pouvoit jamais être habile dans ſa profeſſion.

Pamphile ſe fit un plaiſir d'enſeigner ſon art; mais afin de ne donner ſes leçons qu'à des jeunes gens de bonnes familles, il ne prenoit aucun élève qu'à raiſon de dix talens (1), & pour dix années d'apprentiſſage. Ce ne fut qu'à ces conditions qu'Apelle obtint d'être placé au rang de ſes diſciples.

Par les ſoins de Pamphile, la Peinture, beaucoup plus honorée qu'elle ne l'étoit avant lui, fut miſe à la tête des Arts-Libéraux; & il fit rendre un Edit formel qui l'interdiſoit abſolument aux domeſtiques & aux eſclaves, & qui n'en permettoit la pratique qu'aux Nobles ſeulement.

---

(1) S'il s'agiſſoit ici du talent Attique, ce ſeroit 48000 livres, argent de France : ſomme qui paroît furieuſement exagérée, ainſi que la plûpart de celles dont nous ferons mention dans l'article des Peintres Grecs.

APELLE, *fleuriſſoit vers la* CXI^e^. *Olympiade, l'an du monde 3668, 36 ans avant J. C.*

APELLE a non-ſeulement été le premier Peintre de la Grèce ; il fut encore très-inſtruit, & écrivit trois volumes ſur les principes de ſon art ; ouvrage dont Pline avoue s'être beaucoup ſervi dans le livre qu'il nous a laiſſé ſur la Peinture (1).

Une extrême politeſſe, des manières douces, inſinuantes, & beaucoup d'agrément dans l'eſprit, le rendoient encore fort agréable à tout le monde.

Quelques affaires qu'il pût avoir, quelque diſſipation qu'on cherchât ſouvent à lui procurer, il ne paſſoit jamais la journée ſans peindre quelque choſe (2). Lorſqu'il lui arrivoit de n'avoir pu manier le pinceau, il avoit coutume de dire : — « je » n'ai pas ſeulement fait un trait aujour- » d'hui ». — De-là vint le proverbe, qui s'appliquoit à toute eſpèce de travail. *Nulla*

(1) Perſonne n'a pu juſqu'à préſent retrouver le ſecret d'un certain vernis, dont Apelle faiſoit uſage, auquel Pline attribue trois qualités eſſentielles. 1°. Il adouciſſoit les couleurs & conſervoit leur éclat. 2°. Il ménageoit la vue du ſpectateur. 3°. Il garantiſſoit l'ouvrage de la pouſſière.

(2) Nous verrons que Rubens ſuivoit cet exemple.

dies sine lineâ, ne laissez passer aucun jour sans tracer quelque ligne.

Apelle louoit volontiers les talens de ses rivaux ; il se permettoit seulement de dire à leur sujet : « — Ils réunissent toutes » les perfections de la Peinture ; mais il » leur manque une partie essentielle, la » grâce : dans celle-ci, je suis le seul qui n'ai » point d'égal — (1) ».

Un Peintre ignorant représenta une Hélène, vétue d'habits superbes, & surchargée d'or & de pierreries ; il montra ce tableau à Apelle, qui se contenta de lui dire : — « O mon ami ! n'ayant pu la faire belle, » tu l'as fait riche ». —

Un autre Peintre malhabile se glorifioit de travailler très-promptement, & disoit en montrant un tableau : « — Je l'ai fait en » un moment ». — Apelle lui répondit : — « on le voit bien ». —

Apelle rencontra un jour la Courtisane Phryné, encore toute jeune, qui, portant une cruche d'eau, revenoit du Pirée (2) ; il fut tellement épris de sa beauté naissante, qu'il l'amena souper avec lui, & avec plusieurs de ses amis. Comme on le plaisantoit

(1) *Et la grâce plus belle encore que la beauté...* dit un de nos Poëtes modernes.

(2) Le port d'Athènes.

ſur l'extrême jeuneſſe de Phryné : = « Je
» vous prédis, leur dit-il, qu'elle effacera
» toutes les Beautés d'Athènes, & je vous
» promets que cet enfant verra quelques
» jours à ſes pieds des vieillards & des
» Sages ».

Apelle ſurprit un jour cette Phryné, qui, venant de ſe baigner, n'étoit ſeulement couverte que de ſes cheveux, dont l'ébène éclatant relevoit la blancheur d'une peau admirable. Apelle, rentré chez lui, l'ame remplie de ce charmant ſpectacle, & vivement amoureux de Phryné, conçut l'idée de peindre ſa fameuſe Vénus ſortant des eaux. Le prodigieux ſuccès de ce tableau dut énorgueillir la belle Phryné, puiſque Vénus n'étoit que ſon image, & qu'elle ſervoit ordinairement de modèle lorſqu'on vouloit repréſenter la mère de l'amour (1).

Alexandre ne dédaignoit pas d'aller ſouvent chez Apelle, tant pour jouir des charmes de ſa converſation, que pour le voir travailler, & devenir le premier témoin des merveilles produites par ſon pinceau.

Le Conquérant de l'Aſie étoit même ſi

(1) Nous verrons auſſi le Sculpteur Praxitèle prendre pour modèle cette Courtiſane ſi fameuſe. Pline dit que la Vénus ſortant des eaux étoit le portrait de Campaſpe. Nous avons cru devoir ſuivre le récit d'Athénée, liv. 13.

prévenu en faveur d'Apelle, que, par un Edit public, il défendit expreſſément à tout autre Peintre de faire ſon portrait.

Ce Prince vouloit encore qu'il lui parlât librement. Un jour que le Monarque voyoit travailler l'Artiſte, & que ce Prince raiſonnoit fort mal ſur la Peinture, Apelle lui conſeilla tout doucement de traiter un ſujet qu'il connût mieux. « — Ne voyez-vous, » pas, ajouta-t-il, que ces jeunes garçons, » qui broyent mes couleurs, ne font que » ſourire entr'eux de vos diſcours »?

On prétend auſſi qu'Apelle reprit d'une manière moins ménagée le Grand-Prêtre de la Diane d'Ephèſe, qui voulut s'aviſer de parler peinture avec lui. — « Tandis que » vous avez gardé le ſilence, lui dit-il, l'or » & la pourpre, dont vous êtes revétu, vous » rendoient eſtimable à ceux qui ne vous » connoiſſoient aucunement; mais depuis » que vous avez commencé à diſcourir de » choſes que vous n'entendez point, les gar- » çons qui broyent mes couleurs n'ont pu » s'empêcher de rire.

Apelle ayant repréſenté Alexandre ſous la forme de Jupiter, & la foudre à la main, reçut vingt talens de ce généreux Prince, (96000 livres). Cet argent ne lui fut pas compté; on couvrit le tableau de pièces d'or, qui ſe trouvèrent monter à-peu-près juſqu'à cette ſomme. Cette manière ſi peu

usitée, de récompenser le mérite d'un Artiste, donna lieu de dire, en parlant de ce tableau, que *le prix n'en fut pas règlé au poids, mais à la mesure.*

Ce portrait étoit si ressemblant & si plein d'énergie, qu'on disoit communément dans la Grèce, « qu'il y avoit deux Alexandres, » l'un invincible, fils de Philippe; l'autre » inimitable, celui d'Apelle ».

Il paroît cependant qu'Alexandre ne trouva pas toujours qu'Apelle eût l'art de bien saisir sa ressemblance. Le Monarque ne louoit que foiblement un de ses portraits, fait de la main de son Peintre chéri, lorsqu'un cheval, comme frappé à l'aspect de celui qui étoit représenté, se mit à hennir aussi-tôt : Apelle dit alors, en riant, au vainqueur de l'Asie : « — Seigneur, ce cheval » paroît mieux se connoître en peinture que » vous ». — Alexandre ne se fâcha point de la plaisanterie.

Le trait suivant n'est peut-être qu'une amplification de celui-ci. Apelle peignit une cavale, en concurrence avec plusieurs Peintres. S'appercevant que ceux qui devoient juger du mérite de son ouvrage, ne lui étoient point favorables, il en appella aux chevaux. On en fit donc venir de véritables, qui parurent froids devant les tableaux de ses concurrens, & se mirent à hennir de toute leur force à la vue du sien.

Alexandre fut inconſolable de la mort de Bucéphale. Apelle, flattant ſa triſteſſe profonde, afin de mieux parvenir à la diſſiper, réuſſit tellement à rendre la reſſemblance de ce fameux cheval, qu'Alexandre, cherchant à calmer inſenſiblement ſa douleur, ordonna pendant long-temps qu'on portât à manger à cette ſimple repréſentation, comme ſi ſon cher Bucéphale avoit été réellement en vie.

Une des plus grandes victoires d'Alexandre, eſt de s'être vaincu lui-même, dans l'occaſion dont nous allons parler. On jugera de l'eſtime & de l'amitié que le Conquérant de la moitié du monde avoit pour Apelle. Alexandre étoit vivement épris d'une jeune perſonne nommée Campaſpe (1), & voulut qu'Apelle en immortaliſât les traits. S'appercevant que le Peintre devenoit très-ſenſible aux charmes de la beauté, à meſure qu'il cherchoit à les rendre, il lui céda cette aimable perſonne, qui s'étoit ſi bien peinte dans le cœur de l'Artiſte qui s'efforçoit à repréſenter toutes ſes grâces.

Voici comment un Poëte de nos jours a raconté cette hiſtoire, embellie par ſes vers enchanteurs:

---

(1) Les anciens Auteurs varient ſur le nom de Campaſpe.

La Grèce & l'Orient, aux pieds de leur vainqueur,
Jouïssoient d'une paix profonde ;
Alexandre, content dans ce repos du monde,
A ses goûts sans réserve abandonnoit son cœur ;
Les festins & les jeux, dans les murs d'Ecbatane,
Remplissoient ses momens, varioient ses plaisirs :
Statira, Taïs & Roxane,
Partageoient tour-à-tour & combloient ses desirs.
Mais des rivages de l'Hydaspe,
Un objet plus charmant, transporté dans sa Cour,
Eut bientôt fixé son amour ;
Alexandre est d'abord tout entier à Campaspe.
Eh ! quelle autre beauté méritoit ses regards ?
La main de la Nature & le travail des Arts
N'avoient jamais formé de si parfait modèle.
Après avoir jouï de mille voluptés,
Le Héros plus ardent revenoit auprès d'elle,
Caresser, parcourir, admirer des beautés,
Et découvroit sans cesse une beauté nouvelle.
Un jour, en la quittant, il fait venir Apelle : —
» J'exige de ton Art un chef-d'œuvre nouveau :
» Des mortelles, dit-il, viens peindre la plus belle ;
» C'est un sujet digne de ton pinceau.
» Va préparer les couleurs & la toile (1).
» Je veux que de son lit, conduite devant nous,

(1) Selon toute apparence, on ne peignoit point alors sur toile ; mais c'est ici une licence poëtique.

» Elle

» Elle soit à tes yeux sans parure & sans voile ;
» Tous ses traits sont charmans, il faut les peindre
» tous.
» Mais je crains pour ton cœur le pouvoir de ses
» charmes ». —
» Ah ! Seigneur, soyez sans alarmes.
» D'une esclave dans l'Inde autrefois amoureux ;
» Je touchois, dit Apelle, au moment d'être heu-
» reux ;
» Le Scythe, sur ces bords ayant porté ses armes,
» Nous sépara sans doute pour jamais ;
» Et rien ne pourra désormais
» L'effacer de mon cœur, ni suspendre mes lar-
» mes ». —
Il dit, part & revient. Un soleil radieux
Eclaire le sallon où Campaspe est entrée ;
Un jour pur, éclatant sous la voûte azurée,
Sembloit à ce spectacle inviter tous les yeux. —
« Contemple, dit le Roi, ce que j'offre à ta vue ;
» Admire, peins, tu ne flatteras pas ». —
Le front baissé, Campaspe nue,
Rougit, tourne la tête, & n'ôse faire un pas.
Elle tient sur son sein une main étendue,
Et l'autre en descendant couvre d'autres appas. —
« Ciel ! que vois-je ? s'écrie Apelle ;
» Elle vit, je la vois, c'est elle-même.......
» ô dieux ! » —
Ses regards languissans errent long-temps sur elle ;
Ils ont de son rival interrogé les yeux ;
Il y voit du plaisir, il frissonne, il soupire.

D'une injuste fureur & du plus tendre amour
La joie & la douleur l'agitent tour-à-tour ;
Il gémit, il adore, il déteste, il desire :
Elle lève les yeux, reconnoît son amant,
Jette un cri, soupire & recule,
Regarde Apelle tristement,
Voit son danger, & dissimule.
Ces soupirs d'un cœur enflammé,
Ces cris sont entendus ; Apelle a vu qu'on l'aime. —
« Ah ! dit-il, mon rival, au sein du plaisir même ;
» Est moins heureux que moi, puisqu'il est moins
» aimé ». —
Campaspe vis-à-vis d'Apelle,
Voudroit ne se montrer qu'aux yeux de son amant ;
Mais Alexandre est auprès d'elle,
Et veut la voir à tout moment
Dans une attitude nouvelle ;
Sur les charmes les plus secrets,
Il porte quelquefois une vue inquiette.
Mais la toile est placée, & les pinceaux sont prêts ;
Et, malgré sa douleur secrette,
Le Peintre a commencé de dessiner les traits. —
« A mon malheur, dit-il, j'ajoûte encor moi-
» même ;
» Je vais à mon rival préparer des plaisirs,
» Je vais multiplier l'objet de ses desirs ;
» Sous ses yeux en tout temps il aura ce que j'aime,
» Et moi, toujours contraint par de cruels égards,
» J'irai cacher loin d'elle & mes pleurs & ma
» rage ». —

Plus tendre que prudent, il portoit ses regards,
Chaque instant sur l'objet, rarement sur l'ouvrage;
Et mille fois le bras, vers la toile tendu,
S'arrête, & tient en l'air le pinceau suspendu.
Les yeux étincelans auprès d'elle, Alexandre
A peine à commander à ses sens enchantés:
Il couvre de baisers un sein & des beautés
Que Campaspe, en tremblant, veut & n'ôse défendre
Contre les attentats d'un maître impérieux.
Campaspe invoque tous les Dieux,
Jette sur son amant le regard le plus tendre,
Le voit pâlir & détourner les yeux
Soudain elle s'élance entre les bras d'Apelle;
Tous deux, fondant en pleurs, tombent aux pieds du Roi: —
» C'est-là cette esclave si belle,
» Qui sur les bords de l'Inde avoit reçu ma foi ». —
Apelle à son rival n'en dit pas davantage.
Campaspe veut parler, la crainte & les sanglots
A sa voix affoiblie ont fermé le passage.
Le visage attaché sur les pieds du Héros,
Ils pressent ses genoux de leurs mains défaillantes.
Ils lèvent jusqu'à lui leurs paupières tremblantes,
Et lisent dans ses yeux sa jalouse fureur.
Peut-être dans leur sang va-t-elle être assouvie.
Ils remplissent d'amour ces momens de terreur;
Ils se donnent du moins le reste de leur vie;
Ils se tendent leurs bras que la crainte a glacés,
Et, baignés de leurs pleurs, se tiennent embrassés.

Alexandre, long-temps ſpectateur immobile;
Laiſſe errer ſes regards ſur eux.
Il paroît méditer ſur leur état affreux,
Et conſerver une fureur tranquille.
Mais ſon front, tout-à-coup devenu plus ſerein,
Il ſe penche ſur eux, & leur tendant la main: —
« J'ai tout vu, leur dit-il, je me vaincrai moi-
» même.
» Apelle, en te l'ôtant, je n'en jouïrois pas;
» L'image de ſes pleurs me ſuivroit dans ſes bras.
» Campaſpe dans les miens plaindroit l'amant qu'elle
» aime ». —

Après la mort d'Alexandre, le Peintre Antiphile, ne pouvant ſouffrir la faveur dont Apelle jouïſſoit à la Cour du Roi Ptolomée, l'accuſa d'être complice de la conjuration d'un Gouverneur de Phénicie (1). Il commença par inſinuer qu'on avoit vu Apelle en grande intimité avec ce Gouverneur; une autre fois il eut la hardieſſe de venir aſſurer le Roi, que la Ville de Tyr s'étoit révoltée, & que celle de

(1) En ne nommant point ce Gouverneur, il nous ſemble qu'on parvient à corriger l'anachroniſme qui s'étoit gliſſé dans ce fait, par la manière dont pluſieurs Auteurs l'ont raconté. Un copiſte n'a-t-il pas pu mettre un nom pour l'autre dans les manuſcrits de Pline qui ſont parvenus juſqu'à nous?

Pélusium (1) avoit été prise par les ennemis de Ptolomée, & que le tout étoit arrivé à l'instigation d'Apelle. Le Roi d'Egypte s'emporta de telle sorte, que, sans rien examiner, il fut sur le point de faire mourir Apelle; il ne considéra pas que l'accusateur pouvoit être animé par une basse jalousie. Si l'un de ceux qui avoient occasionné cette révolte, n'eût tombé entre les mains du Roi d'Egypte, & n'eût montré la calomnie d'Antiphile, la perte d'Apelle étoit infaillible. Quand Ptolomée eut connu le crime de l'accusateur, il le déclara l'esclave d'Apelle, auquel il voulut encore donner cent talens, (470000 livres).

Selon toute apparence, Apelle eut la grandeur d'ame de mettre bientôt Antiphile en liberté; pour lui, il se retira dans la Ville d'Ephèse, où, ne pouvant résister au plaisir de se venger de Ptolomée, il fit son tableau de la calomnie, si fameux dans l'antiquité. Ptolomée, qui en fût informé, conserva toujours un vif ressentiment de la hardiesse du Peintre.

Peu s'en fallût qu'Apelle n'éprouvât combien est dangereuse la colère d'un Roi justement offensé. Dans un voyage qu'il fit par mer, une tempête l'obligea de relâcher à Alexandrie; quelque soin qu'il eût sans

(1) Ancienne Ville, actuellement inconnue.

doute de se cacher, les envieux que son mérite lui avoit suscités à la Cour du Roi d'Egypte, apprirent bientôt que le hasard venoit de le conduire auprès d'eux; sachant que Ptolomée ne l'aimoit pas, ils le firent inviter à souper de la part de ce Prince. Ne pouvant se dispenser d'obéir, & ne se doutant point d'ailleurs qu'on cherchât à lui jouer un mauvais tour, Apelle se rendit au Palais. Ptolomée, aussi mécontent qu'étonné de sa vue, manda tous ceux qui étoient chargés d'avertir les convives, & dit au Peintre de montrer celui qui l'avoit invité. Apelle ne le trouvant point parmi ces Officiers, prit un charbon & traça sur la muraille le portrait de celui qui l'avoit fait venir: alors le Roi reconnut que c'étoit son bouffon; & ne témoigna rien davantage au Peintre, sinon qu'il le traita avec beaucoup de froideur.

Protogène vivoit à Rhodes, & sa réputation parvint jusqu'à Apelle, qui, à force d'en entendre parler, conçut le dessein d'aller voir lui-même le Peintre, & les ouvrages dont ont lui rapportoit tant de merveilles. Il s'embarqua pour Rhodes, &, dès qu'il fut arrivé, courut avec empressement chez Protogène; mais n'y trouvant qu'une vieille esclave, qui gardoit l'attelier de son maître, & un tableau monté sur le che-

valet, où il n'y avoit encore rien de peint ; — « dans quel endroit eſt Protogène ? dit-il à cette femme, qui ne le connoiſſoit pas. « — Il eſt ſorti, répondit-elle ; » mais afin que mon maître ſache qui l'a » demandé, ayez la bonté de laiſſer votre » nom. — Le voici, dit Apelle : — prenant alors un des pinceaux qui étoient là, avec un peu de couleur, il deſſina ſur le tableau, où l'on ne voyoit encore rien de tracé, les premiers linéamens d'une figure : après quoi, il s'en alla. Protogène, étant de retour, fut enchanté des traits qu'il vit deſſinés, & ne fut pas long-temps à deviner leur Auteur. — « C'eſt Apelle, s'écria-» t-il ; car il n'y a que lui au monde qui » ſoit capable d'un deſſin de cette fineſſe » & de cette légèreté ». — Piqué d'une noble émulation, Protogène prit le pinceau, &, avec une autre couleur, il eſſaya de l'emporter ſur ce nouveau rival, en décrivant d'autres contours, encore plus corrects & plus délicats que ceux d'Apelle ; & ordonna à la vieille eſclave, au cas que le Peintre reparût, de lui montrer ce qu'il venoit de faire, & de lui dire, en même temps, *que c'étoit-là l'homme qu'il cherchoit.*

Apelle revint en effet ; &, ne voulant pas qu'il fût dit qu'il eût été ſurpaſſé dans les premiers principes de la Peinture, il

reprit le pinceau, &, avec une couleur différente des deux autres, il conduisit des traits si savans & si merveilleux, parmi ceux qui avoient été tracés, qu'il épuisa toute la subtilité de l'Art. Protogène, étant rentré chez lui, n'eut pas plutôt distingué ces derniers traits, qu'il s'écria : — « Je » suis vaincu, & je cours embrasser mon » maître ». — Il vôla au Port, en disant ces mots, où ayant rencontré son rival, il lia avec lui une amitié sincère, qui ne se démentit jamais.

Pline nous assûre que ces deux excellens Peintres convinrent entr'eux de laisser toujours dans le même état le tableau qui leur avoit servi à se connoître, sans jamais y toucher, prévoyant bien qu'il seroit un jour l'admiration de la postérité, quoiqu'il n'offrît aux yeux, que les seules ébauches du dessin. Ce tableau, transporté à Rome long-temps après, sut charmer en effet tous les Romains, pendant plusieurs siècles, jusqu'au temps d'Auguste, où il périt malheureusement dans un incendie qui consuma le Palais de ce Prince.

Pline affirme qu'il a vu ce tableau, & qu'il a long-temps admiré la délicatesse du pinceau des deux premiers Peintres de la Grèce. Mais un certain savant en *us* nommé Ludovicus de Montiosius, ôse soutenir que Pline n'a jamais vu de lignes sur ce tableau,

& qu'il n'y en avoit point; il ajoûte que le bon-homme s'est imaginé les voir, parce qu'il avoit ouï dire qu'elles existoient, & qu'il avoit bien voulu penser comme les autres, pour ne pas s'attirer le reproche de ne voir goute (1).

Apelle demanda un jour à Protogène, combien il retiroit de ses ouvrages; étonné du prix médiocre qu'en recevoit un si habile homme, & du peu de considération dont il jouïssoit dans sa patrie, il lui dit: — » & moi je vous offre cinquante talens » pour chacun de vos tableaux (235000 li» vres), & je vous prendrai toutes vos » productions ». — La générosité d'Apelle fit ouvrir les yeux aux Rhodiens, sur le mérite de leur Peintre; & depuis ce temps-là, Protogène eut tout ce qu'il voulut de ses tableaux.

Apelle remarqua que Protogène péchoit souvent par trop de correction & d'exactitude; ce qui lui fit dire, que Protogène étoit son égal en bien des choses, & pourroit même toujours le surpasser, s'il savoit quand il faut quitter le pinceau.

Apelle rendoit supérieurement la ressem-

(1) Perrault, *Parallèle des Anciens & des Modernes.*

blance de ceux qu'il peignoit ; elle paroissoit même dans ses premières esquisses (1) ; mais ce qui doit paroître plus étonnant, c'est qu'il la saisissoit au point qu'un de ces diseurs de bonne aventure, qui prétendent tout savoir par les traits de la physionomie, devina, en voyant quelques portraits peints par Apelle, l'âge & le caractère des personnes représentées, qu'il ne connoissoit aucunement.

Un Auteur anonyme a la bonhommie d'assurer que ces devins jugeoient même du temps que devoient vivre les personnages peints par Apelle, sur la simple inspection de leurs portraits, & il ajoûte, que l'Artiste *rendoit jusqu'aux pores de la peau.* Cela ne devoit-il pas faire une peinture fort agréable (2) ?

Dès qu'Apelle avoit achevé un tableau, il l'exposoit sur la gallerie de sa maison, aux regards des passans, &, caché lui-même derrière son ouvrage, il écoutoit la critique des spectateurs, afin de corriger les défauts qu'on lui reprochoit justement. Un Cordonnier passant un jour devant la maison d'Apelle, & y trouvant un tableau ex-

---

(1) Son aventure chez Ptolomée en est une preuve.

(2) Choix des Mercures & des Journaux, tom. 5.

posé de la sorte, observa que le Peintre avoit mis une courroie de moins aux sandales d'une figure : Apelle fit aussi-tôt disparoître cette petite négligence. Le Cordonnier, tout fier du succès de sa remarque, s'avisa le lendemain de censurer mal-à-propos une jambe ; Apelle, indigné de l'ignorance de ce prétendu connoisseur, sortit alors de sa cachette ; &, le regardant avec mépris : — « arrête, lui dit-il, & ne t'avise » pas de passer la sandale ». — Cet avis judicieux fut reçu en proverbe dans toute la Grèce : *ne Sutor ultra crepidam* (Cordonnier, ne passe pas la chaussure), y disoit-on aux ignorans, qui vouloient s'ingérer de parler de choses qu'ils n'entendoient point.

Apelle avoit commencé à peindre une Vénus, lorsque la mort le surprit au milieu de son ouvrage : ce tableau resta toujours imparfait ; aucun Peintre n'ayant jamais ôsé entreprendre de l'achever.

Plusieurs Villes de la Grèce se disputèrent l'honneur d'avoir été le berceau d'Apelle ; comme d'autres villes s'étoient disputé la gloire d'être la patrie d'Homère.

Long-temps après la mort de ce premier des Peintres Grecs, les Habitans de Per-

game achetèrent, des deniers publics, un Palais antique & ruiné, dans lequel il y avoit quelques peintures d'Apelle; » non- » seulement, dit un Historien latin (1), pour » empêcher les araignées de tendre leurs » toiles dans une maison que les ouvrages » d'Apelle rendoient respectable; mais en- » core pour garantir ces mêmes ouvrages » des ordures des oiseaux ». Les Habitans de Pergame firent plus, ils suspendirent dans ce vieux Palais, qu'ils réparèrent entièrement, le corps d'Apelle dans un réseau de fil d'or.

PROTOGÈNE, *contemporain d'Apelle.*

Protogène éprouva long-temps une extrême pauvreté : il fut réduit, jusqu'à l'âge de cinquante ans, à ne peindre que sur des navires ; occupation ordinaire aux plus mauvais Artistes de la Grèce, & qui, de nos jours, est en Hollande le partage des barbouilleurs.

Protogène fut sept ans à faire un tableau représentant le chasseur Yalise, fondateur d'une ville dans l'Isle de Rhodes.

Pendant qu'il travailloit à cet ouvrage,

(1) Caïus-Julius Solinus, dans son livre intitulé *Polyphistor*. Cet Auteur vivoit au premier ou au second siècle.

ne pouvant rendre à ſon gré l'écume qui ſortoit de la gueule d'un chien haletant, il jetta de dépit contre l'ouvrage ſon éponge imbibée des couleurs qu'il avoit eſſuyées de ſes pinceaux; il arriva que le haſard en fit plus que tous ſes efforts : l'éponge alla directement frapper contre la gueule du chien, & les couleurs qui en rejaillirent, formèrent une écume admirable, que l'Art n'auroit jamais pu imiter auſſi parfaitement.

La première fois qu'Apelle vit cet excellent tableau, il fut ſi ſurpris & ſi tranſporté d'admiration, que la voix lui manqua tout-à-coup ; enfin revenu à lui-même, il s'écria : — « travail qui paſſe l'effort humain, » chef-d'œuvre de l'Art ! il ne te manque » que ce je ne ſais quoi, ces grâces, que » je donne à tous mes ouvrages ». —

Protogène voulant aſſurer à ſon tableau du *Yalyſè* une durée qui ſurpaſſât celle de tous les ouvrages de peinture, le couvrit de quatre couches différentes, afin qu'à meſure que le temps effaceroit une couleur, il en parût une autre auſſi fraîche que l'ancienne.

Pendant les ſept années qu'il travailla à cet ouvrage, il ne vécut que de pommes de terre bouillies dans l'eau, qui appaiſoient en même temps & la faim & la ſoif : il craignoit qu'une nourriture plus ſuc-

culente ne troublât la vivacité de ses idées, & ne le détournât de son application.

Protogène avoit son attelier à l'extrémité d'un des fauxbourgs de Rhodes, lorsque Démétrius, fils d'Antigone, vint former le siège de cette Ville; la présence des ennemis, au milieu desquels il se trouvoit, & le bruit des armes qui retentissoit à ses oreilles, ne lui firent point quitter sa demeure, ni interrompre son travail. Démétrius apprit avec étonnement la sécurité de ce Peintre, le fit venir, & lui demanda pourquoi il travailloit avec tant d'assurance dans les dehors d'une Ville assiégée: — « Je sais, répondit Protogène, s'armant d'une noble fermeté, » je sais que Dé» métrius fait la guerre aux Rhodiens, & » non pas aux Arts ». —

Démétrius, charmé de cette réponse, fit placer une garde autour de l'attelier de Protogène, afin que l'Artiste, au milieu même du camp ennemi, fût en repos ou du moins en sûreté: ce Prince alloit souvent le voir travailler, & ne se lassoit point d'admirer son application à l'ouvrage, & son extrême habileté.

Démétrius, zélé protecteur des Arts, disoit que, plutôt de souffrir que ses troupes gâtassent les tableaux de Protogène, il aimeroit mieux brûler les portraits de

ſes ancêtres, & même celui de ſon père.

Comme Protogène travailla au milieu de l'armée ennemie à ſon fameux tableau du *Yaliſe*, on diſoit, qu'*il l'avoit peint ſous l'épée*, c'eſt-à-dire, parmi les traits & les armes.

Démétrius ſe vit réduit à brûler le quartier de Rhodes, dans lequel étoit l'*Yaliſe*, ce chef-d'œuvre de Protogène. Le fils d'Antigone auroit bien voulu n'en pas venir à cette cruelle extrémité, afin de ſe procurer un tableau dont il connoiſſoit tout le prix ; mais, contraint par la néceſſité, & ſachant, d'ailleurs, que l'endroit qu'il avoit en vue étoit le plus foible, il alloit donner ordre d'attaquer la Ville de ce côté-là, lorſque des Députés vinrent le trouver de la part des Rhodiens. — « A quoi vous » amuſez-vous, grand Prince, lui dirent-» ils, de vouloir détruire ce quartier avec » le tableau eſtimé de la Grèce entière ? » Qu'y gagnerez-vous, quand vous aurez » tout réduit en cendres ? Vous trouverez » encore des murs de l'autre côté, auſſi re-» doutables que ceux des dehors de notre » place. Ne ſeroit-il pas plus digne de vous, » de nous attaquer par un autre endroit, » & de conſerver ce chef-d'œuvre de notre » Peintre, ou pour vous ou pour nous ? » Si vous l'emportez par la voie qui vous » eſt indiquée, nous ſerons tous à votre

» discrétion, & vous triompherez noble-
» ment, à la face de l'Univers, & de nous &
» de notre *Yalyse*; au-lieu que, si vous
» vous obstinez à brûler le quartier où est le
» tableau, & que vous ayez le mal-
» heur d'échouer contre le reste, prenez
» garde qu'on ne dise dans le monde, que,
» n'ayant ôsé attaquer les Rhodiens d'une
» manière noble & généreuse, vous vous
» êtes amusé à faire la guerre à un Pein-
» tre & à un tableau ». —

Ce discours, qui paroîtroit fort singulier dans le siècle où nous sommes, fit une vive impression sur Démétrius, & lui fournit une belle occasion de faire éclater sa grandeur d'ame. Pressé par Antigone, qui le rappelloit, & craignant d'échouer dans son entreprise, il feignit habilement de tout sacrifier aux Arts, & peut-être même fut enchanté de montrer l'amour qu'il leur portoit: il leva le siège, & se retira (1).

ARISTIDE, *contemporain d'Apelle.*

UN des tableaux de ce célèbre Artiste causoit la plus vive émotion: il représentoit une ville saccagée; l'objet principal étoit une femme expirante d'un coup de poignard reçu dans le sein; un enfant, cou-

(1) V. l'*Histoire ancienne*, par Rollin.

ché

ché à côté d'elle, se traînoit vers ses mamelles, & vouloit chercher la vie entre les bras de sa mère mourante : le sang dont cette malheureuse femme étoit inondée, le poignard qu'on voyoit encore dans son sein, cet enfant que l'instinct de la Nature jettoit entre ses bras, l'agitation, l'effroi, la tendresse de cette mère, qui repoussoit doucement son fils, dans la crainte qu'au lieu de lait il ne suçât du sang, & qui luttoit contre une mort cruelle, en même temps qu'elle paroissoit éprouver les plus vives inquiétudes de l'amour maternel ; tous ces objets rendus avec la dernière vérité, portoient le trouble dans les cœurs les plus insensibles. Aristide fit ce tableau pour donner une juste idée des horreurs de la guerre (1).

(1) Il semble que ce Peintre ait prophétisé ce qui devoit arriver plus de deux-mille ans aprés lui, à Quimper-Corentin, Ville de Bretagne. Voici ce qu'on lit dans l Histoire de France, par Villaret, tom. 8, pag. 427. « Charles de Blois, en 1345, » ayant pris d'assaut Quimper-Corentin, la garnison » & les malheureux habitans, sans distinction de » sexe ni d'âge, furent passés au fil de l'épée. Dans » la foule des morts & des mourans, on trouva un » enfant entre les bras de sa mère égorgée, la bou- » che encore attachée sur le sein de cette infortu- » née, qu'il pressoit de ses lèvres, y cherchant en » vain des restes de lait, confondus avec le sang. Ce » spectacle désarma la férocité du vainqueur : Charles » de Blois fit cesser le carnage ». Si un pareil évé-

Le tableau de Bacchus, ouvrage d'Ariſtide, étoit ſi célèbre dans la Grèce, qu'il avoit paſſé en proverbe: on diſoit ordinairement, *beau comme le Bacchus* (1).

NICOMAQUE, *frère d'Ariſtide, contemporain d'Apelle.*

NICOMAQUE travailloit d'une manière extrêmement expéditive. Etant convenu avec Ariſtrate, tyran de Sicyone, d'embellir de quelques peintures le monument que ce Prince faiſoit élever à la gloire du Poëte Téleſte; & ayant donné ſa parole d'avoir fini l'ouvrage en un temps marqué: il différa tellement à ſe rendre ſur les lieux, après avoir été payé d'avance, que le Prince, fort en colère de ces retardemens, méditoit une vengeance éclatante, lorſque le Peintre arriva enfin peu de jours avant le terme, & s'acquitta de ſa promeſſe avec une habileté & une rapidité qui ſurprirent tout le monde.

---

nement n'étoit point arrivé du temps d'Ariſtide, le Peintre prévoyoit donc tout ce que la guerre peut avoir d'affreux.

(1) De même que le grand Corneille a été cauſe qu'on a dit long-temps en France, *beau comme le Cid.* Ce proverbe eſt même encore en uſage dans quelques Provinces.

ANTIPHILE, *Contemporain d'Apelle.*

Cet Antiphile eſt celui qui, par une baſſe jalouſie, eut la noirceur de calomnier Apelle à la Cour de Ptolomée. Nous le plaçons au rang des Peintres Grecs, quoiqu'il naquît en Egypte. Antiphile eſt l'inventeur du *groteſque*, à prendre ce mot dans la ſignification qu'on lui donne communément pour exprimer quelque choſe de plaiſant & de ridicule. Antiphile s'étant un jour amuſé à charger les traits d'un nommé Gryllus, peut-être peu favoriſé des dons de la Nature, ce portrait fut tellement goûté, qu'on appella *Gryllus*, les caricatures, les repréſentations chargées, & que, par la ſuite, on donna auſſi le même nom à tous les tableaux qui ſe voyoient à Rome, dont les figures pouvoient exciter le rire. C'eſt ainſi que de nos jours on nomme *bambochades*, certaines peintures, & c'eſt encore ainſi que nous diſons une *figure à Calot*, quand elle eſt chargée de quelques ridicules.

CTÉSILOQUE, *fleur. vers le temps d'Apelle.*

Le caractère enjoûé de cet Artiſte ſe faiſoit aſſez connoître par ſes ouvrages, où reſpiroient la gaieté & la bouffonnerie. Il s'aviſa, (pour ne citer qu'une des ſes peintures auſſi groteſques qu'originales) il s'aviſa de repréſenter Jupiter d'une ma-

nière aſſez plaiſante : on voyoit le maître des Dieux coiffé en femme, étendu ſur un fauteuil, & accouchant de Bacchus ; il ſembloit pouſſer les hauts cris, & faiſoit maintes contorſions, tandis que les Déeſſes, comme autant d'accoucheuſes, s'empreſſoient à le délivrer.

SAURIA, *fleuriſſoit vers la* CXIVᵉ. *Olympiade.*

Selon quelques Auteurs, nous devons à ce Peintre l'invention des cadrans ſolaires (1).

CLÉSIDE, *fleuriſſoit vers la* CXVIIIᵉ. *Olympiade.*

La Reine Stratonice, qui, de belle-mère d'Antiochus-Soter, devint ſa femme, même du vivant de Séleucus, ſon premier mari ; la fameuſe Stratonice reçut avec beaucoup de froideur le Peintre Cléſide, qui s'étoit rendu à Ephèſe, où cette Princeſſe tenoit ſa Cour. Cléſide ſe vengea de Stratonice, d'une manière très-piquante, au moins pour une femme qui auroit eû quelque

(1) On aſſûre cependant communément que c'eſt au Philoſophe Anaximène que nous ſommes redevables de cette invention. V. *Hiſtoire des progrès de l'eſprit humain dans les ſciences exactes*, par M. Saverien, pag. 428.

ſentiment de pudeur. Inſtruit des anecdoctes ſecrettes de la vie de cette Reine, il la repréſenta proſtituant ſes charmes à un ſimple pêcheur, dont le bruit public vouloit qu'elle fût amoureuſe. Cléſide n'eut pas plutôt achevé ce tableau, qui étoit de grandeur naturelle, qu'il le cloua pendant la nuit contre une des murailles du port, & ſe ſauva bien vîte à force de rames & de voiles. Le lendemain tous les habitans d'Ephèſe accoururent à ce ſingulier ſpectacle, & chacun d'eux croyoit que la Reine ne tarderoit pas à ſupprimer cet indécent tableau. Mais Stratonice, qui n'étoit nullement ſcrupuleuſe, ſe trouva ſi belle dans cette peinture, qu'elle défendit de l'ôter, ſous peine de ſa diſgrace.

ERIGONUS, *fleuriſſoit vers la* CXVIII^e. *Olympiade.*

Cet Erigonus broyoit les couleurs du Peintre Néalce ; à force de voir travailler ſon maître, & de s'exercer lui-même, il pénétra ſi avant dans les ſecrets de l'Art, qu'il ſe vit en état d'en donner des leçons, de former de bons diſciples, & de faire d'excellens ouvrages.

NICIAS, *fleuriſſoit vers la* CXVIII^e. *Olympiade.*

NICIAS fit un tableau très-eſtimé ;

dont il refusa soixante talens (280000 l.), afin d'en faire présent à sa patrie.

Il travailloit avec tant d'application, que souvent il oublioit de prendre ses repas ; & l'enthousiasme l'empêchant de s'appercevoir de sa distraction, il demandoit le soir à son domestique, *ai-je dîné ?*

Nicias ne peignoit qu'en chantant : comme les ouvrages de cet aimable Artiste se ressentoient de l'agrément de son caractère, Saint-Augustin s'en autorise pour conseiller à tous les Peintres d'être extrêmement guais, & de chanter toujours lorsqu'ils ont le pinceau à la main.

Les Athéniens élevèrent un tombeau à la gloire de Nicias, & lui décernèrent les honneurs de la sépulture, aux dépens du public : marque de considération qu'ils n'accordèrent qu'à leurs plus grands Capitaines.

MÉTRODORE, *fleurissoit du temps de Scipion l'Africain, en la* CL^e. *Olympiade.*

Le Peintre Métrodore étoit un des meilleurs Auteurs de son temps ; il composa un livre très-estimé sur l'Architecture, & on le regardoit dans la Grèce comme un grand Philosophe. Publius-Cornelius Scipion, qui, à la tête des Romains, venoit de subjuguer toute la Macédoine, ayant demandé aux Athéniens un excellent Philosophe,

pour conduire l'éducation de ses enfans (1), & un habile Peintre, pour travailler aux ornemens de son triomphe; les Magistrats d'Athènes lui présentèrent Métrodore, en l'assurant qu'il avoit trouvé dans un seul homme les deux personnes qu'il cherchoit.

LALA, *fille Grecque, fleurissoit à Rome, 33 ans avant Jésus-Christ.*

Le beau sexe a de tout temps cultivé les Arts. Lala, Grecque d'origine, & qui vécut en Italie, s'est distinguée dans la Peinture. Elle sculptoit très-délicatement en ivoire, & fit de cette manière plusieurs portraits.

Les talens de cette Artiste, justement applaudis, engagèrent les Grecs à lui élever une statue, qui est parvenue jusqu'à nos jours (2).

Lala demeura toujours vierge, & ne voulut jamais se marier: elle disoit, pour excuser sa conduite, que le trouble des passions, & que les embarras d'un ménage, causoient des distractions qui pouvoient éteindre le feu du génie.

(1) Scipion, surnommé l'*Africain*, & l'autre qui mérita le surnom d'*Asiatique*. Quelle gloire pour le Peintre Métrodore, d'avoir eu de pareils Elèves!

(2) On la voit à Rome dans le Palais Justiniani.

MARCUS LUDIUS, *fleuriſſoit l'an du monde....*

Quoique le nom de ce Peintre ſoit tout-à-fait latin, il naquit pourtant dans l'Etolie, Province de la Grèce. Il vint à Ardée, Ville d'Italie, où il enrichit de très-belles peintures le Temple de Junon. Enchantés de ſes talens, les Habitans de cette Ville le reçurent au nombre de leurs citoyens; &, non-contens de payer ſon travail par des préſens conſidérables, ils firent mettre au bas de ſes peintures, une inſcription honorable, en vers latins, & gravée ſur une table de marbre: en voici la traduction en vers François:

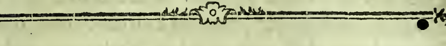
C'eſt Marcus Ludius, qui, né dans l'Etolie,
De ces nouveaux tréſors vint orner l'Italie,
Et dans ce Temple auguſte, à la Reine des cieux,
Conſacrer de ſon art les traits ingénieux:
Ardée avec tranſport honore ſa mémoire,
Et les ſiècles futurs ne taîront point ſa gloire (1).

---

(1) Ces vers ſont de Durand, Auteur d'une *Hiſtoire du dix-huitième ſiècle*, & qui nous a donné une excellente traduction du trente-cinquième livre de Pline, ſous le titre d'*Hiſtoire de la Peinture ancienne* ouvrage accompagné de notes ſavantes, qu'on ne peut trop lire. Cet Auteur n'eſt point dans le Dictionn. des Grands-Hommes, *édit.* Le Jay, 1772.



PEINTRES LATINS.



TURPILIUS, *fleuriſſoit avant Auguſte.*

TURPILIUS, Chevalier Romain, ne dédaigna point de manier le pinceau, & peignoit de la main gauche; il eſt le premier en qui l'on ait remarqué cette ſingularité.

ARELLIUS, *fleuriſſoit avant Auguſte.*

Malgré tous ſes talens, Arellius ſe fit généralement mépriſer : ſans ceſſe engagé dans quelque intrigue amoureuſe, avec toutes ſortes de femmes, il aimoit toujours la dernière plus que les précédentes, & s'en ſervoit comme d'un nouveau modèle, même lorſqu'il avoit à repréſenter les ſujets les plus graves, où l'on ne voyoit que des Dieux & des Déeſſes. En parcourant ſes tableaux, on y retrouvoit & on y reconnoiſſoit parfaitement toutes ſes maitreſſes, ou plutôt toutes les courtiſanes de Rome (1).

(1) Nous avons obſervé, pag. 13, que les Pein-

On le chargea de peindre plusieurs Déesses dans un des Temples de Rome : &, selon sa coutume, il ne manqua pas de prendre pour modèles des femmes prostituées. Quoique ces tableaux fussent excellens, le Sénat informé de la manière indécente dont ils avoient été composés, ordonna qu'on les effaçât entièrement, comme ayant une origine prophane.

MARTIA, *Dame Romaine, fleurissoit vers l'an 3920.*

Cette fille du célèbre & savant Marcus Varron, se distingua dans la carrière des Beaux-Arts. Elle conserva soigneusement sa virginité, afin de s'adonner plus tranquillement à la peinture. Ses mœurs étoient si pures, que, quoique son pinceau eût pu rendre de grands sujets, elle ne voulut jamais peindre des hommes, parce que

tres modernes ne se font point scrupule de suivre le même usage. Voici ce qu'on trouve dans un livre fort rare, & qui vient à l'appui de ce que nous avons déja dit : « Pendant que j'étois à Rome, » je découvris une intrigue entre un Moine & une » Nonne, par deux peintures où ils étoient tous » deux tirés ; le Moine étoit représenté comme un » Saint-Antoine, & la Nonne comme une Cathe» rine de Sienne ; ils en devoient faire un échange, » afin d'entretenir leur passion, sous ce masque de » dévotion ». *Lettres touchant l'état présent d'Italie, en* 1687, Cologne, pag. 146.

l'usage de son temps étoit de représenter le corps humain sans aucune draperie (1).

ANTISTIUS, *fleurissoit sous Auguste.*

Elevé par son mérite aux premières places de la République, Antistius ne peignoit que pour son plaisir, & ne travailloit qu'en miniature : il fut Préteur, & ensuite Proconsul de la Province Narbonnoise. Les Lettres & les Arts faisoient toutes ses délices ; il refusa le Consulat, afin de pouvoir les cultiver plus tranquillement.

Lorsqu'une basse adulation engagea le Sénat de proposer une loi, par laquelle il seroit déclaré que chaque Sénateur feroit à son tour la garde auprès de la personne d'Auguste ; Antistius ne s'y opposa point ; il se contenta de dire : — « Pour ce qui » est de moi, il se présente une difficulté, » c'est que je m'endors facilement, & puis » que je ronfle avec bruit : deux raisons » qui ne me permettent pas, comme vous » voyez, de veiller auprès de César ». —

AMULIUS, *vivoit sous Néron.*

AMULIUS travailloit à Fresque, & ne daignoit prendre le pinceau que pendant quelques heures de la journée, & toujours avec une gravité ridicule, ne quittant ja-

(1) *Choix des Mercures*, tom. 5.

mais la *toge* ou longue robe, quoiqu'il fût obligé de ſe guinder ſur des échaffauds.

METHODIUS, *fleuriſſoit à Conſtantinople, l'an de J. C. 845.*

METHODIUS ſortit du cloître pour être nommé Patriarche de Conſtantinople; &, ſelon toute apparence, ne manioit le pinceau que pour ſe délaſſer de ſes différentes occupations. De malheureuſes circonſtances, dont les Hiſtoriens n'ont point parlé, le firent tomber entre les mains d'un Roi des Bulgares (1). Methodius voulant convertir ce Prince payen, agit d'abord en Miniſtre zélé du vrai Dieu; mais voyant que le ſuccès ne répondoit point à ſes eſpérances, il eut recours à ſon talent pour la peinture: il repréſenta le *Jugement univerſel*, & rendit avec tant de force les tourmens, le déſeſpoir des damnés, que le Roi des Bulgares, ayant vu ce tableau, en fut effrayé, & ſe convertit auſſitôt à la foi chrétienne, ainſi qu'un grand nombre de ſes ſujets (2).

(1) Il s'agit, ſans doute, de la petite Bulgarie, Province de la Turquie Européenne: Sophie en eſt la Capitale. Les anciens Rois Bulgares réſidoient à Nicopoli, Ville ſituée aux bords du Danube.

(2) Voyez le trait que nous avons rapporté concernant la Ruſſie, & qui eſt preſque le même que celui-ci. Parag. VII, p. 37.



PEINTRES MODERNES (*).

PEINTRES ITALIENS.

CIMABUÉ, *né à Florence l'an 1230, mort en 1300.*

On ne ſauroit diſputer à Cimabué la gloire d'avoir tiré la Peinture de l'extrême barbarie où elle étoit plongée depuis pluſieurs ſiècles ; & c'eſt en Italie qu'arriva cette heureuſe révolution, qui, changeant bientôt la face de la terre, amena par dégrés le règne des Arts & des Lettres. Ainſi la Peinture doit être regardée comme une des principales cauſes du goût & des ſciences, qui diſtinguent actuellement les peuples de l'Europe.

(*) Depuis Cimabué, vers l'an 1230, juſqu'à nos jours. Comme il exiſte encore à Florence des peintures beaucoup plus anciennes que celles de Cimabué, des Auteurs en concluent (entr'autres le Comte Malvoiſia) que Cimabué n'eſt point le reſtaurateur de la Peinture, ainſi que le prétendent les Florentins. V. *Voyage d'Italie*, par François Deſeine, tom. 1, pag. 328.

Quelques Peintres Grecs donnoient encore une foible idée du mérite de leurs prédéceſſeurs : la patrie des Protogène & des Apelle ne pouvoit dégénérer tout-à-coup. Le Sénat de Florence manda les plus fameux ; il étoit loin de ſoupçonner que l'ouvrage peu important qu'il vouloit faire entreprendre, dût renouveller en Europe les ſiècles brillans dont s'honoroit jadis la Grèce. Voilà comme les plus petites cauſes amènent ſouvent les plus grands effets. O Princes! ô Rois! ne négligez rien de tout ce qui peut contribuer au bonheur de vos Etats: la moindre tentative vous comble d'une gloire à laquelle vous n'ôſiez vous attendre.

Cimabué examina le travail des Peintres Grecs appellés à Florence, & ſurpaſſa dans peu les efforts de ſes maîtres. Comme la Peinture à l'huile étoit inconnue de ſon temps, il ne peignoit qu'à freſque & en détrempe. Ses ouvrages parurent admirables, en comparaiſon de ceux qu'on voyoit alors. Un de ſes tableaux fut trouvé ſi parfait, que, quand on voulut le placer dans l'égliſe de *Sancta Maria novella*, de Florence (Sainte Marie nouvelle), on le porta en pompe par les rues, au ſon de divers inſtrumens, & au bruit des acclamations de tout le peuple (1).

(1) Releverons-nous davantage la gloire de Ci-

Charles d'Anjou, Roi de Sicile, étant venu à Florence pendant que Cimabué travailloit à ce tableau, dans une maiſon ſituée près des portes de la Ville, deſira de voir un ouvrage dont la renommée parloit avec tant d'éloges. Comme ce Prince, dans la viſite qu'il rendit à Cimabué, fut ſuivi d'une foule étonnante de peuple, qui faiſoit retentir les airs de mille cris de joie, on a, depuis cet évènement, nommé le quartier où logeoit Cimabué, *il Borgo allegri* (le Bourg de l'allégreſſe), nom qu'il conſerve encore, quoiqu'il ſoit préſentement renfermé dans l'enceinte de la Ville.

GIOTTO (*), *né dans un Bourg près de Florence, en 1276, mort l'an 1336.*

LE Giotto, fils d'un ſimple Laboureur, & dont Cimabué fit ſon élève, après l'avoir vu deſſiner en gardant les moutons, dût à ſon mérite la gloire de ſe faire chérir des Rois & de pluſieurs Papes, qui, ſans ſes talens, auroient ignoré ſon exiſtence. Le Giotto eut ſa bonne part de la vanité qui n'anime que trop ſouvent la plupart des Artiſtes: à l'exemple de Parrhaſius, il

mabué, le reſtaurateur de la Peinture, en diſant qu'il étoit Gentilhomme

(*) Il étoit auſſi Sculpteur & Architecte.

écrivoit au bas de ses ouvrages son nom en lettres d'or.

Le Pape Benoît IX, voulant avoir à Rome un habile Peintre, envoya quelqu'un à Florence, chargé de lui rapporter un tableau de chaque Artiste qui étoit dans cette Ville, alors la seule où la Peinture fût cultivée avec quelque soin. Le Saint-Père se proposoit de juger par lui-même du mérite de l'Artiste qu'il devoit préférer. On ne manqua pas de s'adresser au Giotto, qui, prenant une feuille de papier, en présence de l'Envoyé du Pape, fit d'un seul trait de crayon ou de plume, un *O* aussi rond que s'il l'eût tracé avec le compas. « — Portez » cela au Pape, dit-il ensuite à l'Emissaire » Romain, & assurez-le que vous m'avez » vu travailler. — Mais c'est un tableau que je » vous demande, lui répondit on. — Allez, » répliqua Giotto; je vous proteste que sa » Sainteté sera contente ». — Les espérances du Peintre ne furent point trompées. Benoît IX admira cette façon singulière de faire connoître ses talens, & préféra le Giotto à tous ceux qui avoient fait les plus grands efforts pour obtenir son suffrage.

L'*O* du Giotto donna lieu à ce proverbe Italien, qui se dit encore de nos jours, lorsqu'on veut faire entendre qu'un homme est extrêmement stupide : *tu sei piu rondo*

che

che l'O del Giotto, (tu es plus rond que l'O du Giotto) [1].

Perrault, voulant diminuer le mérite de ce trait du Giotto, assûre que Ménage lui a dit avoir connu un Moine, qui, sans être Peintre, faisoit non-seulement d'un seul trait de plume un O parfaitement rond, mais qui, en même temps, y mettoit un point justement dans le milieu (2).

On trouve dans les Contes de Bocace, un trait de la vie du Giotto, qui peut être placé dans notre ouvrage. Ce Peintre n'avoit point à se louer de la Nature; un certain Docteur en Droit, son compatriote, étoit dans le même cas. Comme ils revenoient ensemble de la campagne, ils furent surpris par une pluie abondante, qui les auroit empêché de se rendre à la Ville, si un bon paysan ne leur avoit prêté à chacun un vieux manteau & un large chapeau si garni de pièces, qu'on pouvoit le comparer à celui de *Fortunatus*. Equipés de la sorte, nos gens se remirent en chemin, sans craindre que la pluie ou la boue gâtât leur burlesque accoûtrement. Pendant la

(1) Nous avons un proverbe François, qu'on applique dans les mêmes circonstances: *il a l'esprit pointu comme une boule.*

(2) Parallèle des Anciens & des Modernes.

route, le Docteur voyant ſon compagnon pour le moins auſſi crotté, auſſi mouillé qu'il l'étoit lui-même, voulut le plaiſanter de la triſte figure qu'il faiſoit alors. — » Croyez-vous, Giotto, lui dit-il, en riant, » que, ſi nous rencontrions à préſent un » étranger qui ne vous eût jamais vu, il » vous prît pour le plus excellent Peintre » du monde? — Oui, reprit le Giotto, qui cherchoit à ſe moquer à ſon tour de la mauvaiſe mine du Docteur, » Oui, Monſieur, » il rendroit juſtice à mes talens, s'il pou» voit ſe douter, en vous regardant, que » vous ſavez ſeulement votre A B C ». —

La République de Florence, afin de donner au Giotto une marque particulière d'eſtime, fit placer ſur ſon tombeau ſa figure en marbre.

SIMON (*Simone*) MEMMI, *né à Sienne l'an 1285, mort en 1345.*

LE principal talent de Memmi étoit pour les portraits. Il peignit celui de la belle Laure, maitreſſe de Pétrarque, Poëte célèbre, dont il étoit fort eſtimé. Selon toute apparence, Memmi fut le premier qui, ne pouvant donner aſſez d'expreſſion à ſes figures, s'aviſa de faire ſortir de grands rouleaux d'écriture de leur bouche, ſur leſquels on liſoit ce qu'elles n'exprimoient

que foiblement. Memmi repréſenta de la ſorte le Diable chaſſé par Saint-Reinier; & lui mit cet écriteau dans la bouche: *Ohi me! non poſſo più*, (hélas! je n'en puis plus.)

CALANDRIN, *vivoit à Florence vers l'an 1350.*

Les hiſtoires plaiſantes que nous allons raconter, & dont le Peintre Calandrin fut le héros, pourront prouver que les eſprits crédules, & les gens qui en abuſent, ont de tous temps été communs (1).

Calandrin ſe diſtingua beaucoup plus à Florence, par ſon extrême ſimplicité, que par le mérite de ſon pinceau. Contre l'ordinaire des gens bornés qui ne ſe plaiſent que dans la compagnie de ceux qui leur reſſemblent, il s'étoit lié de bonne-foi avec deux Peintres auſſi enjoués que ſpirituels, dont l'un ſe nommoit le Bruno, & l'autre Bu-

(1) Nous avons tiré du *Décaméron* de Bocace, tout ce qui regarde le Peintre Calandrin. Peut-être que des gens trop délicats nous blâmerons d'avoir quelquefois puiſé dans des contes; mais comme d'autres perſonnes auroient pu nous reprocher d'avoir oublié ces mêmes traits plaiſans, attribués à des Peintres, nous avons cru devoir les rapporter, puiſque nous courrions toujours riſque d'être blâmés, quelque parti que nous euſſions pris. D'ailleurs, nous déclarons quelles ont été nos ſources; nous ne cherchons donc point à ſurprendre le Lecteur.

famalque ; mais, ce qui n'arrive que trop communément aux gens d'eſprit, les deux prétendus amis ne voyoient le pauvre Calandrin que pour ſe divertir de ſa bétiſe & lui jouer ſouvent de nouveaux tours.

Ils s'aviſèrent, entr'autres eſpiégleries, de lui perſuader qu'on trouvoit auprès de Florence de petites pierres noires, par le moyen deſquelles on pouvoit ſe rendre inviſible. Calandrin brûle auſſitôt du deſir de ſe procureur un tel tréſor, qui, ſelon ſes idées extravagantes, va le mettre à même d'entrer chez les banquiers ſans être vu & d'y prendre tout l'argent dont il aura beſoin. Il ſe flatte encore qu'avec ce précieux taliſman, il ira ſe bien régaler dans les cabarets, & ne ſera plus ſoumis au déſagréable uſage d'être arrêté à la porte pour le paiement.

Le Bruno & Buſamalque lui promettent des avantages plus grands, & s'offrent à l'accompagner dans ſes recherches, afin, diſent-ils, de partager ſa bonne-fortune. Nos deux fourbes décident que le point-du-jour ſera le moment le plus favorable, ſous prétexe de n'être point détournés par quelque curieux indiſcret ; mais, bien plutôt, pour mieux réuſſir dans leur deſſein.

Notre Peintre crédule, au comble de la joie, les ſuit aux environs de Florence, & imagine, dans la crainte de manquer le

trésor qu'il brûle d'avoir, de se charger de toutes les pierres noires qu'il trouvera dans son chemin. Les deux amis alloient derrière, & feignoient de temps-en-temps de ramasser quelque chose. Calandrin, les blâmant de leur indolence, remplissoit toutes ses poches; ne sachant plus enfin où mettre les cailloux qui se présentoient à chaque pas, il forma de son manteau une espèce de sac, & le combla de tout ce qu'il crut lui convenir. Les deux amis, le voyant plier sous le poids de sa charge, jugèrent qu'il étoit temps de revenir à la Ville. Alors l'un demande à son compagnon ce qu'est devenu Calandrin? Celui-ci, qui le voyoit très-bien, feint de regarder de côté & d'autre, & répond d'un air étonné, qu'il ne sait où il est. — « Je gage, dit Bufamalque, affectant un ton d'humeur, « je » gage qu'il s'en est retourné à la Ville, & » qu'il se moque maintenant de notre sotte » complaisance ». — Calandrin écoute ces discours, ne doute point qu'il a le bonheur d'avoir ttouvé la merveilleuse pierre, & se décide à s'en aller promptement chez lui, sans rien dire à ses amis. — « Calan- » drin est un misérable, reprend le Bruno; » devoit-il agir de la sorte? C'est un fa- » quin, un imbécile, je lui ai toujours connu » mille défauts. Que n'est-il ici! Je lui enver- » rois volontiers cette pierre aux talons ». —

Et en même temps, il la lui jette par les jambes : Bufamalque en lance une autre au dos de Calandrin, qui se console du mal qu'il ressent par la certitude d'être invisible.

Conduit de la sorte à coup de pierres, notre imbécile arrive chez lui, où les deux Peintres qui se jouoient de sa crédulité, jugèrent à propos de le laisser un moment. La femme de Calandrin, en le voyant rentrer, s'avisa, pour son malheur, de crier contre son mari de ce qu'il avoit fait une promenade si longue, au-lieu de se mettre dès le matin à l'ouvrage. Notre Peintre, ne pouvant se dissimuler qu'il n'est plus invisible, s'imagine que sa femme en est cause, se jette sur elle & la maltraite cruellement. Les cris de cette pauvre femme attirent le Bruno & Bufamalque ; ils séparent les combattans & tâchent de rétablir la paix dans le ménage. Leur médiation ayant enfin réussi, ils paroissent étonnés de l'énorme quantité de pierres qu'ils apperçoivent au milieu de la chambre, & demandent à Calandrin s'il veut bâtir une maison de tous les matériaux qu'il a rassemblés. L'imbécille Peintre ne peut leur répondre, tant il est fatigué d'avoir battu sa femme, & tant il est accablé du fardeau qu'il vient de porter. — « Vous avez raison de » n'ôser nous parler, reprend Bufamalque,

» vous devez être honteux de nous avoir quit-
» tés ſi vîte pour venir battre votre chère
» moitié. — « Ah ! mes amis, s'écrie Calandrin d'un voix entrecoupée de ſanglots, « ne me faites point de reproches,
» je ſuis aſſez à plaindre ; j'étois au com-
» ble de mes vœux, je poſſédois la pier-
» re qui rend inviſible ; mais cette mal-
» heureuſe en a détruit tout le pouvoir.
» Qu'on a bien raiſon de dire que les fem-
» mes, en certain temps, gâtent ſouvent les
» meilleures choſes, & leur font perdre
» toute la vertu qu'elles poſſèdent » ! —

Ce ne fut pas la ſeule miſtification qu'éprouva le trop crédule Calandrin; ſon peu d'eſprit le rendit pluſieurs fois le jouet de la malice de le Bruno & de Buſamalque. En voici un nouvel exemple. Calandrin alla un jour tout ſeul à ſa maiſon de campagne, & fit tuer un cochon, qu'il engraiſſoit depuis long-temps, afin de le conſerver ſalé, pour les beſoins de ſon ménage. Le Bruno & Buſamalque, inſtruits de cette excellente proviſion, ſe rendirent chez leur ami, & lui conſeillèrent de la vendre ſecrettement, de ſe divertir avec eux de l'argent qu'il en retireroit, & de dire à ſa femme qu'on la lui avoit dérobée. Mais ils eurent beau faire ; pour le coup, leur éloquence fut en pure perte. Piqués de n'avoir pu

réussir, ils résolurent de s'approprier entièrement le cochon, dont ils ne vouloient d'abord se contenter que d'une petite partie. L'un d'eux vint inviter Calandrin à se rendre au cabaret, où ils se proposoient, lui dit-il, de le bien régaler, sans lui faire payer son écot : la partie fut acceptée avec plaisir. Calandrin, aussi avare qu'ivrogne, but comme un homme agité de ces deux passions, qui trouve *gratis* l'occasion de se satisfaire. Après la séance, nos malins espiégles l'accompagnèrent jusques chez lui; &, tandis qu'il leur balbutioit son remercîment, ils trouvèrent le moyen de décrocher le cochon, & de l'emporter sans être apperçus; (l'un amusoit Calandrin, tandis que l'autre agissoit.) Le lendemain, les fumées du vin étant dissipées, il ne tarda point à connoître la perte qu'il avoit faite, & courut en informer ses deux confrères, qui la savoient encore mieux que lui-même. — » On m'a volé mon cochon, leur cria-t-il, presque la larme à l'œil. — « Bon, notre » ami, lui dit Bufamalque, vous commencez à merveille! Continuez toujours de » même, afin de faire croire qu'on vous » a réellement volé. — Cela n'est que trop » vrai. Ce qui me désespère le plus, c'est » que je ne sais comment persuader ma » femme du malheur qui m'arrive ». —

Après avoir long-temps trouvé que Ca-

landrin jouoit fort bien ſon rôle, ils parurent enfin ne plus avoir de doute ſur ſa ſincérité. Le Bruno ſe chargea de compoſer certaines pilules, qu'on feroit prendre à tous ceux qu'il ſoupçonneroit, & aſſura que le voleur ne pourroit avaler la ſienne, tant il la trouveroit amère. Calandrin, enchanté, donna encore de l'argent à l'auteur de cette belle invention, pour acheter les drogues qui devoient entrer dans les merveilleuſes pilules. Elles furent bientôt préparées : elles étoient de gingembre, hors deux ſeulement qui n'étoient pétries que d'aloès, & recouvertes de ſucre comme les autres. Calandrin raſſembla tout ſon voiſinage & le pria de vouloir bien ſe prêter à l'épreuve. On y conſentit, chacun étant charmé de ſe juſtifier. Le Bruno ſe mit auſſi-tôt à diſtribuer ſes pilules. Quand ce vint au tour de Calandrin, il lui donna l'une de celles qui n'étoient que d'aloès, & dont le goût déteſtable ne tarda point à faire ſon effet. — « C'eſt peut-être un » accident qui vous oblige de cracher, dit » au Peintre ſon ami prétendu : il faut vous » en donner une autre. » — Alors les grimaces redoublèrent, & le pauvre diable eut bien de la peine à la garder un ſeul inſtant dans ſa bouche. — « Eh quoi ! vous vous » volez vous-même, s'écria le Bruno ; c'eſt » ſans doute pour faire des préſens à cer-

» taine courtisanne, dont on m'a dit que » vous étiez amoureux. Nous ne serons » plus vos dupes ; &, comme nous avons » pris beaucoup de peines, Busamalque & » moi, à composer le charme dont nous » venons de faire usage, il est juste que » vous nous donniez deux paires de cha- » pons ; sinon, ne trouvez pas mauvais que » nous informions votre femme de tout ce » qui s'est passé ». — Calandrin eut beau jurer que le charme étoit un imposteur, & qu'il ne s'étoit point dérobé son cochon ; l'on trouva qu'il s'y prenoit à merveille pour cacher son manége. Voyant tous ses efforts inutiles, & qu'ils ne servoient même qu'à le faire paroître plus coupable, il aima mieux donner les chapons, plutôt que de s'exposer aux reproches de sa femme.

On va voir jusqu'à quel point le Peintre Calandrin poussoit la crédulité ou plutôt la bétise. Le Bruno & Busamalque, toujours associés pour se divertir aux dépens de leur imbécille confrère, & mécontens de n'en avoir pu tirer quelque nouveau régal, dont ils étoient sans cesse fort friands, surtout lorsqu'il ne leur en coûtoit rien, résolurent de lui jouer un tour qui surpassât tous les autres, & les mît à même de faire bonne-chère, sans bourse délier. Afin de mieux réussir dans la pièce qu'ils médi-

toient, ils ſe joignirent à un autre Peintre nommé Nello, pour le moins auſſi ruſé, auſſi fourbe à lui tout ſeul, qu'ils l'étoient tous les deux enſemble. Après s'être conciliés, ils ſe rendirent un matin aux environs de la maiſon de celui dont ils vouloient faire encore une dupe, & ſe tinrent à quelque diſtance les uns des autres. Calandrin, en ſortant de chez lui, rencontra Nello, qui lui dit, en l'abordant. — « Qu'a-» vez-vous, notre ami? Avez-vous été ma-» lade cette nuit? Vous n'êtes plus le » même homme. — Que voulez-vous dire? » Je me porte à merveille. — Dieu veuille » que je me trompe! Mais vous me paroiſ-» ſez bien changé ». — Nello s'éloigne à ces mots. Calandrin tout conſterné, quoiqu'il ne ſente aucun mal, pourſuit ſon chemin, & trouve à dix pas de-là ſon ami Buſamalque, qui s'écrie dés qu'il l'apperçoit: — « O ciel! qu'eſt-ce que cela » ſignifie? Vous me paroiſſez moribond ». —

Calandrin commence à croire qu'il a pour le moins la fièvre, lorſque le Bruno étant ſurvenu, lui dit d'un air effrayé: — « Pou-» vez-vous donc vous expoſer à ſortir ſeul » dans l'état où vous êtes? Il ſemble que » vous ſoyez prêt à rendre l'ame ». — Calandrin, voyant que tant de gens le trouvent malade, croit qu'il l'eſt effectivement. — » Que ferai-je, mes amis? demande-

» t-il d'un air déja tout troublé. — Je vous » conſeille, répond l'un de nos trois four- » bes, de retourner promptement chez vous, » de vous mettre bien vîte au lit, & de » vous tenir chaudement ». — La pauvre dupe ſuivit ce conſeil ; & ſes prétendus amis l'accompagnèrent charitablement, dans la crainte, diſoient-ils, qu'il ne lui prît une foibleſſe en chemin. Calandrin arrive chez lui, tout pâle des appréhenſions que lui donnent les approches de la mort, & ſoutient à ſa femme qu'il eſt réellement très-mal.

Contre-faiſant l'ami zélé, Bufamalque s'agite, s'empreſſe & s'offre d'aller chercher le plus habile Médecin de Florence. Ses ſoins généreux ſont acceptés ; il vole, en effet, chez un célèbre Médecin, qui avoit le mot, & vouloit bien ſe prêter à la plaiſanterie. Le Docteur n'a pas plutôt conſidéré le malade imaginaire, qu'il lui dit : — « Voulez-vous ſavoir la vérité ? » votre mal eſt une groſſeſſe ». — Notre Peintre faillit à mourir d'effroi, en apprenant cette étrange nouvelle. — « Malheu- » reux que je ſuis, s'écrioit-il en ſanglot- » tant, que vais-je devenir ? Comment ac- » coucherai-je ? » — Les extravagances qui lui échappèrent, contraignirent ſa femme à ſortir de la chambre, & à ne point ſe mêler de la comédie qu'elle voyoit bien qu'on

ſe propoſoit de jouer. Pour Calandrin, il ne ceſſa de ſe lamenter, jusqu'à ce que le Docteur lui eût promis de compoſer un breuvage, qui le tireroit d'affaire en peu de jours, ſon mal ayant été connu aſſez à temps pour y remédier; mais il ajoûta qu'il falloit ſe réſoudre à faire une certaine dépenſe, parce que le breuvage devoit être le réſidu de ſix chapons, & des drogues les plus chères. — « Je ferai tout ce que » vous voudrez, s'écria Calandrin, à con- » dition que je n'accoucherai point. » — A ces mots, il remit à Buſamalque l'argent néceſſaire pour acheter les ſix chapons, & lui donna encore trois ducats, pour les autres dépenſes. Le breuvage ne manqua pas d'être efficace. Calandrin, charmé d'en avoir été quitte pour la peur, ſortit du lit, & alla publier par-tout que ſon Médecin l'avoit empêché d'accoucher.

BONAMICO *ou* BUFAMALQUE, *né à Florence, vivoit vers l'an 1350.*

D'après ce que nous venons de dire, on doit ſe former une idée du caractère de Buſamalque. Chargé de peindre quelques tableaux dans un Couvent de filles à Florence, il s'y préſenta un jour aſſez mal vêtu; les Religieuſes, ne le connoiſſant que de réputation, lui demandè-

rent pourquoi le maître ne venoit pas lui-même travailler ? — « Il arrivera bientôt, répondit-il ». — Quand elles furent parties, il forma une figure bisarre composée de deux chaises & d'un pot placé au-dessus ; couvrit le tout d'un manteau & d'un chapeau, & tourna cette espèce de figure du côté de l'ouvrage. Les Religieuses revinrent bientôt après, & furent très-étonnées de voir ce ridicule fantôme. — » Voilà le maître que vous demandiez, leur dit-il ». — La plaisanterie leur ouvrit les yeux, & leur apprit à ne point juger d'un homme par son habit.

Un des amis de ce Peintre, nommé le Bruno (1), vint un jour le consulter sur le moyen de donner plus d'expression aux sujets qu'il devoit traiter. Bufamalque lui dit, en plaisantant, qu'il n'avoit qu'à faire sortir les paroles de la bouche de ses figures, par des rouleaux où elles seroient écrites. Le Bruno crut de bonne-foi cet avis, & mit dans la suite ce bisarre expédient en usage. Un grand nombre de Peintres imi-

(1) C'est le même dont il est parlé dans les aventures de Calandrin. Il est à-peu-près fait mention de ce trait dans l'Histoire de France, par Villaret, tom. 11, pag. 139.

tèrent non-ſeulement le Bruno (1), mais voulant encore enchérir ſur lui, ajoutèrent des réponſes aux demandes que faiſoient les perſonnages de leurs tableaux: ainſi les figures qu'ils peignoient, faiſoient entr'elles une eſpèce de converſation (2).

ANTOINE (*Antonio*), *dit* TOGNONE, *né à Vicence, mort en 1383.*

Le ſurnom de *Tognone* fut donné à cet Artiſte à cauſe de ſa grande taille. Devenu aſſez bon Peintre, pour le temps où il vivoit, Tognone s'apperçut que la fortune ne ſecondoit point ſes talens; de dépit il quitta pour toujours le pinceau, & ſe fit ſoldat (3).

SPINELLO ARETINO, *né dans la Ville d'Arezzo, l'an 1328.*

SPINELLO repréſenta la chûte des mauvais Anges, & peignit Lucifer ſous la forme d'un monſtre ſi hideux, qu'il en

(1) Simon Memmi, quelque temps auparavant, avoit employé cette ridicule idée. V. ci-deſſus, pag. 242.

(2) Nous en avons donné un exemple. V. Parag. XVII, pag. 122.

(3) *Abeced. pittor.* pag. 84.

fut lui-même épouvanté. Cette horrible image le ſuivoit par-tout & l'agitoit juſques dans ſon ſommeil. Une nuit, entr'autres, que ſon imagination en déſordre le livroit à mille ſonges affreux, il crut appercevoir le Diable, tel qu'il étoit dans ſon tableau, qui lui demanda d'une voix menaçante s'il l'avoit vu, pour le peindre d'une manière auſſi effroyable. Le pauvre Spinello, glacé d'horreur, penſa mourir dans l'inſtant qu'il eut cette viſion fantaſtique, dont il ne voulut jamais mettre en doute la réalité. Depuis ce rêve étrange, il eut toujours l'œil égaré, & la raiſon troublée.

ANDRÉ (*Andrea*) ORCAGNA, *né à Florence l'an 1329, mort en 1389.*

ORCAGNA, étoit tout-à-la-fois Poëte, Sculpteur, Peintre & Architecte. Il peignit le *Jugement univerſel*, & affecta de repréſenter ſes amis dans la gloire du Paradis; & ſes ennemis, dans les flammes de l'enfer.

CATHERINE (*Catherina*) NEGRI *ou* VIGRI, *née à Bologne l'an 1413, morte en 1463.*

On admire de cette Artiſte, qui a le bonheur de groſſir le catalogue des Saints, une

une image de l'Enfant-Jésus, à laquelle on attribue le don des miracles. Catherine Vigri mena une vie exemplaire. Ses vertus lui ont mérité d'être canonisée par le Pape Clément XI, en 1712 : elle est connue sous le nom de *Sainte-Catherine de Bologne*.

Son corps est conservé avec grand soin dans le Couvent des Religieuses qu'elle a fondées; & il est toujours environné d'un grand luminaire: on le voit sous un Autel au travers d'une grille : elle est assise dans un fauteuil, revétue des habits de son Ordre; elle a une couronne sur la tête, & des bagues de diamants aux doigts (1). On dit qu'on lui coupe les cheveux tous les ans, & les ongles tous les mois.

PAOLO MAZZOCHI, *surnommé* UCCELLO, (*) *né à Florence, l'an 1389, mort en 1472.*

UCCELLO, s'appliquoit avec ardeur à peindre un tableau sur lequel il fondoit sa

(1) *Voyage d'Italie*, par François Deseine, t. 2. *Voyez* aussi celui de M. de la Lande, tom. 2, pag. 66, & celui du Père Labat, tom. 2, pag. 337. Le Père Labat dit que cette Sainte tient un livre d'une main, qu'on croit être les *Statuts* de son Ordre. Duval, tout au contraire, dit que cette main est posée sur un oreiller. V. *Description de l'Italie*, imp. en 1656.

(*) Le surnom de cet Artiste signifie qu'il excelloit à peindre les oiseaux. V. *Serie deglie Uomini*

réputation, & travailloit dans le plus grand ſecret, ſans vouloir même que ſes amis approchaſſent de ſon attelier. Quand le tableau fut achevé, Uccello s'empreſſa de le montrer à tout le monde; mais Donatello, fameux Sculpteur, cherchant à lui faire ſentir qu'il avoit eu tort de ne conſulter perſonne, lui dit: — Tu découvres ton ta» bleau, lorſque tu devrois le cacher ». —

Cet Artiſte peignit les quatre élémens ſous des figures allégoriques: les poiſſons étoient la mer; la taupe repréſentoit la terre; la ſalamandre, le feu; & le caméléon, l'air: mais, n'ayant jamais vu de caméléon, il s'aviſa de lui donner la forme d'un chameau, qui, ouvrant la bouche, paroiſſoit humer l'air.

THOMAS, (*Thommaſo*) GUIDI, *dit* MASACCIO, *né dans le territoire de Florence, l'an 1402.*

CET Artiſte menoit la vie la plus ſolitaire, afin de ſe livrer davantage à l'étude de la peinture, dont il faiſoit ſon unique occupation. Preſque toujours renfermé, il ne voyoit perſonne, s'inquiétoit fort peu de la manière de ſe mettre, & négligeoit même le ſoin de ſe nourrir. Pour exprimer

---

i piu illuſtri nella Pittura, Scultura e Architettura, in-4. Firenzo, 1770.

la négligence, la mal-propreté de sa personne, poussées jusqu'à l'excès, au lieu du nom de Thomas, sous lequel il étoit connu, on lui donna le sobriquet méprisant de *Masaccio*, que ses talens ont rendu célèbre & pour ainsi dire respectable : cette espèce d'amplification du diminutif de Thomas, signifie une figure grossière, qui se présente de mauvaise grace (1).

GENTIL BELLIN, (*Gentile Bellini*) *né à Venise, l'an 1421, mort en 1501.*

MALGRÉ la difficulté d'entrer dans le Corps des Nobles Vénitiens, le Sénat de Venise créa Bellin Chevalier de Saint-Marc, & lui donna le privilége de porter la robe des Patriciens.

Mahomet II, Empereur des Turcs, ayant vu quelques tableaux de ce Peintre, pria la République de Venise de le lui envoyer à Constantinople. Bellin remplit l'idée que Sa Hautesse avoit conçue de ses talens. Mais un de ses tableaux, représentant la *Décollation de Saint-Jean-Baptiste* (2), ne

(1) Comme on dit quelquefois en François, une figure *hommasse*, une érudition *savantasse*, &c. &c.

(2) Bellin peignit à Constantinople la Décollation de ce Saint, parce que les Turcs l'honorent comme un grand Prophète. Au reste, Mahomet II

ſatisfit pas tout-à-fait le Grand-Seigneur ; qui trouva que la ſéparation de la tête d'avec le cou, n'étoit point rendue ſelon la vérité. Pour mieux prouver la juſteſſe de ſa critique, l'Empereur fit venir un eſclave, & lui abattit la tête d'un coup de cimeterre. Le Peintre voulut vainement empêcher cette action barbare, en s'écriant : « — Seigneur, » diſpenſez-moi d'imiter la Nature, en outra» geant l'humanité ». — L'eſclave fut immolé, & le Sultan dit à l'Artiſte de bien examiner le modèle qu'il avoit ſous les yeux. Bellin, effrayé de ce ſpectacle, ne ſe crut point en ſûreté auprès d'un tel Prince ; il demanda promptement ſon congé. Mahomet II lui permit de retourner dans ſa patrie, lui mit au cou une chaîne d'or, & le renvoya comblé de préſens (1).

ANTOINE DE MESSINE, (*Antonello da Meſſina*) *né vers l'an 1430.*

LE bruit de l'heureuſe découverte de Van-Eyck, Peintre Flamand, à qui l'on

---

lui fit faire un grand nombre d'ouvrages, entr'autres ſon portrait, & la repréſentation de divers perſonnages, vétus dans le coſtume des Orientaux. V. *Serie degli Uomini i più illuſtri*, &c.

(1) Les Auteurs ſont partagés ſur l'aventure de Bellin à Conſtantinople ; les uns diſent que Mahomet décolla l'eſclave, les autres prétendent que Bellin l'en empêcha.

doit la peinture à l'huile, se répandit bientôt en Europe, & sur-tout en Italie. Alphonse, Roi de Naples, donna des sommes considérables pour quelques-uns des nouveaux tableaux. Antoine de Messine en entendit parler, desira de voir ce phénomène dans la Peinture, & se rendit exprès à la Cour d'Alphonse. Frappé de l'éclat & de la solidité qu'acquéroit la manière de Van-Eyck (1), jusqu'alors inconnue, il résolut de tout entreprendre pour s'instruire d'un secret qu'il brûloit de posséder. Sans découvrir son projet à personne, il quitte parens, amis, abandonne des occupations utiles à sa fortune, arrive en Flandres, & vôle dans la Ville de Bruges, séjour ordinaire de Van-Eyck.

Il parvient à s'introduire avec adresse chez le Peintre Flamand. Il n'a garde de laisser voir quelle est sa profession; elle

(1) Il est certain que des tableaux à l'huile s'effacent moins facilement que ceux qui sont peints à fresque ou en détrempe : leur durée peut donc être beaucoup plus considérable. Les Anciens ne conservoient, sans doute, leurs tableaux qu'avec les plus grandes précautions. Il est cependant des gens qui ont soutenu que nos tableaux durent moins, parce que la peinture à l'huile, en vieillissant, se lève par écailles; & qui en ont conclu que cette découverte est très-préjudiciable à l'Art. Mais jusqu'à quel point certaines gens ne portent-ils pas l'esprit de singularité !

pourroit le rendre ſuſpect. Il ſe donne pour un amateur des Arts, que l'eſtime engage à rechercher la connoiſſance d'un homme juſtement célèbre. Afin de mieux prouver ſon aſſertion, il avoit apporté d'Italie quelques deſſins des meilleurs maîtres d'alors : morceaux admirables dans ces ſiècles de la renaiſſance de la Peinture, & tout-à-fait rares & précieux en Flandres. Il oblige Van-Eyck de les accepter, Van-Eyck, qui cherchoit avec ardeur tout ce qui pouvoit aggrandir ſes idées, & mériter à ſes tableaux le nouvel avantage dont il les faiſoit jouïr.

Enfin, Antoine de Meſſine gagne l'amitié du Peintre Flamand, qui, ne ſe défiant aucunement de lui, l'engage à le venir voir travailler, tandis qu'il éloignoit avec ſoin tous les curieux. Antoine, en ne paroiſſant chercher qu'à réjouïr Van-Eyck, par le récit des ſingularités d'Italie, remarqua ſi bien de quelle huile il ſe ſervoit, & de quelle manière il broyoit ſes couleurs, qu'au bout de quelques jours, il n'eut plus rien à deſirer, & ravit au Peintre de Bruges la gloire d'être le ſeul poſſeſſeur d'un ſecret important, avec lequel il revint gagner beaucoup d'argent en Italie.

Mais il n'ôta point à Van-Eyck l'honneur de la découverte ; il ſe contenta d'être le ſecond qui l'eût pratiquée : modeſtie que n'ont pas toujours eu des gens qui ont fait beaucoup de bruit dans le monde.

JEAN BELLIN, (*Gio Bellini*) *frère puîné de* Gentil Bellin, *né à Venise l'an 1422, mort en 1512.*

TOUS les Auteurs attribuent à Jean Bellin la gloire d'avoir généreusement répandu en Italie la connoissance de la peinture à l'huile, dont Antoine de Messine faisoit un grand mystère. Voici comment Jean Bellin eut, à son tour, l'art de tromper Antoine de Messine. Il s'habilla en Noble Vénitien, alla chez Antoine, qui ne le connoissoit pas, lui fit faire son portrait, observa le mélange des couleurs, tandis que l'Artiste étoit au travail; & apprit, par ce moyen, un secret qu'il se fit aussi-tôt un devoir de publier.

DOMINIQUE (*Domenico*) BECCAFUMI, *surnommé* MACARINO, *élève d'Antoine de Messine, né à Sienne, l'an 1484, mort en 1549* (*).

BECCAFUMI, étoit le fils d'un pauvre paysan, & garda les moutons dans sa

(*) Nous avons cru devoir placer tout de suite les faits relatifs à la découverte de la peinture à l'huile en Italie. *Nota.* Moréri dit que Beccafumi s'appelloit de son nom de famille *Mecherino* ou *le Micarin.* nouv. édit.

jeuneſſe. Un jour qu'avec la pointe de ſon couteau, il s'amuſoit à tracer des figures ſur une ardoiſe, un Bourgeois de Sienne, nommé Beccafumi, paſſant par haſard auprès de lui, s'apperçut de cette occupation, & trouva que ce berger annonçoit des talens qui l'étonnèrent. Il le fit auſſi-tôt venir à la Ville, le plaça chez un Peintre, paya tout ce qui lui étoit néceſſaire, & fournit abondamment à ſes beſoins. Le jeune Artiſte encouragé, fit bientôt éclater de grands talens, & prit par reconnoiſſance le nom de Beccafumi ſon bienfaiteur; nom qu'il a rendu célèbre dans le monde.

Antoine de Meſſine, fit part volontairement de ſon ſecret à Beccafumi, l'un de ſes élèves, qui méritoit cette marque d'une amitié particulière, & qui ne croyoit point qu'elle dût lui coûter la vie.

L'ame confiante du Peintre Beccafumi le rendit ſenſible aux apparences d'attachement que lui témoignoit André del Caſtagno, qui, de ſimple payſan, étoit auſſi devenu Peintre: métamorphoſe qu'on verra ſouvent dans cet ouvrage, & qui prouve que les Arts ne connoiſſent de roture que la médiocrité. Mais André ne cherchoit qu'à ſavoir le ſecret de la peinture à l'huile; il voyoit l'eſtime qu'on avoit pour la nouvelle méthode, & combien elle étoit lu-

crative à ſon heureux poſſeſſeur. Il n'y a point de ſoupleſſes, de ſoins, d'attentions qu'il ne mît en uſage pour en obtenir ce qu'il deſiroit ſi vivement. Beccafumi crut inſpirer l'amitié, ce ſentiment qu'il ſeroit ſi doux de faire naître & d'éprouver, mais qui n'eſt qu'une belle chimère. Auſſi-tôt, il ſe lia avec André, ne voulut loger que dans ſa maiſon, & n'eut plus rien de caché pour lui. Mais André ne fut pas encore ſatisfait, l'avidité du gain le conduiſit au crime, en lui faiſant enviſager que s'il poſſédoit ſeul le ſecret de la peinture à l'huile, il gagneroit bien davantage. Il forme alors le deſſein de ſe défaire de ſon ami, de ſon bienfaiteur, va l'attendre, au commencement de la nuit, au coin d'une rue écartée, l'aſſaſſine ſans en être reconnu, revient bien vîte dans ſa chambre, & ſe remet tranquillement à l'ouvrage: Beccafumi, ſanglant, percé de coups, ſe fait tranſporter chez ſon perfide ami, & meurt entre ſes bras.

Aucun ſoupçon ne tomba ſur l'auteur du crime. André del Caſtagno, généralement eſtimé de ſes concitoyens, ainſi que des Princes qui l'employèrent, vécut long-temps comblé de gloire & d'honneur; mais au lit de la mort, il confeſſa publiquement ſon crime, contraint par les remords d'une conſcience

toujours agitée, qui le réduisit enfin à se punir lui-même, avant de cesser d'exister. La connoissance de la scélératesse de ce Peintre, remplit toute la Ville d'horreur, & a rendu son nom à jamais odieux (1).

PHILIPPE, (*Filippo*) LIPPI, *né l'an 1431*, (*) *mort en 1488*.

EMPORTÉ par un mouvement de religion peu réfléchi, Philippe à l'âge de seize ans, prit l'habit de Carme, & ne douta point qu'il avoit renoncé pour toujours aux vains plaisirs du monde. Il étoit depuis quelques mois dans son Couvent, lorsque Masaccio vint y peindre une chapelle : il s'amusoit souvent à le voir travailler, & conçut une forte passion pour l'art dont il admiroit les prodiges. Aussi-tôt il se mit à dessiner, négligea tous les exercices du Couvent, & quitta le froc en faveur du pinceau.

Lippi commençoit à s'acquérir une grande réputation; mais, dans une partie de plaisir, s'étant embarqué avec quelques-uns de ses

(1) L'Auteur de l'*Abecedario Pittorico* ne dit rien de tout cela, & fait Beccafumi élève du Perrugin. Félibien est notre garant.

(*) Les Auteurs des *Serie degli Uomini i più illustri*, &c. le font naître vers 1400.

amis, il eut le malheur d'être pris par des Corſaires, & conduit en Barbarie. Son eſclavage fut des plus rigoureux ; il eut beaucoup à ſouffrir pendant dix-huit mois. Un jour que ſon patron lui parut de bonne-humeur, il le crayonna ſur un mur, avec tant de reſſemblance, que le Turc en fut dans le dernier étonnement. Philippe le pria de lui avoir des couleurs, & fit à l'huile pluſieurs portraits, qui redoublèrent la ſurpriſe de ce Turc, auquel l'art de la peinture, dont il n'avoit jamais entendu parler, parut une véritable magie.

Les Arts ont de tout temps fait impreſſion ſur les cœurs les plus barbares. Philippe vit adoucir ſon eſclavage ; & ſon maître, ſentant d'une manière confuſe que les talens étoient dignes d'un heureux ſort, le mit bientôt en liberté.

Lippi revint à Florence, & tomba dans un plus doux eſclavage ; les femmes l'enchaînèrent ; &, loin de ſecouer un joug auſſi charmant, ſon humeur inconſtante lui faiſoit ſouvent chercher de nouvelles maitreſſes. Le Duc Côme de Médicis, voyant que Lippi préféroit trop le plaiſir à l'ouvrage, & ne finiſſoit point un tableau qu'il lui avoit promis, le fit enfermer dans une chambre, pour le contraindre à travailler ;

mais cet expédient même n'eut aucun ſuccès : Lippi, au bout de deux jours de priſon, ſe ſauva par la fenêtre, à l'aîde de ſes draps.

Chargé de peindre une Vierge pour un Couvent de Religieuſes, on lui permit de prendre l'une d'entr'elles pour lui ſervir de modèle; mais, au lieu de faire ſon tableau, il ſoupira aux pieds de la jolie Religieuſe, & lui perſuada ſi bien qu'il en étoit vivement amoureux, qu'elle conſentit à ſe laiſſer enlever.

Il fallut errer en Italie, d'Etats en Etats, implorer la protection de chaque Souverain, & vivre dans des alarmes continuelles. Un fils fut le gage de leur amour, ſans les rendre plus heureux. Le Pape, voulant faire finir un ſcandale qui n'avoit que trop duré, offrit au Peintre de lui donner une diſpenſe pour épouſer ſa maitreſſe; mais l'Artiſte, entraîné par le goût du changement, déclara qu'il renonçoit au mariage, & ſe ſépara de la Religieuſe, qui fut trop heureuſe de pouvoir rentrer dans ſon Couvent.

Quelque temps après, il éprouva une violente paſſion pour une Dame de Spolette, dont le mari étoit fort jaloux. On eut beau l'avertir de terminer ſes pourſuites, & que ſa vie étoit en danger, il s'opiniâ-

tra à vaincre tous les obſtacles, & à toucher le cœur de la Dame : mais le mari ne lui en donna point le temps, & le fit empoiſonner.

PHILIPPE LIPPI, *fils du précédent, né l'an 1460, mort en 1505.*

CE fils naturel de Lippi dut le jour à la Religieuſe dont nous venons de parler. Il s'adonna à la Peinture, & ſe fit une réputation égale à celle de ſon père. Il étoit ſi généralement aimé à Florence, lieu de ſa demeure, que le jour qu'il mourut, les citoyens qui habitoient les rues des environs de ſa maiſon, fermèrent leurs boutiques, afin de témoigner d'une manière extraordinaire, & qui n'eſt uſitée qu'à la mort des Souverains, le regret qu'ils avoient de ſa perte.

PIERRE (*Pietro*) COSIMO, *né à Rome l'an 1441, mort en 1521.*

CET Artiſte étoit l'homme le plus ſingulier, le plus extraordinaire qui ait vécu dans le quinzième ſiècle. Le bruit du tonnerre lui cauſoit une telle frayeur, qu'on le voyoit courir tout tremblant, pour ſe cacher aux premières approches d'un orage ; &, long-temps après que le bruit étoit paſſé,

on le trouvoit dans un coin obſcur de ſa maiſon, enveloppé dans ſon manteau (1).

Ce n'eſt pas encore tout, il avoit une antipathie étonnante pour le cri des enfans, la toux fréquente des gens enrhumés, le bruit des cloches, & le chant des Moines: & croiroit-on que l'un de ſes plus grands plaiſirs étoit de voir tomber la pluie?

Les idées de Coſimo ſe reſſentoient de la bizarrerie de ſon caractère. Il donna le plan d'une maſcarade dont il n'y avoit jamais eu d'exemple à Florence, & qui étoit bien digne de la ſingularité de ſon inventeur. Après avoir trouvé des Acteurs, raſſemblés ſecrettement, & qui ſe chargèrent de tous les frais, il ſe renferma chez lui, peignit tout ce qui étoit néceſſaire, & fit travailler un grand nombre d'ouvriers. Les apprêts étant achevés, ſans que perſonne eût rien découvert de ce qui alloit ſe paſſer, on choiſit la nuit qui terminoit les réjouïſſances du carnaval, l'obſcurité étant néceſſaire pour redoubler l'horreur de cette étrange maſcarade, qui avoit pour ſujet le *Triomphe de la Mort*. Sur le minuit, on vit paroître tout-à-coup dans les rues de Florence un char peint en noir, ſemé de croix

---

(1) Grimoud, fameux Peintre François, étoit atteint de la même frayeur puſillanime. Voyez ſon article aux Peintres François.

blanches & d'os de morts, décoré de dix grands drapeaux, peints auſſi en noir, qui flottoient juſqu'à terre, & traîné lentement par quatre buffles. Un ſquelette hideux ſe montroit au haut de ce char, tenant une faulx à la main, & poſant ſes pieds ſur pluſieurs tombeaux entr'ouverts, d'où ſortoient à demi des cadavres décharnés. Une foule de gens vêtus de noir, & le viſage couvert d'un maſque repréſentant une tête de mort, marchoient devant & derrière ce char de triomphe, & portoient à la main des flambeaux, dont la lumière étoit ſi bien ménagée, qu'elle laiſſoit certains objets dans l'ombre, tandis qu'elle en éclairoit d'autres par gradation. Le cortége étoit terminé par pluſieurs perſonnages, ſi bien déguiſés, qu'on les auroit pris pour autant de ſquelettes. Ils étoient montés ſur les chevaux les plus maigres qu'on avoit pu trouver, & dont tout le harnois étoit ſemblable à ceux qu'on emploie dans les pompes funèbres; chaque Cavalier avoit autour de lui quatre Eſtafiers, dont l'équipage étoit conforme au reſte, & qui portoient un flambeau d'une main, & de l'autre un étendard de taffetas noir, rempli de croix blanches, d'os & de têtes de morts. On entendoit par intervalles le ſon triſte & lugubre de quelques trompettes, qui ne ſonnoient que d'une manière ſourde:

à ce ſignal, le char & tout le cortége s'arrêtoient; on voyoit les tombeaux s'ouvrir, des morts ſembloient reſſuſciter, qui prononçoient, d'un ton triſte & languiſſant, une chanſon tout-à-fait lamentable. Cependant, le cortége ſe remettoit en marche, & recommençoit à chanter en chœur, mais d'une voix foible & tremblante, le pſeaume *miſerere*.

Une apparition auſſi extraordinaire, à laquelle on n'avoit garde de s'attendre, remplit toute la Ville d'épouvante: on fut long-temps à pouvoir s'imaginer qu'un ſpectacle ſi triſte & ſi lugubre, n'étoit qu'un divertiſſement.

LÉONARD, (*Leonardo*) DE VINCI, *né au Château de Vinci, près Florence, vers l'an 1443, mort en 1513.*

NOUS allons parler d'un homme qui brilla dans tous les Arts, poſſéda pluſieurs ſciences, & ſe fit dans chacune, en particulier, une réputation immortelle. On pourroit mettre, en effet, Léonard de Vinci, dans la claſſe des habiles Architectes, des bons Sculpteurs, des Méchaniciens célèbres, des ſavans Mathématiciens, des grands Muſiciens, des Anatomiſtes profonds, des vrais Philoſophes, des Poëtes ingénieux, & des Hiſtoriens eſtimables: ajoutons encore

core que la Peinture lui doit l'éclat dont elle jouït : ſes ouvrages ont fait naître Michel-Ange & Raphaël.

Léonard jouoit de pluſieurs inſtrumens, avoit la voix très-belle & s'accompagnoit avec une Lyre d'argent qu'il avoit lui-même fabriquée, & à laquelle il donna la forme d'une tête de cheval, afin que les diverſes concavités en rendiſſent les ſons plus agréables.

Les livres de Léonard, ſur l'Anatomie & ſur d'autres Sciences, ſont tous écrits d'une manière & d'un caractère peu uſité, afin qu'il fût impoſſible aux ignorans de les lire.

On montre à Milan, dans la bibliothèque Ambroiſienne, un grand livre de deſſins, concernant les Mathématiques, & qu'on dit être de la propre main de Léonard de Vinci : toute l'écriture en eſt à gauche, de ſorte qu'il faut un miroir pour la lire facilement. On aſſûre qu'un Roi d'Angleterre a vainement voulu donner trois-mille piſtoles de ce manuſcrit.

La communication de la rivière de l'Adda avec Milan, venoit d'être ſouvent tentée ſans ſuccès, lorſque Léonard de Vinci l'entreprit, & eut la gloire de réuſſir. Les difficultés ne l'arrêtèrent point ; il fit creuſer le canal avec des peines infinies, & trouva même le moyen de faire franchir aux vaiſ-

ſeaux les montagnes qui ſe rencontrent depuis l'Adda juſqu'à Milan (1).

On chargea Léonard d'inventer quelques machines extraordinaires pour l'entrée de Louis XII à Milan : tels étoient alors le goût & la magnificence des fêtes les plus brillantes. Cet homme ingénieux, fit entr'autres choſes remarquables, la figure d'un Lion, remplie de reſſorts d'un travail étonnant. Cette figure marcha quelque temps devant le Roi, lorſqu'il entra dans la ſalle du Palais ; s'arrêtant tout-à-coup, & ſe tournant du côté du Prince, elle ouvrit ſon eſtomac, dans lequel on apperçut les armes de France.

Tant de talens diſtingués, ne nous empêcheront pas d'obſerver que Léonard avoit auſſi ſes foibleſſes, ainſi que les plus grands Artiſtes. La jalouſie qu'il éprouvoit contre Michel-Ange, alloit juſqu'à la fureur (2).

Mais que les légers défauts de cet Artiſte étoient rachetés par de brillantes qualités ! Son amour pour tout ce qui pouvoit le

(1) L'Entrepreneur du fameux canal de Languedoc auroit-il profité du travail de Léonard de Vinci ?

(2) M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 1, pag. 312.

faire paroître avec avantage, lui donnoit du goût pour des exercices tout-à-fait étrangers à ſes occupations ordinaires. Il montoit très-bien à cheval, & poſſédoit l'art du manége, auſſi ſupérieurement que le meilleur Ecuyer. Il excelloit auſſi dans la ſcience de l'eſcrime. Enfin, l'on ne voyoit guères de Cavalier qui eût des manières plus agréables, & qui ſe préſentât de meilleure grace. Tant de belles qualités jointes à la politeſſe ſéduiſante que donne l'uſage du monde, & à une converſation ſpirituelle, en faiſoient un homme des plus accomplis; on recherchoit avec empreſſement les charmes de ſon entretien, & l'on ne ſe laſſoit jamais de l'entendre.

Vers la fin de ſes jours, Léonard ne fut plus le même; après s'être piqué pendant ſa jeuneſſe d'être un aimable Cavalier, & d'avoir le plus grand ſoin de ſa perſonne, il laiſſa croître ſes cheveux & ſa barbe, en ſorte qu'il reſſembloit à quelque Druïde, ou bien à un Solitaire de la Thébaïde; mais ſa ſociété n'en étoit pas mois recherchée.

Il refuſa toujours de ſe ſoumettre au joug du mariage, afin de travailler avec plus de liberté : c'eſt ce qui fit dire à l'un de ſes amis, que ce grand-homme n'avoit point voulu avoir d'autre femme que la Peinture, ni d'autres enfans que les ouvrages qu'il mettoit au jour.

Cet Artiste étoit d'une force extraordinaire ; d'une seule main, il arrêtoit le mouvement d'une grosse cloche dans l'instant qu'elle étoit en branle : on prétend encore qu'il ployoit le fer d'un cheval aussi facilement qu'une lame de plomb.

Un Paysan de la connoissance du père de Léonard, apporta de la campagne un large bouclier de bois, qui devoit servir pour une fête, & le pria de le faire peindre par son fils qui commencoit à s'appliquer au dessin. Le jeune homme se rappella ce qu'il avoit lu de la Gorgone dans les vers d'Homère & de Virgile, & résolut de mettre sur ce bouclier une poësie expressive, quoique muette : il y représenta, à l'entrée d'une obscure caverne, une tête hérissée de serpens, la gueule ouverte, & rendue avec tant de force & de vérité, que toutes les descriptions de la tête de Méduse n'eussent pas inspiré plus d'horreur. Le père de Léonard l'apperçevant lorsquelle fut achevée, crut voir un spectre ou quelque monstre hideux, & n'ôsa entrer dans la chambre de son fils, que lorsqu'il eut connu que l'objet de sa frayeur n'étoit autre chose qu'une illusion du pinceau. Cette pièce fut si estimée, qu'au lieu de servir à une fête de village, elle eut la gloire d'être placée

dans le cabinet du Duc de Milan, qui la paya trois-cents ducats (1).

A peine Léonard commençoit-il à étudier la Peinture, que Verrochio, ſon Maître, le crut en état de travailler à un Ange qui reſtoit à finir dans un de ſes tableaux. Le jeune Léonard s'en acquitta avec tant d'art, que cette figure effaçoit toutes les autres: Verrochio, honteux, déſeſpéré de ſe voir ainſi ſurpaſſé par ſon Elève, ne voulut plus manier le pinceau, & renonça pour toujours à la Peinture.

Le Sénat de Florence, ayant fait bâtir une ſalle ſpacieuſe dans le Palais public, ordonna par un décret ſolemnel, qu'elle ſeroit ornée d'une peinture faite de la main de Léonard.

Cet Artiſte méritoit une diſtinction auſſi flatteuſe; il s'attachoit ſans ceſſe à bien rendre la Nature, & portoit à ſa ceinture des tablettes, ſur leſquelles il deſſinoit les têtes biſarres que le haſard lui faiſoit rencontrer. Il ſuivoit quelquefois les criminels juſqu'au lieu du ſupplice, afin d'examiner avec ſoin leur viſage, & de ſe mettre en état d'exprimer l'impreſſion que

(1) Les ducats anciens de Toſcane pouvoient valoir 3 liv. 10 ſols.

pouvoit produire la penſée d'une mort prochaine.

Il ſe propoſa un jour de peindre une aſſemblée de payſans, dont l'innocente gaieté & les ris naïfs ſe communiquaſſent aux ſpectateurs. Pour parvenir à ce qu'il avoit en vue, il raſſembla quelques gens de bonne-humeur, qu'il invita à dîner; & lorſque le repas les eut tous diſpoſés à la joie, il les entretint de contes plaiſans qui les égayèrent encore davantage : cependant il étudioit leurs geſtes, examinoit avec attention les mouvemens de leur viſage; &, dès qu'il fut libre, il ſe retira dans ſon cabinet, où il deſſina ſi parfaitement, de mémoire, cette ſcène comique, qu'il étoit impoſſible, en la voyant, de s'empêcher de rire (1).

Les plus grands hommes éprouvent ſouvent des mortifications, & ne ſont jamais généralement applaudis. Léonard vint à Rome; Léon X lui ayant ordonné de travailler à quelques peintures, il ſe mit auſſi-tôt à diſtiller des huiles, pour en faire du vernis. Le Pape, informé de ce genre d'occupation, en augura mal des talens du Peintre, & dit qu'il ne croyoit pas que Léonard fût capable de bien faire, puiſqu'il

(1) *Catalogue des Tableaux du Roi*, par M. Lépicié.

ſongeoit à finir ſon ouvrage, avant de l'avoir commencé.

Le plus fameux tableau de Léonard, c'eſt celui de la *Cène*, qu'il peignit dans le réfectoire des Dominicains à Milan: lorſqu'il travailloit à cette admirable compoſition, il commenca par les Apôtres; ſon génie s'étant épuiſé à donner une expreſſion étonnante à chaque tête, il ne trouva rien d'aſſez beau, d'aſſez frappant, pour rendre ce caractère divin, qui doit annoncer le fils de Dieu; & prit le parti de ne faire que l'ébaucher.

Lorſqu'il fut parvenu à cette tête qui lui parut ſi difficile, il s'arrêta & entra dans de profondes méditations. Le Prieur du Couvent, mécontent de ce que l'ouvrage ne finiſſoit point, s'en plaignit au Duc Louis Sforce, qui rendit à Léonard les diſcours du Religieux. Léonard proteſta qu'il n'y avoit point de jour qu'il ne travaillât au moins deux heures; cependant, l'ouvrage reſtoit toujours dans le même état. L'impatience du Prieur éclata de nouveau, il ſe plaignit au Duc, plus fortement que jamais: le Duc, perſuadé que Léonard lui en avoit impoſé, ne put s'empêcher de lui en faire des reproches; mais Vinci le calma bientôt, & lui fit aiſément comprendre que ſouvent le génie n'eſt ja-

mais plus occupé, que lorsqu'il paroît moins l'être (1).

Dans ce même tableau de la Cène, on remarque un défaut assez singulier : la main du Saint-Jean a six doigts (2).

Dans la Chapelle du Rosaire à Milan, on voit de Léonard un tableau des plus bizarres : le Purgatoire est au fond d'un puits, & la Sainte-Vierge en retire des âmes avec un chapelet qui tient lieu de chaîne (3).

Vinci fit plusieurs portraits à Florence, entr'autres celui de la femme d'un riche particulier ; il employa quatre mois à perfectionner ce portrait : pendant toutes les séances qu'il exigea de la dame, il eut toujours soin de faire trouver auprès d'elle plusieurs Musiciens qui jouoient de divers instrumens, afin de lui inspirer de la gaieté, & dans la crainte qu'il ne se répandît sur ses traits un air d'ennui qui auroit pu rendre sa figure moins agréable.

---

(1) Nous avons lu quelque part dans l'Histoire, un trait pareil. Nous croyons que Colbert fit à-peu-près la même réponse.

(2) M. Cochin, dans son *Voyage pittoresque d'Italie*. Mais M. Grosley dit qu'il n'a pu découvrir cette figure aux six doigts. V. *Observations sur l'Italie*, tom. 1, pag. 115, première édition.

(3) *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande, tom. 1, pag. 320.

François I vit ce tableau à Florence, & l'eſtima tellement, qu'il en donna quatre mille écus.

Dans une de ſes expéditions en Italie, ce Prince admira auſſi, à Milan, pluſieurs ouvrages de Léonard, & le preſſa de le ſuivre en France. Léonard, quoique âgé de ſoixante-dix ans, crut devoir ſe rendre à des invitations ſi flatteuſes: mais à peine fut-il en France, qu'il y tomba malade. Le Roi, qui connoiſſoit tout ſon mérite, ne dédaigna point de le viſiter très-ſouvent. Comme quelques Seigneurs de ſa Cour paroiſſoient ſurpris qu'il traitât avec tant de diſtinction un ſimple particulier, ce Monarque leur dit ces belles paroles: — « Ne vous étonnez pas de l'honneur que je » rends à ce grand Peintre: je puis faire en » un jour beaucoup de Seigneurs comme » vous; mais il n'y a que Dieu ſeul qui » puiſſe faire un homme pareil à celui que » je vais perdre ». —

Un jour que la maladie de Léonard étoit devenue plus fâcheuſe, on lui annonça que la Roi entroit dans ſa chambre: ſenſible aux marques de bonté qu'il recevoit d'un ſi grand Prince, il raſſembla le reſte de ſes forces pour ſe mettre ſur ſon ſéant, & pour témoigner ſa reconnoiſſance au Monarque; mais cet effort fut le dernier de ſa vie, il tomba en foibleſſe, tandis que

François Premier s'empressoit lui-même de le secourir ; & mourut entre les bras de ce Prince, qui l'honora de ses larmes.

Après la mort de Léonard, les manuscrits qu'il avoit composés sur différentes matières, ainsi que tous ses dessins, accompagnés de discours instructifs, furent mis en treize volumes.

Voici quel a été le sort de ces précieux restes du rare savoir & des études en tout genre de cet homme immortel. Ceux qui les possédoient en firent présent à certain Professeur de Belles-Lettres, qui les porta bien vîte à Florence, animé de l'espoir d'en tirer beaucoup d'argent du Grand-Duc de Toscane ; mais il eut la douleur d'apprendre, en arrivant, la mort de ce Prince. Sur ces entrefaites, un gentilhomme nommé Mazzenta, lui fit scrupule d'avoir obtenu des ouvrages précieux de gens qui n'en connoissoient point le prix ; ce qui l'obligea, par un sentiment de délicatesse admirable, à les remettre au premier propriétaire. Celui-ci, à son tour, se piqua de générosité & en fit don à Mazzenta, voulant reconnoître le service qu'il avoit cherché à lui rendre. La famille des Mazzenta se trouva donc posséder un trésor inestimable. Mais sa joie fut troublée tout-à-coup : un statuaire du Roi d'Espagne parvint à faire connoître à celui qui avoit eu d'abord entre ses mains

les papiers de Léonard, quelle étoit leur extrême valeur, & lui fit eſpérer des charges dans Milan, s'il pouvoit les reprendre pour les donner au Roi d'Eſpagne. L'intérêt eu plus d'empire ſur cet homme, que l'amour des Arts; il ſe repentit de ſa générosité, courut chez les Mazzenta, &, à force de prières, obtint ſept volumes de la collection deſirée. Il les vendit ſans doute au Roi d'Eſpagne. Pour les ſix autres, ils paſsèrent en différentes mains. Ceux qui les poſſédent les conſervent avec le plus grand ſoin, ſans vouloir en faire part au public. Peut-être que la plupart de ces précieux ouvrages ſe ſont malheureuſement perdus, ou que certains Savans *poſtiches*, dont le nombre n'eſt que trop grand, auront ôſé en faire leur profit, en les donnant ſous leur nom.

Le fameux *Traité de la Peinture*, eſt le ſeul ouvrage de Léonard de Vinci, qui ſoit imprimé; encore ne l'a-t-il été que par les ſoins d'un François, en 1651, cent-trente-quatre ans après la mort de ſon Auteur (1). Ainſi, ſans les ſoins généreux d'un François, l'un des ouvrages le plus utile de Léonard, ſeroit encore enſeveli dans la pouſſière où quelques Italiens le

(1) La traduction de 1651 eſt de Charmois, le fondateur de notre Académie de Peinture. Ce livre fut alors imprimé avec l'Italien à côté.

tenoient par jalousie, dans la crainte que les autres Nations ne profitassent des préceptes qu'il contient.

Annibal Carrache, lut une copie manuscrite de ce fameux Traité, vers l'an 1600, & fut fâché de n'avoir pas eu plutót connoissance des leçons admirables qu'il renferme; « parce qu'elles lui auroient épar» gné, (disoit-il) vingt années de travail, » s'il les avoit lues dans sa jeunesse ». —

PIERRE (*Pietro*) PÉRUGIN (*), *né à Pérouse l'an 1446, mort en 1524.*

La misère fut l'éguillon qui engagea le Pérugin à devenir habile Peintre : il étoit si malheureux, qu'il se vit contraint, pendant plusieurs mois, de coucher sur un coffre.

On voit dans la sacristie du Couvent de S. Augustin, à Pérouse, un billet écrit de sa main, & daté du 30 Mai 1517, par lequel il prie le Prieur de faire donner à son domestique une certaine mesure de bled; Mais les caractères de ce billet sont si mauvais, & tous les mots en sont tellement estropiés, qu'on a écrit au bas : *Fu restaurator de la Pittura, ma guastator dell' arte di Scrittura* (1): (il fut le restaurateur de la

(*) Son nom de famille étoit Vannucci.

(1) M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 7, pag. 319.

Peinture, & ne professoit guères l'art de l'écriture).

Chargé de peindre à fresque pour les Jésuites de Florence, le Pérugin travailloit avec beaucoup de zèle. Mais le Père Recteur, avare & défiant, ne lui fournissoit l'outremer (1) qu'à mesure qu'il l'employoit en sa présence. Le Pérugin, piqué de ce procédé, nétoyoit à tous momens dans un pot plein d'eau, aux yeux même du Recteur, les brosses & les pinceaux dont il se servoit; par ce moyen il retiroit presque autant d'outremer qu'il en étoit entré dans l'ouvrage. Le Recteur, étonné qu'il en fallût une si grande quantité, sortoit à chaque instant pour aller en chercher de nouveau. Pendant qu'il étoit absent, le Pérugin faisoit couler l'eau, & sécher l'outremer, qu'il rendit ensuite au Recteur, en lui faisant une leçon très-forte sur son injuste & injurieuse défiance.

Le Pérugin étoit lui-même extrêmement avare, & très-porté à la défiance: il ne s'éloignoit pas volontiers de sa maison, dans la crainte d'être volé.

Il épousa une trè-belle femme, qui lui servoit de modèle sur-tout lorsqu'il vouloit peindre une viege. Le Pérugin aimoit

---

(1) Couleur d'azur, extrêmement chère.

ſon épouſe avec tant de paſſion, que, malgré ſon avarice, qui étoit des plus ſordides, il lui donnoit avec profuſion tout ce qui pouvoit la flatter en l'habillement, comme en parure.

Lorſque le Pérugin alloit à la maiſon de campagne qu'il avoit acquiſe auprès de Pérouſe, il portoit toujours avec lui la caſſette qui renfermoit ſon argent. Cette précaution fut directement cauſe de ſa perte. Un voleur ſe douta que la caſſette contenoit des effets précieux, attendit le Peintre dans un endroit écarté, & lui enleva ſon cher tréſor. Le Pérugin fut ſi ſenſible à la privation forcée d'une partie de ſes richeſſes, qu'il en mourut de chagrin.

ANDRÉ (*Andrea*) MANTEGNE, *né à Padoue, l'an 1451, mort en 1517.*

PAR ſa naiſſance, Mantegne n'étoit deſtiné qu'à garder les moutons; mais, au-lieu de veiller à ſon troupeau, il s'amuſoit, comme le Beccafumi à deſſiner ſur des pierres d'ardoiſe, & même ſur la terre, avec le bout de ſa houlette. Cette occupation ſeule avoit des charmes pour lui; ſon âme ne pouvoit ſe prêter à d'autres ſoins. Son maître eut la généroſité de le placer chez un Peintre; ſes talens ne tardèrent pas à ſe développer, & lui méritèrent l'hon-

neur d'être créé Chevalier des Ordres du Duc de Mantoue (1).

Innocent VIII le chargea de peindre les quatre vertus cardinales, & les ſept péchés capitaux. Mantegne trouvant qu'il n'étoit point aſſez récompenſé pour cet ouvrage, eut la hardieſſe de dire au Pape, qu'il y avoit encore un huitième vice à peindre, qui étoit l'ingratitude. Le Pape lui répondit : — « J'y conſens ; mais ſouvenez-vous » auſſi d'ajouter une cinquième vertu, qui eſt » la patience ». —

Dans une Chapelle de l'Egliſe Saint-André à Mantoue, on voit la ſtatue en bronze de ce fameux Artiſte, dans les yeux de laquelle il y avoit autrefois de petits diamans pour former les prunelles (2).

---

(1) André Mantegne eſt regardé par pluſieurs Ecrivains, comme l'inventeur de la Gravure en cuivre : s'il n'en a pas été l'inventeur, il a du moins contribué beaucoup à la perfection de la Gravure. M. de la Lande, tom. 8, pag. 365.

(2) Au-deſſous on lit cette inſcription :

Eſſe parem nôris, ſi non præponis, Apelli,
Ænea Mantiniæ qui ſimulacra vides.

Ibidem, pag. 364.

Frère JEAN ANGÉLIQUE (*Fra Gio Angelico*), *né à Fiesoli, mort en 1455.*

IL paroît qu'une piété véritable engagea cet Artiste à prendre l'habit de Religieux; il choisit l'Ordre de Saint-Dominique. Ses talens pour la Peinture lui firent autant d'honneur que les vertus qui furent toujours son partage. Frère Angelico, content de vivre en paix dans sa cellule, & d'y cultiver la Peinture, refusa l'Archevêché de Florence, dans la crainte de ne pouvoir plus s'adonner facilement à l'Art qui faisoit toutes ses délices.

On lui a donné le surnom d'*Angélique*, parce qu'il excelloit à peindre les Anges.

Aussi ne travailloit-il qu'à des sujets de dévotion. Chaque fois qu'il lui arrivoit de peindre un Crucifix, il ne pouvoit s'empêcher de répandre des larmes.

Son humilité étoit si grande, qu'il ne mettoit jamais la dernière main à ses tableaux, y laissoit même souvent des fautes considérables, afin de modérer les louanges qu'on lui donnoit.

Frère Angelico étoit observateur de sa Règle jusqu'au scrupule, & vivoit dans la plus grande simplicité. Le Pape Nicolas V l'ayant un jour fait rester à dîner avec ses principaux

principaux Officiers, il fit difficulté de manger de la viande, parce qu'il n'en avoit pas obtenu la permiſſion de ſon Supérieur : Angelico oublioit quelle étoit l'autorité de celui qui le traitoit (1).

BERNARDIN (*Bernardino*) PINTURRICHIO, *né à Pérouſe, l'an 1464, mort en 1513.*

VOULANT ſe diſtinguer dans ſa profeſſion, cet Artiſte inventa une nouvelle manière de peindre, qu'il eſſaya vainement de mettre en vogue. Il s'agiſſoit de travailler de relief, & d'appliquer ſes couleurs ſur des ſuperficies inégales & relevées en boſſe. Bernardin peignit de cette façon pluſieurs morceaux d'Architecture, qu'on admira

(1) Nous changeons quelque choſe à la manière dont on rapporte ce trait. Les Auteurs diſent que l'Artiſte eut l'honneur de dîner avec le Pape même. Mais Sa Sainteté ne mange jamais en compagnie. Angelico n'aura donc pu dîner qu'avec les Officiers du ſouverain Pontife, ſi l'étiquette de la Cour de Rome, en 1447, étoit ſemblable à celle du dix-huitième ſiècle. Cependant, on lit dans Froiſſard, qu'un Archiprêtre, Chef des Compagnies qui déſolèrent la France vers 1350, fut admis pluſieurs fois, dans Avignon, à la table de Sa Sainteté. Pourquoi donc un Artiſte, recommandable encore par ſa vertu, n'auroit-il pas joui du même honneur? Froiſſard, tom. 1, fol. 95, v°. col. 2. Hiſt. de Fr. par Villaret, tom. 9, p. 292.

d'abord, parce qu'ils étoient ſinguliers ; mais que perſonne n'eut envie d'imiter.

Les Cordeliers de Sienne le chargèrent de leur faire un tableau, & lui donnèrent dans le Couvent une Chambre commode pour travailler, dont ils ôtèrent tous les meubles, à l'exception d'une vieille armoire, qui parut trop difficile à déplacer. Le Peintre, qui s'impatientoit quand quelque choſe le gênoit le moins du monde, voulut qu'on enlevât ſur le champ cette armoire. Comme on la tranſportoit, quelques-unes des planches ſe rompirent, & il en ſortit cinq-cents ducats d'or, qu'on y avoit cachés depuis long-temps. Pinturrichio, à cette vue, ſe déſeſpéra d'avoir fait enlever un meuble qui renfermoit un tel tréſor, & dont il n'auroit pas manqué de profiter. Le regret qu'il eut de s'en être privé lui-même, le fit mourir de chagrin.

BACCIO (*) DELLA PORTA, *ſurnommé Frère* BARTHÉLEMI DE SAINT-MARC, *né près Florence, l'an 1469, mort en 1517.*

LA liaiſon trop intime qu'eut Barthélemi avec Jérôme Savonarole, Moine fanatique,

(*) *Baccio* eſt le diminutif Italien de *Bartholomeo.*

le plongea dans une dévotion mal entendue, qui l'empêcha d'être un grand Peintre.

Un ſermon de ce Jérôme Savonarole contre les ouvrages indécens, fit une telle impreſſion ſur ſon eſprit, qu'il brûla publiquement la plupart des livres de ſa Bibliothèque, ainſi que les peintures & les deſſins qu'il poſſédoit, qui pouvoient offrir aux yeux quelque nudité.

Après cette belle expédition, il renonça à tous les plaiſirs du monde, & mena une vie extrêmement retirée. Perſuadé qu'il n'y avoit point de ſalut loin de celui qu'il regardoit preſque comme un Apôtre, il paſſoit des journées entières dans le Couvent des Dominicains, auprès de Savonarole. Mais cette retraite ſpirituelle faillit à lui coûter la vie. Des ſoldats, envoyés par le Gouvernement de Florence, ſuivis d'une populace furieuſe, fondent tout-à-coup dans le Couvent pour enlever Savonarole, & le traîner en priſon. Les Moines refuſent de livrer celui qu'ils regardent comme un Saint; ils ferment les portes, ſe barricadent, & ſe battent avec acharnement. Barthélemi éprouve le même zèle, ſe jette dans la mêlée, & fait des exploits inouïs. Le peuple, irrité de la réſiſtance qu'on lui oppoſe, briſe les portes, met le feu au Couvent, parvient enfin à ſe ſaiſir du fanatique Savo-

narole. Dans le fort du combat, Barthélemi, voyant plusieurs personnes tuées de part & d'autre, sentit le danger qu'il couroit de la vie, & fit vœu de prendre l'habit de Dominicain, s'il avoit le bonheur d'en réchapper. Il n'imita point ceux qui oublient leurs sermens, quand le péril est passé. Il exécuta ses promesses quelques jours après la scène que nous venons de décrire, & prit l'habit dans le même Couvent qu'avoit sanctifié, selon lui, le fougueux Savonarole. Depuis ce temps-là, il fut connu dans le monde sous le nom de Frère Barthélemi de Saint-Marc.

Quoique cet Artiste ne se permît plus de peindre aucune nudité, il fit néanmoins, pour l'église de son Couvent, un Saint-Sébastien, dont le corps étoit si beau, que les Moines furent obligés d'ôter cette peinture de leur église, à cause de l'impression trop vive qu'elle faisoit sur plusieurs femmes.

JEAN-FRANÇOIS (*Gio-Francesco*) CAROTTO, *né à Vérone, l'an* 1470.

BIEN différent des deux Artistes dont nous venons de parler, Carotto n'étoit scrupuleux ni dans ses mœurs ni dans ses ouvrages. Un dévot lui reprochant de peindre

des figures trop laſcives, il lui répondit : — « Si les objets peints vous cauſent tant d'é» motion, que ne ſeriez-vous pas, s'ils » étoient réels ? » —

FRANÇOIS SQUARCIONE, *né à Padoue, mort en 1474.*

COMME cet Artiſte employoit généreuſement tous ſes ſoins à faire des Elèves, il mérita d'être ſurnommé *le Père des Peintres*.

Il fut employé par les Seigneurs de Carrare, d'une Maiſon illuſtre de Padoue, & qui, enchantés de ſes talens, l'adoptèrent pour leur fils.

DOMINIQUE (*Domenico*) GHIRLANDAIE, *né à Florence, vivoit en 1474.*

CET Artiſte a la gloire d'avoir été le maître de l'immortel Michel-Ange Buonarroti. On le deſtinoit à l'Orfévrerie ; mais, au-lieu de s'appliquer à cette profeſſion, il s'amuſoit continuellement, dans la boutique où il étoit, à deſſiner tous les paſſans.

Tandis qu'il n'étoit qu'Orfévre, il inventa un ornement d'argent, que les jeunes perſonnes ajoûtoient à leur coiffure, & qui le fit ſurnommer la *Ghirlandaio*, (la Guirlande.)

MICHEL-ANGE (*Michel-Agnolo*) **BUONARROTI**, *de l'ancienne famille* Simoni, (*) *Peintre, Sculpteur & Architecte, né dans la Toscane, en 1474, mort l'an 1564.*

MICHEL-ANGE, né Gentilhomme, aussi bon Sculpteur qu'excellent Peintre, brilla également parmi les meilleurs Architectes. Le mari de sa nourrice étoit Sculpteur ; ce qui lui fit dire qu'il avoit succé l'art de la Sculpture avec le lait.

Son père, n'épargnant rien pour son instruction, lui fit commencer ses études dès qu'il fut en âge de raison. Mais le goût qu'il avoit pour la Peinture lui faisoit tout négliger pour s'appliquer en secret au dessin. Son père voulut en vain combattre ce penchant, & prétendoit que la pratique des Beaux-Arts étoit indigne d'un Gentilhomme.

Buonarroti, à l'âge de seize ans, voyant un jour un bloc de marbre, s'avisa de le sculpter, & en fit une tête de satyre, quoiqu'il n'eût jamais manié le ciseau. Cet heureux essai lui mérita non-seulement d'être reçu dans l'Académie que venoit d'établir Laurent de Médicis, mais lui valut encore

(*) V. l'épitaphe de Michel-Ange, rapportée, entr'autres, par M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 2, pag. 342.

une penſion du Prince, un logement dans ſon Palais, & l'honneur de manger ſouvent à ſa table.

Une choſe qui ne déprime ni ſes talens ni ſa perſonne aux yeux de la raiſon, c'eſt que Michel-Ange étoit fort laid (1).

Voici peut-être la cauſe de ſa laideur. Il fit de ſi grands progrès chez le Sculpteur qui s'étoit chargé de cultiver ſes talens, que ſa ſupériorité trop marquée lui attira la haîne de ſes camarades; l'un d'entr'eux le frappa même un jour ſi rudement au viſage, qu'il en a porté des marques toute ſa vie (2).

Michel-Ange ne méritoit point un traitement pareil; il étoit humain & bienfaiſant: il fit ſouvent diſtribuer des ſommes conſidérables pour marier de pauvres filles, que l'indigence auroit pu conduire au libertinage.

Il avoit un neveu très-peu favoriſé des biens de la fortune, auquel il donna, en pluſieurs fois, trois ou quatre mille ducats, & dix-mille en un ſeul jour (3).

---

(1) M. de la Lande, tom. 4, pag. 259.

(2) *Dictionn. manuſc.* de Malafaire. V. les *Recueils manuſc.* de Fontanieux, à la Bibliothèque du Roi, tom. 284, pag. 441.

(3) La ſomme paroît un peu forte; car le dernier don ſe feroit monté au moins à 30000 livres. Les neveux feroient bien heureux, s'ils avoient tous de pareils oncles!

Content du zèle & de l'affection d'un de ses domestiques, il lui demanda un jour ce qu'il deviendroit, s'il venoit à le perdre. — « Hélas! Monsieur, répondit le domestique, il me faudroit chercher un autre » maître ». — Pauvre homme, lui dit Michel-Ange, je veux te garantir de cette » servitude ». — Et il lui fit présent de deux-mille écus.

La solitude avoit pour lui beaucoup de charmes; & il disoit que la Peinture étoit une maitresse extrêmement jalouse, qui vouloit un amour sans partage (1).

Quelqu'un lui demandant un jour pourquoi il ne se marioit pas, il répondit que la Peinture étoit sa femme, & que ses ouvrages étoient ses enfans (2).

Michel-Ange avoit beaucoup d'esprit, faisoit facilement de bons vers, & ses réponses étoient ordinairement spirituelles. Il se permettoit aussi quelquefois de parler avec une fierté & une hardiesse étonnante. L'Empereur Charles-Quint lui demandant un jour quelle estime il faisoit d'Albert Dure, habile

---

(1) Ecoutons un Poëte moderne :

Les Arts sont comme Eglé, dont le cœur n'est rendu
Qu'à l'Amant le plus tendre & le plus assidu.

(2) On avoit dit la même chose de Léonard de Vinci. V. pag. 275.

Peintre Allemand, & Littérateur eſtimable, on prétend qu'il ôſa lui faire cette réponſe : — « Je l'eſtime à tel point que, ſi je n'étois » Michel-Ange, j'aimerois mieux être Al» bert Dure, que l'Empereur Charles» Quint ». —

Buonarroti avoit une ſi grande paſſion pour les ſtatues qu'on voit à Rome dans la Cour du Belvéder, qu'il les viſitoit tous les jours. Il ſe faiſoit même conduire auprès de ces ſtatues, lorſque la vieilleſſe l'empêcha de marcher. Quoiqu'il devînt totalement aveugle vers la fin de ſa vie, il n'interrompit point ſes promenades ordinaires. Il tâtoit, pendant pluſieurs heures, les antiques qu'il ne pouvoit plus contempler, & ne les quittoit qu'après les avoir tendrement embraſſées.

On conſerve dans le cabinet du Grand-Duc de Toſcane la tête de Brutus, ſculptée par Michel-Ange, & qui n'eſt qu'ébauchée. Cet Artiſte ne l'acheva point, parce qu'il craignoit, diſoit-il, de partager le crime de ce fameux parricide, en lui donnant, par ſon ciſeau, une ſeconde vie. On lit au bas de ce buſte informe un diſtique latin (1),

---

(1) *Dum Bruto effigiem ſculptor de Marmore ducit ;*
In mentem ſceleris venit, & abſtinuit.

dont nous avons tâché de rendre le sens par ces quatre vers François :

Déja le marbre s'anime,
Et Brutus va sortir de la nuit du tombeau ;
Mais ses traits reproduits vont rappeller son crime :
Le Sculpteur en frémit, & jette son ciseau (1).

La Ville de Bruges doit au hasard la possession d'un beau grouppe de marbre blanc, fait par Michel-Ange : c'est une Vierge grande comme nature, & qui tient l'Enfant Jésus debout devant elle ; il est sur l'un des autels de l'église collégiale de Notre-Dame ; & l'on en fait un si grand cas, qu'on le tient dans une caisse vitrée de tous les côtés. Ce grouppe admirable étoit destiné pour Gènes ; mais le navire qui en étoit chargé, sortoit à peine de Civita-Vecchia, qu'il fut pris

(1) Un Anglois, qui se regarde comme un autre Brutus, par son zèle républicain, ne pense pas de même. Voici les deux vers que le Comte Sandwich composa par opposition à ceux qu'on lit au bas du buste :

Brutum effecisset sculptor, sed mente recursat
Tanta viri virtus ; sistit & abstinuit.

« Le Sculpteur auroit achevé Brutus ; mais il se » forma une si grande idée de son ouvrage, qu'il » s'arrêta & n'ôsa le continuer ». *Voyage d'Ital.* par M. de la Lande, tom. 2, pag. 228.

par un Corſaire Hollandois, qui conduiſit ſa priſe à Amſterdam. Lors de la vente des effets, perſonne ne connoiſſant le mérite de ce précieux morceau de ſculpture, un Négociant de Bruges en fit l'acquiſition pour une ſomme très-modique ; &, de retour dans ſa patrie, il le donna à l'égliſe de Notre-Dame, dont il étoit Marguillier. Milord Walpole en a depuis offert 30000 florins, (60000 livres) ſans pouvoir l'obtenir (1).

Michel Ange, perſuadé que l'ancienneté de quelques ouvrages jugés antiques, eſt ſouvent douteuſe, voulut s'en aſſurer davantage, & prouver aux Savans l'incertitude de leurs connoiſſances. Il fit à Florence la ſtatue d'un Cupidon ; &, lorſqu'il fut à Rome, il l'enterra dans un endroit de la campagne, où l'on devoit fouiller, après lui avoir caſſé un bras ; qu'il garda avec ſoin. Cette ſtatue fut trouvée en effet ; les connoiſſeurs la déclarèrent antique, & vantèrent beaucoup le travail de l'Artiſte Grec, auquel il leur plut de l'attribuer. Le Cardinal de Saint-George l'acheta, comme un des plus beaux ouvrages de l'ancienne Grèce, & crut être fort heureux de ſe la procurer, même en la payant très-chèr.

---

(1) Deſcamps, *Voyage pittor. de Fl. & du Br.* pag. 280—81.

Quel dut être l'étonnement & la honte des prétendus connoiſſeurs du goût antique, quand Michel-Ange vint réclamer ſon ouvrage, & montrer le bras qu'il avoit conſervé! Le Cardinal joua ſur-tout le rôle le plus ridicule. Dès qu'il ſut que la ſtatue étoit de Michel-Ange, elle n'eut plus de mérite à ſes yeux; il ſe hâta de la rendre, & ſe fit rembourſer ſon argent.

On trouve très-belles les trois portes de bronze de la Cathédrale de Piſe, où ſont repréſentés en bas-reliefs pluſieurs traits de l'Ecriture-Sainte. Michel-Ange ne pouvoit ſe laſſer de les admirer; &, dans ſon enthouſiaſme, les jugeoit dignes d'être les portes du ciel.

Michel-Ange peignit une Léda pour le Duc de Ferrare; mais s'appercevant qu'on n'avoit point pour cet ouvrage l'eſtime qu'il méritoit, il l'envoya en France; François I l'acheta, & le fit placer à Fontainebleau. Léda étoit repréſentée animée d'une paſſion ſi vive & ſi voluptueuſe, que Deſnoyers, Miniſtre d'Etat ſous Louis XIII, voulut, par ſcrupule, qu'on brûlât ce tableau.

Cet Artiſte faiſoit ſouvent diſſéquer des cadavres d'hommes ou d'animaux, afin d'approfondir l'anatomie. Comme il s'eſt

trop attaché à marquer avec force les muscles & les nerfs, ses peintures ont quelque chose de dur; c'est ce qui a fait dire à un homme d'esprit, que Michel-Ange a peint des Porte-faix, & Raphaël des Gentilshommes (1).

Raphaël travailloit dans une des chambres du Petit-Farnèse; Michel-Ange s'y rendit en secret; &, sans rien témoigner de ce qu'il pensoit des ouvrages de son rival, il se contenta de dessiner sur la muraille, avec du charbon, une tête de Faune, d'une proportion beaucoup plus grande que les figures qu'il voyoit peintes (2). Raphaël ne l'eut pas plutôt apperçue, qu'il s'écria, qu'elle ne pouvoit avoir été faite que par Michel-Ange. On prétend qu'il sentit le

(1) Michel-Ange avoit un exemplaire *in-folio* de la première édition du Poëme du Dante, & dont la marge étoit fort large; il y avoit dessiné tous les sujets du Poëme. On y voyoit un nombre prodigieux de figures nues, d'une grande beauté, dans des attitudes très-savantes. Cet exemplaire si précieux s'est malheureusement perdu dans un naufrage. *Essai sur la Peinture & sur l'Académie de France, établie à Rome*, par M. Algarotti, traduit de l'Italien, par M. Pingeron.

(2) M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 4, pag. 487, dit que c'est une tête colossale d'Alexandre-le-Grand. La tête de ce Héros doit être pourtant bien différente de celle d'un Satyre.

conſeil qu'on lui donnoit, & qu'il en profita. On ajoûte qu'aimant mieux laiſſer une partie de ſon ouvrage imparfaite, il ne voulut point effacer cette belle tête, qui eſt encore ſoigneuſement conſervée.

Jaloux des talens ſupérieurs de Raphaël, Buonarroti fit, dit-on, venir à Rome Sébaſtien del Piombo, dans l'eſpérance que ce Peintre, aidé par ſes conſeils, pourroit balancer Raphaël, & qu'ainſi, lui, Michel-Ange, reſteroit le premier Artiſte du monde. Mais il eut beau faire, Raphaël, ſans employer d'intrigues, & même ſans éprouver de jalouſie, ſe vit délivré de ce rival, qui prit le parti de ſe retirer à Veniſe.

Sébaſtien n'avoit point de goût pour la peinture à freſque; il perſuada au Pape Jules II d'obliger Michel-Ange de peindre à l'huile la façade de la Chapelle du Vatican. Mais cet Artiſte n'y voulut jamais conſentir, & dit même au Pape avec humeur, que la peinture à l'huile étoit un ouvrage de femme ou de pareſſeux.

Jules II appella Michel-Ange à Rome, le fit travailler à différens ouvrages, & permit que cet Artiſte vînt ſouvent l'entretenir en liberté. Un jour que Buonarroti ſe préſenta pour faire ſa cour au Pape, l'Huiſſier de la chambre lui dit bruſquement qu'il avoit ordre de ne point le laiſſer entrer. Regardant ce procédé comme un affront, l'Ar-

tiſte dit à l'Huiſſier d'aſſurer le Pape que Sa Sainteté deſireroit de le voir un jour, ſans pouvoir y réuſſir. Il ſortit furieux, & partit dès la même nuit pour ſe rendre à Florence.

Ce qui avoit irrité Jules II, c'eſt que Michel-Ange avoit toujours refuſé de lui laiſſer voir ſes peintures avant qu'elles fuſſent achevées; & que le Saint-Père, s'étant un jour introduit, à force de préſens, dans la Chapelle où cet Artiſte travailloit, Michel-Ange, qu'on ne ſavoit point à l'ouvrage, & qui ne pouvoit diſtinguer quel étoit celui qu'on avoit laiſſé entrer malgré toutes ſes défenſes, jetta une planche du haut de l'échafaud où il ſe trouvoit, qui, tombant d'échafaud en échafaud, avec un bruit horrible, cauſa la plus vive frayeur au Pape, qui ſe crut ſur le point d'être écraſé, & ſortit au plus vîte de la Chapelle, fort en colère contre le Peintre.

Cependant, dès que Jules II fut informé du départ précipité de Michel-Ange, il regretta la perte de ce grand homme, & lui dépêcha conſécutivement pluſieurs courriers, chargés de lettres preſſantes, afin de l'engager à revenir à Rome. Mais Buonarroti répondoit toujours que Sa Sainteté lui ayant fait refuſer la porte, comme au dernier des malheureux, il renonçoit à ſon ſervice, & qu'elle pouvoit employer quelqu'autre Artiſte.

Arrivé à Florence, il n'y resta pas long-temps en repos; Jules écrivit trois fois à la Seigneurie de Florence, pour redemander un homme qui lui étoit nécessaire. Après bien des irrésolutions, Michel-Ange se décida enfin à céder aux instances du Souverain Pontife. Mais il craignoit l'humeur violente de ce Pape, que la moindre chose mettoit souvent en fureur. Ses alarmes étoient si vives, qu'il fut sur le point d'aller en Turquie, où Soliman lui proposoit de bâtir un pont sur le Bosphore, pour passer de Constantinople à Péra.

Afin de dissiper les justes craintes de Michel-Ange, Pierre Soderin, Gonfalonnier de Florence, le revêtit de la qualité d'Ambassadeur, & écrivit au Cardinal Soderin, son frère, de le présenter lui-même.

Jules étoit alors à Bologne. Le Cardinal, protecteur de Michel-Ange, étant malade, chargea un Evêque de sa maison de l'accompagner à l'audience du Pape. Le terrible Jules, regardant l'Artiste d'un air dédaigneux, lui dit d'un ton mêlé de colère : — « Au-lieu de venir nous trouver, vous » avez attendu que nous ayons été vous » chercher nous-mêmes ». — Michel-Ange répondit avec une noble hardiesse, & s'excusa sans descendre à de basses supplications. Tout se seroit fort bien passé, si l'Evêque qui l'avoit conduit, n'eût entrepris de parler

en

en ſa faveur. — « Votre Sainteté doit lui » faire grace, dit-il : les perſonnes de ſa » profeſſion ſont ordinairement ignorantes, » & ne ſont capables que des choſes qui » concernent leur art ». — Cette ridicule apologie mit le Pape dans une telle colère, qu'il frappa l'Evêque d'un bâton qu'il tenoit à la main, en lui diſant : — « C'eſt vous-» même qui êtes un ignorant, & vous lui » faites injure, lorſque nous ne voulons » pas l'offenſer ». — Non content d'une auſſi vive réprimande, le fougueux Pontife fit encore chaſſer honteuſement de ſa préſence cet Evêque peu ſpirituel.

La mauvaiſe humeur de Jules s'étant ainſi évaporée, (car il lui falloit toujours quelqu'un pour décharger ſa colère,) il donna ſa bénédiction à Michel-Ange, le combla de préſens, & lui promit les plus grandes récompenſes.

Pendant ſon ſéjour à Bologne, ce Pape ſouhaita que notre Artiſte lui fît ſa ſtatue de la hauteur de cinq braſſes, & qu'elle fût jettée en bronze. Il en vit bientôt le modèle. Cette figure élevoit un bras avec tant de fierté, qu'il ne put s'empêcher de demander à Michel-Ange ſi elle donnoit la bénédiction ou la malédiction. — « Elle avertit le peuple de Bologne d'être plus ſage » à l'avenir », — répondit l'Artiſte, faiſant alluſion à une révolte de cette Ville, que

le Pape venoit de châtier. Après cette réponse, qui sent un peu la flatterie, Michel-Ange proposa de mettre un livre dans l'autre main de la statue; — « Mettez-y plutôt » une épée, lui repartit le Souverain Pon» tife; car je ne suis point homme de Let» tres ». — Réponse peu digne d'un Pape, mais tout-à-fait conforme à l'humeur guerrière de Jules (1).

Cette statue fut placée sur le frontispice d'une église de Bologne, où elle ne resta pas long-temps; les Bentivoglio étant rentrés dans cette Ville, elle fut mise en pièces par ceux de leur faction. Le Duc de Ferrare en acheta les débris; il n'en conserva que la tête qui étoit entière, & fit fondre le reste pour en faire une pièce d'artillerie, qui fut nommée la *Julienne*. Cette destinée eût peut-être flatté l'ame martiale de Jules II, s'il eût pu la prévoir.

Michel-Ange, de retour à Rome, se mit à peindre la Chapelle de Sixte. Son dessein étoit de travailler à cet ouvrage avec le plus grand soin; mais l'impatience de Jules venoit souvent le troubler. Ce Pape, lassé d'attendre, & croyant que ses desirs devoient être remplis aussi-tôt que formés,

---

(1) *Catalogue des Tableaux du Cabinet du Roi par M. Lépicié.*

lui dit un jour, dans un tranſport de colère : — « Si vous ne finiſſez pas promptement, » je vous ferai jetter du haut en bas de vos » échafauds ». —

Michel-Ange le connoiſſoit capable de lui tenir parole; auſſi ſe hâta-t-il d'achever, évitant même, pour aller plus vîte, d'enrichir d'or les draperies de ſes figures, & de les orner de couleurs éclatantes. Lorſque le Pape vint les voir, il en fut mécontent, & prétendit qu'elles n'étoient point ſi riches que les autres tableaux du même Artiſte. Michel-Ange, ſenſible à ce reproche, lui répondit fièrement : — « Les per» ſonnages que j'ai repréſentés ne portoient » point d'or ni de magnifiques parures ; » c'étoient de vrais Chrétiens qui mépri» sèrent les richeſſes ». —

Jules careſſoit & maltraitoit tour-à-tour cet Artiſte. Mais ſes vivacités n'étoient pas plutôt paſſées, qu'il s'efforçoit de les lui faire oublier. Un jour que Michel-Ange demandoit au fougueux Pontife la permiſſion d'aller à Florence pour un certain temps : — « Et ma Chapelle, quand ſera-t-elle finie, » dit le Pape? — Saint Père, quand je » pourrai, répondit-il froidement. — Quand » tu pourras ! reprit le Pape avec fureur, » je te la ferai bien achever ». — En diſant ces mots, il le frappa d'un bâton dont il étoit preſque toujours muni. Michel-Ange

outré ſe retira promptement, ſongeant à quitter Rome pour n'y plus revenir. Mais à peine étoit il rentré chez lui, que le Camérier du Pape lui apporta cinq-cents écus, & le pria d'excuſer un emportement qui n'étoit que paſſager. L'Artiſte voyant que l'humeur fougueuſe du Pape tournoit à ſon avantage, ne ſe fâcha plus, & n'en fit que rire.

En peignant le plafond de ſa fameuſe Chapelle, Michel-Ange s'accoutuma tellement à regarder les objets de bas en haut, qu'après avoir terminé ce grand ouvrage, il fut long-temps ſans pouvoir baiſſer les yeux; en ſorte que s'il avoit à lire une lettre, ou à fixer quelqu'autre objet, il étoit contraint de le tenir au-deſſus de ſa tête.

Selon quelques Auteurs, Michel-Ange voulant mettre tout ſon art dans la repréſentation d'un Chriſt, engagea un homme du peuple à lui ſervir de modèle, & à ſe laiſſer attacher ſur une croix. Lorſqu'il l'eut fortement lié, comme dans le ſeul deſſein de lui faire prendre une attitude convenable, il perça, dit-on, le côté de ce malheureux, qui rendit bientôt ſa vie avec tout ſon ſang. S'il en faut croire les inventeurs de cette hiſtoire, l'Artiſte commit une pareille cruauté, afin de mieux ſaiſir l'air

& les traits d'un homme mourant. Mais il eſt probable que cette fable n'a été inventée & n'a eu cours parmi le peuple, que par l'extrême vérité qu'on remarque dans le Chriſt de Michel-Ange, qui paroît peint d'après nature.

Buonarroti, en préſence du Cardinal de Médicis, loua avec tranſport la beauté d'un cheval appartenant à cette Eminence, qui le lui envoya auſſi-tôt, avec dix mulets chargés d'avoine, & un de ſes valets pour le panſer.

Dans un tableau qui repréſentoit l'Enfer, Michel-Ange peignit au milieu des flammes un Cardinal qu'il n'aimoit pas, & le rendit ſi reſſemblant, qu'il étoit très-facile de le reconnoître. Léon X, ce protecteur des Arts, dont nous venons de parler ſous le nom du Cardinal de Médicis, allant ſouvent voir travailler notre Artiſte, n'eut pas de peine à démêler les traits du Cardinal ſi mal traité, & voulut engager le Peintre à l'effacer de ſon tableau. Mais celui-ci refuſa de ſatisfaire Sa Sainteté, & lui dit pour excuſe : *In Inferno nulla redemptio*, (dans l'Enfer il n'eſt point de rédemption.)

Le Cardinal informé de la place qu'il occupoit dans le tableau de Michel-Ange, s'en plaignit vivement au Pape, qui lui répondit :

— « Si Michel-Ange vous avoit mis dans
» le Purgatoire, je pourrois vous en re-
» tirer; mais il vous a mis dans l'En-
» fer : mon pouvoir ne s'étend pas juf-
» ques-là ». —

Michel-Ange a vécu fous plufieurs Papes. Lorfqu'Adrien VI alloit dans la Chapelle du Vatican, où cet Artifte a repréfenté le Jugement dernier, il difoit, à la vue des nudités dont elle eft remplie, qu'il lui fembloit entrer dans l'étuve d'un baigneur.

Jules III, le Pontife le plus fier qui fe foit placé fur la Chaire de Saint-Pierre; Jules III faifoit affeoir Michel-Ange auprès de lui, afin de l'entendre raifonner fur les arts qu'il profeffoit.

Paul III, entr'autres marques de diftinction dont il combla Buonarroti, lui rendit une vifite d'éclat, accompagné de dix Cardinaux.

On vint un jour dire à Michel-Ange que Paul IV trouvoit les figures de fon Jugement dernier trop nues, & qu'il defiroit qu'on y retouchât. — « Au-lieu de s'occu-
» per de quelques indécences de mes pein-
» tures, répondit-il, le Pape feroit bien
» mieux de fonger à détruire les défordres
» qui règnent dans le monde ». —

On prétend que le *Menchiate*, jeu de

cartes fort en vogue dans l'Italie, fut inventé par Michel-Ange (1).

Buonarroti ne mit, dit-on, que trois phrases dans son testament; & voici comment il s'y exprimoit: — « Je donne mon » ame à Dieu, mon corps à la terre, & » mes biens à mes parens ». — (2).

Le Grand-Duc Côme de Médicis, qui chérissoit singulièrement Michel-Ange, donna, même après la mort de cet Artiste à jamais célèbre, une preuve éclatante de l'estime qu'il avoit pour lui. Il fit exhumer son corps secrettement & pendant la nuit, & le fit transporter de Rome à Florence, où on lui éleva un magnifique tombeau de marbre.

Des Auteurs assûrent qu'un seul tableau de Michel-Ange fut cédé à Louis XIV, un peu avant la paix d'Utrecht, pour la somme prodigieuse de 600000 liv.

---

(1) M. de la Lande, *Voyage d'It.* tom. 5, p. 159.

(2) *L'Abecedario Pittorico*, pag. 321, in-4°. édiz. *di Bologna*, 1719. C'est toujours de cette édition dont nous nous sommes servis.

ALEXIS (*Alessio*) BALDOVINETTI, *né à Florence, mort en 1499* (*).

CET Artiste, étant parvenu dans un âge fort avancé, se retira dans l'Hôpital de Saint-Paul, & afin de s'assurer qu'on le traiteroit avec soin, il y fit transporter un grand coffre, que l'on crut rempli d'or, ce qui lui mérita des égards & des attentions sans nombre. Il eut à peine les yeux fermés, que les Administrateurs s'empressèrent d'ouvrir le précieux coffre, qu'ils avoient souvent regardé avec des yeux d'envie. Mais quelles furent leur confusion & leur douleur, de n'y trouver que des ébauches & des dessins informes !

TITIEN VECELLI (*Tiziano Vecellio,*) *né à Cadore, dans l'Etât de Venise, l'an 1477, mort en 1576.*

LE Titien est un des hommes qui a le plus joui de la vie. Son opulence lui procuroit la satisfaction de recevoir à sa table jusqu'à des Cardinaux, & de les traiter avec

(*) L'année de sa naissanee est très-incertaine ; cependant, on croit que ce fut en 1425. V. *Serie degli Uomini i piu illustri*, &c. tom. 1, pag. 107, *Firenze*, 1769.

ſplendeur. Son caractère doux & toujours égal, & ſon humeur enjouée, le faiſoient aimer & rechercher de tout le monde. Son mérite le rendoit encore reſpectable ; & ſa ſanté, qu'il a conſervée juſqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, a ſemé de fleurs tous les inſtans de ſa vie (1).

Il étoit modeſte, ne médiſoit jamais d'aucun Peintre, & faiſoit même l'éloge de ſes rivaux. Il avoit auſſi beaucoup d'eſprit, écrivoit & parloit très-bien. Un dernier trait qui caractériſe le ſeul Titien, & qu'on trouvera bien rarement dans l'éloge des Artiſtes, c'eſt que ſes mœurs & ſa conduite furent toujours irreprochables.

Voici de quelle manière il travailloit ordinairement : après avoir ébauché ſon tableau, il le retournoit contre la muraille & ſembloit l'oublier pendant quelque temps ; il le reprenoit dans la ſuite, &, l'eſprit moins rempli de ſon idée, il l'examinoit avec des yeux critiques, y corrigeoit ce qui lui déplaiſoit, & le terminoit enfin (2).

Le Titien, avant de jouïr de ſa grande réputation, s'occupa long-temps à graver

---

(1) *Dictionnaire des Beaux-Arts*, par M. Lacombe.

(2) Crozat, *Rec. d'Eſt.* tom. 3, fol. 58.

en bois, les premiers deſſins de ſes tableaux (1).

A peine ce grand Artiſte commençoit-il à travailler ſous les yeux du Giorgion, qu'il peignit une Judith, dans la manière de ce maître, & dont tout le monde fit compliment au Giorgion, parce qu'on la croyoit ſon ouvrage : on l'aſſuroit que c'étoit la plus belle choſe qui fût ſortie de ſon pinceau. Le Giorgion enrageoit d'être forcé de répondre, que cette Judith, ſi admirable, étoit de la main de ſon écolier. Mais, dans la crainte d'éprouver ſouvent le même affront, il pria ſon élève de chercher un autre maître.

Le Titien s'étant par la ſuite lié avec l'Arioſte, ces deux grands hommes employèrent leurs talens à ſe faire mutuellement honneur. Le Titien fit le portrait de ce Poëte fameux, & l'Arioſte a fait l'éloge du Titien, dans ſon Poëme de *Roland*.

Le Titien eut même le bonheur de ſe faire aimer de l'Arétin, de ce Poëte ſatyrique, dont les Rois même craignoient l'eſprit mordant & briguoient l'amitié. L'Arétin, touché du peu de fortune de notre Peintre, conſacroit ſouvent ſa plume à publier ſes talens, & le fit connoître de-

(1) Papillon, *Traité de la Gravure en bois.*

l'Empereur Charles V. Lorſque notre Artiſte travailloit, il avoit quelquefois un lecteur célèbre dans la République des lettres; c'étoit l'Arétin lui-même.

On prétend que le Titien laiſſoit ſouvent ouverte la porte de l'endroit où il travailloit, feignant d'avoir oublié de la fermer: ſes élèves venoient auſſi tôt copier ſes ouvrages, tandis que l'un d'entr'eux faiſoit le guet. Mais le Titien ne ſut point mauvais gré de leur entrepriſe; il retouchoit les copies, qu'on vendoit enſuite, dit-on, pour d'excellens originaux.

On remarque dans les lettres du Titien, que ce célèbre Artiſte, en parlant de ſes ouvrages, ne les déſigne jamais par le mot Italien *quadro* ou *tavola*, (tableau) (1); il ſeroit à ſouhaiter que tous les Peintres attachaſſent à leur art, la même grandeur, la même ſublimité: je finis, s'écrie-t-il, *la fable* de Vénus & d'Adonis.... « je vous » enverrai inceſſamment *la poëſie* de Perſée » & d'Andromaque ». —

Paul III, pour marquer au Titien l'eſtime qu'il avoit de ſes talens, & la protection dont il l'honoroit, voulut donner un Evêché à ſon fils Pomponio; mais le

---

(1) Le mot le plus uſité en Italie, eſt *quadro*: il n'y a que les grands tableaux d'autel que l'on appelle *tavola*.

Titien refusa cette faveur, parce qu'il eut la modestie de croire qu'il ne devoit point avoir l'ambition d'élever son fils à la prélature.

Le même Pape eut dessein de lui accorder l'Office *del piombo* (1), qui rapporte des revenus considérables; mais cet Artiste préféra de vivre tranquile dans la société de ses amis.

Le Titien s'apperçevant que des personnes qui lui avoient commandé un tableau, avoient assez peu de goût pour n'en être pas contentes, prit sur le champ son pinceau, &, contre l'usage de quelques Artistes de son temps, & même contre sa propre coutume, de mettre modestement *faciebam*, (je faisois) au bas de ses productions, à l'exemple des anciens Peintres; il écrivit sur ce tableau *Titianus fecit fecit*, répétant deux fois qu'il avoit achevé son ouvrage, comme pour affirmer davantage ce qu'on devoit en penser.

Voulant se moquer de ceux qui copioient mal le Laocoon, sculpture antique, qu'on admire à Rome, le Titien a fait une estampe satyrique, où il a représenté de petits singes, contrefaisant ce fameux groupe.

---

(1) Cet Office consiste à sceller toutes les Bulles.

Dans ſes ouvrages, le Titien a quelquefois bleſſé la vraiſemblance & le coſtume. Il n'a point fait difficulté d'introduire dans la *Préſentation de Jéſus-Chriſt au Temple* des Pages, vêtus à l'Eſpagnole ; & de mettre l'Aigle d'Autriche ſur les boucliers des ſoldats Romains.

Dans ce même tableau, preſque tous les Juifs ſont habillés en nobles Vénitiens.

Le Titien a fait trois fois le portrait de Charles-Quint ; & cet Empereur diſoit qu'il avoit reçu trois fois l'immortalité des mains du Titien.

Cet Artiſte ayant fait un grand tableau qui repréſentoit les hommes illuſtres de la Maiſon d'Autriche, Charles V, par une faveur ſingulière, voulut abſolument que le Titien s'y peignît lui-même. Ne pouvant ſe diſpenſer d'obéir, notre Artiſte, toujours modeſte, plaça ſon portrait dans l'endroit le moins apparent du tableau.

Mais l'Empereur ne ſe contenta point de lui accorder cette marque de diſtinction ; voulant le récompenſer d'une manière encore plus éclatante, il l'annoblit, ainſi que ſa famille & tous ſes deſcendans : il le décora enſuite de l'Ordre de Saint-Jacques, & le créa Comte Palatin.

En peignant pour la troiſième fois le portrait de ſon auguſte protecteur, le Titien

laiſſa tomber un de ſes pinceaux, que l'Empereur s'empreſſa de ramaſſer : l'Artiſte, ſe jettant alors aux genoux de ce Prince, s'écria : — « Seigneur, je ſuis indigne d'un » pareil ſervice. — Charles V lui répliqua : » le Titien mérite d'être ſervi par Céſar. —

Il exiſte une lettre du Titien, bien propre à couvrir de honte ces hommes ivres de leur grandeur, qui, chargés par les Souverains de remettre aux Artiſtes la juſte récompenſe de leurs talens & de leurs travaux, les forcent à perdre en vaines ſollicitations un temps précieux, qu'ils employeroient à honorer, par un travail eſtimable, & leur ſiècle & leur patrie. La lettre dont nous parlons eſt adreſſée à Philipe II, Roi d'Eſpagne, fils & ſucceſſeur de Charles V. Nous croyons faire plaiſir au Lecteur d'en tranſcrire ici la traduction Françoiſe : « SIRE, » le ſujet de *la Cène* que j'ai commencé il » y a ſept ans, & auquel j'ai travaillé preſ- » que ſans relâche, eſt enfin achevé. Heu- » reux ſi j'ai réuſſi dans les efforts que j'ai » faits pour rendre cet ouvrage digne des » regards de votre Majeſté ! Cependant, » SIRE, ſi jamais mes anciens & longs ſer- » vices vous ont été agréables, je vous » ſupplie, au nom de votre clémence infinie, » de vouloir bien ordonner que mes pro- » viſions me ſoient enfin livrées, afin que

» je puiſſe paſſer tranquilement le peu de » temps qui me reſte à vivre, & dont je » veux conſacrer tous les inſtans au ſervice » de votre Majeſté. En faiſant exécuter les » ordres que vous avez donnés pluſieurs » fois à ce ſujet, vous ferez, SIRE, un acte de » bienfaiſance, de juſtice & de piété envers la » mémoire de votre Auguſte père. Je perds » la plus grande partie de mon temps à » écrire, à ſolliciter, à me plaindre; à peine » puis-je arracher, après des inſtances réité- » rées, le peu d'argent dont j'ai beſoin pour » mon entretien. Hélas! Si Votre Majeſté » connoiſſoit la ſituation cruelle où je me » trouve, elle en ſeroit touchée & ne tarde- » roit pas à la rendre meilleure. Je ſolli- » cite en vain vos Miniſtres, ils ne rem- » pliſſent aucune de vos intentions: c'eſt ce » qui me force de me jetter aux pieds de » Votre Majeſté, pour la ſupplier humble- » ment de faire ceſſer mes malheurs & mes » plaintes ».

Quand Henri III, Roi de France, paſſa par Veniſe, à ſon retour de Pologne, il voulut connoître le Titien, & alla juſques chez lui pour le voir. Le Titien lui montra tous ſes ouvrages; & comme il s'apperçut que ce Prince conſidéroit avec beaucoup de plaiſir quelques-uns des ſes tableaux, il le ſupplia de vouloir bien les accepter.

La vue de cet Artiſte s'étant beaucoup affoiblie vers la fin de ſes jours, il voulut retoucher quelques-uns de ſes tableaux, qui ne lui paroiſſoient plus d'un coloris aſſez vigoureux; mais ſes élèves craignirent qu'il ne gâtât les chef-d'œuvres qu'avoit produit ſon pinceau, & mêlèrent dans les couleurs dont il ſe ſervoit, de l'huile d'olive, qui ne sèche point: par ce moyen, ils effaçoient en l'abſence du Titien, l'ouvrage de ſa vieilleſſe.

Le Titien ſe maria, dit-on, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, peu de temps avant ſa mort, avec une belle fille qui en avoit à peine quinze; &, comme les careſſes d'un tel vieillard ne pouvoient que glacer une jeune épouſe, il lui fit perdre la vie en voulant la donner à un autre être, s'il en faut croire l'Auteur qui nous fournit ce trait. Le même Auteur ajoûte, que les parens de la jeune femme, furent conſeillés d'intenter au Titien un procès criminel, comme ayant profané le Sacrement de mariage, par une alliance tout-à-fait diſproportionnée. Mais on ne fit que rire en Italie du projet de cette requête, tandis qu'en Angleterre, (toujours ſelon notre Auteur,) on pendit dans le même temps un vieillard plus que centenaire, pour avoir épouſé une fille de quinze ans, laquelle même étoit enceinte.

Quoi

Quoi qu'il en soit, le Titien a peint sa femme toute nue, sous la figure de Vénus; il l'a aussi représentée en Vierge, avec l'Enfant-Jésus & le petit Saint-Jean : elle est également bien dans les deux tableaux : rien ne prouve mieux, dit M. de la Lande, que tous les déguisemens réussissent à une jolie femme (1).

Quoique le Titien mourût de la peste, on ne laissa pas de l'enterrer publiquement; on n'usa point envers lui des précautions employées contre tous ceux dont la mort funeste pouvoit s'étendre sur les vivans : quelle plus grande marque d'estime auroient pu lui donner ses concitoyens ?

GEORGE BARBARELLI, *dit le* GIORGION, *né au Bourg de Castel-Franco, dans le Trévisan, l'an 1478, mort en 1511.*

Le surnom du Giorgion, sous lequel seul il est connu, fut donné à cet Artiste à cause de sa taille avantageuse, & de son caractère fanfar[illegible] (2).

Inspiré par la reconnoissance, le Gior-

---

(1) *Voyage d'Italie*, tom. 2, pag. 239.

(2) Il vantoit beaucoup son origine, quoiqu'il fût de basse naissance. V. d'Argenville.

gion fit le portrait du Pordenon, fon confrère, & le repréfenta fous la figure de David, vainqueur de Goliath, afin de lui rendre la pareille; le Pordenon, dans un tableau, lui ayant donné les mêmes attributs. N'eft-il pas plaifant que deux Artiftes aient imaginé de fe peindre avec toute la fierté que devoit avoir le Roi Prophète, lorfqu'il prenoit les armes? Qu'ils aient affublé leur effigie d'une cuiraffe, & qu'ils fe foient repréfentés, tenant d'une main, au lieu de pinceau, la tête de Goliath, & de l'autre une épée?

Par un caprice auffi bizarre, le Giorgion a repréfenté la Vierge & l'Enfant-Jéfus plongés dans un profond fommeil, tandis qu'un Ange joue du violon auprès d'eux. Les Poëtes de notre Opéra ne tombent-ils pas dans un ridicule pareil à celui de ce Peintre, lorfqu'ils font chanter un amant auprès de fa maitreffe endormie, qu'il paroît craindre de réveiller, tandis qu'il crie à pleine tête aux oifeaux de fe taire?

Il s'éleva du temps du Giorgion une fameufe difpute à Venife, entre les Artiftes, au fujet de la prééminence de la Peinture & de la Sculpture : le Giorgion entreprit de prouver que l'art du Peintre pouvoit montrer un objet dans toutes fes faces, auffi-bien que le Sculpteur. Pour cet effet,

il repréſenta un homme nud, vu par derrière, & placé au bord d'une fontaine, qui, par réflexion, offroit le devant de la figure, tandis qu'une cuiraſſe fort luiſante découvroit l'un des côtés, & qu'un miroir réfléchiſſoit l'autre. Ce tableau ingénieux mérita le ſuffrage de tous les Artiſtes, & ne termina point la diſpute.

Le Giorgion mourut à l'âge de trente-trois ans, du profond chagrin que lui cauſa l'infidélité de ſa maitreſſe.

BENVENUTO TISI, *ſurnommé* GAROSALO (*l'Œillet*), *né à Ferrare l'an 1481, mort en 1559* (*).

Afin de déſigner ſes tableaux, Benvenuto avoit du moins une manie agréable; quelque ſujet qu'il traitât, il y peignoit ordinairement un œillet.

Pendant les vingt dernières années de ſa vie, cet Artiſte employoit les jours de fête à peindre *gratis*, pour les Monaſtères (1).

(*) Quelques Auteurs ne le font mourir qu'à l'âge de quatre-vingts-ans : ce qui reculeroit ſa mort juſqu'à l'année 1561.

(1) Crozat, *Rec. d'Eſt.*

LAURENT (*Lorenzo*) LOTTO; *vivoit vers l'an 1482.*

Dans un tableau de ce Peintre, dont le sujet est *la femme adultère*, on voit un Moine parmi les spectateurs.

RAPHAEL SANCIO (*Raffaello d'Urbino*), *né à Urbin, dans les Etats du Pape, l'an 1483; mort en 1520.*

RAPHAEL d'Urbain est généralement regardé comme le plus grand Peintre qui ait jamais paru dans l'Univers (1).

Il étoit de la plus belle figure du monde, & avoit les mœurs extrêmement douces. Sa politesse & sa modestie donnoient un nouveau lustre à ses talens. Pour nous servir des propres termes du Vasari, Raphael passa toutes les années de sa vie, non pas en simple particulier, mais en Prince, communiquant libéralement sa science, & prodiguant son argent à tous ceux qui s'attachoient à la Peinture, & qui étoient dans l'infortune.

L'amour & la galanterie étoient les paf-

(1) Il auroit pu être Sculpteur, puisqu'il a modelé plusieurs figures en terre & en cire. Crozat, *Rec. d'Est.* tom. I.

ſions dominantes de Raphaël ; il ſe plaiſoit tellement avec les Dames, qu'elles pouvoient tout obtenir de lui. Le cœur toujours rempli de l'objet de ſa flamme, il a ſouvent peint dans ſes tableaux le portrait de ſa maitreſſe : dans ſes amuſemens même, en crayonnant quelques deſſins, il ſe plaiſoit à tracer les traits de celle qu'il aimoit. On conſerve encore une carte ſur laquelle il a repréſenté l'une des Belles qui l'occupoient juſques dans ſes moindres inſtans.

Pluſieurs perſonnes connoiſſant le penchant que Raphaël avoit pour les femmes, ne dédaignoient point de le ſervir dans ſes amours, afin de devenir ſes amis, & d'en avoir quelque tableau.

Le Prince Auguſtin Chigi, voyant qu'il ne finiſſoit point une gallerie, commencée depuis long-temps, parce qu'il alloit chaque jour paſſer pluſieurs heures auprès de la maitreſſe qu'il avoit alors, lui permit de venir avec cette femme loger dans ſon Palais.

Raphaël copioit la Nature avec la plus grande exactitude : dans ſon tableau de la *diſpute du S. Sacrement*, il a donné à toutes ſes figures le même bonnet qui coiffoit par haſard le modèle qu'il avoit ſous les yeux (1).

(1) V. *Diſcours* prononcé le 2 Janvier 1769 ;

On demandoit un jour à Raphaël comment il avoit pu acquérir le haut point de perfection où il étoit parvenu ? *En ne négligeant rien*, répondit-il. Leçon utile pour tous ceux qui courent la carrière des Arts (1).

Deux Cardinaux reprochoient mal à-propos à Raphaël d'avoir fait dans un tableau le visage de Saint-Paul & celui de S. Pierre trop rouges : — « Messeigneurs, leur répondit-il, indigné de cette critique injuste, » je les ai peints tels qu'ils sont au Ciel ; » cette rougeur leur vient de la honte » qu'ils ont de voir l'Eglise aussi mal gou» vernée ». —

Curieux de connoître par lui-même tout ce que les Arts offroient de plus remarquable, & ne pouvant se transporter sur les lieux, Raphaël entretenoit des Dessinateurs par toute l'Italie, & jusques dans la Grèce.

Plusieurs habiles Peintres, & particulièrement Raphaël, sont accusés d'avoir brisé & jetté dans le T[illegible]e un grand

par M. Joshua Reynolds, Chef de la nouvelle Académie de Peinture établie à Londres, cité dans l'Année Littéraire, 1769.

(1) *Dictionnaire des Portraits historiques*, &c. tom. 3, pag. 306.

nombre de bas-reliefs antiques, afin de cacher éternellement leurs plagiats, après les avoir très-exactement copiés (1). Raphaël, à ce qu'on prétend, alloit la nuit dans les rues de Rome, les mutiler avec une masse de bois (2). Un Italien disoit à ce propos, que Raphaël avoit été un des plus grands voleurs de son siècle.

On conserve dans l'Apothicairerie de Lorette, de très-beaux vases de fayence, & dans le Palais Aliéri, à Rome, un petit plat aussi de fayence, richement encadré, qu'on croit avoir été peints par Raphaël : pour les vases qu'on voit à Lorette, on a voulu donner des vases d'or de la même grandeur (3).

---

(1) Félibien, tom. 1, pag. 277.

(2) M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 2, pag. 493.

(3) On dit en Italie que c'est un Ambassadeur du Roi de France qui a fait cette offre. (V. Richard Lassels, *Voyage d'Italie*, tom. 2, pag. 235). Le même Auteur nous apprend que ces fameux pots de fayence ont été donnés au trésor de Lorette par un Duc d'Urbin. Huguetan, dans son *Voyage d'Ital.* imprimé en 1681, prétend (pag. 115) que ce fut Raphaël lui-même qui donna ces vases à l'Apothicairerie de Lorette, après les avoir peints. François Deseine, dans son *Voyage* imprimé en *1699*, prétend que la Reine Christine eut un de ces vases pour un d'argent qu'elle offrit en échange. Tom. 2,

Raphaël ayant été ſecrettement introduit dans la Chapelle où travailloit Michel-Ange, malgré toutes les précautions que ce Peintre avoit priſes pour que ſes ouvrages ne fuſſent vus de perſonne avant d'être entièrement achevés, changea tout-à-coup de manière, & conçut l'idée d'exceller dans ſon art. Il reſta quelques inſtans immobile à contempler la fierté du pinceau de Michel-Ange, & ſortit ſans avoir la force de proférer une ſeule parole. Mais il ne dut qu'à ſon génie un progrès ſi rapide; car les peintures de Michel-Ange, expoſées depuis plus de deux-cents ans aux yeux de tous les Peintres de l'Univers, n'ont pu former un ſecond Raphaël.

Cet Artiſte étoit toujours environné de jeunes étudians & d'illuſtres Amateurs de la Peinture, qui l'accompagnoient ordinairement, lorſqu'il alloit à la promenade ou lorſqu'il ſortoit dans les rues de Rome. Michel-Ange l'ayant rencontré un jour au milieu de ce brillant cortège, lui dit en paſſant, pour le railler: — « Vous marchez » comme un Prévôt ſuivi de ſes Sbires » (1). — Raphaël lui répondit ſur le même ton:

pag. 22. Au reſte, tantôt les Auteurs diſent que tous ces vaſes ont été peints d'après les deſſins de Raphaël; tantôt ils prétendent qu'ils ſont de la main de Raphaël lui-même.

(1) Sbires, eſpèce d'Archers.

— « & vous, vous allez tout ſeul comme le » bourreau ». —

Le premier tableau que cet Artiſte fit à Rome, fut tellement eſtimé, que le Pape ordonna qu'on détruisît les ouvrages commencés par pluſieurs Peintres, afin que le génie de Raphaël eût le champ le plus vaſte à parcourir.

Après avoir beaucoup travaillé pour le Prince Auguſtin Chigi, Raphaël eut une conteſtation très-vive au ſujet du payement; Michel-Ange, choiſi pour arbitre, loin de dépriſer l'ouvrage de ſon rival, eſtima chaque tête cent écus. Auguſtin Chigi ſe hâta auſſi-tôt de terminer avec Raphaël, dans la crainte que Michel-Ange n'eſtimât à proportion des têtes les autres parties des figures (1).

Franceſco Francia, Peintre de Bologne, étonnné de tout ce que la renommée publioit à la louange de Raphaël, éprouvoit un violent deſir de voir quelques ouvrages d'un Artiſte auſſi célèbre; mais ſon grand âge l'empêchant de faire le voyage de Rome, il prit le parti d'écrire à Raphaël combien il avoit d'eſtime pour ſes talens d'aprés tout ce qu'on publioit d'avanta-

---

(1) *Recueil d'Eſtampes repréſentant les plus beaux Tableaux*, &c. Crozat, tom. 1.

geux. Ces deux Artiſtes ſe donnèrent réciproquement des marques de conſidération, & il ſe lia entr'eux un commerce réglé de lettres. Dans ces circonſtances, Raphaël acheva ſon fameux tableau de Sainte-Cécile, deſtiné pour une égliſe de Bologne, & l'envoya à ſon ami Franceſco, en le priant de le mettre lui-même en place, & d'y corriger les fautes qu'il y trouveroit, (ajouta-t-il modeſtement). L'Artiſte de Bologne, tranſporté de joie d'être enfin ſur le point de voir un ouvrage de Raphaël, s'empreſſe de conſidérer le tableau ; mais il n'y a pas plutôt jetté les yeux, que ſon cœur ſe ſerre ; il ſent vivement l'extrême diſtance de ſes talens à ceux de Raphaël : il tombe dans une profonde mélancolie, & meurt de la douleur qu'il éprouve d'avoir tant travaillé pour n'être qu'un Peintre médiocre.

Deux tableaux de Raphaël, placés dans une égliſe à Rome, étoient ſi eſtimés, dès le temps de Jules II, qu'on ne les montroit que les jours de Fêtes ſolemnelles.

Cet admirable Artiſte eut une idée ſublime, lorſque, peignant la création du monde, il repréſenta Dieu, rempliſſant l'immenſité des airs, & tenant d'une main le Soleil,

& de l'autre la Lune, qu'il attache au firmament (1).

Léon X accorda à Raphaël un Office de Camérier, emploi lucratif & très-honorable (2).

Les talens de Raphaël, lui acquirent une telle considération, que le Cardinal Biéna, lui offrit sa nièce en mariage; mais Raphaël crut devoir renoncer à cette illustre alliance, dans l'attente du chapeau de Cardinal, que Léon X lui avoit promis. Il ne refusa pourtant point ouvertement le parti avantageux qui lui étoit proposé; il pria son Eminence de lui accorder quatre années, afin de pouvoir, disoit-il, se rendre plus digne de l'honneur qu'elle vouloit lui faire. Ce temps expiré, le Cardinal parut toujours dans les mêmes dispositions, & Raphaël consentit alors d'épouser la nièce; mais il recula de jour en jour l'instant du mariage, se flattant que le Pape rempliroit

---

(1) Ce tableau est peint, dit-on, par Jules Romain, d'après les dessins de Raphaël. V. M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 3, pag. 188. Quoi qu'il en soit, n'est-ce pas donner à entendre, d'une manière bien énergique, le suprême pouvoir de l'Eternel? Cependant, nous ne savons quel Auteur a ôsé traiter cette grande idée de puérile & de ridicule.

(2) Les Camériers de la Chambre du Pape, peuvent être comparés aux Gentilshommes ordinaires de la Chambre du Roi de France.

ſes promeſſes, & qu'il ſe verroit enfin décoré de la pourpre Romaine.

La paſſion trop vive que Raphaël avoit pour les femmes, le fit mourir à la fleur de ſon âge. Emporté par l'amour que lui inſpiroit une belle perſonne, il eut l'imprudence de ſe livrer à de tels excès, qu'il tomba dans le dernier épuiſement, & n'étoit plus animé que par une fièvre violente. Il n'ôſa découvrir la cauſe de ſa maladie, que les Médecins traitèrent de fluxion de poitrine; une ſaignée acheva de lui ôter le reſte de ſes forces, & lui devint mortelle.

Sentant bien qu'il approchoit de ſa fin, il fit ſortir de ſa maiſon une femme qu'il entretenoit; & par ſon teſtament lui aſſura de quoi vivre dans une honnête aiſance.

Regretté, pleuré de Rome entière, Raphaël mourut un Vendredi-Saint, le même jour & à la même heure qu'il étoit né.

On mit auprès du corps de ce grand Artiſte, expoſé pendant quelques jours dans la ſalle où il travailloit ordinairement, ſon fameux tableau de *la Transfiguration*, qu'il venoit d'achever depuis peu: c'étoit lui prononcer une oraiſon funèbre bien éloquente (1).

(1) Le Cardinal Bembe a fait ſon épithaphe. Voyez nos *Anecdotes ſur la Peinture en général*, Parag. XV,

Quoique la mémoire de Raphaël ait toujours été très-célèbre à Rome, ainsi que dans toute l'Europe, il y avoit cependant près de cent-cinquante ans que ce premier Peintre du monde étoit mort sans qu'aucun Pontife, sans qu'aucun Prince eût songé à lui élever un mausolée, lorsque Carle Maratte fit construire à ses dépens un tombeau pour les cendres de ce grand homme. Ainsi un Peintre, un simple Artiste, vint enseigner aux Rois ce qu'ils auroient dû faire pour des talens immortels (1).

---

pag. 108, à la note. Nous avons oublié d'y dire que Pope a traduit en Anglois ce distique latin, & l'applique à Kneller. M. l'Abbé le Blanc, qui rapporte l'original & la traduction, écrit ainsi le commencement du premier vers latin : *Hìc situs est Raphaël*..... au lieu de *Hic ille est Raphael*..... Au reste, nous avons souvent trouvé des copies différentes de ce distique du Cardinal Bembe. Voyez *Lettres de M. l'Abbé le Blanc*, tom. 1, lettre 23, pag. 217, édit. 1751. Bellori a mis aussi en Italien la fameuse épitaphe latine de Raphaël ; la voici :

Questo è quel Raffaele, cui vivo vinta
Esser teme natura, e morto estinta.

V. *Rome moderne*, par François Deseine, tom. 1, pag. 144.

(1) On verra dans son lieu l'article de Carle Maratte. Ajoutons ici que cet Artiste, assez grand pour estimer tous ses rivaux, a fait encore élever, à ses dépens, le tombeau d'Annibal Carrache,

Lorsque Rome fut saccagée en 1527, une troupe de Soldats Allemands, logée jusques dans le Palais des Souverains Pontifes, alluma du feu dans une des chambres ou galleries peintes par Raphaël; & l'on aime mieux croire que ce fut la fumée qui gâta quelques têtes des chef-d'œuvres qu'on y admire, que de penser qu'il se soit trouvé des hommes assez aveugles pour les effacer eux-mêmes; amusement qu'auroient bien pu prendre cependant des soldats brutaux (1). La paix étant revenue habiter dans une Ville dont elle ne devroit jamais s'éloigner, le Pape vit avec douleur le dommage causé à des peintures dignes d'être immortelles, & le fit rétablir par

(1) V. *Ludovico Dolce.* M. de la Lande (*Voyage d'Italie*) prétend (page 197, tom. 3.), que le Connétable de Bourbon établit les corps-de-gardes dans les salles du Vatican; il ne se rappelloit pas sans doute alors que le Connétable avoit été tué pendant l'assaut, & que ce fut en 1527, non en 1528. Cette inattention est d'autant plus singulière, que sa mémoire l'a très-bien servi, même volume, pag. 262. Mais cet Auteur, à la page 64 du tome 6, est encore mal servi par sa mémoire, au sujet de la même date : il recommence à [illegible] 1528. Ce n'est point pour critiquer M. de la Lande, dont nous estimons les vastes connoissances & les qualités personnelles, que nous rapportons ces légères erreurs, mais pour faire voir les fautes d'inattention dans lesquelles tombent quelquefois les hommes du premier mérite.

Sebaſtien del Piombo. Quelque temps après, le Titien, ſe promenant avec cet Artiſte dans les ſalles du Vatican, & ne ſachant point qu'on l'eût chargé de retoucher aux ouvrages de Raphaël, voulut avoir le plaiſir de les examiner, ne les ayant point encore vus. Mais à peine y eut-il jetté les yeux, que, ſaiſi d'indignation, il dit d'un ton de colère à Fra del Piombo; — « Quel » eſt le téméraire ignorant qui a pu join- » dre ces rapſodies à de pareils chef-d'œu- » vres » ? —

Le tableau de *la Transfiguration* eſt généralement regardé comme le meilleur tableau qu'il y ait dans le monde. Il eſt placé à Rome ſur le maître autel de l'égliſe de Saint-Pierre, *in Montorio* (du Mont), & preſque toujours couvert d'un rideau. Le Cardinal Jules de Médicis l'avoit fait faire dans le deſſein de l'envoyer en France; mais, à la mort de Raphaël, on détermina le Cardinal à ne point priver l'Italie, & la Ville de Rome en particulier, du chef-d'œuvre de la Peinture.

On voulut vendre juſqu'à 75000 livres à un Seigneur François, la ſeule copie de *la Transfiguration*, copie faite par un certain Carle, Napolitain, & l'on prétendoit encore la donner à bien bon compte (1).

---

(1) M. de la Lande, tom. 3, pag. 537.

Un Electeur de Saxe, charmé d'un tableau de Raphaël, qui représentoit la Vierge élevée au Ciel, l'acheta 200000 livres, argent de France.

On voit en Angleterre, dans le Château de *Hamptoncour*, la plupart des cartons ou des dessins de Raphaël. Le Roi Guillaume & la Reine Marie les ont fait placer dans une très-belle gallerie, construite exprès pour cet usage. On les a couverts d'un rideau de soie verte, qu'on ne tire que lorsqu'il s'agit de les montrer aux curieux. Afin de mieux conserver ces excellens ouvrages, on a la précaution depuis quelques années, pendant l'hiver, & lorsque le temps est humide, de faire du feu dans cette gallerie (1).

On a vu de nos jours un Peintre Italien mouiller de ses larmes sa palette & son pinceau, parce qu'on le forçoit de couvrir d'une draperie la plus grande partie d'un tableau de Raphaël, dans lequel un Enfant-Jésus paroissoit trop nud.

Un Voyageur cherchoit dans l'église de Saint-Jean à Plaisance, une Vierge de Raphaël fort estimée, dont il ne trouva plus que la copie, l'original ayant été vendu en

(1) *Traité de la Peinture*, par Richardson, père & fils, traduit de l'Anglois.

1753,

1753, au Roi de Pologne, qui l'acheta environ cent-ſept mille livres. Un bon vieux Prêtre, qui vit le voyageur s'arrêter & regarder la copie, craignant qu'il ne la prît pour un original, l'aborda en lui diſant, triſtement : — « Etranger, l'on ne doit pas » vous laiſſer dans l'erreur; le fameux tableau que vous cherchez, n'exiſte plus », — & en finiſſant ces mots, il ſe mit à répandre des larmes (1).

Une pauvre Fruitière de Paris, n'ayant point eu le moyen de payer deux ou trois termes de ſon loyer, l'Hôte, impitoyable, lui fit vendre ſes meubles. Le peu d'effets qu'elle poſſédoit ne ſuffiſoit qu'à peine pour acquitter ſes dettes & ſatisfaire aux frais de la Juſtice; en ſorte qu'elle ſe voyoit réduite à la mendicité, & fondoit en larmes. Son déſeſpoir augmenta, quand elle vit qu'on alloit crier un petit Saint-Jérôme, tout enfumé, d'un pied & demi de hauteur, qu'elle avoit au chevet de ſon lit, & devant qui elle prioit Dieu tous les jours. Un Peintre, après l'avoir examiné, le mit à un écu. Certain curieux, préſent à la vente, enchérit auſſitôt du double; le Peintre crut que pour étonner cet homme, &

---

(1) M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 2, pag. 433—34.

lui faire perdre l'envie d'avoir le tableau; il n'avoit qu'à le pousser un peu haut tout d'un coup. — A un louis, dit-il. — A cin» quante livres, réprend l'Amateur. — A » cent francs, réplique le Peintre. — Cependant, le cœur de la bonne femme palpitoit de joie; son loyer & les frais étoient déja plus que payés par le petit Saint-Jérôme. Sa joie redoubla, quand elle entendit le Curieux mettre le tableau à deux-cents francs; & elle fut hors d'elle-même, lorsqu'elle vit que, d'enchère en enchère, l'Amateur le porta jusqu'à six-cents livres. Le Peintre obligé de céder, dit, en pleurant, à l'Acquéreur: — « Vous êtes heureux, Mon» sieur, d'être plus riche que moi; car il » vous coûteroit deux-cents pistoles, ou je » l'aurois eu ». — Ce tableau si desiré étoit un original de Raphaël (1).

Le Pape Benoît XIII, élu en 1724, pensa priver Rome de son plus bel ornement : il eut envie de faire effacer les peintures de Raphaël, qu'on admire au Vatican (2) ; & son intention étoit de faire mettre à leur place l'histoire de deux nouveaux Saints, qu'il venoit de canoniser. Mais il se rendit à la fin aux représentations de tous les Car-

(1) *Furetieriana*, pag. 338—39.
(2) M. de la Lande, tom. 5, pag. 211.

dinaux. Ce Pape appelloit les tableaux de Raphaël, *porcheria*, [une cochonnerie] (1).

JEAN-ANTOINE (*Gio. Antonio*) LICINIO REGILLO, *dit* PORDENON, *né au Bourg de Pordenon, dans le Frioul, l'an 1484, mort en 1540.*

Ce Peintre fut surnommé le Pordenon, à cause du lieu de sa naissance. Il descendoit de l'ancienne Maison de Sacchi, & le véritable nom de sa branche étoit Licinio; mais Charles V l'ayant fait Chevalier, il en prit occasion de changer son nom de famille, en celui de Regillo, conduit par la haine qu'il portoit à l'un de ses frères, qui avoit voulu l'assassiner d'un coup de fusil, dont il ne fut heureusement blessé qu'à la main.

Cet Artiste balancoit quelquefois les succès du Titien, qui conçut contre lui la plus forte jalousie. Le Pordenon, portant les choses à l'extrême, s'imagina que son rival en vouloit à ses jours. Dans cette crainte

(1) *Descrip. hist. & crit. de l'Italie*, par M. l'Abbé Richard. On a vu un jeune homme qui, copiant au Vatican les peintures de Raphaël, poussoit la ridicule exactitude, jusqu'à imiter fidèlement les fentes du plâtre, qu'il prenoit pour des muscles ou des plis de draperies.

chimérique, il ne ſortoit jamais ſans être armé jusqu'aux dents; & lorſqu'il travailloit il avoit grand ſoin d'avoir auprès de lui ſon épée & ſa rondache, ſelon l'uſage des braves de ſon ſiècle.

ANDRÉ DEL SARTE, (*Andrea del Sarto,*) *né à Florence en 1488.*

On le ſurnomma *del Sarte*, à cauſe de ſon père, qui étoit Tailleur. Cet Artiſte peignit à Florence une *Sainte-Famille*, qui fit connoître ſes talens. L'envie de ſe diſtinguer l'avoit ſeule guidé dans ce travail, plutôt que l'intérêt; car toute ſa récompenſe ne ſe borna qu'à un ſac de bled. Loin d'être piqué d'un tel paiement, il eut ſoin d'en conſerver la mémoire, dans ce même tableau, en y repréſentant ce ſac, première cauſe de ſa fortune & de ſa gloire.

Extrêmement timide & toujours modeſte, del Sarte ne mit qu'un prix médiocre à ſes ouvrages; de ſorte qu'il gagnoit très-peu, quoiqu'il travaillât beaucoup.

Appellé en France par la protection que François I accordoit aux Arts, il fut favorablement accueilli par ce Prince, qui viſitoit ſouvent ſon attelier, & le combla de bienfaits. François croyoit le fixer pour toujours dans ſon Royaume; mais l'amour

& la jalouſie engageoient depuis long-temps del Sarte à retourner auprès de ſa femme, qu'il avoit laiſſée à Florence. Il ſupplia le Roi de lui accorder un congé pour aller chercher ſa famille, & promit avec ſerment de revenir au plutôt. François I conſentit à ſon départ, & lui fit même donner une groſſe ſomme, afin qu'il achetât pluſieurs tableaux des meilleurs Maîtres. Arrivé dans ſa patrie, André voulut étaler ſes richeſſes & les dons du Roi : la ſatisfaction de briller parmi ſes concitoyens l'entraîna dans des dépenſes qui ruinèrent ſa fortune. Honteux de paroître moins riche, il entama les ſommes dont il n'étoit que dépoſitaire, & parvint à les épuiſer entièrement. Cette conduite coupable lui ferma l'entrée de la France ; il n'ôſa recourir à la clémence du Roi, & vécut miſérable dans ſa patrie.

Frédéric II, Duc de Mantoue, paſſant à Florence, pour aller à Rome, rendre viſite au Pape Clément VII, vit dans le Palais de Médicis le portrait de Léon X, repréſenté entre les Cardinaux Jules de Médicis & de Roſſi : les têtes étoient de Raphaël, & les habits de Jules-Romain. Le Duc de Mantoue, après avoir conſidéré ce tableau, ne ſongea plus qu'au moyen de l'avoir en ſa poſſeſſion. Quand il fut arrivé à Rome, il ne manqua pas de

le demander au Pape, qui le lui accorda d'une manière qui ajoutoit un nouveau prix au bienfait. Sa Sainteté aussi-tôt écrivit à Octavien de Médicis, de faire encaisser le tableau, & de l'envoyer à Mantoue. Mais Octavien, ne voulant pas priver Florence d'un pareil chef-d'œuvre, trouva moyen d'en différer l'envoi sous prétexte de faire mettre au tableau une bordure plus riche. Ce délai lui donna le temps de faire copier le tableau par André del Sarte, qui en imita jusqu'aux petites taches qu'on remarquoit dessus; en un mot, il rendit la copie si conforme à l'original, qu'Octavien lui-même avoit de la peine à les distinguer, & que, pour ne s'y pas tromper, il mit une marque derrière la copie, & l'envoya quelques jours après à Mantoue. Le Duc la reçut avec toute la satisfaction possible, ne doutant pas que ce ne fût l'ouvrage de Raphaël. Ce qui paroîtra le plus surprenant, c'est que Jules Romain, qui étoit alors auprès de ce Prince, fut aussi dans l'erreur. Il y seroit demeuré toute sa vie, si le Vasari (1) qui avoit vu faire la copie, ne l'avoit désabusé : voici comment la chose arriva. Le Vasari, étant à Mantoue, fut très-bien reçu de Jules Romain, qui, après lui avoir montré toutes les curio-

(1) Auteur de la *Vie des Peintres Italiens.*

ſités du Palais des Ducs, l'aſſura qu'il lui reſtoit encore à voir ce qui en faiſoit le principal ornement ; & le conduiſit à l'endroit où l'on avoit placé le prétendu tableau de Raphaël. Vaſari n'y eut pas plutôt jetté les yeux, qu'il lui dit, que ce portrait de Léon X, étoit en effet très-beau; mais qu'il n'étoit point de Raphaël. — « Comment, s'écria Jules Romain, il » n'eſt point de Raphaël ! Eſt-ce que je ne » reconnois pas mon ouvrage ; & que je » ne vois pas les coups de pinceau que j'y » ai donnés moi-même ? — Je puis vous » aſſurer, répartit le Vaſari, que j'ai vu » peindre ce tableau par André del Sarte ; » & ſi vous refuſez de me croire, vous » n'avez qu'à regarder derrière la toile, » vous y trouverez une marque qu'on y » mit exprès, pour ne pas le confon- » dre avec l'original ». — Jules Romain ayant tourné le tableau, & s'étant convaincu de la vérité, demeura dans le dernier étonnement, & s'écria : — « Je l'eſ- » time encore plus que s'il étoit de Ra- » phaël ; car il eſt bien extraordinaire de » tromper ainſi tous les yeux ». —

On voit à Florence un tableau ſingulier, fait par André del Sarte : il repréſente l'Eternel attaché ſur une croix, d'où il explique à Adam & Eve le myſ-

tère de l'Incarnation de Jésus-Christ; & celui de la Rédemption (1).

L'estime des Florentins pour les ouvrages d'André del Sarte éclata jusqu'au milieu des désordres occasionnés par les factions qui déchirèrent cette Ville. Lorsque les différens partis portoient le feu & la désolation dans les Fauxbourgs de Florence, on les vit préserver les tableaux de del Sarte, qui étoient dans le Monastère de *San-Salvador*, (Saint-Sauveur), tandis que leur fureur n'épargnoit ni les églises, ni les choses les plus sacrées.

BERNAZZANO, *né à Milan, vivoit vers 1488.*

ON dit que Bernazzano peignit à fresque avec tant d'art des fraises sur une muraille, que des paons, trompés par l'extrême ressemblance, vinrent si souvent les becqueter, qu'ils en rompirent l'enduit (2).

(1) A l'article du Guide, année 1575, on verra une description plus détaillée d'un pareil tableau, & beaucoup plus original.

(2) *Dictionnaire des Grands-Hommes*, &c. chez Le Jai, à Paris. Ouvrage dans lequel on a oublié un très-grand nombre de Peintres.

JULES ROMAIN (*), (*Giulio Romano*) *né à Rome l'an 1492, mort en 1546.*

LES fréquentes inondations du Pô menaçoient de détruire enfin la Ville de Mantoue: Jules Romain, par une digue de ſon invention, a trouvé le moyen d'arrêter les débordemens de ce fleuve.

Jules Romain eut la foibleſſe de faire les deſſins des eſtampes licencieuſes qui accompagnoient les ſonnets trop fameux de l'Arétin (1), & qui furent gravés par Marc-Antoine. Le bruit qu'elles firent en paroiſſant, & les recherches pour en punir les Auteurs, obligèrent le Peintre à s'enfuir de Rome, & à reſter long-temps caché. Pour Marc-Antoine, il fut arrêté, mis en priſon; & ſans le crédit du Cardinal de Médicis, joint aux ſollicitations de pluſieurs perſonnes illuſtres, il n'eût pas échappé au dernier ſupplice.

Ces eſtampes diſſolues n'exiſtent plus aujourd'hui; on ne trouve que celle qui

(*) Son nom de famille étoit Pippi. Cet Artiſte fut auſſi Architecte. Crozat, *Rec. d'Eſt.*

(1) Cet Auteur ne doit pas être regardé comme l'inventeur de pareilles infamies. Contentons-nous de citer la Courtiſanne de l'ancienne Rome, appellée Elephantina. Ce qu'on raconte de la Cour d'Héliogabale peut auſſi avoir inſpiré l'Arétin.

ſervoit de frontiſpiſce. Un nommé Lallain ou Jollain, riche Marchand de Paris, acheta les planches de Marc-Antoine, cent écus, ſomme alors conſidérable, dans le deſſein de les anéantir. Ce que ſon zèle exécuta en effet; il les briſa toutes, & fit diſparoître juſqu'aux plus petits morceaux.

Jules Romain, après avoir peint une Vierge, mit un chat dans le coin du tableau: ſans doute qu'il aimoit cette eſpèce d'animaux domeſtiques. Quoi qu'il en ſoit, on a nommé depuis cet ouvrage, *il quadro della gatta*, (le tableau de la chatte) (1).

JACQUES PONTORME, *né dans la Toſcane, l'an 1493, mort en 1556.*

LA miſère lui ſervit d'aiguillon pour animer & redoubler ſes efforts. Les premiers ouvrages ſortis de ſes mains lui firent tant d'honneur, que Michel-Ange dit, en les voyant, que ce jeune homme éleveroit

(1) Un autre Peintre Italien, nommé Paul Mathéïs, a trouvé qu'un chat figuroit ſi bien dans un tableau de dévotion, qu'il a copié cette idée de Jules Romain. Voyez ce que nous en avons dit aux *Anecdotes ſur la Peinture*, Parag. XIV, pag. 101. Nous obſerverons encore ici que Véroneſe peignoit des chiens & des chats dans preſque tous ſes tableaux.

la Peinture jusqu'au Ciel. Cependant, Pontorme ne donna que de fausses espérances; & ne peut être mis que dans la classe des Peintres ordinaires. Ce qui occasionna la décadence sensible de ses talens, c'est qu'il douta trop de ses forces: il étoit toujours persuadé que les autres faisoient mieux que lui, & changeoit continuellement de manière. On voit que ce Peintre étoit modeste à l'excès. Il étoit encore tellement ennemi de la médisance, sur-tout de celle qui déchire les absens, qu'il ne manquoit jamais d'en prendre le parti, quoiqu'il eût tout lieu de croire qu'on avoit raison d'en mal parler.

Le caractère du Pontorme étoit des plus bisarres. N'agissant qu'au gré de son humeur fantasque & capricieuse, il donnoit ses tableaux à des ouvriers auxquels il devoit de l'argent, & refusoit de travailler pour le Grand-Duc de Florence.

Aussi bourru que misanthrope, il fit construire dans sa maison un escalier de bois, qu'il retiroit en haut, par le moyen d'une poulie, lorsqu'il étoit monté à son attelier.

ANGELO BRONZINI, *né dans la Toscane, mort vers l'an 1570.*

DANS un tableau d'autel, fait par cet élève du Pontorme, représentant Jésus-

Christ qui délivre les ames des limbes, on remarque des figures trop voluptueuses pour un sujet si saint. On prétend même que celle d'Eve étoit le vrai portrait de la maitresse du Peintre ; & l'on ajoûte que la figure d'homme, qui est au bas du tableau, & qui regarde amoureusement la prétendue Eve, est aussi le visage du Bronzin.

Ce Peintre devoit être d'une complexion fort amoureuse, si l'on en juge par ses ouvrages en tout genre. Il est Auteur de plusieurs poësies gaillardes, insérées dans un recueil très-connu en Italie, sous le titre d'*Opere Bernesche* (1) : livre qu'on pourroit comparer au *Cabinet satyrique*, non moins célèbre en France.

ANTOINE (*Antonio*) ALLEGRI, *dit* LE CORRÉGE, *né dans la petite Ville de Correggio, au Duché de Modène, l'an 1494* (*), *mort en 1534.*

SELON toute apparence, le Corrége naquit dans la pauvreté. Le prix médiocre

(1) *Observations sur l'Italie*, par M. Grosley.

(*) De nouveaux Mémoires, envoyés d'Italie, prouvent que Vasari & les autres Auteurs se sont trompés sur la naissance du Corrége, qu'ils marquent en 1475. V. d'Argenville.

qu'il mettoit à ſes ouvrages, & ſon penchant à ſecourir les malheureux, lui procurèrent une vie peu aiſée. Il ne dut qu'à la Nature ſes talens & la délicateſſe de ſon pinceau. Sans guide, ſans modèle, il étoit devenu l'un des premiers Artiſtes de ſon ſiècle, & ne ſoupçonnoit aucunement ſa ſupériorité, juſqu'à l'événement qui lui en donna quelque idée. Il eut occaſion de voir un tableau de Raphaël, le conſidéra quelques inſtans en gardant un profond ſilence, & s'écria tout-à-coup, d'un air ſatisfait: *Anchio ſon pittore!* (Je ſuis donc Peintre auſſi!) (1)

Le Corrége avoit coutume de dire, que ſa penſée étoit au bout de ſon pinceau.

Cet Artiſte peignit ſur un mur des Capucins de Parme, une *Annonciation*, ſi généralement eſtimée, que, lorſqu'on rebâtit leur égliſe, on prit un ſoin extrême

---

(1) Il eſt étonnant que les Auteurs qui ont écrit ſur le Corrége, ſoient ſi peu d'accord enſemble. Les uns nous diſent qu'il étoit riche & Gentilhomme; les autres prétendent qu'il étoit pauvre & roturier. Ceux-là ſoutiennent qu'il paſſa pluſieurs années à Rome; & ceux-ci nous aſſûrent qu'il n'alla pas plus loin que Parme. Sans rien décider, nous avons rapporté les faits qui ont un plus grand nombre de garants.

pour transporter en entier la muraille sur laquelle on voit cette excellente peinture; ce qu'on fit à l'aide de plusieurs machines (1).

Les peintures du Dôme de la Cathédrale de Parme, où le Corrége a surpassé les beautés de l'art (2), ne furent point goûtées des Chanoines qui avoient commandé l'ouvrage. Quoique le prix convenu fût très-modique, il leur parut trop au-dessus du mérite de l'ouvrier; &, après en avoir rabattu ce qu'ils voulurent, ils le fixèrent enfin à la somme de deux-cents livres, qu'ils eurent encore l'indignité de payer en monnoie de cuivre. L'infortuné Corrége, courbé sous le poids de ce qu'il venoit de re-

(1) On avoit pareillement transporté une muraille de l'église de Saint-Pierre de Rome, sur laquelle le Giotto a représenté la Vierge. Nous allons encore voir plus bas que la *Madonna della Scala*, peinte à Fresque sur un mur par le Corrége, changea aussi de place, & devint un tableau d'autel.

Louis Carrache peignit un Hercule à fresque sur un mur de sa maison : cette peinture a été trouvée si belle, qu'on l'a transportée avec une partie du mur, dans un superbe Palais. Au reste, cet usage étoit connu des anciens, selon Varron, cité par M. Seigneux de Correvon, dans ses *Lettres sur Herculane*, tom. 1, pag. 237.

(2) Cet Artiste est le premier qui ait peint des figures en l'air, & qui plafonnent.

cevoir, ſe mit en chemin pour ſe rendre à l'endroit de ſa demeure, à deux ou trois lieues de Parme. L'incommodité de cette charge, la chaleur du jour, la longueur du chemin, le chagrin & le dépit qui lui perçoient le cœur, l'empreſſement qu'il avoit de porter du ſecours à ſa famille indigente, l'eau fraîche d'une fontaine dont il but avidemment, tandis qu'il étoit en ſueur; tout ſe réunit pour lui occaſionner une pleuréſie, qui, au bout de trois jours, termina ſa vie & ſes infortunes (1).

On fut prêt à détruire cette magnifique coupole, actuellement l'admiration de tous ceux qui la voient; & c'eſt au Titien que nous en devons la conſervation. Paſſant à Parme, à la ſuite de Charles-Quint, il courut voir ce chef-d'œuvre du Corrége. Comme il le conſidéroit attentivement, un des principaux Chanoines de cette égliſe vint lui dire qu'il examinoit-là un galimathias de peinture, qui ne méritoit pas ſes regards, & qu'on alloit inceſſamment effacer. — Le

---

(1) Pluſieurs Auteurs, tant François qu'Italiens, traitent de fable ce qu'on raconte de la mort du Corrége, & veulent même qu'il ait joui d'une fortune aſſez conſidérable. Il nous ſuffira de citer l'ouvrage intitulé : *Deſcription des Tableaux du Cabinet du Roi*, par M. Lépicié, & le *Voyage d'It.* par M. de la Lande, tom. 1, pag. 540.

Titien surpris, lui répondit : — « Gardez-» vous-en bien : si je n'étois le Titien, je » voudrois être le Corrége ». —

Un François de beaucoup de mérite (1), se trouvant à Parme, dit au Chanoine qui lui faisoit voir l'admirable coupole de la Cathédrale ; — « En honneur & en conscience, votre Chapitre devroit établir à » perpétuité un anniversaire au malheureux » Corrége. — En voulez-vous faire la fon-» dation ? » — répondit le Chanoine, en lui riant au nez.

Annibal Carrache, dans une lettre à son cousin Louis Carrache, décrit, avec la plus grande chaleur, l'impression que la vue des ouvrages du Corrége avoit faite sur son ame. — « Tout ce que je vois ici » me confond, dit-il : quel coloris ! les beaux » enfans ! Ils vivent, ils respirent, ils rient » avec tant de grace & de vérité, qu'il » faut absolument rire & se réjouir avec » eux. Mon cœur se brise de douleur, quand » je songe au sort malheureux de ce pauvre » Corrége. Un si grand homme, si toute-» fois il ne mérite pas plutôt d'être appellé

(1) M. Grosley, de Troyes, Auteur de divers ouvrages, & des *Observations sur l'Italie*, livre que nous citons souvent, & qui est très-curieux, quoi qu'en dise M. l'Abbé Richard.

» un

» un Ange, finir ſes jours ſi miſérablement, dans un pays où ſes talens n'étoient point connus »! —

La Foſſe, célèbre Peintre François, voulant honorer la mémoire du Corrége, a peint un tableau, dans lequel il repréſente la Nature environnée des Grâces, qui préſident à la naiſſance de ce Peintre aimable.

Les vers que nous allons rapporter ſont encore bien dignes de célèbrer les talens du Corrége :

Cette nuit des ſonges flatteurs
M'ont peint le Corrége à Cythère.
L'Amour, les Grâces & leur Mère
Broyoient à l'envi ſes couleurs ;
Ce Dieu, des traits de ſon armure,
Formoit ſes crayons enchanteurs;
Vénus lui prêtoit ſa ceinture.
J'admirois ces dons précieux : —
« Qui que tu ſois, dit l'Immortelle,
» Ne ſois point ſurpris que les Dieux
» Comblent de faveurs cet Apelle ;
» Son coloris me rend plus belle
» Que tous les dons que j'eus des cieux (1).

Le Corrége ayant peint, avec ſon coloris ordinaire, une Vierge ſur le mur de

(1) D'Argenville.

la maiſon de ſon compère, à Parme; le peuple, frappé de la beauté de cette image, ſentit redoubler ſa dévotion pour la Vierge qu'il repréſentoit, & vint en foule lui rendre hommage, en révérant la copie, objet de ſon admiration, à laquelle il crut bientôt devoir pluſieurs miracles. Le nombre des dévots qui imploroient la *Madonna della Scala*, (Notre-Dame de l'échelle, à cauſe de pluſieurs marches qu'on monte pour entrer dans cette égliſe) fut ſi grand, que les offrandes qu'on y faiſoit, étant raſſemblées, ſe trouvèrent ſuffiſantes pour acheter la maiſon & pour y bâtir à la place une magnifique Chapelle (oratoire). On a coupé le mur pour mettre ſur le grand autel cette Vierge du Corrége, à laquelle le peuple continue de témoigner ſon eſtime par la ferveur ardente de ſa dévotion, & par le grand nombre de ſes offrandes.

Les Farnèſes, Ducs de Parme, témoignèrent le deſir le plus vif de joindre le tableau d'une *Sainte-Famille*, fait par le Corrége, à leur immenſe collection. Mais les Chanoines de la Cathédrale, ſentant enfin le mérite d'un Peintre dont ils avoient cauſé la mort, & craignant d'être privés d'un de ſes meilleurs ouvrages, déplacèrent le tableau, & ſe le paſſant furtivement de main en main, ils le dérobèrent par ce manége, qui dura quarante ou cinquante ans, à

l'empressement & aux recherches du Souverain (1).

M. Robert, Auteur François, Professeur de Philosophie au Collége de Mâcon, qui a donné une Géographie fort estimée du public (2), acheta dans les rues de Rome, il y a quelques années, un tableau qui ne lui coûta que 150 livres, argent de France, représentant une Vierge. Cet excellent tableau, méconnu en Italie, (ce qui paroîtroit incroyable, si le fait n'étoit attesté) cet excellent tableau s'est trouvé du Corrége; & le sieur Robert, après l'avoir montré en France à de riches Amateurs, qui sembloient craindre d'en donner le prix, l'a vendu 12000 livres à un simple Négociant d'Amsterdam.

Le fameux tableau du Corrége, connu sous le nom de la *Madonna della Scodella*, (Notre-Dame de l'écuelle) est conservé à Parme dans l'église du Saint-Sépulcre; il est enfermé dans une armoire, au dehors de laquelle on a peint grossièrement un Saint-Joseph. Il arriva qu'un François qui voya-

---

(1) Des Auteurs disent que ce tableau appartenoit à des Religieuses. Quoi qu'il en soit, il est actuellement dans la Gallerie des Ducs de Parme, où l'a placé l'Infant Dom Philippe.

(2) Elle se trouve à Paris, chez Saillant & Noyon.

geoit en Italie, il y a quelques années, & qui ſe donnoit pour un grand connoiſſeur en peinture, ſe trouvant à Parme, & ſachant qu'à la première Chapelle de l'égliſe du Saint-Sépulcre, étoit un excellent tableau du Corrége, n'en eut pas plutôt apperçu la couverture qu'il ſe mit à s'écrier avec enthouſiaſme: *voilà le coloris du divin Corrége!* On le laiſſa ſe livrer à ſon illuſion, & faire le détail des beautés qu'il remarquoit dans cette miſérable peinture. Quand il ſe fut épuiſé en éloge, on découvrit le véritable tableau; & le connoiſſeur prétendu, honteux de ſa mépriſe, ſe retira de fort mauvaiſe humeur (1).

JERÔME (*Girolamo*) IMPÉRIALI, *noble Génois vivoit dans le même temps que le Corrége.*

CE noble Génois vint à Parme pour étudier les Langues ſavantes; mais il fut ſi frappé des tableaux du Corrége, qu'il entreprit de les deſſiner, ſans avoir ſeulement

---

(1) Des témoins dignes de foi [illegible] ont aſſuré que cette hiſtoire, rapportée dans pluſieurs ouvrages, eſt abſolument fauſſe: ils étoient avec la perſonne (M. l'A. L. B.) qu'on accuſe ſans fondement d'avoir donné dans une erreur qui ſeroit ſi ridicule. Cette anecdote vient récemment d'être placée à la fin d'un roman intitulé: *le Ménage pariſien.*

appris à manier le crayon. Ce qui paroîtra le plus ſurprenant, c'eſt qu'il parvint à bien rendre ſon modèle. Cet heureux commencement l'encouragea ; il devint habile Peintre.

JEAN (*Gio*) NANNI DA UDINÉ, *né à Udine, Capitale du Frioul, l'an 1494, mort en 1564.*

COMME on fouilloit à Rome dans les ruines du Palais de Tite, pour y trouver des ſtatues ou d'autres antiques, on découvrit pluſieurs chambres enrichies d'ornemens en ſtuc, peints d'une manière biſarre, & dont on n'avoit aucune idée. Jean d'Udiné courut voir ce travail extraordinaire ; ſurpris de ſa beauté, il ſe mit à copier cette eſpèce de peinture, qu'on appella *groteſque*, parce qu'elle avoit été trouvée dans des grottes (1).

Mais ce n'étoit pas le ſeul genre de cet Artiſte ; il repréſentoit ſi au naturel des fleurs & des fruits, qu'on y portoit ſouvent la main. Un jour qu'il peignoit des tapis, ſur des baluſtres feints, & que le Pape venoit pour voir ſon ouvrage, un des gens de Sa Sainteté accourut lever ces tapis,

(1) V. de Piles.

croyant qu'ils étoient réels, & servoient à cacher quelques tableaux.

Après la mort de Léon X, Jean d'Udiné se dégoûta de la Peinture, & retourna dans sa patrie. Mais un motif de dévotion le rappellant à Rome, il y vint en habit de pélerin, afin de n'être pas reconnu. Vasari le démêla parmi la populace, & sut l'engager à travailler pour Pie IV (1).

On attribue à ce Peintre, qui aimoit beaucoup la chasse, l'invention de la vache artificielle & portative, sous laquelle on se cache pour approcher plus facilement des canards sauvages, & de quelqu'autre gibier (2).

POLIDORE DE CARAVAGE, (*Polidoro da Caravaggio*) *né à Caravage, dans le Milanois, l'an 1495.*

POLIDORE étoit fort jeune, lorsqu'il vint à Rome, & se flattoit, selon les idées chimériques de son âge, & quoiqu'il ne sût aucune profession, qu'il se tireroit bientôt de la misère qu'il avoit éprouvée dans sa patrie. Mais, se trouvant sans ressource

(1) Crozat, *Rec. d'Est.*
(2) *Ibid.*

à son arrivée à Rome, il fut réduit à servir de manœuvre aux Maçons qui travailloient au Vatican. Chargé de porter la chaux dont se faisoit l'enduit des fresques, il fut saisi de la plus vive émotion à l'aspect des peintures qu'il voyoit pour la première fois, & parut comme hors de lui-même en regardant opérer les Elèves de Raphaël : on lisoit sur son visage le plaisir que lui causoient leurs compositions, & le chagrin de ne pouvoir faire comme eux. Ces jeunes Peintres, surpris & charmés de trouver dans un vil manœvre tant de goût pour leur art, eurent la complaisance de lui donner quelques leçons. Ses progrès étonnèrent Raphaël lui-même, qui le mit au rang de ses Elèves les plus chéris (1).

Après avoir beaucoup travaillé à Messine, Polidore voulut retourner à Rome. Les caresses d'une jolie femme qu'il aimoit, le retinrent quelque temps. Mais enfin le desir de se distinguer dans la Capitale des Arts, l'emporta sur les plaisirs que l'amour lui procuroit. Il ramassa les sommes qui lui étoient dues, & fit ses adieux à sa belle maitresse. Lorsque le jour du départ approchoit, son valet, qui depuis long temps

(1) On prétend que Polidore fut manœuvre jusqu'à l'âge de dix-huit ans.

épioit l'occaſion de le voler, s'étant aſſocié avec une troupe de ſcélérats, les introduiſit pendant la nuit dans la chambre de ſon maître, qu'ils trouvèrent profondément endormi, & qu'ils percèrent de pluſieurs coups de poignards, après l'avoir étranglé avec une ſerviette. Ils portèrent enſuite le corps à la porte de la femme qu'ils ſavoient être la maitreſſe de Polidore: leur deſſein étoit de faire croire qu'il avoit été tué par quelque rival jaloux.

Ces malheureux s'étant diſperſés, chargés des dépouilles de l'Artiſte qu'ils venoient d'aſſaſſiner, on ne ſut que penſer de ſa mort, & toute la Ville ne ſongea qu'à lui donner des larmes. Mais on a de tout temps obſervé que le crime n'eſt jamais impuni; on peut dire encore qu'il contribue lui-même à ſe démaſquer. Le valet de Polidore n'avoit pas cru devoir prendre la fuite, & paroiſſoit vivement déplorer la fin tragique de ſon maître. A force de vouloir bien jouer ſon rôle, il y mit de l'affectation. Un Gentilhomme, intime ami de Polidore, ſoupçonna de fauſſeté les tranſports du valet, & le fit arrêter. La vérité fut bientôt reconnue; le coupable avoua tout à la queſtion; & des preuves certaines achevant d'éclairer les Juges, il ne tarda point à recevoir la punition que méritoit ſon crime.

MAITRE ROUX, (*le Roſſo*) *né à Florence, l'an 1496, mort en 1541.*

Le Roſſo, ou Maître Roux, comme on l'appelle en France, eut le malheur de ſe trouver à Rome, lorſque les Allemands prirent cette Ville d'aſſaut en 1527. Des ſoldats pillèrent tout ce qu'il poſſédoit, & non contens de l'avoir dépouillé juſqu'à la chemiſe, ils le forcèrent encore de porter les effets qu'ils enlevoient de différentes maiſons. Enfin, il s'echappa de leurs mains, & par la ſuite il vint à Paris, où François I protégeoit les Arts & les Lettres.

Jouïſſant en France d'une fortune conſidérable, & d'une réputation qu'il devoit à ſon mérite perſonnel autant qu'à ſes talens, Maître Roux vit tout-à-coup s'évanouir la ſatisfaction qu'il goûtoit; en proie aux remords les plus affreux, l'excès de ſon déſeſpoir, le conduiſit à ſe donner la mort. L'avarice & la défiance causèrent tous ſes malheurs. On lui vola une ſomme d'argent; furieux de cette perte, il accuſa Pellegrin, ſon ami depuis pluſieurs années (1), & le dénonça comme un voleur à la Juſtice.

(2) Nous ne ſavons ſi ce Pellegrin eſt le même que Pellegrin Tibaldi, né l'an 1521; ce qui ne paroît cependant pas vraiſemblable. V. ſon article.

Pellegrin fut appliqué à la queſtion ; & ; comme il proteſta toujours de ſon innocence, les Juges le renvoyèrent abſous.

Dès que Pellegrin eut été mis en liberté, il parla d'intenter un procès criminel à ſon accuſateur, & de le faire au moins condamner à des dommages-intérêts conſidérables. Maître Roux apprit tout ce qu'il avoit à craindre ; ſa conſcience redoublant ſes alarmes, il ſe repréſenta qu'il ne pouvoit plus déſormais ſe montrer ſans honte ; &, ſoit qu'il voulût conſerver ſa fortune, ou qu'il ſe reprochât vivement d'avoir ſacrifié un ami, il envoya chercher du poiſon, ſous prétexte d'en faire du vernis, l'avala courageuſement, & mourut dans des douleurs horribles.

PIERRE (*Pietro*) BUONACORSI, *ſurnommé* PERRIN DEL VAGA, *né dans la Toſcane, l'an 1500, mort en 1547.*

IL eſt ſingulier que ce Peintre ne ſoit connu que ſous deux noms qui ne ſont point proprement les ſiens. *Perrin* n'eſt qu'un ſobriquet mignard qu'on lui donnoit dans ſon enfance, & *del Vaga* eſt le nom d'un mauvais Peintre qui daigna le mener à Rome.

Cet Artiſte naquit au ſein de la plus cruelle indigence. Son père, homme ſans conduite, ayant dépenſé tous ſes biens dans la dé-

bauche, fut contraint de s'enrôler dans l'armée de Charles VIII, Roi de France, lorsque ce Prince fit une incursion en Italie. L'épouse du père de notre Peintre, femme aussi respectable que malheureuse, se rendit la compagne des infortunes de son mari. Réduite à le suivre au milieu des armées, elle accoucha dans le tumulte d'un camp, nourrit elle-même le petit infortuné auquel elle donna le jour, & l'arrosoit souvent de ses larmes. Au bout de deux mois, cette tendre mère mourut de la peste; l'enfant fut abandonné dans un Village, & recueilli par des paysans qui le firent allaiter par une chèvre.

Telle fut l'origine de Perrin del Vaga. Les bonnes gens qui avoient pris soin de son enfance, le placèrent chez un Epicier, qui le chargeoit souvent de porter à des Peintres les couleurs dont ils avoient besoin. Le jeune homme vit employer la marchandise qu'il vendoit, & devint lui-même en peu de temps un habile Artiste.

Perrin, étant à Gênes, se trouva seul dans le Cloître de Sainte-Marie de la Consolation, au moment que les Peintres qui y travailloient étoient allés diner : il se servit alors de leurs pinceaux pour peindre à fresque un Christ porté au tombeau. Les Peintres étant revenus, furent bien étonnés de voir

un ouvrage auſſi parfait, achevé en ſi peu de temps (1).

LAZARE (*Lazaro*) CALVI, *né à Gênes, l'an 1502, mort en 1607, âgé de 105 ans.*

CALVI étoit tellement animé par une odieuſe jalouſie, qu'il réſolut de tout tenter pour ſe défaire d'un habile Peintre nommé Bargone. Il l'invita un jour à ſouper avec pluſieurs Artiſtes. Vers la fin du repas, il annonça un vin excellent, dont il verſa à la ronde. Lorſqu'il en fût à Bargone, la bouteille ſe trouva vuide, il en prit une autre dans laquelle il avoit mêlé pluſieurs drogues pernicieuſes : cette liqueur empoiſonnée fit perdre l'eſprit au malheureux Bargone (2).

FRANÇOIS (*Franceſco*) MAZUOLI, *dit* LE PARMESAN, *né à Parme, l'an 1504, mort en 1540.*

LORSQUE les Allemands prirent Rome d'aſſaut, & ſe jettoient confuſément dans les palais & dans les maiſons des particuliers, afin de les mettre au pillage, le Par-

---

(1) V. Soproni & Crozat.
(2) Raffaele Soproni, *Vite de Pitt. Genov.*

mesan, comme un autre Archimède (1), travailloit tranquilement dans sa chambre. Quelques soldats le virent, avec la dernière surprise, achever de peindre un tableau. Cet aspect désarma leur fureur; ils respectèrent l'Artiste, & ne touchèrent point à ses effets. Ils se contentèrent seulement de quelques dessins, & firent faire au Parmesan le portrait de leur Général, le Connétable de Bourbon, qui venoit d'être tué d'un coup de canon, au moment de la prise de Rome. Le Parmesan peignit ce portrait d'après la description qu'on lui faisoit du Connétable; & l'ouvrage, dit-on, étoit très-ressemblant.

D'autres soldats ne furent point aussi généreux que leurs camarades; ils firent le Parmesan leur prisonnier, & ne le relâchèrent qu'après l'avoir contraint de leur donner tout l'argent qu'il possédoit.

Lorsque Charles-Quint se rendit à Bologne, où Clément VII le couronna Empereur des Romains, le Parmesan ne manqua pas de se trouver à cette éclatante cérémonie. Un jour il considéra si bien l'Empereur, pendant le dîner de ce Prince, que, de retour chez lui, il en fit le portrait par-

(1) Fameux Géomètre & Mathématicien de l'antiquité.

faitement ressemblant. Il peignit dans le même tableau une Renommée qui posoit une couronne de laurier sur la tête de Charles-Quint, tandis qu'un jeune enfant, sous la forme d'un petit Hercule, lui présentoit le globe du monde : emblême ingénieux, par lequel l'Artiste désignoit la vaste puissance de cet Empereur. Dès que le tableau fut achevé, il le fit voir au Pape, qui chargea l'un des principaux Officiers de sa Maison de présenter à Charles V & l'ouvrage & le Peintre. L'un & l'autre furent très-bien accueillis. L'Empereur voulut garder le tableau ; mais le Parmesan eut la modeste simplicité de dire à ce Prince, qu'il n'avoit point encore mis la dernière main à son ouvrage. Il perdit ainsi la récompense qu'il auroit eue de l'Empereur, qui partit quelques jours après de Bologne.

Le talent de cet Artiste à jouer du Luth, & son amour pour la musique, le détournoient quelquefois de la Peinture. Mais la passion qui lui causa le plus de préjudice, fut son entêtement pour l'Alchymie. En voulant parvenir à faire de l'or, il se réduisit à l'indigence, & mourut enfin de misère.

CESARE DA SESTO, *dit* CÉSAR DE MILAN, *vivoit en 1510* (*).

CE Peintre fut le rival & l'intime ami de Raphaël d'Urbin, qui, le rencontrant un jour, lui dit avec gaieté : — « Signor » César, nous sommes réellement amis, » mais nous ne nous faisons pas moins la » guerre avec nos pinceaux, en cherchant » à nous surpasser l'un & l'autre ». —

JACQUES DU PONT, (*Jacopo da Ponte*) *surnommé* LE BASSAN, *né l'an 1510, dans la Ville de Bassano, située dans les Etats de Venise : mort en 1592.*

Fidèle imitateur de la Nature, cet Artiste peignit avec tant de vérité un livre, qu'il représenta sur le mur de sa chambre, qu'Annibal Carrache étant venu lui rendre visite, porta la main sur ce livre dans le dessein de l'ouvrir.

Le Bassan, dans son tableau qui représente *Noé faisant entrer les animaux dans*

(*) Le Vasari a tort de distinguer Cesar de Milan d'avec Cesare da Sesto ; ces deux noms n'appartiennent qu'à un seul Artiste. V. L'*Abeced. Pittor.* pag. 117.

l'Arche, n'a peint que des femmes avec le Patriarche ; ſans qu'on puiſſe pénétrer la raiſon de cette ſingularité (1).

FRANÇOIS BASSAN, *l'aîné des enfans de* Jacques Baſſan, *né l'an 1550 : mort en 1594.*

Cet Artiſte étoit rongé par une humeur mélancolique, qui fut le tourment de ſa vie & la cauſe de ſa mort ; il croyoit ſans ceſſe qu'on vouloit attenter à ſes jours. On vint un jour par hazard faire du bruit à ſa porte ; il s'imagina que des Archers accouroient pour l'arrêter & qu'il alloit être la victime d'une fauſſe accuſation intentée contre lui : dans l'effroi qui le ſaiſit il ſe précipita auſſi-tôt par la fenêtre de ſa chambre, ſe briſa la tête contre le pavé, & mourut ſur le champ.

LÉANDRE (*Leandro*) BASSAN, *ſecond fils de* Jacques Baſſan, *né l'an 1558 : mort en 1623.*

LÉANDRE Baſſan étoit dévoré, comme ſon frère, d'une humeur noire & mélancolique. Sa manie étoit auſſi de croire qu'on vou-

(1) *Deſcription des Tableaux du Cabinet du Roi*, par M. Lépicié.

loit

loit l'empoiſonner ; mais le ſoin qu'il prit de ſe diſſiper, & ſon goût pour la muſique, empêchèrent qu'il ne fût entierement dominé par ſon tempérament ſombre & chagrin.

Ses autres frères avoient auſſi des foibleſſes naturelles, qui leur venoient de leur mère, ſujette elle-même à de noirs accès de folie (1).

JERÔME MONSIGNORI, *né dans le XVIe. ſiècle.*

CONDUIT par une vraie piété, Monſignori prit l'habit de Religieux Dominicain, &, par eſprit d'humilité, refuſa toujours la prêtriſe ; ne ſe croyant digne que d'être ſimple Frère. Afin qu'il pût librement s'adonner à la Peinture, on lui permit d'habiter toute ſa vie dans une ferme du Couvent.

FLEURANT FERRAMOLA, *né à Breſce, vivoit en 1512.*

LES François, en 1512, vinrent ſaccager la ville de Breſce, patrie de ce Peintre, & le dépouillèrent de toute ſa fortune. Le malheureux Artiſte eut recours au Comte

(1) *Dictionnaire des Beaux-Arts.*

de Foix, Général de l'armée Françoise; auquel il raconta pathétiquement son désastre, & quelle étoit sa profession. Ce généreux Prince, qui sans doute aimoit les Arts, & dont l'ame étoit extrêmement bienfaisante, touché de l'infortune du Peintre, le chargea de faire son portrait, & le lui paya cinq-cents écus (1).

JACQUES (*Jacopo*) ROBUSTI, *surnommé* LE TINTORET, *né à Venise, l'an 1512, mort en 1594.*

LE surnom du Tintoret fut donné à cet Artiste, parce qu'il étoit fils d'un Teinturier. Le Titien, qui l'eut pendant quelque temps au nombre de ses Elèves, entrant un jour dans l'endroit où il travailloit, apperçut des cartons remplis de dessins, & de figures coloriées, & demanda qui les avoient faits. Le Tintoret n'ôsoit s'en avouer l'auteur, craignant qu'il n'y eût des fautes considérables; il vint enfin humblement & d'une voix tremblante déclarer la vérité. Le Titien alors fut jaloux, dit-on, des progrès du jeune Peintre, par lequel il appréhenda de se voir surpasser quelque jour : il se retira sans rien dire, & chargea l'un de

(1) L'Abeced. Pittor. pag. 155.

ſes Elèves, de lui ſignifier qu'il eût à ſortir ſur le champ de ſa maiſon.

Le Tintoret, loin d'en vouloir au Titien pour ſon mauvais procédé, ne ceſſa jamais d'eſtimer les talens de ſon premier maître. Ne voulant point perdre de vue deux modèles qu'il ſe propoſoit, il écrivit ces mots ſur les murs d'une petite chambre où il ſe tint renfermé pendant pluſieurs années, ne ſongeant qu'à ſe perfectionner dans la Peinture : *Il diſſegno di Michel Angelo, ed il colorito di Titiano*, (le deſſin de Michel-Ange & le coloris du Titien.)

Cependant il avoit coutume de dire que ceux qui vouloient avoir de belles couleurs, pouvoient s'en procurer chez les Marchands ; mais que le deſſin ne ſe trouvoit que dans l'eſprit des excellens Peintres.

On peut reprocher au Tintoret de s'être quelquefois trop négligé. Annibal Carrache diſoit de ce Peintre : — « Ses ouvrages ſont » tantôt au-deſſus du Titien, & tantôt fort » au-deſſous du rien ». —

A Veniſe il étoit comme paſſé en proverbe, que le Tintoret avoit trois pinceaux, dont il ſe ſervoit au gré de ſes caprices, l'un d'or, l'autre d'argent, & le troiſième de fer.

Le Tintoret a repréſenté la *Piſcine miraculeuſe* ; ce tableau eſt compoſé avec toute l'extravagance & l'indécence poſſible : une

femme lève la chemiſe de ſa compagne pour faire voir à Jéſus-Chriſt le mal qu'elle a au milieu de la cuiſſe (1).

Le Tintoret refuſa d'être fait Chevalier de Saint-Michel, par les mains de Henri III, Roi de France, voyant avec quelle facilité Henri prodiguoit cet Ordre.

Le Tintoret n'étoit pas plus intéreſſé qu'ambitieux. Jaloux d'acquérir de la gloire, & cherchant toutes les occaſions de donner carrière à ſes talens, il propoſoit ſouvent de peindre les plus grands ouvrages, pour le ſeul débourſé des couleurs.

Comme il étoit queſtion de décorer certaine égliſe d'un excellent tableau, on exigea que pluſieurs Peintres fameux fiſſent chacun un deſſin, & l'on ſe propoſoit de choiſir le meilleur. Le jour fixé pour recevoir les eſquiſſes de tous les concurrens, le Tintoret apporta un tableau entièrement fini, & le mit à la place qu'il s'agiſſoit de remplir. Surpris de ſon extrême diligence, ſes rivaux ſe plaignirent, & ſoutinrent que c'étoit manquer à la convention. Mais ils eurent beau dire, le tableau reſta toujours à ſa place, en dépit même des perſonnes

(1) La Confrérie de Saint-Roch, à Veniſe, (*Scuola di S. Rocco*) poſsède ce tableau. *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande, tom. 8, pag. 103 — 104.

qui avoient proposé le concours, & qui, desirant un ouvrage d'un autre genre, déclarèrent au Tintoret qu'il n'avoit qu'à le reprendre, attendu qu'il n'en seroit point payé. — « Hé bien ! leur répondit-il, je vous » en fais présent ». — (1)

Des Peintres Flamands lui montrèrent un jour des têtes dessinées avec la plus grande patience. Le Tintoret leur demanda combien elles leur avoient coûté de temps ; ils convinrent qu'ils avoient été quinze jours à les faire. Alors il prit un pinceau trempé dans du noir, fit en quatre coups une figure rehaussée de blanc, & leur dit : — « Voilà comme nous travaillons, nous au» tres Vénitiens ». — Les Flamands sentirent toute la force du reproche.

L'Arétin s'avisa de mal parler du Tintoret, qui, feignant d'ignorer les traits malins lancés contre lui, attira dans sa maison le Poëte satyrique, sous prétexte de vouloir faire son portrait. Lorsqu'ils furent seuls, le Peintre tira précipitamment de sa poche un pistolet, en parcourut le Poëte de la

(1) M. de la Lande, tom. 8, pag. 105, prétend que ce fut un plafond pour la Confrérie de Saint-Roch que le Tintoret peignit, tandis que ses Confrères s'amusoient à faire des dessins.

tête aux pieds, en gardant un ſilence terrible. Comme le fier ſatyrique, le fléau des Princes de ſon temps, reculoit d'effroi: — « Ne craignez rien, lui cria notre Artiſte, je veux prendre votre meſure ». — L'Arétin, peu raſſuré, ne doutoit pas que cette cérémonie ne dût lui être fatale, & croyoit être à ſa dernière heure. Enfin le Tintoret, après l'avoir toiſé long-temps, & tenu dans de furieuſes alarmes, ſerra froidement ſon arme meurtrière, en diſant: — « Vous avez environ huit fois la longueur de mon piſtolet ». — Depuis cette aventure, l'Arétin n'ôſa plus critiquer un homme qui lui avoit fait une telle peur.

MARIE (*Maria*) TINTORET, *fille du Peintre de ce nom, née à Veniſe, l'an 1560, morte en 1590.*

LE Tintoret vit avec joie les grandes diſpoſitions de ſa fille pour la Peinture. Dans la première jeuneſſe de cette aimable perſonne, il l'habilloit en garçon, & la menoit par-tout avec lui.

GEORGES (*Giorgio*) VASARI, *né dans la Ville d'Arezzo, l'an 1514: mort en 1578* (*).

Un jour que Vaſari peignoit dans une

(*) Vaſari n'étoit qu'un Artiſte médiocre; mais

ſalle du Palais des Grands-Ducs à Florence, il apperçût Coſme de Médicis qui prenoit des privautés fort indécentes avec ſa propre fille. On a toujours dit qu'il eſt dangereux de trop voir chez les Grands : Vaſari, perſuadé de la vérité de cette maxime, eut la préſence d'eſprit de contrefaire l'homme endormi : il évita, par cet expédient, les riſques qu'il auroit courus, ſi le Prince ſe fût douté qu'il l'eût découvert (1).

MARIOTTO ALBERTINELLI, *né à Florence, mort vers 1520.*

DÉSESPÉRÉ de ſes mauvais ſuccès, cet Artiſte abandonna la Peinture, & ſe fit ca-

---

ſon livre intitulé, *Delle vite de più eccellenti Pittori, Scultori & Architetti*, eſt fort eſtimé. On eſt étonné de la quantité d'éditions qui s'eſt faite de cet ouvrage. Nous en connoiſſons juſqu'à ſept. La premiére s'eſt faite à Florence en 1550, 2 vol. in-4°. ; la ſeconde en 1568 ; la troiſième à Bologne, en 1619 ; la quatrième à Florence, même année 1619 ; la cinquième à Bologne en 1647 ; la ſixième à Rome en 1759, 3 vol. in-4°. augmentée par M. Bottari ; la ſeptième enfin a dû pa[illegible] à Livourne vers 1765, avec des annotations conſidérables, & cent-ſoixante nouveaux portraits. *Catalogue* manuſcrit *de tous les Livres de Peinture*, &c. par M. le Prince, attaché à la Bibliothèque du Roi.

(1) M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 2, pag. 198—99.

baretier : en vendant le meilleur vin, il trouva le moyen de ſe faire une réputation ; avantage que n'avoient pu lui procurer ſes talens.

L'amour d'une gloire plus ſolide vint l'engager à reprendre le pinceau ; mais les Arts continuèrent toujours à le traiter d'une manière beaucoup moins favorable que Bacchus.

PELLEGRIN TIBALDI, *ſurnommé* DE BOLOGNE, *né à Bologne l'an 1521, mort en 1591.*

MODESTE & timide, le Pellegrin n'avoit point le talent ſi néceſſaire de ſe faire valoir ; auſſi, quoiqu'il travaillât beaucoup & qu'il eût du mérite, ne put-il pendant long-temps ſe garantir de l'extrême indigence. Un jour que le Pape Grégoire VIII ſe promenoit dans la campagne, aux environs de Rome, il entendit une voix plaintive, qui lui parut ſortir de derrière un buiſſon : il s'approcha doucement, ſeul & ſans ſuite, & vit un homme étendu par terre, en proie au plus violent déſeſpoir ; c'étoit le Pellegrin qui déploroit ſon triſte ſort, & dit à ſa Sainteté, qu'ennuyé de la vie, las de n'être au monde que pour éprouver la miſère, il avoit réſolu de ſe laiſſer mourir de faim.

Le Pape touché de la ſituation de ce malheureux, ſe fit connoître, & lui promit de le combler de bienfaits. Alors Pellegrin paſſa de la plus profonde triſteſſe à la joie la plus vive.

Depuis cet événement, peut-être ſans exemple, il n'eut point, en effet, à ſe plaindre de la fortune. Le Pape le chargea d'un grand nombre d'ouvrages, & lui accorda des emplois qui le firent vivre au ſein de l'opulence. Le Roi d'Eſpagne lui fit compter cent-mille écus, l'honora enſuite du titre de Marquis, & lui donna même une terre dans le Milanois.

LUCAS CANBIAGE *ou* CANGIAGE, *né en 1527, dans les Etats de Gênes; mort en 1585.*

N'ÉPARGNANT rien pour en faire un habile Peintre, bien ſouvent le père du Cangiage ne permettoit à ſon fils de s'habiller qu'à demi, & cachoit même quelquefois le manteau & les ſouliers du jeune homme, afin de le contraindre à reſter à la maiſon & à travailler.

Cette éducation ſingulière eut un ſuccès étonnant; le Cangiage expédioit plus d'ouvrages, lui tout ſeul, que n'auroient pu faire ſix Peintres enſemble: quand il étoit

néceſſaire il peignoit même des deux mains, afin d'aller plus vîte (1).

Le Cangiage n'avoit que dix-ſept ans, lorſqu'on le chargea de peindre la façade d'une maiſon. Des Peintres Florentins, montés ſur l'échafaud, voyant venir le jeune homme, le prirent pour le garçon qui broyoit les couleurs. Comme le jeune Artiſte ſe mit à prendre ſa palette & ſes pinceaux, ils voulurent l'empêcher de travailler, dans la crainte qu'il ne gâtât l'ouvrage; mais le premier coup de pinceau leur fit comprendre qu'un tel apprentif pouvoit être leur maître.

Cet Artiſte à fait une grande quantité de deſſins qui ſeroient aujourd'hui très-précieux; mais qu'il jettoit, par négligence dans un coin de ſa maiſon, & dont ſa femme & ſa ſervante allumoient enſuite le feu.

Le Cangiage paſſant par Florence, le Grand-Duc eut envie de le voir & en informa un des Elèves de ce Peintre, établi à Florence. L'Elève, qui ſavoit que ſon maître étoit peu jaloux de parler aux Souverains, ne lui dit rien de ce qui ſe paſſoit & le conduiſit dans un jardin où le Grand-

(1) Il a gravé quelques morceaux, & ſculpté pluſieurs figures de marbre.

Duc ſe trouva. Le Cangiage, doué de la modeſtie & de la timidité qui accompagnent quelquefois les vrais talens, n'ôſa lever les yeux devant le Prince, & ne put dire un ſeul mot.

Cet Artiſte, étant devenu veuf, conçut un amour violent pour ſa belle-ſœur & ſentit que le bonheur de ſa vie dépendoit de pouvoir l'épouſer. Il préſenta au Pape Grégoire XIII deux tableaux, avec une requête dans laquelle il ſupplioit ſa Sainteté de lui accorder une diſpenſe. Il ne tarda point à obtenir réponſe : quel fut ſon déſeſpoir en la trouvant contraire à ſes deſirs! Il faut avoir aimé pour ſe former une idée des ſentimens douloureux qui déchirèrent l'ame de cet Artiſte. Pour mettre le comble à ſon triſte ſort, ſa paſſion redoubloit à meſure qu'il perdoit toute eſpérance. Ajoutons encore qu'il avoit le chagrin de n'être plaint que de peu de perſonnes : il eſt reçu en tout pays de ne s'intéreſſer que foiblement aux cœurs tendres en proie à un amour malheureux, tandis qu'il n'eſt que trop vrai que les peines cauſées par l'amour ſont beaucoup plus cuiſantes que toutes celles qu'on éprouve dans les différentes infortunes de la vie.

Le Cangiage ſe livroit & à la tendreſſe & à une profonde mélancholie, lorſqu'il apprit que Phillippe III, Roi d'Eſpagne,

le mandoit à ſa Cour. Il partit auſſi-tôt rempli de joie; mais il n'étoit point ſenſible à la vanité de travailler pour un grand Roi : il ne voyoit dans l'honneur qu'il recevoit qu'un évènement utile à ſon amour; il ſe flattoit d'obtenir de Philippe une puiſſante recommandation auprès du Pape. Arrivé à Madrid, ce n'eſt nullement de ſa fortune qu'il s'occupe; il fait confidence à quelques Courtiſans du bienfait qu'il ôſe attendre, & les ſupplie de contribuer à ſon bonheur. Mais on lui fait ſentir que ſa demande va déplaire au Roi : vivement frappé de cette réponſe, le Cangiage tombe dans une eſpèce de délire, & meurt peu de temps après, en prononçant le nom de ſa maitreſſe.

FRÉDÉRIC (*Federico*) BAROCHE, *né à Urbin, l'an 1528, mort en 1612.*

LE jeune Baroche s'occupoit, avec pluſieurs de ſes camarades, à copier la façade d'une maiſon peinte par un grand Maître (1), quand Michel-Ange vint à paſſer monté ſur ſa mule; auſſi-tôt ces jeunes gens coururent lui montrer leurs deſſins. Le

(1) Polidore de Caravage. Le Baroche faiſoit des modèles en terre, ſavoit l'Architecture, la Géométrie & la Perſpective.

ſeul Baroche n'ôſa les imiter, & reſta timidement à ſa place (1); il fallut qu'un de ſes confrères lui arrachât ſon papier des mains, qu'il s'empreſſa de faire voir à Michel-Ange, celui-ci voulut en connoître l'auteur, & on le lui amena, pour ainſi, dire par force.

Pour l'honneur de l'eſprit humain, nous voudrions pouvoir ſupprimer de l'hiſtoire des Arts, des traits révoltans, qui ne devroient ſe trouver que dans les Annales des Nations toujours en guerre les unes contre les autres, & s'égorgeant mutuellement ſans trop ſavoir pourquoi. Mais l'homme eſt né méchant; ſes propres paſſions lui livrent une éternelle guerre: comment deux Artiſtes ne deviendroient-ils pas quelquefois ennemis irréconciliables; & comment des peuples entiers pourroient-ils vivre en paix? Cette réflexion, pour laquelle nous demandons grace à nos Lecteurs, ne tombe point ſur le Baroche; c'eſt lui, au contraire, qui devint la victime de la malice humaine. Son mérite lui ſuſcita des envieux; l'un d'entr'eux l'empoiſonna dans un repas qu'il lui donnoit avec toutes les marques d'une tendre amitié. Aux convulſions qui

(1) Les vrais talens ont toujours une certaine modeſtie. Nous avons vu le Tintoret n'ôſer montrer au Titien ſes premiers eſſais.

l'agitèrent, le Baroche ſoupçonna le crime qu'on venoit de commettre. Les remèdes qu'il prit auſſi-tôt lui ſauvèrent la vie ; mais il ne traîna plus que des jours triſtes & languiſſants, & la mort ne termina ſes douleurs qu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Ses ſouffrances preſque continuelles pendant cinquante années, & qui ne lui permettoient de dormir ni le jour, ni la nuit, ne l'ont point empêché de manier aſſidûment le pinceau, & de continuer à ſe diſtinguer dans la Peinture.

Quelques affaires ayant amené le Baroche à Florence, pluſieurs années avant que ſa ſanté ne ſe fût tout-à-fait affoiblie, le Grand-Duc, paſſant pour le Concierge du palais, ſe fit un plaiſir de le conduire dans tous les appartemens, afin de ſavoir les vrais ſentimens de cet Artiſte ſur les tableaux qu'il avoit raſſemblés ; le Baroche crut n'être en effet qu'avec un ſimple Concierge; il ne s'apperçut de ſon erreur qu'à la manière reſpectueuſe dont un Officier vint rendre une lettre au Prince. Juſqu'alors il l'avoit traité de *mon ami* : mais il changea bien vîte de langage, quoique le Grand-Duc lui eût ordonné d'en uſer auſſi familièrement avec lui, que s'il ne l'eût point reconnu.

JÉRÔME (*Girolamo*) MUTIAN, *né dans la Breſſe, l'an 1528, mort en 1590.*

CET Artiſte eſt de la noble famille des Mutians ; & ce fut à ſa ſollicitation que Grégoire XIII fonda l'Académie de Peinture à Rome (1). Par ſon teſtament, le Mutian laiſſa deux maiſons à cette Académie, & ordonna que, ſi ſes héritiers mouroient ſans enfans, tous ſes biens fuſſent employés à bâtir un hoſpice en faveur des jeunes Peintres dépourvus de fortune, qui viendroient étudier à Rome, & qui auroient beſoin de ſecours.

On obſerve que, pour les payſages de ſes tableaux, ce Peintre choiſiſſoit le Châtaignier préférablement à tout autre arbre, parce que les branches en avoient, ſelon lui, quelque choſe de plus pittoreſque.

Cet Artiſte diſoit à ſes Elèves, que les Peintres n'ont point de meilleurs amis, ou de plus cruels ennemis, que leurs propres ouvrages.

Le Mutian, devant travailler long-temps

---

(1) L'établiſſement en fut achevé par Frédéric Zuccaro. Tout le monde ſait qu'elle eſt nommée *Académie de Saint-Luc.* Pierre de Cortone la releva & lui légua tous ſes biens vers 1660.

& avec ſoin un tableau dont il étoit chargé, eut recours à cet expédient, dans la crainte d'être détourné de ſon ouvrage par des ſorties fréquentes : il ſe fit raſer la tête ; en ſorte qu'il ne put s'éloigner de ſa maiſon que lorſque ſes cheveux furent aſſez grands pour lui permettre de ſe montrer ſans ridicule.

LUCAS SIGNORELLI, *né à Cortone, vers l'an 1529.*

SIGNORELLI avoit un fils qui promettoit beaucoup, & qu'il chériſſoit tendrement. Ce fils eut une querelle avec des jeunes gens de ſon âge, ſe battit & fut tué. La nouvelle de ſa mort cauſa la plus vive affliction à ſon malheureux père. Signorelli ſe rendit enfin maître de ſa douleur, fit apporter le cadavre de ſon fils juſques dans ſon attelier : là, conſidérant qu'il ne reverroit plus ce qu'il avoit tant aimé, il voulut du moins en conſerver les traits, & peignit au naturel cet objet de ſa tendreſſe, tel qu'il étoit avant que la mort l'eût frappé : le Peintre reproduiſit ainſi par ſon art le fils qu'il venoit de perdre, & lui donna, pour ainſi dire, une ſeconde fois la vie.

LOUIS LÉON, (*Lodovico Leoni*) *surnommé le* PADOUAN, *né à Padoue, l'an 1530, mort en 1605* (*).

Le Padouan avoit toujours présent à l'esprit la rapidité de la vie ; &, pour mieux penser à la mort, il tenoit sous son lit un cercueil, dont il faisoit souvent l'objet de ses tristes méditations.

PAUL (*Paolo*) CALIARI *ou* CAGLIARI, *dit* PAUL VÉRONESE, *né à Vérone, l'an 1532, mort en 1588.*

Ce grand Artiste disoit souvent que les talens ne sont estimables qu'autant qu'ils marchent avec la probité : aussi remplissoit-il avec une scrupuleuse exactitude les devoirs de la Religion, & ceux d'un bon citoyen.

Dans un Palais du Roi de Naples, on remarque un tableau de Paul Véronese, dont la toile est faite de six morceaux, quoique dans la grandeur des toiles ordinaires, parce que ce grand Peintre, peu intéressé & trop prodigue, fut souvent réduit

(*) Il a aussi gravé sur l'acier & sur l'argent des médailles fort recherchées.

à ne pouvoir ni payer ſes dettes, ni même acheter ce qui lui étoit néceſſaire pour ſes ouvrages (1).

Il avoit une ſi grande idée de la Peinture, qu'il diſoit que cet Art étoit un don du Ciel.

Paul Véroneſe, enchanté de la manière honnête dont il avoit été reçu dans une maiſon de campagne, lorſqu'une malheureuſe affaire l'obligeoit à ſe cacher, voulut, avant que de partir, témoigner ſa reconnoiſſance à ſes généreux hôtes; il fit ſecrettement un tableau d'hiſtoire, qu'il laiſſa dans ſa chambre en s'en allant.

Dans le tableau qui repréſente *Moyſe ſauvé des eaux*, on admire un trait de Poëſie : Paul Véroneſe, pour montrer l'intérêt que le Ciel prenoit à cet enfant, fait partir du Ciel des rayons de lumière qui tombent directement ſur ſon héros.

Paul Véroneſe s'eſt peint avec toute ſa famille dans le tableau des *Pélerins d'Emmaüs*.

Dans un de ſes tableaux des *noces de Cana* (2), cet Artiſte s'eſt aviſé d'une autre biſarrerie : les figures qui repréſentent des Muſiciens, ſont des portraits d'excel-

(1) M. de la Lande, tom. 6, pag. 174—75.

(2) Véronèſe a traité pluſieurs fois ce ſujet.

lens Peintres contemporains de Véronese : celui qui joue du violoncelle, est le *Titien ;* le second qui joue du violon, le *Tintoret ;* le troisième qui joue de la flûte, est le *Bassan* (1) ; enfin, celui qui joue de la viole, est Paul Véronese lui-même.

On observe que cet Artiste a mis des chiens & des chats, dans la plupart de ses tableaux.

Un noble Vénitien fit peindre *la Cène* à Paul Véronese, & l'obligea de représenter dans ce tableau sa femme, ses enfans, son cuisinier, ses domestiques, & même jusqu'à ses chiens & ses nègres.

Dans un autre tableau de *la Cène*, Véronese à placé parmi les convives un Pape & deux Cardinaux (2).

Le tableau de Véronese, représentant *Jésus-Christ à table chez Simon*, est sur-tout un morceau admirable : Louis XIV le fit demander aux Servites, Moines de Venise,

---

(1) Jacques du Pont, surnommé le Bassan.

(2) Les Peintres, même les plus habiles, ne doivent chercher à rendre que des objets tranquilles. M. de la Roque, Amateur François, avoit un tableau de Paul Véronèse, représentant un orage, qui, ne faisant pas un bon effet, attendu que la Peinture ne peut point rendre le mouvement, n'a été vendu qu'à bas prix, après la mort de l'Amateur dont nous parlons.

qui le refusèrent, malgré les ſommes qu'on leur en offroit. La République, informée du deſir que témoignoit Louis XIV, fit enlever ce tableau & eut la généroſité d'en faire préſent au Monarque.

JOSEPH (*Gioſeffo*) PORTA *de* SALVIATI, *né l'an* 1535, (*) *mort en* 1585 (**).

A la pratique de la Peinture, Salviati joignoit une profonde connoiſſance des Mathématiques & de la Chymie, dont il avoit même compoſé pluſieurs traités, qu'il jetta au feu, ainſi que ſes deſſins & ſes études, dans une maladie dont il crut mourir, ne voulant pas que perſonne après lui profitât de ſes lumières. Lorſque ſa ſanté fut rétablie, qu'on juge du regret qu'il dut reſſentir d'avoir fait mal-à-propos un tel ſacrifice !

(*) Il ne faut pas le confondre avec François Salviati, dont il étoit l'Elève, fils de Michel-Ange de Roſſi, né à Florence en 1510, & mort en 1563, & qui eut le ſurnom de Salviati, à cauſe de l'amitié que lui portoit le Cardinal de ce nom. Pour Joſeph Porta, il eſt ſurnommé *Salviati*, par eſtime pour ſon maître.

(**) Il naquit à *Caſtello nuovo della Grafignana.*

FRÉDÉRIC (*Federico*) ZUCCARO *ou* ZUCCÉRO, *né dans le Duché d'Urbin, l'an 1543, mort en 1609.*

Zuccaro eut des diſputes très-vives avec quelques Officiers du Pape Grégoire XIII. Afin de ſe venger de ſes ennemis, il les repréſenta tous avec des oreilles d'âne; & eut la hardieſſe d'expoſer ce tableau ſur la porte de l'Académie de Saint-Luc, le jour même où tout Rome s'y rendoit en foule (1).

JACQUES (*Jacopo*) PALME *le jeune,* (*) *né à Veniſe, l'an 1544, mort en 1628.*

Cet Artiſte avoit l'humeur gaie, & ſes réparties étoient auſſi vives que ſpirituelles. Quand on lui diſoit que quelques Peintres critiquoient ſes tableaux; — « bon, s'é» crioit-il, vous m'apprenez une agréable » nouvelle: c'eſt une marque qu'ils ſont ja» loux de mes ouvrages. —

(1) Ce fut lui qui acheva à Rome l'établiſſement de l'Académie de Peinture.

(*) On l'a ſurnommé *le jeune*, pour le diſtinguer de Palme *le vieux*, ſon oncle, qui n'avoit que quatre ans de plus que lui. Le jeune Palme a gravé quelques morceaux.

Le Cavalier Josépin, dans une visite qu'il lui rendit, n'apperçevant que des tableaux commencés, lui dit poliment qu'il vouloit venir demeurer dans sa maison, pour apprendre à faire de si belles ébauches. — « Je vous enseignerai volontiers » à commencer les tableaux, répondit le » Palme, à condition que vous m'appren- » drez à les finir ». —

Extrêmement amoureux du travail, le Palme perdoit si peu de temps, que le jour qu'on vint pour enterrer sa femme, il peignoit comme à son ordinaire : les amis qu'il avoit invités au convois, le trouvèrent encore à leur retour le pinceau à la main.

LAVINIA FONTANA (*) *née à Bologne, l'an 1552, morte en 1602.*

Les talens de cette femme célèbre, la rendoient si recommandable, que Grégoire XIII, lorsqu'elle alloit lui rendre visite, la recevoit avec de grandes marques d'honneur, & faisoit même mettre ses gardes sous les armes.

(*) C'est la fille de *Prospero Fontana*, premier Maître de Louis & d'Augustin Carrache. V. l'*Abecedario Pittorico*, pag. 281.

AMI ASPERTINI, *né à Bologne, mort en 1552.*

C'étoit un homme extrêmement bisarre; en un mot, c'étoit une espèce de fou. On l'appelloit l'homme *à deux pinceaux*, parce que, par singularité, il peignoit en même temps des deux mains: l'une produisoit le clair, & l'autre l'obscur.

JACONE DE FIORENTINO, (*Jacques de Florence*) *mort en 1553.*

VOICI encore un fou. Jacone ne vouloit point absolument qu'on mît de couvert lorsqu'il prenoit ses repas; sa barbe n'a jamais été faite, & sa mal-propreté étoit si grande, que de sa vie il ne s'est lavé les mains.

SÉBASTIEN DE SAINT-GAL, *Peintre & Architecte, vivoit vers 1554.*

CET Artiste fut surnommé *Aristote*, parce qu'il raisonnoit sans cesse sur les ouvrages de ce Philosophe, & parce qu'on lui trouvoit toute sa ressemblance, d'après l'idée qu'on nous a donnée des traits du fameux Précepteur d'Alexandre (1).

---

(1) *Voyage d'Italie*, par François Deseine, tom. 2, pag. 129.

JEAN-ANTOINE (*Gio-Antonio*) DE VERCELLI, *dit* LE SODOMA (*), *mort en 1554.*

VERCELLI étoit l'homme du monde le plus ſingulier ; mais du moins ſa manie étoit amuſante. Il nourriſſoit dans ſa maiſon toutes ſortes d'animaux, tels que ſinges, chats, guenuches, chiens, poules-d'Inde, &c. &c. qui lui ſervoient de divertiſſement, & auxquels il faiſoit faire différents exercices des plus comiques.

LOUIS (*Lodovico*) CARRACHE, *né à Bologne, (ainſi que les deux autres Carraches, ſes couſins), l'an 1555, mort en 1619.*

LOUIS Carrache, mécontent des dégoûts qu'il eſſuyoit de la part de ſon Maître, qui étoit fortement perſuadé de l'incapacité de ſon Elève pour la Peinture, prit le parti de le quitter, & alla conſulter le Tintoret : ce dernier Maître, penſant auſſi peu favorablement des talens du jeune homme, lui conſeilla d'embraſſer une autre profeſſion : le Carrache ne ſe rebuta point, & devint un excellent Peintre.

Les tableaux de cet Artiſte, qu'on voit à Bologne, ſont aſſez bien conſervés, à

(*) Lieu de ſa naiſſance.

cela près que les yeux de quelques figures ſont arrachés, & que de jeunes étudians ont eu la malice, ou la ſottiſe, d'écrire leurs noms ſur les ouvrages de ce Peintre; gâtant ainſi les figures de beaucoup de tableaux, ſans même en épargner les viſages.

Dans ſa repréſentation de la *Nativité de Notre Seigneur*, tableau qui ſe voit à Bologne, Louis Carrache fait adorer le fils de Dieu, encore dans la crêche, par Saint-Charles Boromée.

On voit auſſi à Bologne, dans la Cathédrale, une *Annonciation* peinte par Carrache, qui n'a point donné à ſon ſujet la décence convenable: la Vierge eſt dans une attitude équivoque, & l'on diroit qu'avec ſes deux mains, l'Ange va lui découvrir la gorge (1).

AUGUSTIN (*Agoſtino*) CARRACHE, *né l'an 1558, mort en 1602* (*).

AUGUSTIN Carrache ne pouvoit vivre ſans ſon frère Annibal; & ne pouvoit le ſouffrir lorſqu'il étoit avec lui, leur émulation, qui dégénéroit ſouvent en jalouſie, les

(1) M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 2, pag. 19.

(*) Il étoit auſſi excellent Graveur.

ſéparoit, les brouilloit, les raccommodoit; occaſionnoit entr'eux de violentes querelles: il ſe deſiroient, ſe chériſſoient abſens l'un de l'autre; & ſe déteſtoient, quand ils étoient enſemble.

Peu de temps avant ſa mort, Auguſtin Carrache ſe retira chez les Capucins de Parme: un jour, pendant que les Religieux étoient à l'Office, il peignit un Chriſt; ouvrage très-eſtimé, que l'on conſerve avec le plus grand ſoin.

ANNIBAL (*Annibale*) CARRACHE, *né l'an 1560, mort en 1609.*

CET Artiſte & ſon père, revenant un ſoir de la campagne, furent volés en chemin, ſans pouvoir ſe défendre. Annibal courut porter ſa plainte chez les Magiſtrats, & y deſſina ſi bien le portrait des voleurs, qu'on les reconnut, & qu'ils furent arrêtés.

Annibal excelloit auſſi dans les portraits chargés ou de *caricature*: il donnoit à des animaux, & même à des vaſes, la figure d'un homme qu'il vouloit tourner en ridicule. Un de ſes Elèves étoit plus occupé de l'envie d'avoir une parure élégante, que du ſoin de s'inſtruire dans la Peinture: Annibal le repréſenta d'un air ſi fat, le portrait exprimoit ſi bien les défauts de l'original, que le jeune homme en perdit ſon goût pour les ajuſtemens trop recherchés.

Annibal vivoit en vrai Philoſophe, dédaignoit le luxe & les trop grandes ſociétés, toujours nuiſibles aux Artiſtes, puiſqu'elles leur font perdre un temps précieux. Auſſi blâmoit-il avec raiſon la conduite d'Auguſtin ſon frère, qui paſſoit une grande partie de ſa vie dans les antichambres & dans la compagnie des Princes & des Cardinaux, & qui s'habilloit avec tant de magnificence, qu'il avoit plutôt l'air d'un riche Gentilhomme, que d'un Peintre. Annibal, l'ayant un jour apperçu à la promenade marchant fièrement avec des perſonnes de la première qualité, feignit d'avoir à lui faire part de quelque choſe d'important; & le tirant à l'écart, il lui dit à l'oreille: —« Auguſtin, ſouviens-toi que tu es fils d'un » Tailleur ». —

Afin de le lui rappeller d'une manière plus ſenſible, dès qu'Annibal fut de retour, il prit un papier, deſſina ſon père avec des lunettes ſur le nez, qui enfiloit une aiguille; & il mit au bas le nom d'*Antoine*, qui étoit celui du bon-homme. Non content de cela, il repréſenta encore ſa mère dans le même deſſin, qui tenoit une paire de ciſeaux. Cette peinture expreſſive ne fut pas plutôt achevée, qu'il ſe hâta de l'envoyer à ſon frère, qui étoit pour lors dans le Palais d'un Prince, où il oublioit peut-être ſon origine.

On voit qu'Annibal n'étoit point ébloui

du faſte qui environne les Grands, & l'on voit qu'il devoit peu briguer l'honneur de ramper à leurs pieds. Le Cardinal Borghèſe étant venu un jour lui rendre viſite, il s'eſquiva par une fauſſe-porte de ſa maiſon, laiſſant à ſes Elèves le ſoin de recevoir cette Eminence.

On louoit beaucoup, devant Annibal Carrache, le groupe de Laocoon, c'hef-d'œuvre de ſculpture antique: cet Artiſte ne ſembloit prendre aucune part à la converſation. Comme on parut étonné de ſon ſilence, il prit un crayon, toujours ſans rien dire, & deſſina le fameux groupe ſur l'une des murailles de la ſalle, auſſi exactement que s'il l'avoit eu devant les yeux : par ce moyen, il en fit le plus bel éloge.

Il dit un jour à ſon frère Auguſtin, qui ſe piquoit de faire de bons vers & le railloit ſur ſon peu d'eſprit; « — les Poëtes » peignent avec les paroles, & les Peintres » parlent avec le pinceau ». —

Un jour Sixto Badalochi, ayant fait un tableau en concurrence avec le Dominiquin, ſe vantoit de l'avoir achevé en peu de temps, tandis que le Dominiquin avoit employé pluſieurs mois au ſien : — « taiſez- » vous, lui dit Annibal Carrache, vous » l'avez fait plus promptement que le Domi- » niquin, & le Dominiquin a fait mieux » que vous ». —

Annibal Carrache, ſe promenant à Rome à *Saint-Pietro Montorio*, (Saint-Pierre du Mont) apperçut un jeune homme au pied de la montagne, qui copioit avec ſoin certaines peintures médiocres, faites ſur des murailles par de très-mauvais Artiſtes: Annibal voyant ce jeune homme, lui dit: — « mon » enfant, ne vous arrêtez point ſi bas; montez » tout d'un coup au ſommet de la montagne ». — (Il vouloit parler de l'endroit où l'on trouve un excellent tableau de Raphaël). Le jeune homme, ſimple & borné, lui répondit: — « je veux auparavant me dégourdir. — Tu » t'engourdiras bien plutôt, répliqua le » Carrache ». —

Annibal avoit mal parlé des ouvrages du Joſépin, qui, voulant ſe venger de ſa critique, lui propoſa de mettre l'épée à la main; mais Annibal prit un pinceau, & le montrant à ſon rival, il lui dit: — « c'eſt avec ces armes, que je vous défie » & que je veux tâcher de vous vaincre ». —

Le Cardinal Farnèſe, qui aimoit Annibal Carrache, ſe voyoit tous les jours blâmé par des gens qui ne pouvoient comprendre qu'on pût eſtimer un Artiſte encore vivant: ce Cardinal, ne gagnant rien par des diſputes, employa la ruſe. Il fit faire en ſecret pluſieurs tableaux au Carrache, qui ſut déguiſer ſa manière; enſuite il répandit le bruit qu'il attendoit quelques

morceaux précieux des plus grands Maîtres anciens, (1) qu'on devoit inceſſamment lui envoyer de divers endroits de l'Italie. Le Carrache ne manqua pas d'enfumer ſes tableaux, afin de les rendre plus reſpectables en apparence ; & il les mit dans une caiſſe, comme s'ils avoient fait un long voyage. Après tous ces préparatifs, on annonca que les tableaux ſi long-temps attendus étoient enfin arrivés. La foule des curieux court auſſitôt avec empreſſement pour les voir ; chacun les attribue au Maître qu'il préconiſe davantage, & tous ſe réuniſſent pour faire convenir le Cardinal que ſon moderne favori peut beaucoup ſe perfectionner en étudiant avec ſoin le goût de ces anciens ouvrages. Le Cardinal feignit de ſe rendre ; mais, après s'être diverti de leur entêtement, il ceſſa de ſe contraindre, & leur déclara que ce qu'ils mettoient ſi fort au-deſſus du Carrache, & qu'ils alloient juſqu'à lui propoſer pour l'objet de ſes études, étoit cependant l'ouvrage du Carrache même.

Mais cet Artiſte n'eut pas toujours à ſe louer des procédés de ſon Mécène : chargé de peindre la gallerie Farnèse, il ſe mit à cet ouvrage avec un zèle & une applica-

(1) C'eſt-à-dire qui n'étoient morts alors que depuis pluſieurs années : comme, par exemple, Raphaël, le Corrége, &c.

tion qu'on ne sauroit décrire. Après s'être adonné pendant huit années de suite à ce grand travail, il se flattoit de recevoir une gratification considérable; & ne reçut qu'une somme modique de cinq-mille livres; un Espagnol, qui gouvernoit l'esprit du Cardinal, ayant persuadé à l'Eminence que l'Artiste auroit lieu d'être content. On mit en compte tout ce qui lui avoit été fourni pendant qu'il logeoit dans le palais Farnèse; on évalua jusqu'à la moindre dépense. Cette ingratitude, ou plutôt cette espèce d'insulte du Cardinal Farnèse, fit une si vive impression sur l'esprit d'Annibal, qu'une noire mélancolie le conduisit au tombeau.

Ce n'est pas l'intérêt qui le rendit sensible à ce traitement indigne, puisque, lorsqu'on jetta les yeux sur lui pour les peintures d'une des églises de Rome, il en abandonna l'exécution à l'Albane, l'un de ses Elèves, & voulut qu'il en eût seul le profit.

Si mal récompensé de l'ouvrage qu'il avoit le plus soigné, Annibal éprouva le dernier découragement; la palette & les pinceaux lui tomboient des mains lorsqu'il essayoit quelquefois à se remettre au travail. Voyant approcher sa dernière heure, il déclara qu'il vouloit être enterré à côté de Raphaël, afin que ses cendres se trouvassent unies avec celles d'un Peintre qu'il avoit tant estimé.

PIERRE FACINI, *né à Bologne, Contemporain d'Annibal Carrache.*

FACINI n'avoit encore aucune connoiſſance de la Peinture, & ne ſe doutoit certainement pas qu'un jour il ſe feroit un très-grand nom parmi les Peintres les plus célèbres, lorſque la curioſité le conduiſit chez Annibal Carrache, uniquement pour aſſiſter à l'étude des Elèves de cet illuſtre Artiſte. Frappé de la diverſité des deſſins qu'il voyoit, il admiroit en ſilence, lorſque l'un des jeunes Elèves crayonna le portrait de Facini plongé dans l'admiration & regardant d'un air étonné. Cette eſquiſſe ſatyrique paſſa de main en main à tous les Elèves, qui éclatoient de rire en comparant la copie avec l'original. Facini, piqué de ſe voir peint avec l'air d'un imbécile, & de ſervir de jouet à l'aſſemblée, prit un charbon, &, quoiqu'il ignorât les premiers principes de la Peinture, il deſſina ſi parfaitement celui qui l'avoit eſquiſſé, & lui donna des traits ſi ridicules, que tous les rieurs ſe tournèrent de ſon côté. Annibal Carrache, enchanté de ce trait de génie, fit le plus grand accueil à Facini, lui propoſa de l'inſtruire, & le rendit en peu de temps l'un des plus habiles Artiſtes d'Italie (1).

(1) *Journal Encyclopédique*, 1770, Octobre,

Mais cet Artiſte lui cauſa par la ſuite beaucoup de jalouſie : les jeunes gens qui venoient à leur école ne reſtèrent point neutres, & ſe battirent ſouvent pour ſoutenir la gloire de leurs Maîtres.

LAZARE (*Lazzaro*) TAVARONE, *né à Gênes, l'an 1556, mort en 1631.*

CET Artiſte s'amuſoit dans ſa vieilleſſe à faire voir aux Amateurs le recueil des deſſins de ſa compoſition, qui montoit à neuf-mille pièces différentes (1).

JEAN BAPTISTE (*Gio-Baptiſta*) PAGGI, *noble Génois, né l'an 1556, mort en 1629.*

UN noble Génois ne dédaigna point de s'adonner à la Peinture, malgré les défenſes de ſon père, moins épris que lui de l'amour des beaux-Arts. Paggi ne ſavoit point encore mélanger les couleurs, lorſ-

prem. part. pag. [illegible], & l'*Obſervateur François à Londres*, année 1771, tom. 7, pag. 138—39. Au reſte l'Auteur de ce dernier ouvrage ne rapporte point correctement le nom du Peintre, qu'il écrit *Fancini*. Voyez l'*Abeced. Pittor*. pag. 360.

(1) *Dictionn. d'Archit.* &c. & *Abeced. Pittor.* pag. 282.

qu'il fut introduit par un ami dans une maison, où certain Peintre faisoit un portrait qui ne ressembloit aucunement. A cette vue, il se sentit agité d'un violent desir de manier le pinceau. — « Si l'on veut, dit-il, » me donner des couleurs, je viendrai à bout » d'achever le portrait ». — Il effectua sa promesse, au grand étonnement des spectateurs (1).

LOUIS (*Lodovico*) CIVOLI, *ou* CIGOLI, *né dans la Toscane, l'an 1559, mort en 1613.*

CIVOLI avoit beaucoup de goût pour la Musique; mais il montra qu'il préféroit l'utile à l'agréable: on lui reprochoit un jour qu'il aimoit mieux jouer du Luth que de finir ses tableaux; la vérité du reproche le frappa, il brisa son luth.

Civoli, peignant un tableau dans l'église de Saint-Pierre à Rome, se renfermoit avec soin derrière son échafaud. Un de ses ennemis parvint à s'y introduire en son absence, saisit sa pensée, la fit aussi-tôt graver, & publia que Civoli lui avoit volé le sujet de son tableau. L'Artiste, indigné de

(1) Nous avons parlé plus haut d'un autre Noble Génois, qui devint Peintre à la vue des Tableaux du Corrége. Page 356, 57.

l'accuſation, montra en toute l'injuſtice, en travaillant publiquement à un nouvel ouvrage (1).

Le Civoli, à force d'obſerver des cadavres qu'il modeloit en cire, lorſqu'il étudioit la Peinture, mit le trouble dans ſon imagination, par le ſpectacle continuel de la mort; il en perdit la mémoire, & fut attaqué d'une eſpèce d'épilepſie. Cette fâcheuſe maladie ne ſe diſſipa qu'au bout de trois ans.

SOPHONISBE (*Sofonisba*) ANGUSCIOLA, *née à Crémone, vivoit l'an 1559.*

Cette Dame célèbre peut être regardée comme la Muſe de la Peinture. Nous dirions qu'elle étoit d'une famille noble de Crémone, ſi la naiſſance relevoit l'éclat des talens. Elle ſe fit une ſi grande réputation, que Philippe II, Roi d'Eſpagne, la fit venir à ſa Cour, accompagnée de deux Dames, de deux Gentilshommes, & de pluſieurs gardes: honneurs qui ont peu d'exemples dans l'hiſtoire des Arts.

Le Monarque ne borna point à des marques ſtériles, l'eſtime qu'il avoit pour l'illuſtre Sophonisbe; il daigna lui choiſir un époux digne d'elle; lui donna douze-

(1) V. d'Argenville, tom. 1, pag. 173, in-8.

mille écus de dot & une penſion de mille ducats.

Cultivant les Arts juſques dans une extrême vieilleſſe, Sophonisbe perdit la vue, & ſe plaiſoit à converſer avec les plus habiles Peintres, qui admiroient les connoiſſances qu'elle avoit acquiſes dans leur Art. Vandyck venoit ſouvent goûter les charmes de ſon entretien, & n'a pu s'empêcher de dire qu'il avoit reçu plus de lumières d'une aveugle, ſur la Peinture, que de ſon Maître même (1).

BARTHELEMI (*Bartolomeo*) SCHIDONE, *né à Modène, vers l'an 1560, mort en 1616.*

CET Artiſte auroit été comblé des faveurs de la fortune; mais ſa funeſte paſſion pour le jeu le rendit miſérable toute ſa vie. Enfin, il mourut de douleur & de honte de n'avoir pu payer huit-cents écus, qu'il perdit en une ſeule nuit (2).

---

(1) V. l'*Abeced. Pittor.* pag. 397. Ce livre paſſe pour être traduit en François par l'Abbé Antonini; nous n'avons pu nous procurer ſa traduction, ainſi que ſes Vies des Peintres.

(2) A combien d'Artiſtes la paſſion du jeu n'a-t-elle pas été fatale! Que de gens célebres en ſont encore tyranniſés de nos jours! Si le mérite & les talens ne peuvent ſe défendre d'en être les triſtes

JOSEPH (*Gioseffo*) CESARI D'ARPINO, *dit* JOSÉPIN, *né au Château d'Arpin dans le Royaume de Naples, l'an 1568*, (*) *mort vers 1640.*

Sans être destiné à marcher dans la carrière des Arts, le Josépin fut mis par son père au service des Peintres employés au Vatican. La fonction du jeune homme étoit de broyer les couleurs, & de préparer les palettes. Un jour qu'il étoit seul, il voulut s'essayer à manier le pinceau, & traça des figures qui étonnèrent tous ceux qui les virent. Quelques Peintres se cachèrent afin d'en découvrir l'auteur, se doutant bien que le succès l'engageroit à continuer; le Josépin, ne se croyant point observé, fit de nou-

victimes, soyons moins étonnés que des Bourgeois obscurs, que des Seigneurs désœuvrés se livrent avec tant de fureur à cette malheureuse passion. Nous demanderions graces pour ces réflexions utiles, si tout ce qu'inspire l'amour de l'humanité pouvoit être déplacé quelque part.

(*) Félibien & Argenville le font naître mal-à-propos en 1560, selon l'Auteur que nous avons cru devoir suivre. M. Lacombe, dans son *Dictionnaire des Beaux-Arts*, fixe la naissance de cet Artiste en l'année 1570. Henri IV le créa Chevalier de Saint-Michel; c'est pourquoi il est connu sous le nom du Cavalier Josépin.

veaux efforts : c'étoit lui qu'on ſoupçonnoit le moins.

Le Joſépin éprouva toujours une humeur chagrine ; jamais il ne fut content de ſa fortune & des honneurs que lui rendirent pluſieurs Souverains. Il étoit tellement rempli d'orgueil, que, croyant mériter les égards que les Princes avoient pour lui, il agiſſoit avec ſes protecteurs comme s'il eût été leur égal. Clément VIII, qui le combloit de bienfaits, ſe rebuta enfin de ſes manières trop hautaines.

MICHEL-ANGE AMÉRIGI, *dit* LE CARAVAGE, *naquit dans le Milannois, l'an 1569, & mourut en 1609.*

NÉ dans l'indigence, comme le Polidore, (1) cet Artiſte a commencé par porter l'enduit ſur lequel on peint à Freſque. A peine ſe fut-il fait connoître, qu'il devint mépriſant, ſatyrique, querelleur, vain & orgueilleux. Dans le ſiècle des plus grands Peintres, il ôſoit ſe dire le fidèle & l'unique imitateur de la Nature (2).

---

(1) On a vu l'article de Polidore, p. 358 & *ſuiv.*
(2) V. Bellori, pag. 214 ; & Crozat.

Par ſingularité, plutôt que par avarice, le Caravage a long-temps mangé ſur la toile d'un portrait, qui lui ſervit de nappe (1).

Le Caravage appelloit ſes *antiques*, les gueux & les mendians qui lui ſervoient toujours de modèles. Quelqu'un lui montrant d'excellentes ſtatues, faites par d'anciens Artiſtes Grecs; — « vous allez voir, » lui dit-il, combien la Nature m'a donné » de belles antiques »; — & ſur le champ il peignit parfaitement une Bohémienne qui paſſoit dans la rue.

Comme il ne copioit que des Porte-faix ou d'autres gens de la lie du peuple, il donnoit rarement à ſes têtes, l'air de nobleſſe néceſſaire aux ſujets qu'il traitoit; auſſi eut-il ſouvent la mortification de voir ôter des égliſes pluſieurs de ſes tableaux.

Malheureux par ſa faute, le Caravage fut miſérable toute ſa vie; il n'eut jamais d'amis, & ne mangeoit qu'à la taverne. N'ayant pas un jour de quoi payer ſon dîner, il peignit l'enſeigne du cabaret où il alloit prendre ſes repas; & cette enſeigne fut vendue une ſomme conſidérable.

Dans une diſpute très-vive qu'il eut avec le Joſépin, qu'il inſultoit à chaque inſtant,

(1) *Dictionn. d'Architect. de Peint.* &c, par M. Roland de Virloys, & *Abeced. Pittor.*

il tira ſon épée pour fondre ſur ſon ennemi, & la paſſa au travers du corps d'un jeune homme qui tâchoit de les ſéparer.

Le Caravage ſe réfugia chez un grand Seigneur dont il étoit protégé (1), & qui parvint à lui obtenir ſa grace. Le premier uſage qu'il fit de ſa liberté, fut d'appeller le Joſépin en duel, qui lui répondit qu'il étoit Chevalier, & qu'il ne tiroit l'épée que contre ſes pareils. Piqué du motif de ce refus, le Caravage ſe rendit à Malte, afin de ſe faire recevoir Chevalier-ſervant, & de revenir enſuite ſe battre avec ſon ennemi.

Tous ſes vœux furent comblés même au-delà de ſes eſpérances; le grand Maître le créa Chevalier, lui donna deux Eſclaves pour le ſervir & lui fit préſent d'une chaîne d'or. Mais le Caravage ne put longtemps contenir ſon humeur bouillante; il inſulta un Commandeur d'une famille très-illuſtre, & fut mis en priſon. Quoiqu'étroitement renfermé, il ne perdit point courage, & trouva le moyen de s'échapper pendant la nuit. Il ſe réfugia dans la Sicile, où, ne ſe croyant point en ſûreté, il s'embarqua pour Naples, réſolu d'y attendre ſa

(1) Le Marquis Juſtiniani.

grace du Grand-Maître. Arrivé dans cette Ville, des gens armés l'attaquèrent & le blessèrent au visage ; cet accident lui fit prendre le parti de monter tout de suite sur une felouque, pour se rendre à Rome. Mais à peine étoit il descendu dans un des ports voisins de cette fameuse Ville, que des soldats Espagnols l'arrêtèrent & le mirent en prison, le prenant pour un Cavalier dont ils avoient ordre de se saisir. Le Caravage s'étant fait connoître, courut à sa felouque, dans le dessein de reprendre tous ses effets ; il ne la trouva plus, elle venoit de remettre à la voile. Accablé des aventures facheuses qu'il éprouvoit coup sur coup, il erra long-temps sur le rivage, se vit dénué de linge & d'argent, & mourut, dit-on, sans secours sur un grand chemin.

RAPHAEL *da* REGIO, *vivoit vers 1570.*

CE Raphaël da Regio étoit fils d'un pauvre paysan qui ne l'occupoit qu'à garder des Oies. Entraîné par l'inspiration de son génie, le jeune homme quitta brusquement la cabane de son père, & se rendit à Rome, où il ne tarda point à se faire connoître pour un habile Peintre. Mais, lorsqu'il commençoit à jouïr de sa réputation, il aima si violemment une belle personne, qui, sans doute, ne répondit point à ses tendres sentimens,

que l'excès de ſon amour lui cauſa la mort (1).

GUIDO RENI, *ou* LE GUIDE, *né à Bologne, l'an 1575, mort en 1642.*

CET Artiſte, ſi juſtement célèbre, étoit fils d'un habile Muſicien (2), qui lui fit apprendre à toucher du claveſſin; mais la Muſique avoit moins de charmes pour lui que la Peinture.

Le Guide étoit ſi bien fait, ſa phyſionomie étoit ſi agréable, que Louis Carrache le prenoit pour modèle, quand il peignoit des Anges.

Dès que Louis Carrache s'apperçut des rares talens de ſon Elève, il en conçut une extrême jalouſie; &, l'accuſant un jour de croire le ſurpaſſer, il s'emporta contre lui, juſqu'à lui donner un ſoufflet.

Le Guide prétendoit que, comme Peintre, on devoit lui rendre beaucoup d'honneurs: en cette qualité, il étoit fier & ſuperbe.

---

(1) Qu'on faſſe attention combien de Peintres ſont morts d'amour. Nous avons déja fait mention du Giorgion, né l'an 1478, & de Lucas Cangiage, né en 1527. On verra auſſi Corneille Béga, Artiſte Hollandois, prouver, en mourant, la vivacité de ſon amour. Quelle eſt donc l'extrême ſenſibilité des Artiſtes?

(2) Quelques Auteurs diſent d'un joueur de flûte.

Travaillant toujours avec un certain cérémonial, il avoit ſoin d'être habillé magnifiquement lorſqu'il ſe mettoit à l'ouvrage ; ſes Elèves, rangés reſpectueuſement autour de lui, préparoient ſa palette, nettoyoient ſes pinceaux, & le ſervoient en ſilence.

Sur ce qu'on lui reprochoit qu'il ne faiſoit point ſa cour au Cardinal-Légat de Bologne, qui deſiroit ſon amitié, il répondit : — « Je ne troquerois pas mon » pinceau contre la barette d'un Cardi- » nal ». —

Paul V ſe plaiſoit infiniment à le voir travailler, & lui permettoit de ſe couvrir en ſa préſence. Le Guide diſoit que, ſi le Pape ne lui avoit point accordé cette grace, il l'auroit priſe de lui-même, en ſuppoſant une incommodité, parce qu'un tel privilége étoit dû à ſon Art.

Dans cette perſuaſion, excuſable dans le Guide, il ne vouloit point faire le portrait d'une Tête couronnée, en préſence de laquelle il auroit été contraint de reſter découvert en travaillant.

Le Guide ne rendoit aucune viſite aux Grands qui l'honoroient de la leur, & diſoit pour excuſer ſon procédé, que, quand on venoit le voir, on recherchoit ſon art & non pas ſa perſonne.

Il ne mettoit point de prix à ſes tableaux : le paiement qu'il en recevoit, étoit toujours qualifié d'*honoraire*.

Jamais il n'a même demandé d'argent ; il falloit qu'une perſonne affidée terminât toutes ſes affaires.

Hors de ſon attelier, le Guide n'étoit plus le même homme ; il devenoit auſſi modeſte qu'il avoit paru fier & orgueilleux le pinceau à la main.

Ce n'étoit que l'art ſeul de la Peinture qu'il adoroit, pour ainſi dire, & vouloit faire reſpecter de tous les hommes. La modeſtie étoit tellement une de ſes vertus, qu'il brula un grand nombre de lettres que lui avoient écrit des Savans illuſtres & pluſieurs Souverains, & qui flattoient trop vivement ſon amour-propre.

Ennemi de la galanterie, le Guide ne reſtoit jamais ſeul avec les femmes qui lui ſervoient de modèles.

Il aimoit à occuper des appartemens vaſtes, & ne les meubloit que des choſes abſolument néceſſaires : — « chez moi, diſoit-» il, on vient voir des tableaux, & non pas » des tapiſſeries ». —

Le Guide ne recevoit jamais d'arrhes, pour un tableau, qu'il ne l'eût commencé, afin que, s'il venoit à mourir avant de l'avoir fini, on eût du moins la valeur des avances qu'on auroit faites.

Après avoir reçu cinq cents écus à compte pour les ouvrages qu'il entreprenoit dans l'égliſe Saint-Pierre à Rome, le Guide eut le malheur de les perdre au jeu. Craignant

d'être long-temps sans toucher de l'argent, & se voyant poursuivi par des créanciers impitoyables, il emprunta une pareille somme, la rendit à la fabrique, fit ensuite gratter les peintures ébauchées, & se hâta de se réfugier à Bologne.

Il étoit difficile d'obtenir un tableau de sa main; il falloit le prendre par son foible; c'est-à-dire, jouer avec lui.

Ce grand Artiste travailloit avec une facilité prodigieuse. Un Grand-Duc de Florence lui demanda une tête d'Hercule; il la peignit en moins de deux heures, en présence de ce Prince, qui lui donna soixante pistoles, & une chaîne d'or avec son portrait.

Le Guide fit encore en moins de quatre heures, un grand tableau pour le Cardinal Cornaro, qui le vit aussi travailler sous ses yeux: la bourse du Cardinal lui fut ouverte; & la discrétion qu'il eut de n'y prendre qu'une somme modique, lui valut une chaîne d'or.

Extrêmement curieux de connoître le modèle dont le Guide se servoit pour ses têtes de femmes, le Guerchin pria un ami commun d'engager cet excellent Artiste à satisfaire sa curiosité. L'ami s'étant acquitté de la commission, aussi-tôt le Guide fit asseoir son broyeur de couleurs, qui étoit la lai-

deur même, & peignit la plus belle tête de femme qu'on pût voir. — « Allez, dit-» il à l'ami du Guerchin, rapportez à ce-» lui qui vous envoie, que, lorſqu'on a l'eſ-» prit rempli de belles idées, l'on n'a pas » beſoin d'autre modèle que de celui dont » je viens de me ſervir en votre pré-» ſence » — (1).

Il y eut toujours entre l'Albane & le Guide, la plus grande rivalité; c'eſt ce qui leur fit produire tant d'ouvrages admirables: ſi le Guide faiſoit un tableau & l'expoſoit dans une des égliſes de Bologne, on étoit sûr d'en voir bientôt un de l'Albane, dans le même endroit (2).

Le Joſépin examinant avec le Pape, un ouvrage du Guide, dit à Sa Sainteté: — « Nous autres, nous travaillons comme » des hommes; le Guide travaille comme » un Ange » —

Les Italiens ont dit poëtiquement de ce Peintre immortel, que la grâce & la beauté étoient au bout des doigts du Guide, lorſqu'il peignoit, & qu'elles en ſortoient pour aller ſe repoſer ſur les figures qu'il animoit par ſon pinceau.

---

(1) *Rec. d'Eſt.* Crozat.

(2) Il en étoit de même entre Crébillon & Voltaire. Les Littérateurs ſentiront toute la juſteſſe de cette obſervation.

Cet Artiſte a repréſenté *la Tentation du premier homme;* & comme il eſt dit dans la Genèſe, que le ſerpent qui ſéduiſit Eve lui parla beaucoup, le Guide a donné au ſerpent un tête de femme.

Les hommes de génie mettent à profit les moindres circonſtances pour perfectionner l'Art ou la Science qu'ils cultivent. Les Dominicains de Bologne, déplaçant un vieux cercueil afin de le mettre dans un autre endroit, l'ouvrirent & trouvèrent le corps tout entier; mais, dès qu'ils voulurent le toucher, il tomba en pouſſière, de même qu'une veſte de toile; il n'y eut qu'un habit de ſoie qui ſe conſerva. Le Guide, témoin de cet événement, en inféra que la ſoie eſt moins ſujette que la toile à la corruption; & réſolut à l'avenir de peindre ſes tableaux ſur une eſpèce de taffetas, qu'il fit préparer exprès. Le Guide eſt peut-être le ſeul Peintre qui ſe ſoit aviſé d'un pareil expédient.

Les dettes qu'il avoit contractées, & quelques ſujets de mécontentement qu'il eut des Officiers de ſa Sainteté, l'obligèrent à ſortir de Rome, & à ſe retirer à Bologne, ainſi que nous l'avons dit plus haut (1). Le Pape, fâché de perdre un Ar-

---

(1) Pag. 413.

tiſte qu'il eſtimoit, avec toute l'Europe, lui dépêcha pluſieurs Couriers chargés inſtamment de le faire revenir, par ordre exprès du Souverain Pontife. Le Cardinal-Légat de Bologne, alla trouver le Guide dans ſon attelier, &, ne pouvant le réſoudre à retourner à Rome, il le menaça de le faire arrêter. Un gentilhomme, témoin de cette conteſtation, dit alors au Légat : — « s'il faut don» ner des chaînes au Guide, elles doivent » être d'or ». —

Enfin, le Guide ſe rendit aux vives ſollicitations des perſonnes du premier rang. Lorſqu'on le ſut auprès de Rome, la plupart des Cardinaux envoyèrent leurs carroſſes au-devant de lui, ſuivant l'uſage obſervé aux entrées des Ambaſſadeurs.

Le Pape, charmé de le voir, lui donna un carroſſe, & lui accorda une forte penſion.

Le Guide, contraint, pour ainſi dire, de retourner à Rome, ſe trouva dans la même poſition où s'étoit vu autrefois Michel-Ange; mais ſa réception fut bien différente. Jules, tout bouillant de colère, fit trembler Michel-Ange à l'approche de ſon trône: Paul V ouvrit les bras au Guide, & le reçut comme un tendre père: — « Eh! » pourquoi, lui dit-il, nous abandonner » dans le temps que nous vous avons com» blé de nos faveurs, & que nous vous » en

» en préparons de nouvelles? Quel sujet de » mécontentement vous y a pu porter? Si » vous en avez éprouvé quelques-uns, » pourquoi nous les avoir cachés? Avons-» nous jamais refusé de vous entendre? Que » le passé soit oublié, & que le présent » nous assûre que vous voulez nous servir » avec zèle & vous rendre digne de no-» tre protection ». — Un discours si touchant dans la bouche d'un Maître offensé, fit verser au Guide des larmes de reconnoissance.

On prétend que cet Artiste, en voulant se venger du Cardinal Pamphile, qui avoit mal parlé de lui, & qui devint Pape sous le nom d'Innocent X, représenta le Diable sous les traits de ce Cardinal, dans son tableau de *Saint-Michel, qui combat le Démon*, & qu'on voit à Rome, dans l'église des Capucines. Le Guide s'efforça de se justifier de cette accusation, & disoit, pour sa défense, que si la figure du Diable ressembloit au Cardinal Pamphile, ce n'étoit pas au Peintre qu'il falloit s'en prendre, mais à la laideur de ce Prélat (1).

Un tableau du Guide, placé au maître-

(1) M. Lépicié traite cette histoire de fable. V. *Description des Tableaux du Cabinet du Roi.*

autel de l'églife de la Trinité à Rome; eft auffi bifarre que ridicule. Le Peintre a voulu exprimer le Myftère de la Trinité; voici comment il s'y eft pris: d'abord il a repréfenté le Père Eternel en chappe, les bras ouverts, au milieu d'une gloire de petits Chérubins; le Saint-Efprit, placé directement au-deffous de la barbe de Dieu le Père, femble defcendre fur la tête de Jéfus-Chrift, qu'on voit attaché à une grande croix, qui pofe en bas fur un globe, & qui eft délicatement foutenue par de petits Anges (1).

Ce célèbre Artifte auroit joui de la plus grande fortune, s'il n'avoit été dominé par la paffion du jeu, auffi funefte aux talens, dont elle trouble les travaux, qu'à l'homme opulent qui ne hafarde que fes richeffes. Le Guide confacroit une partie de fon temps à fa malheureufe paffion, & ne travailloit que lorfqu'il n'avoit plus d'argent à perdre.

Son efprit, naturellement chagrin, s'aigrit encore par les revers continuels qu'il éprouvoit au jeu. Pour fe procurer le néceffaire, il fe vit dans la trifte obligation de peindre à la journée pour des Artiftes de Rome, à tant par heure.

---

(1) M. de la Lande, tom. 4, pag. 131—32.

Cette fâcheuſe ſituation, ſi différente de celle qu'il auroit pu ſe procurer, le fit enfin rentrer en lui-même. Pendant deux ans il eut le courage de renoncer au jeu. Mais la paſſion fatale qui avoit fait le tourment de ſa vie, ne s'étoit point éteinte; le moment de l'exploſion n'étoit que différé; elle reprit tout-à-coup un nouvel empire ſur ſon âme. Le Guide, redevenu joueur, commença par gagner des ſommes conſidérables, & perdit enſuite généralement tout ce qu'il poſſédoit.

La vieilleſſe vint redoubler l'horreur de ſa ſituation. Ne trouvant plus les mêmes reſſources que ſes talens lui procuroient dans la force de l'âge, pourſuivi de ſes créanciers, abandonné par ceux mêmes qu'il mettoit au nombre de ſes amis, le Guide, cet Artiſte dont les talens ſeront à jamais célèbres, traîna dans l'indigence les reſtes de ſa vie, & mourut de chagrin.

JEAN-BAPTISTE BERTUSIO, *né à Bologne, contemporain du Guide.*

QUOIQUE ce Peintre n'eût que des talens extrêmement médiocres, il prétendoit égaler le Guide; & cet admirable Artiſte ne fut pas plutôt mort, que Bertuſio ſe vanta d'être l'unique ſucceſſeur de ſes

talens : excès d'amour-propre qui fit beaucoup rire (1).

JEAN-ANDRÉ (*Gio-Andrea*) DONDUCCI, *dit* MASTELLETTA, *né à Bologne, l'an 1575.*

CE Peintre étoit d'une humeur très-mélancolique, & le chagrin dont il étoit rongé, affoiblit beaucoup son esprit. On observe que, par une suite de la tristesse naturelle à son caractère, il employoit le noir dans ses tableaux, plus qu'aucune autre couleur.

Son surnom de *Mastelletta* lui vint de la profession de Tonnelier, exercée par son père. Ce Peintre, dont les mœurs ont toujours été très-pures, avoit une modestie bien rare, sur-tout dans un Artiste. Quand on venoit voir ses tableaux, il ne vouloit point paroître, & se cachoit derrière la toile, pour entendre ce qu'on en diroit (2).

AURÈLE (*Aurelio*) PASSAROTI, *né à Bologne, vivoit vers 1577.*

LES talens de cet Artiste lui méritèrent la protection de l'Empereur Rodolphe

---

(1) *Dictionn. d'Architect.* &c.

(2) Il suivoit donc l'exemple d'Apelle. V. l'*Abec. Pittor.* pag. 212.

II, qui le manda à sa Cour, & le combla de bienfaits. Mais les faveurs des Grands sont encore plus inconstantes que les eaux de la mer : Passaroti s'attira la disgrace de l'Empereur, qui le fit renfermer au fond d'une tour, & l'y laissa pendant sept ans (1).

FRANÇOIS (*Francesco*) ALBANE, *né à Bologne, l'an 1578, mort en 1660.*

L'ALBANE ne varioit point assez le sujet de ses tableaux. De Piles, Auteur d'une *Vie des Peintres* (2), admirant à Florence un tableau de l'Albane, s'écria qu'il pouvoit dire avoir vu tous les ouvrages de cet excellent Peintre, puisqu'ils sont toujours les mêmes.

Cet Artiste épousa en secondes noces

---

(1) *Abeced. Pittor.* pag. 86. Nous ignorons quel crime commit ce Peintre, pour être si long-temps privé de la liberté. Peut-être fut-il la victime de l'Envie : c'est sur-tout à la Cour qu'elle s'acharne à persécuter le vrai mérite. Mais pourquoi les Artistes, qui ne doivent y paroître que par leurs productions, viennent-ils y faire le métier de Courtisans ? Rodolphi, Auteur Italien, parle d'un Peintre nommé Jean Contarini, né l'an 1449, qui encourut la disgrâce de Rodolphe II, parce qu'il fut soupçonné d'entretenir un commerce secret avec une Dame de grande qualité. Ce Contarini mourut à Venise en 1605.

(2) On trouvera son article aux *Peintres Franç.*

une femme charmante, qui lui apporta en dot une grande beauté jointe à toutes les vertus. Il vécut avec elle dans l'union la plus intime, & vit toujours la paix & le bonheur régner dans sa maison: il en eut douze enfans parfaitement beaux: la mère & les enfans lui servirent de modèles; & il prit autant de plaisir à les peindre, que sa femme en éprouvoit à tenir entre ses bras sa petite famille, ou suspendue par des bandelettes, selon l'attitude dont il avoit besoin.

L'Albane étoit si réglé dans ses mœurs, que, quand son épouse ne fut plus en âge de lui servir de modèle, les femmes qu'il employoit n'étoient jamais nues dans les endroits qui blessent la pudeur. A l'exemple de Louis Carrache & du Guide, il ne leur découvroit que les jambes, les bras & la gorge. Un de ses Elèves s'étant avisé de percer le mur afin de voir un modèle de femme qu'il dessinoit, l'Albane le congédia sur le champ.

JACQUES (*Jacopo*) CAVEDONE, *né à Sassuolo, dans le Modénois, l'an 1580, mort en 1660.*

LA réputation de Cavedone étoit si grande, que Louis Carrache & le Guide voulurent le voir travailler: honneur qui

dut le flatter davantage que celui de peindre ſous les yeux d'un Souverain.

Les premiers pas que Cavedone fit dans la carrière des Arts, lui promettoient de brillans ſuccès ; mais les malheurs qu'il éprouva dans ſa famille le plongèrent dans une cruelle infortune ; ſa femme fut crue enſorcelée, & ſon fils mourut de la peſte. L'âme de Cavedone ne put ſupporter des coups ſi ſenſibles ; il tomba dans une eſpèce de démence, qui le rendit incapable de manier le pinceau. La foibleſſe de ſon eſprit le jetta dans une dévotion tout-à-fait myſtique ; il ne peignoit plus que dans des momens d'enthouſiaſme, encore ne pouvoit-il produire que des *ex-voto*. Accablé de vieilleſſe & de misère, il fut réduit à demander publiquement l'aumône. Un jour il ſe trouva mal au milieu d'une rue ; &, n'ayant point d'aſyle où l'on pût le conduire, on le traîna dans une écurie voiſine, où il mourut.

JEAN LANFRANC, *né à Parme, l'an 1581, mort en 1647.*

MAGNIFIQUE dans ſa dépenſe, Lanfranc vivoit avec ſplendeur, & ſut toujours écarter loin de lui tout ce qui auroit pu troubler ſa vie douce & tranquille. Une femme aimable & des enfans inſtruits dans

la plupart des Arts agréables, tels que la Poëſie & la Muſique, contribuèrent à le rendre heureux (1).

DOMINIQUE (*Domenico*) ZAMPIERI, *dit* LE DOMINIQUIN, *né à Bologne, l'an 1581, mort en 1641.*

CET Artiſte entra d'abord chez Denys Calvart, qui ne pouvoit ſouffrir les Carraches, & s'emporta un jour contre ſon Elève, juſqu'à le frapper, parce qu'il le ſurprit à copier les deſſins des habiles Peintres dont il étoit ſi jaloux.

Cette petite diſgrace fut avantageuſe au Dominiquin : il entra dans l'école des Carraches. Ces grands Maîtres, pour entretenir l'émulation parmi leurs Elèves, propoſoient ſouvent des prix. Louis Carrache étoit un jour ſur le point d'en décerner un, lorſque le Dominiquin, généralement mépriſé par ſes camarades, s'avança d'un air timide, & préſenta ſon deſſin en tremblant, & avec cette modeſtie que nous avons vu pluſieurs fois accompagner le vrai talent. Peu s'en fallut que les autres Elèves n'éclataſſent de rire de ſa témérité. Le Carrache examina ſon travail, & lui adjugea le prix.

(1) *Dictionnaire des Beaux-Arts.*

Ses camarades continuèrent cependant à ne lui croire aucune diſpoſition; & comme il travailloit avec beaucoup de lenteur, ils ſe mocquoient de lui, & l'appelloient *le bœuf.* Annibal Carrache leur entendant prononcer cette injure, leur dit un jour que *ce bœuf traceroit ſi bien ſon ſillon, qu'il rendroit très-fertile le champ de la Peinture.*

La Nature avoit donné au Dominiquin un eſprit peſant, pareſſeux & ſtérile; mais il ſurmonta tous ces obſtacles, & parvint à acquérir, à force de travail, de rares talens & de la facilité: il étoit toujours enfoncé dans ſes réflexions, & ne ſortoit que le nez enveloppé dans ſon manteau, afin qu'aucun objet ne pût le diſtraire.

Ses talens ſeuls peuvent faire concevoir l'acharnement de ſes ennemis. C'étoit un homme doux, modeſte, extrêmement retenu dans ſes diſcours, vivant preſque toujours dans la retraite, ou ne s'occupant que de ſa profeſſion: le temps conſidérable qu'il employoit au travail, ne lui laiſſoit point celui de cenſurer les autres.

Le Dominiquin paſſoit ſouvent pluſieurs mois à méditer, avant d'entreprendre un ouvrage; &, dans le cours de ſon travail, il s'arrêtoit tout-à-coup, s'abandonnoit à de profondes réflexions, juſqu'à ce qu'il eût enfin lieu d'être content de ſes idées. Alors il ſe paſſionnoit, il s'animoit, il en-

troit dans une eſpèce de fureur pittoreſque ; on l'entendoit parler, rire, ſoupirer, pouſſer des cris plaintifs, ſelon les ſujets qu'il avoit à traiter. Mais, afin d'exciter l'enthouſiaſme de ſon génie, il avoit ſoin de s'enfermer exactement, parce que des gens qui l'avoient ſurpris au milieu de ſes tranſports, le ſoupçonnèrent de folie.

Annibal Carrache, s'étant un jour introduit dans ſon attelier, ſans en être apperçu, fut extrêmement ſurpris de lui voir le viſage enflammé, l'air menaçant & les yeux étincelans de colère : il travailloit alors au fameux tableau du martyre de Saint-André, & il peignoit un des bourreaux.

Il faiſoit cet ouvrage en concurrence avec le Guide. Les deux tableaux ayant été placés & découverts, le procédé d'une bonne vieille, qui vint les contempler, acheva de faire connoître celui auquel on devoit donner la préférence. — « Voyez, dit-elle à un jeune enfant qu'elle tenoit par la main, & auquel elle montroit le tableau du Dominiquin : » voyez avec » quelle fureur ces bourreaux lèvent le » bras pour flageller ce Saint ; remarquez, » mon enfant, avec quel air barbare cet » autre le menace ; remarquez comme ce- » lui-ci lui ſerre fortement les pieds avec » des cordes ; admirez la conſtance de ce

» vénérable vieillard à souffrir tant de tour-
» mens, & voyez comme sa foi se découvre
» dans la manière dont il lève les yeux au
» Ciel ». — En disant ces paroles, la bonne-femme répandit quelques larmes, & poussa de profonds soupirs: s'étant ensuite retournée vers le tableau du Guide, elle le regarda, ne prononça pas un seul mot, & s'en alla (1).

Un des amis du Dominiquin, voulant lui persuader de ne pas tant finir ses ouvrages, & d'être plus expéditif; — « vous ne sa-
» vez donc pas, lui dit-il, que j'ai un
» maître extrêmement difficile à contenter?
» C'est moi-même ». —

Le Dominiquin devint amoureux d'une jeune & belle personne, que ses parens lui refusèrent. Un jour qu'il travailloit dans la chapelle d'une église, il y vit arriver sa maitresse, accompagnée de surveillans impitoyables, & qui venoit satisfaire un devoir de Religion. Le Peintre saisit aussitôt cette occasion heureuse de faire le portrait de celle qu'il aimoit: il la représenta sous la figure d'un jeune homme, l'un des personnages du tableau dont il étoit occupé.

(1) *Vies des Peintres*, par d'Argenville, édit. in-4°.

Mais les parens de la demoiselle ne tardèrent pas à la reconnoître, & trouvèrent fort mauvais que l'Artiste eût ôsé la peindre dans un lieu exposé aux regards de toute la Ville. Leur ressentiment alla si loin, qu'ils menacèrent l'Artiste de l'assassiner, ce qui l'obligea prudemment de prendre la fuite.

Ce grand Artiste a peint un tableau des plus bizarres, & qui sert à faire connoître les dévots du seizième siècle : on y voit une Sainte-Catherine de Sienne dans une pamoison extatique, des Anges adolescens la soutiennent, & Jésus-Christ, porté sur un léger nuage, lui tire le cœur de la poitrine, à travers son habit de Jacobine (1).

Le Dominiquin ayant fait un tableau qui fut applaudi par une cabale toujours acharnée à rabaisser son mérite, s'écria : — « j'ai » bien peur que mon tableau ne vaille rien, » puisque mes ennemis en font l'éloge ». — Jamais Artiste célèbre ne fut tant persécuté par ses envieux. A peine la Tribune de l'église de St. André, l'un des plus beaux morceaux à fresque qu'il y ait à Rome, eut-elle été découverte, qu'il fut question de l'abattre. — « Cependant, (disoit le Domini-

(1) *Observations sur l'Italie*, par M. Grosley, tom. 3.

quin, toutes les fois qu'il entroit dans cette église, & qu'il s'y arrêtoit avec ses Elèves) » il me semble que je n'ai pas si « mal réussi ». —

Son fameux tableau de Saint-Jérôme, que l'on regarde à présent comme l'un des chef-d'œuvres de la Peinture, le rendit la victime d'une injuste cabale, suscitée par un Cardinal qui protégeoit d'autres Peintres. Il n'y avoit dans Rome qu'une voix pour décrier ce chef-d'œuvre, quand il parut; & le Dominiquin n'en reçut que cinquante écus.

Le Cavalier Bernin, a dit souvent qu'il demandoit pardon à Dieu de n'avoir ôsé alors déclarer publiquement ce qu'il pensoit du mérite de ce tableau, dans la crainte de se brouiller avec l'Eminence qui le décrioit.

Mandé à Naples pour entreprendre des ouvrages considérables, le Dominiquin croyoit enfin triompher de l'Envie; mais c'étoit à Naples qu'elle l'attendoit pour y redoubler ses efforts. Les Peintres de cette Ville se liguèrent contre cet Artiste, qui leur portoit trop d'ombrage, & qui les poursuivoit avec tout son mérite, jusques dans leurs propres foyers. L'Espagnolet, l'un de ceux qui en parloient avec le moins d'emportement, se contentoit de dire que le Dominiquin étoit indigne du nom de

Peintre, & qu'il ſavoit à peine manier le pinceau.

Les clameurs, le manège des envieux, ſéduiſirent bientôt la plus grande partie de la Ville, qui ſe perſuada que le Dominiquin étoit en effet le plus mauvais de tous les Peintres. Cet Artiſte lui-même ne put réſiſter aux perſécutions qu'il éprouvoit; la malice de ſes ennemis l'épouvanta, il s'enfuit de Naples, & ſe rendit promptement à Rome.

Dès qu'on fut informé à Naples de ſon départ précipité, on arrêta ſa femme & ſa fille, afin de le contraindre, par un raffinement de méchanceté, à revenir achever les ouvrages qu'il avoit entrepris. Le Dominiquin ne put réſiſter à de telles perſécutions: pour délivrer ſa famille, il retourna dans une Ville où ſes envieux ne le deſiroient qu'afin d'avoir le plaiſir de le tourmenter. Ils ſe ſurpaſsèrent en effet, lorſqu'ils l'eurent de nouveau en leur pouvoir. Ils corrompirent les ouvriers qu'employoit le Dominiquin, & leur firent jetter de la cendre dans la chaux qu'il lui falloit pour ſes peintures à freſque; voulant par ce moyen, qu'elles ne duraſſent que très-peu de temps.

Un tel acharnement, les perſécutions multipliées de ſes ennemis, causèrent tant de chagrin à cet illuſtre & malheureux Artiſte, qu'il tomba dans une langueur mor-

telle, & ne fit plus que traîner des jours douloureux: ne se croyant point en sûreté dans sa propre maison, au sein de sa famille, il préparoit lui-même sa nourriture, dans la crainte qu'on ne l'empoisonnât.

La mauvaise fortune du Dominiquin, & l'envie acharnée contre lui, le poursuivirent même jusqu'après sa mort: à peine eut-il les yeux fermés, que, dans l'intention d'employer Lanfranc, on détruisit à Naples les ouvrages qui l'avoient occupé pendant trois années. Non-content de ce procédé, qui ne faisoit tort qu'au goût de ceux qui en étoient les auteurs, on s'acharna sur les héritiers du Dominiquin, &, par une injustice extraordinaire, on leur fit rendre la meilleure partie de l'argent que ce grand-homme avoit reçu pour prix de son travail.

JEAN-ANDRÉ (*Gio-Andrea*) ANSALDI, *né à Voltri, dans l'Etat de Gènes, l'an 1584: mort en 1638.*

CHARGÉ de peindre à Gênes la coupole d'une église, Ansaldi se préparoit au travail, lorsque des Peintres, jaloux de son mérite, le forcèrent à comparoître devant l'Académie de Florence, comme un simple écolier, dont les talens étoient encore dou-

teux : mais ſes ennemis eurent la mortification de contribuer eux-mêmes à le couvrir de gloire. Anſaldi étant revenu à Gênes y reprendre l'ouvrage qu'on avoit interrompu, un de ſes envieux eut un jour la noirceur de le bleſſer en traître. Dès qu'il fut guéri, il acheva ſon ouvrage, qui le combla d'honneur. Une nouvelle entrepriſe alloit redoubler la gloire dont il jouïſſoit, quand il tomba d'un échafaud, & ſe caſſa la jambe. A peine étoit-il rétabli, qu'il ſe vit contraint de ſe battre en duel avec un de ſes concurrens, & reçut une bleſſure mortelle. D'habiles Chirurgiens le tirèrent d'affaire. La goûte vint enſuite lui livrer de nouveaux combats. Retenu au lit par cette cruelle maladie, la lecture lui faiſoit oublier ſes ſouffrances, & il s'amuſoit auſſi à compoſer des Comédies.

JÉRÔME (*Girolamo*) NANNI, *né à Rome, vivoit vers 1585.*

CET Artiſte fut ſurnommé *Poco e buono*, parce que, peignant très-lentement, & ſes amis l'excitant à travailler avec plus de preſteſſe, il avoit coutume de leur dire : *poco e buono*, peu & bon.

JACOB (*Giacomo*) ZUCCA *ou* ZUCCI, *né à Florence, mort vers 1585.*

CET Artiſte repréſentoit toujours dans ſes

ſes ouvrages, le portrait de ceux qui le faiſoient travailler.

DOMINIQUE (*Domenico*) FETI, *né à Rome l'an 1589, mort en 1624.*

LE Peintre Tiarini (1) faiſoit grand cas du Feti, & dit un jour à certain Amateur qui dédaignoit d'acheter un tableau de cet Artiſte, parce que le Feti n'avoit point une aſſez grande réputation: — « un » homme qui veut paſſer pour connoiſſeur » en Peinture, ne doit pas ſe régler dans » ſes acquiſitions ſur la réputation que peut » avoir un Peintre; mais ſur celle qu'il » mérite » — (2).

CATHERINE (*Caterina*) CANTONI, *noble Milanoiſe, Deſſinatrice, vivoit en 1590.*

L'ART de la Broderie immortaliſe Catherine Cantoni. Les plus grands Princes de ſon temps employèrent ſon aiguille, qui a produit juſqu'à des portraits tout-à-fait reſſemblans (3).

---

(1) Aleſſandro Tiarini, né à Bologne l'an 1577.
(2) *Recueil d'Eſtampes*, par Crozat, tom. 1, fol. 38.
(3) *Abeced. Pittor.* pag. 114.

JEAN (*Gio*) MANNOZI, *né l'an 1590, mort en 1636.*

ESTIMÉ, chéri, comblé des bienfaits du Grand-Duc de Florence, Mannozi travailloit avec ardeur pour ce Prince généreux, & voyoit le succès couronner ses efforts; mais tout-à-coup son esprit fantasque & capricieux, lui fit abandonner les ouvrages qu'il étoit sur le point de finir. Les plus grandes promesses & même les prières du Duc de Médicis ne purent le rendre raisonnable. Enfin, l'on en vint à des menaces, qui effrayèrent tellement l'Artiste, obstiné à ne point reprendre le pinceau, qu'il mourut des craintes que lui donnoient les suites que pouvoit avoir son opiniâtreté.

CÉSAR (*Cesare*) BAGLIONI, *né à Bologne, mort vers 1590.*

CHARMÉ de son humeur enjouée, tout le monde aimoit à fréquenter Baglioni. Cet Artiste faisoit à l'impromptu des chansons pleines d'esprit. Souvent, lorsqu'il travailloit, on le voyoit d'une main jouer de la flûte, tandis qu'il peignoit de l'autre (1).

(1) *Abeced. Pittor.* pag. 116.

Un jour qu'il étoit occupé à Parme, il partit tout-à-coup de cette Ville, en pantoufles & en bonnet de nuit, ſans rien dire à perſonne, & ſe rendit à Rome afin d'y étudier les ouvrages des grands Maîtres.

JEAN-FRANÇOIS (*Gio-Franceſco*) BARBIERI, *ſurnommé le* GUERCHIN, *né à Cento, près Bologne, l'an 1590, mort en 1666.*

LE ſurnom de *Guerchin*, fut donné à cet Artiſte parce qu'il étoit louche (1): un grand bruit le réveillant en ſurſaut lorſqu'il étoit en nourrice, fut, dit-on, la cauſe de cet accident.

Le Guerchin ne fut pas moins recommandable par l'honnêteté de ſes mœurs que par ſes rares talens; &, ſi ſon pinceau lui acquit de grandes richeſſes, il en ſut faire un excellent uſage: les Artiſtes qui étoient dans l'infortune, les perſonnes même les plus indifférentes, trouvèrent en lui une reſſource aſſurée dans leurs beſoins. Il fit pluſieurs fondations pieuſes, tant à Bologne, que dans d'autres villes d'Italie.

(1) Du mot Italien *Guercino*.

Le Guerchin affectionnoit particulièrement deux de ses tableaux, dont l'un représente un Saint-Jérôme, & l'autre une Vierge : on les conserve avec grand soin au Collège des Jésuites de Ferrare. Le Guerchin, en mourant, fit promettre à ses héritiers, de ne jamais les vendre, & leur recommanda même de ne les laisser copier à personne, sous quelque prétexte que ce fût (1).

Pressé par des Religieux, la veille de leur fête, de peindre un grand tableau d'autel, il le fit aux flambeaux en une nuit. Un Peintre de ses amis, étonné d'une telle diligence, lui dit : — « Seigneur Guerchin, » vous faites ce que vous voulez, & nous » ce que nous pouvons ». —

Trois Cardinaux l'étant venus voir, il les retint à dîner, & les fit servir avec un grand cérémonial par douze de ses Elèves.

Le Roi de France offrit à cet Artiste, la place de son premier Peintre ; mais il s'excusa de l'accepter, parce qu'il avoit refusé, par modestie, le même avantage du Roi d'Angleterre.

Louis Carrache, dans une de ses lettres

(1) M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 7, pag. 441.

annonce, avec le plus grand enthousiasme, les talens du Guerchin : — « nous avons » ici, dit-il, un jeune homme qui est » un prodige ; c'est un monstre : je ne vous » dis rien de trop ; ses ouvrages épouvan- » tent nos plus habiles Peintres ». —

La Reine Christine de Suéde honora le Guerchin d'une visite ; cette illustre Princesse lui tendit la main & prit la sienne, voulant (disoit-elle) toucher une main qui opéroit tant de merveilles (1).

Ce Peintre n'aimoit point les embarras qu'entraîne la conduite d'une maison ; il chargeoit son frère du soin de ses affaires domestiques (2). La mort lui ayant enlevé ce frère, les inquiétudes & le dégout d'un détail qu'il avoit toujours fui, alloient lui faire abandonner la Peinture, si le Duc de Modène, informé de son embarras, ne l'avoit dissipé, en le logeant dans son Palais, où il n'avoit d'autres soins que celui

---

(1) Le séjour de Rome inspira donc à Christine l'amour des Beaux-Arts : voyez le peu d'estime qu'elle avoit pour les tableaux, dans ce que nous avons rapporté aux *Anecdotes sur la Peinture*, page 34. & à la vie de Bourdon, Peintre François, année *1616*.

(2) C'est Paul-Antoine, dont nous allons parler à l'instant.

du travail : enfin, un de ſes amis voulut bien ſe charger de ſon ménage ; le Guerchin revint chez lui, & reprit toute ſa bonne humeur.

Le Guerchin a repréſenté une Sainte-Françoiſe, dans l'extaſe d'une viſion divine ; & fait paroître à côté d'elle un ange en chaſuble (1).

On remarque encore à Bologne, dans la chapelle de Saint-Roch, un tableau fort ſingulier du Guerchin : il repréſente Saint-Roch ſoupçonné d'être un eſpion, & conduit en priſon par un ſoldat à grands coups de pieds dans le cul (2).

PAUL-ANTOINE (*Paolo-Antonio*) BARBIÉRI, *frère du* GUERCHIN, *mort en 1640.*

UN jour cet Artiſte peignit quelques poiſſons avec tant de vérité, qu'un chat y fut attrappé, & vint pour en faire ſa proie.

On raconte encore qu'un enfant très-gourmand de ſon naturel, avança la main

(1) M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 1, pag. 101.

(2) *Ibid.* tom. 2, pag. 80.

pour prendre des cerises que ce frère du Guerchin avoit représentées sur un tableau (1).

PIERRE (*Pietro*) BERRETINI, *dit* PIETRE DE CORTONE, *né à Cortone, dans la Toscane, l'an 1596, mort en 1669* (*).

SOIT pure étourderie, soit espérance confuse de faire un jour fortune à Florence, le jeune Berretini, âgé de dix à onze ans, se rendit dans cette ville, & n'y pouvoit compter sur d'autre ressource qu'en l'amitié d'un de ses compatriotes, alors marmiton chez le Cardinal Sachetti. Comme les malheureux sont toujours prêts à se secourir les uns les autres, tandis que le riche réfléchit souvent s'il se défera de son superflu, le marmiton reçut très-bien son jeune ami, le logea dans le grenier qu'il habitoit, partagea sa paillasse avec lui, & le nourrit, pendant deux années, des restes qu'il trouvoit le moyen d'escamoter. La fortune ne changea point le cœur de cet honnête marmiton, qui, parvenant

---

(1) *Abeced. Pittor.* pag. 347.

(*) Pietre de Cortonne étoit aussi Architecte. V. *Rome moderne*, par François Deseine, tom. 1.

à monter en grade, s'empreſſa de procurer un meilleur ſort à ſon compatriote, en lui obtenant ſon galetas en entier, & la permiſſion de vivre à la cuiſine.

Cependant, le jeune protégé ne s'endormoit point au ſein de la pareſſe. Sans autre maître que l'envie d'apprendre, il ſe conſacroit avec ardeur au deſſin, & copioit les monumens antiques & modernes. Comme le Palais Sachetti, ſitué à l'extrémité de Rome, étoit très-éloigné des lieux qu'il lui falloit parcourir pour ſes études, il alloit s'établir pour pluſieurs jours dans les quartiers convenables. Du pain compoſoit toutes ſes proviſions, & il paſſoit les nuits dans l'attelier, c'eſt-à-dire au milieu de la rue, ou ſous quelque portique. Ses Commençaux, accoutumés à ſes longues abſences, n'en étoient point alarmés. Mais ayant été une fois quinze jours ſans reparoître, & ſon ami l'ayant fait inutilement chercher, on le crut mort ou retourné à Cortone, & l'on diſpoſa de ſon galetas. Celui qui prit poſſeſſion de ce triſte domicile, le trouvant rempli de papiers, d'études de deſſins, les raſſembla tous, & les remit à l'aide-de-cuiſine, qui s'aviſa de les offrir au Cardinal Sachetti, à qui le jeune Artiſte n'avoit point été préſenté. Le Cardinal, jugeant que les études qu'il voyoit, annonçoient de grands talens, ordonna au Cuiſinier de recommen-

cer ſes recherches, & de lui faire connoître ſon compatriote, s'il le trouvoit. On le découvrit enfin dans un Monaſtère iſolé, dont les Moines, frappés de ſon application au travail, lui avoient accordé le couvert, & une place à leur ſeconde table. On le ramena au Palais du Cardinal Sachetti, qui lui fit l'accueil le plus obligeant, l'habilla, le penſionna, & le mit chez l'un des meilleurs Peintres que Rome eût alors.

Berretini ſe fit bientôt un nom, n'oublia jamais qu'il devoit toute ſa gloire à ſon Mécène, qui l'avoit été long-temps ſans le ſavoir. Le généreux Cardinal, non content de ce qu'il avoit fait, voulut encore que l'Artiſte vécut avec lui dans ſa maiſon, non comme un protégé, mais comme un ami (1).

Il exiſte, dit-on, une médaille frappée en l'honneur de ce Peintre. On voit ſon buſte d'un côté, avec ces mots : *Petrus Berretinus è Cortona* (Pierre Berretini de Cortone) : pour revers, une renommée couronnée d'étoiles ; &, pour deviſe, l'anagramme de l'inſcription qu'on vient de lire : *bene ſuper virtus te coronat* (la vertu t'a bien couronné).

(1) Toute cette curieuſe narration eſt tirée de l'intéreſſant ouvrage de M. Groſley ſur l'Italie, tom. 2, pag. 443.

On fit encore fur le nom de *Pietro di Cortona*, cette autre anagramme, *corona dei Pittori* (la couronne du Peintre) (1).

Parmi les fculptures antiques, les connoiffeurs admirent entr'autres le cheval de Marc-Aurèle, placé dans la cour du Capitole à Rome (2). Pietre de Cortone étoit fi frappé du mérite de cet excellent ouvrage, que toutes les fois qu'il paffoit auprès, il lui adreffoit la parole, en lui difant, par un enthoufiafme vraiment le fruit du génie : *Ne fais-tu pas que tu es vivant? marche* (3).

---

(1) Nous ne pouvons citer nos garants fur ces deux articles, ainfi que fur bien d'autres, parce que nous avons trop fouvent négligé de prendre note des livres que nous confultions, lors de nos recherches.

(2) Il ne s'agit point d'examiner fi ce cheval eft d'une belle nature, ainfi qu'on l'a fait dans les ouvrages que nous allons citer à la note fuivante ; mais de voir s'il a cette expreffion, ce feu, cette vie, qui caractérifent toutes les productions des grands Maîtres.

(3) Etienne Falconet, célèbre Sculpteur, & dont nous avons plufieurs écrits, n'admiroit point cette expreffion du génie, & s'avifa d'examiner froidement fi le Berretini fe connoiffoit bien en chevaux. Voyez *Obfervations fur la Statue de Marc-Aurèle & fur d'autres objets relatifs aux Beaux-Arts*. Voyez encore les *Réflexions fur ces Obfervations*, par un Anonyme, imprimées dans l'Année Littéraire, en 1773.

Un jour que le Grand Duc de Toſcane (1) ſe plaiſoit à voir peindre cet Artiſte qui repréſentoit un enfant pleurant à chaudes larmes : — « Je vais bientôt lui faire changer » de figure », s'écria le Cortone ; alors il donna un coup de pinceau, & ce même enfant parut rire de la meilleur grâce du monde : enſuite une autre touche le remit dans ſon premier état. — « Prince, dit le Peintre, » vous voyez avec quelle facilité les enfans » rient & pleurent (2) ».

MICHEL-ANGE CERQUOZZI, *ſurnommé* MICHEL-ANGE DES BATAILLES, *né à Rome, l'an 1602, mort en 1660.*

Le ſurnom de *Michel-Ange des Batailles*, ſous lequel ſeul cet Artiſte eſt connu en Europe, lui fut donné à cauſe de ſon habileté à peindre ces ſortes de ſujets (3). Il avoit une *preſteſſe* de main étonnante : plus d'une fois il a repréſenté, au récit qu'on lui en faiſoit, une bataille, un naufrage, ou quelque aventure ſingulière.

---

(1) Ferdinand II de Médicis.

(2) *Vies des Peintres*, par d'Argenville. Voyez auſſi *le Dictionnaire des Beaux-Arts*.

(3) On lui donna auſſi le ſurnom de *Michel-Ange des Bambochades*, parce qu'il imitoit quelquefois Pierre Laer ou Laar, dit *Bamboche*. V. Laer aux *Peintres Hollandois*, année 1613.

Ce qu'on ne croira peut-être pas, du moins ce qu'on n'a peut-être jamais vu, c'eſt ce que ce Peintre diſoit du bien de tous ſes confrères, & principalement de ceux qui parloient mal de ſes ouvrages (1).

Terminons ce qui concerne ſon caractère, par obſerver que ſa manie étoit de toujours s'habiller à l'eſpagnole.

A peine eut-il amaſſé beaucoup d'argent comptant, qu'il devint extrêmement avare. L'argent qu'il poſſédoit faiſoit ſon plus cruel ſupplice : il lui ſembloit à chaque inſtant qu'on venoit le lui enlever. Ne ſachant où mettre ſes richeſſes, & n'ôſant ſe fier à peſonne, il réſolut de les enterrer bien loin de ſa demeure, au milieu des champs, dans un lieu écarté. Chargé de ſon cher tréſor, il partit pendant la nuit. Le poids du fardeau & la longueur du chemin ne lui permirent pas d'arriver avant le jour à l'endroit qu'il s'étoit propoſé. Forcé de prendre ſon parti, il enfouit ſon argent dans le lieu même où il ſe trouvoit. Mais à peine fut-il rentré chez lui, que l'inquiétude s'empara de ſon eſprit. Agité par la crainte de perdre ſa fortune, il ſe remet auſſi-tôt en chemin, quoiqu'accablé de fatigue, voulant s'aſſurer ſi ſon cher tréſor eſt encore à la même place; il arrive, & la voit cou-

(1) *Catalogue des Tableaux du Roi*, par M. Lépicié.

verte de bergers & de beſtiaux ; nouveaux ſujets d'alarmes : ô Dieu ! ſi l'un de ces pâtres alloit ſe douter de quelque choſe ! N'ôſant ſe montrer, il paſſe tout le jour en ſentinelle, tantôt grimpé ſur un arbre, tantôt rôdant aux environs, & toujours les yeux fixés ſur l'endroit qui recèle ſon argent, ſon ame, ſa vie. Tout ce qu'il éprouva ne ſauroit ſe décrire : chaque mouvement qu'il voyoit faire aux bergers lui ſembloit annoncer qu'il alloit être ruiné ſans reſſource. Enfin, le Soleil couchant rappella les troupeaux dans leurs étables ; notre Peintre s'empreſſa de reprendre ſon tréſor. Guéri de l'envie de le confier à la terre, il le rapporta chez lui avec beaucoup de peine, & y arriva preſque mort, ayant été deux nuits & un jour entier ſans prendre aucune nourriture : cette extravagance faillit à lui coûter la vie.

TERENZIO, *né à Urbin, vivoit vers 1605.*

EMPLOYANT la charlatanerie, trop ſouvent en uſage parmi quelques Artiſtes, Terenzio avoit le ſecret de faire paſſer ſes productions pour des ouvrages antiques. Afin de réuſſir dans ſon impoſture, il avoit coutume de ſe ſervir de vieux tableaux noircis par la fumée, ou rongés des vers,

ſur leſquels il peignoit quelques figures; & les faiſoit paroître enſuite comme s'ils euſſent été travaillés depuis pluſieurs ſiècles. Mais ſa ſupercherie fut enfin découverte, & il en mourut de déſeſpoir.

MARIO ARCONIO, *né à Rome, vivoit vers 1605* (*).

MÉCONTENT du peu de ſecours qu'il recevoit du Cardinal Camille Borghèſe, ſon protecteur, Arconio ne l'eut pas plutôt quitté, dans l'intention de paſſer en France, que ce Cardinal fut élu Pape, ſous le nom de Paul V. Le pauvre Arconio ſe repentit alors de la faute qu'il avoit faite, & courut, en fondant en larmes, ſe jetter aux pieds du nouveau Pontife, qui lui rendit ſes bonnes graces, & dont il obtint même le gouvernement d'une petite Ville (1).

JEAN-FRANÇOIS (*Gio-Franceſco*) GRIMALDI, *ſurnommé le* BOLOGNÈSE, *né à Bologne, l'an 1606, mort en 1680* (*).

LES manières nobles & le cœur bien-

(*) Il étoit encore Architecte.

(1) *Dictionnaire d'Architecture, de Peinture*, &c. L'*Abeced. Pittor.* pag. 311.

(*) Il étoit auſſi Graveur.

faiſant de cet Artiſte, lui acquirent l'eſtime de tous ceux qui le connoiſſoient. Informé de l'extrême indigence d'un gentilhomme Sicilien, logé auprès de ſa maiſon, il alla pluſieurs fois jetter de l'argent dans la chambre de cet infortuné, ſans ſe laiſſer appercevoir. Le gentilhomme, ſurpris d'un tel ſecours & de la manière dont il le recevoit, ſe cacha pour épier ſon bienfaiteur. L'ayant enfin découvert, il tomba à ſes pieds, dans un tranſport d'admiration & de reconnoiſſance. Le Bolognèſe, attendri juſqu'aux larmes, força le gentilhomme d'acepter un aſyle dans ſa maiſon, & le traita toujours comme ſon meilleur ami (1).

AUGUSTIN (*Agoſtino*) METELLI, *né à Bologne, l'an 1609, mort en 1660.*

METELLI, par ſon travail, ayant amaſſé des biens conſidérables à Florence, diſoit que lorſqu'il étoit parti pour cette ville, il avoit porté un grand ſac plein de terres propres à peindre; qu'il l'avoit rapporté à Bologne, ſa patrie, rempli de piaſtres; & qu'ainſi il avoit trouvé l'art de changer la terre en argent (2).

---

(1) *Entretiens ſur les Vies des Peintres*, par Félibien.

(2) D'Argenville, *Vies des Peintres*, ſup. in-4°.

Quand Metelli se disposoit pour quelque voyage, il répondoit à ceux qui lui conseilloient de porter peu de choses avec lui, dans la crainte des voleurs : — « il ne m'importe » guères qu'on prenne mes hardes & tout » mon argent, pourvu qu'on me laisse les » deux doigts de la main avec laquelle je » tiens mes pinceaux ». —

Un Cavalier de Florence, pour lequel il avoit fait plusieurs ouvrages, lui promit d'un excellent vin ; le présent tardant beaucoup à paroître, Metelli peignit le portrait de cet homme, avec un Muletier conduisant des mulets chargés de caisses, & sur l'une il écrivit *prossimo à venire*: le sens de ces mots est à-peu-près ; voyez, qu'ils n'avancent guères. Le tableau parvenu au Cavalier, le vin arriva aussi-tôt.

Cet Artiste s'étant rendu à Madrid, le Marquis de Lecci le faisoit venir chaque jour peindre dans une maison de campagne ; &, pour que ces fréquents voyages lui parussent moins incommodes, il lui fit présent d'un beau cheval ; mais l'Ecuyer de ce Seigneur, qui vouloit avoir, sur le marché, un tableau de la main de notre Peintre, refusa de lui donner le cheval, sous prétexte qu'il étoit boîteux, & ne pourroit marcher que lorsque le tableau seroit achevé : ce délai coûta la vie à Metelli, qui,

qui, dans une ſaiſon très-chaude, faiſant journellement à pied un chemin aſſez long, s'échauffa tellement, qu'une pleuréſie l'emporta bientôt.

Metelli étoit ſi libéral, qu'il ne laiſſa qu'une fortune médiocre à ſes enfans. — « l'argent, » diſoit-il, n'étoit bon que pour con- » tenter toutes nos fantaiſies, ſans quoi il » ne différeroit point des cailloux ordi- » naires ». —

La lecture le délaſſoit agréablement de ſon travail: il diſoit qu'un Peintre, pour réuſſir, devoit ſavoir un peu de tout (1); que deux choſes formoient l'habile Artiſte, l'occaſion de travailler en public, & l'émulation. Les Académies de Peintures étoient, ſelon lui, *des jardins cultivés où l'on cueilloit ſans ceſſe de belles fleurs* (2).

SALVATOR ROSE, *né à Naples, l'an 1615, mort en 1673* (*).

SALVATOR commença par éprouver la misère, & il ſe vit réduit à expoſer ſes tableaux dans les places publiques.

(1) C'étoit la maxime de Pamphile, Peintre Grec, qui vivoit en la CV^e. Olympiade. Voyez Pline, liv. 35.

(2) V. d'Argenville, &c.

(*) Graveur, Poëte & Muſicien.

Il cultiva les lettres en même-temps que la Peinture : dans le nombre de ſes poëſies on diſtingue ſur-tout ſes *ſatyres*, ſouvent imprimées en Italie, & traduites en François (1). Pour peu qu'on l'en priât, il les récitoit volontiers, & les débitoit ordinairement avec emphaſe. Mais il falloit bien ſe donner de garde de l'entendre, ſi l'on n'étoit pas d'humeur à l'applaudir.

Sa maiſon étoit une eſpèce d'Académie où s'aſſembloient pluſieurs perſonnes illuſtres dans les Beaux-Arts. On y repréſentoit ſouvent des Comédies de ſa façon, & dont il jouoit les principaux rôles : les ſalles de ſa maiſon, érigées en ſalles de ſpectacles, étoient garnies de verdure diſpoſée d'une maniere pitoreſque : le ſable & les fleurs qui couvroient le parquet, le rendoient tout-à-fait ſemblable à un lieu champêtre.

Il ſe plaiſoit auſſi à donner des repas auſſi bizarres que ſon caractère ; tantôt ils n'étoient compoſés que de rôti, juſqu'au deſſert même ; tantôt on n'y voyoit que des andouillettes, ſans en excepter les ſalades ; une autrefois chaque ſervice ne conſiſtoit qu'en des pâtés, à commencer même par les potages.

Mais rien n'eſt plus propre à faire con-

---

(1) Nous n'avons pu nous les procurer.

noître le caractère de ce Peintre, que la lettre qu'il écrivit à Ricciardi, son ami intime, & l'un des bons Poëtes d'Italie, lequel se plaignoit que Salvator refusât de mettre plus de deux ou trois figures dans les tableaux qu'il lui avoit demandés. — « Je » suis extraordinairement surpris, lui mar- » que notre Peintre, qu'une tête comme la » vôtre ait différé jusqu'à présent à éprou- » ver ce que vaut Salvator Rose, & de » quelle trempe est son amitié. Si vous parlez » sérieusement, je dois croire que vous ne » me traitez avec tant de liberté, que parce » que vous vous imaginez que je vous ai des » obligations; mais quand je vous serois » redevable en effet, apprenez que je con- » nois les bornes de la patience, & que je » sais jusqu'à quel point il convient de sup- » porter les duretés d'un ami. Ni vous ni » moi, nous ne sommes des divinités; & » si vous êtes un homme, & un grand hom- » me auprès de moi, je ne prétends nulle- » ment être un zéro auprès des autres. Que » d'exclamations ! Que de plaintes ! Que » de folies! Que d'extravagances! Et pour- » quoi? Parce que je n'ai pas voulu mettre » dans vos tableaux plus de deux ou trois » figures. Sachez, Monsieur le Docteur, que, » quand je me serois borné à vous donner, » je ne dis pas deux ou trois figures de » ma main, mais une seule, je croirois en

» avoir assez fait pour vous contenter....
» Tiens, Ricciardi, s'il s'agissoit ici d'un
» objet littéraire, je te céderois sans peine;
» mais quand tu me soupçonneras d'ingra-
» titude, je te montrerai les dents, sinon
» pour te mordre, du moins pour me dé-
» fendre...... Je n'aurois jamais imaginé
» qu'un ami tel que vous, doutât de la
» bonté de mon cœur, la chose du monde
» dont je me pique le plus, & qui doit me
» faire le plus d'honneur. Les Artistes d'un
» caractère aussi fougueux & d'un génie aussi
» bizarre que le mien, ne doivent point être
» inquiétés; il faut les laisser agir libre-
» ment, au gré de leurs caprices. Je n'en
» dirai pas davantage; je sens que ma co-
» lère pourroit augmenter. O Ciel! vit-on
» jamais sottise pareille? juger des sentimens
» de son ami, & de son ami Peintre, par
» la quantité de figures qu'il met dans ses
» tableaux! Gardez, gardez ces petites
» attentions scrupuleuses pour vos poësies,
» & non pour mon ame, qui ne sauroit
» jamais avoir le moindre tort envers
» vous ». —

Un jour que Salvator touchoit un très-mauvais clavessin, je vais, dit-il, le faire valoir au moins cent écus; & il peignit sur le couvercle un si beau morceau, que ce clavessin, à demi délabré, fut vendu la somme qu'il avoit dite.

Un Cavalier fort riche lui marchandoit depuis long-temps un grand payſage, & en demandoit toujours le prix, que Salvator augmentoit de cent écus à chaque demande. Le Cavalier lui en témoignant ſa ſurpriſe, il répondit; — « vous aurez bien de la » peine à vous accommoder avec moi, » malgré toutes vos richeſſes »; &, dans le même inſtant, il creva le tableau.

Un Cardinal étant venu voir Salvator, cet Artiſte lui montra des tableaux d'hiſtoire, qu'il avoit finis depuis peu; mais le Cardinal n'y faiſoit qu'une légère attention: attaché particulièrement à regarder quelques payſages, il lui en demanda le prix: — « Eh quoi! s'écria Salvator, me demendera-t-on toujours des payſages, des » marines, & de ſemblables bagatelles, com- » me ſi je ne ſavois pas peindre des ſujets » plus conſidérables? » — Le Cardinal, pour l'appaiſer, lui dit qu'il acheteroit un grand tableau & deux payſages: — « ſi vous achetez le grand pour avoir les petits, re- » prit Salvator, j'en veux un million ». —

Les Peintres de l'Académie de Saint-Luc, ayant refuſé de le recevoir, il fit un tableau dans lequel il déguiſa ſa manière, le porta à l'une de leurs aſſemblées, & leur dit, « qu'ils » voyoient l'ouvrage d'un Chirurgien, » qu'ils avoient eu grand tort de ne point

» admettre dans leur Compagnie, attendu
» qu'ils en avoient un besoin extrême,
» afin de lui faire remettre les membres
» aux figures qu'ils estropioient journelle-
» ment ». —

Salvator pouvoit faire un tableau dans un seul jour. Le Connétable Colonne reçut un des ouvrages de cet Artiste, & lui fit présent d'une bourse pleine de pièces d'or : le Peintre, pour reconnoître cette générosité, se hâta de lui renvoyer un second tableau, qui lui valut un pareil présent : pendant quatre fois consécutives, même prestesse de pinceau, même reconnoissance de la part de l'Artiste, & même générosité de la part du Mécène. Enfin, à la cinquième fois, le Connétable ne voulut plus continuer un jeu qui pouvoit le ruiner; il envoya deux bourses à Salvator, aussi-bien garnies que les premières, & lui fit dire qu'il n'étoit pas aussi facile au Connétable Colonne de remplir des bourses, qu'à Salvator de faire promptement de bons tableaux, & qu'il lui cédoit l'honneur du combat.

L'humeur enjouée de cet Artiste ne le quitta pas même dans la maladie qui termina ses jours. Il disoit que son nom de *Salvator*, étoit comme un gage assûré de salut, & que Dieu ne permettroit jamais au démon de persécuter un homme qui s'appelloit *Sauveur*.

Ses dernières peroles furent une plaisanterie. On l'exhortoit, au lit de la mort, à épouser une de ses maitresses, de laquelle il avoit eu plusieurs enfans; mais dont la conduite lui étoit suspecte avec raison. Voyant que les motifs les plus forts ne pouvoient l'ébranler, un de ses amis s'avisa de lui dire : — « Seigneur Salvator, vous » n'avez point d'autre parti à prendre que » d'épouser cette femme, si vous voulez être » admis dans le séjour des Elus. — Eh bien, » répondit Salvator, s'il faut avoir des cor» nes pour entrer en paradis, je consens à » me marier » — (1).

---

(1) C'est le sujet de cette Epigramme de Rousseau :

Avec scandale un Peintre en son taudis,
Entretenoit gentille Chérubine.
» Vous, pour le sûr, & votre Concubine,
» Dit Frère Luc, de Dieu serez maudits.
» Mariez-vous, les Anges ébaudits,
» Fête en feront sur le céleste ceintre.
» Epousons donc, puisqu'il faut, dit le Peintre,
» Etre C..., pour gagner paradis.

Le mot que nous n'ôsons mettre ici, se trouve à chaque page dans le Roman intitulé, *le Ménage Parisien*, imprimé en 1773, ce qu'on auroit de la peine à croire. L'Auteur, par un badinage que quelques personnes peuvent trouver très-agréable, appelle même une de ses Héroïnes Madame C....

JEAN-BAPTISTE (*Gio-Batiſta*) CRESCENTI, *noble Romain, vivoit vers 1617.*

SA maiſon étoit ouverte à tous les étrangers peu opulens, qui venoient à Rome pour s'apliquer à la Peinture; il leur fourniſſoit couleurs, toiles, pinceaux & modèles. Ces actions généreuſes, faites ſans aucune vue d'intérêt, ouvrirent à Creſcenti le chemin de la fortune. Le Pape, informé de ſa bienfaiſance, le nomma Sur-intendant de toutes les peintures qui furent faites ſous ſon pontificat.

JEAN-FRANÇOIS (*Gio-Franceſco*) ROMANELLI, *né à Viterbe, l'an 1617, mort en 1662.*

MANDÉ en France par le Cardinal Mazarin, cet Artiſte y reçut des témoignages éclatans de la conſidération dont l'honorèrent Louis XIII & la Reine-mère. Leurs Majeſtés, accompagnées des toutes les Dames de la Cour, venoient ſouvent le voir travailler. Comme il avoit l'humeur très-gaie & l'eſprit fort agréable, il amuſoit ordinairement le cercle brillant qui l'entouroit, par le récit de pluſieurs hiſtoires divertiſſantes.

Un jour qu'il peignoit le plafond de la gallerie du palais Mazarin (1), il fut frappé de la beauté d'une Dame de la Cour, & s'empressa de la représenter dans l'ouvrage qui l'occupoit alors. Le lendemain, les autres Dames s'apperçurent de cette galanterie, & le raillèrent beaucoup de la préférence qu'il avoit accordée, qui l'exposoit, lui dirent-elles, à toute la colère des Dames dont il avoit blessé la vanité. Il ne put les appaiser qu'en promettant de ne plus faire de jalouses. Il remplit ses engagemens par la suite; en sorte que les neuf Muses qu'on voit au plafond de la galerie Mazarine, sont le portrait au naturel des plus belles femmes de la Cour de Louis XIII (2). Un accident l'empêcha de les contenter aussitôt qu'il l'auroit desiré. Le jour même qu'elles le pressoient de faire cesser leurs sujet de plainte, il leur répondit: — « vous » êtes également belles; comment voulez- » vous, Mesdames, qu'avec une seule » main je puisse vous peindre toutes en » même temps ». — L'action avec laquelle il débitoit cette galanterie, lui faisant ou-

(1) Faisant actuellement partie de la Bibliothéque du Roi : c'est la pièce où sont renfermés les manuscrits, au nombre de soixante-dix mille.

(2) Cet ouvrage a tellement changé, que la plupart de ces figures sont devenues horribles.

blier de prendre garde à ſes pieds, il tomba de ſon échafaud, & fut obligé de reſter long-temps au lit.

PIERRE-FRANÇOIS (*Pietro-Franceſco*) MÔLA, *dit* LE MÔLE, *né à Coldre, dans le Milanois, l'an 1621, mort en 1666.*

LE Môle mourut en ſix heures d'un cruel mal de tête, dont il fut ſubitement atteint au milieu de ſon travail. On attribue ſa mort au violent chagrin que lui cauſa le procédé du Prince Camille Pamphile, dont il avoit mérité toute l'indignation.

Voici comment on a conté la choſe : après avoir preſque achevé au palais Pamphile un plafond, qui étoit d'une beauté admirable, le Môle voulut faire taxer ſon ouvrage, & refuſa de s'en rapporter à la généroſité du Prince, pour lequel il travailloit. Non-content de cette façon d'agir, ſi déplacée, ſur-tout dans un Artiſte du premier mérite, le Môle eut encore l'indignité de ſe joindre aux ennemis de la maiſon Pamphile, & d'intenter au Prince un procès, pour être payé d'une ſomme conſidérable, qu'il demandoit injuſtement; procès que les gens de juſtice avoient intérêt de prolonger, à cauſe des petits ouvrages que le Môle leur donnoit quelquefois. Le Prince Pamphile, ſoulevé avec raiſon con-

tre l'ingratitude d'un Peintre qu'il avoit protégé, ordonna d'effacer le plafond, & le fit ensuite refaire par le Calabrois: cet affront fut très-sensible au Môle, & occasionna même, dit on, sa mort (1), ainsi que nous l'avons déja remarqué.

PHILIPPE (*Filippo*) LAURI, *né à Rome, l'an 1623, mort en 1694.*

LE père de Lauri, Peintre de profession, s'apperçut avec joie que son fils, en allant à l'école, & sans avoir encore vu aucuns dessins, faisoit le portrait de tous ses camarades.

Le barbier de cet Artiste ayant entendu dire, qu'après être relevé d'une grande maladie, il avoit donné un tableau à son Apothicaire, se flatta d'obtenir un pareil présent. Pour cet effet, il le pria de lui faire un tableau: Philippe, démêlant quelle étoit l'intention de cet homme & combien toutes ses politesses étoient intéressées, fit la *caricature* de l'avide barbier, & saisit les gestes ridicules qu'on lui voyoit faire en parlant: il écrivit au bas de ce portrait; *celui-ci cherche une duppe, & ne l'a point trouvée*, & l'envoya chez le barbier à l'heure

(1) Crozat, *Recueil d'Estampes.*

que ſa boutique étoit la plus remplie. Chacun trouva le tableau des plus groteſques, & ſe mit à rire & à ſe mocquer du modèle, qui vouloit mettre en pièces ſa copie. Philippe ſe réjouït ainſi aux dépens de ſon barbier, dont la main lui parut enſuite trop dangereuſe, pour s'en ſervir davantage.

CARLE MARATTE, (*Carlo Maratti*) *Peintre & Graveur, né à Camérano, dans la Marche d'Ancône, l'an 1625, mort en 1713.*

A peine Carle Maratte étoit-il né, qu'il montroit au doigt les tableaux des égliſes, avec une ſorte d'intérêt: dans ſa première enfance, il couvroit de figures les murs de la maiſon paternelle; au défaut de couleurs, il ſe ſervoit de jus d'herbes & de fleurs.

La mère de Carle Maratte n'étoit point riche, & avoit d'un premier mariage un fils qui avoit embraſſé la Peinture ſans beaucoup de ſuccès. Carle Maratte s'adonna au même Art, malgré les oppoſitions de ſes parens. — « Malheureuſe que je ſuis, » s'écrioit ſa mère, faudra-t-il que j'aie encore » un Peintre dans ma famille, & qu'il en » augmente la misère » — (1)!

(1) *Catalogue des Tableaux du Cabinet du Roi*, par M. Lépicié.

L'arrangement que le jeune Maratte mettoit dans ses études, lorsqu'il s'appliquoit à la Peinture, fera juger combien il étoit laborieux : dès la pointe du jour, quelque rude que fût la saison, il se rendoit au Vatican, & y demeuroit jusqu'au soir, occupé à dessiner les peintures de Raphaël. Il entroit ordinairement le premier dans les salles de ce palais, & n'en sortoit que le dernier : le jour tombé, il traversoit Rome entière pour arriver chez André Sacchi, & y dessiner d'après le modèle : il alloit ensuite gagner la maison de son frère, située dans un quartier directement opposé à celui qu'il quittoit ; &, ne se permettant aucun repos, il profitoit de la tranquilité de la nuit, pour dessiner sur le papier les idées que son génie lui présentoit : plus d'une fois l'aurore le surprit, ayant encore le crayon à la main.

Tant de fatigues auroient dû influer sur son tempéramment, & altérer une santé plus vigoureuse que la sienne ; mais l'amour de son Art le soutint ; & son exemple nous prouve que ce n'est pas le travail qui énerve, mais plutôt une lâche oisiveté, compagne inséparable de la débauche, ou d'une coupable indolence. Si Carle Maratte parut quelquefois pousser trop loin l'amour du travail, personne ne fut ni plus sobre,

ni plus tempérent ; & il parvint à une très-longue veilleſſe, exempte de toutes les infirmités qui en ſont l'appanage ordinaire.

On a vu Carle Maratte employer quelquefois huit jours à perfectionner les plis d'une draperie.

Un Prince Romain ſe plaignoit à Carle Maratte de la cherté de ſes tableaux : il répondit, que les fameux Artiſtes, ſes prédéceſſeurs, ayant été très-mal payés, le monde entier leur étoit redevable d'une groſſe ſomme, & qu'il étoit venu pour en recevoir les arrérages (1).

Carle Maratte, chargé de rétablir les peintures du Vatican, chef-d'œuvres de Raphaël, que le temps avoit endommagées, n'a peint qu'au paſtel les têtes des figures, afin, diſoit-il modeſtement, qu'une main plus habile que la ſienne pût effacer ſon ouvrage, & retoucher avec ſuccès les productions du grand Raphaël.

Carle Maratte s'eſt fait conſtruire un tombeau, long-temps avant que de mourir ; il ne reſtoit plus à remplir dans l'épitaphe

(1) D'Argenville.

que la date de l'année & du jour de ſon décès (1).

Clément IX, lui faiſant faire ſon portrait, voulut que cet Artiſte fut aſſis en ſa préſence, & le Saint Père ajoûta, que lorſqu'on travailloit, on devoit être à ſon aiſe.

Sur les inſtances du Cardinal Albani, depuis Pape ſous le nom de Clément XI, & ami de Carle Maratte, qui lui avoit appris à deſſiner & à peindre : le Pape Innocent XII créa avec pompe cet illuſtre Artiſte, Chevalier du Chriſt, en préſence du Sacré Collége, aſſemblé pour cet effet au Capitole (2).

On a vu Carle Maratte, à l'âge de ſoixante-dix ans, & malgré la célébrité dont il jouiſſoit, étudier encore d'après les peintnres du Vatican, comme il l'auroit pu faire dans ſa première jeuneſſe (3).

---

(1) Le Père Labat, *Voyage d'Italie*, tom. 3, pag. 189.

(2) Crozat, *Recueil d'Eſtampes*. M. Lépicié paroît s'être trompé, lorſqu'il dit « que ce fut Clément XI » qui conféra l'Ordre du Chriſt à Carle Maratte, » & qui voulut que ſon neveu, l'Abbé Albani, » depuis Cardinal, prononçât le Diſcours ». V. *Catalogue des Tableaux du Cabinet du Roi.*

(3) *Ibid.*

Carle Maratte allioit à des talens ſupérieurs pour ſon art, des talens également diſtingués pour la Poëſie & la Muſique; & leur dévelcppement fut l'ouvrage de l'amour. Epris, dès ſes plus jeunes années, de la beauté d'une jeune Romaine, dont les biens & la naiſſance lui laiſſoient peu d'eſpoir, il entreprit de ſe faire, par ſon pinceau, un état qui pût autoriſer ſes prétentions. Mais l'amour ne lui donna point le temps d'exercer ce ſage projet; les deux amans s'unirent par un mariage clandeſtin. La famille à laquelle le jeune Artiſte avoit ôſé s'allier ſecrétement, le pourſuivit comme ſéducteur, & fit caſſer le mariage. Cette ſéparation cruelle auroit plongé Carle dans le deſeſpoir, s'il ne s'étoit flatté d'obtenir un jour, par ſon mérite, le bien qui venoit de lui être ravi. De quels efforts ne ſont pas capables les Artiſtes qu'animent tout-à-la-fois & la gloire & l'amour! Carle Maratte parvint à ſe faire connoître pour le premier Peintre que l'Italie eût de ſon temps: dès que ſa réputation fut aſſurée, il vint ſe préſenter à la famille de ſon épouſe, & lui demanda la réunion de ce qu'elle avoit ſéparé. Sa demande fut appuyée par tout ce que Rome avoit de plus grand, & par le Pape même: un ſecond jugement caſſa le premier; les deux époux furent rendus l'un à l'autre, & l'amour les récompenſa

pensa de toutes les peines qu'ils avoient souffertes.

Au milieu de cette longue persécution, Carle Maratte chantoit ses douleurs & ses regrets : quand il se vit heureux, il chanta son bonheur & ses plaisirs dans des vers charmans, qu'il mettoit en musique (1).

CHARLES CIGNANI, *né à Bologne, l'an 1628, mort en 1719.*

LE Cignani estimoit tellement Louis XIV, qu'il l'élevoit au-dessus de tous les Princes de son temps, & le comparoit aux plus grands Héros de l'antiquité. Ce n'étoit point les conquêtes de ce Monarque qui avoient enchanté le Cignani ; il admiroit sur-tout dans Louis XIV son amour pour les Beaux-Arts.

LUCAS GIORDANO *ou* JORDANE, *surnommé* FA PRESTO, *né à Naples, l'an 1632, mort en 1705* (*).

LE surnom de cet Artiste lui vint de

(1) *Observations sur l'Italie*, par M. Grosley, tom. 2, pag. 448.

(*) Quelques Auteurs le nomment *Luc Jordane*. Mais c'est par erreur qu'on l'appelle en France *Jordans*, & qu'on le confond avec *Jordaens*, Peintre Flamand.

ce que ſon père lui répétoit ſans ceſſe : Lucas, *fa preſto*, (travaille vîte) (1). Charles II, Roi d'Eſpagne, le fit venir à ſa Cour : la Reine lui témoignant un jour avoir envie de connoître ſa femme, & lui en parlant tandis qu'il travailloit, le Peintre auſſi-tôt la repréſenta dans le tableau dont il étoit occupé. La Reine, d'autant plus étonnée qu'elle ne s'y étoit point attendue, détacha dans l'inſtant ſon collier de perles, & le donna à Giordano pour ſon épouſe.

Cet Artiſte a peint à Naples le *Triomphe de la Vierge*, à laquelle Saint Dominique & une Jacobine font cortège.

Il a peint à Veniſe le Chriſt d'un maître-autel, d'une manière ſi extraordinaire & avec des ombres ſi noires & ſi tranchées, qu'il en réſulte le plus mauvais effet. On prétend qu'il avoit deſſein que ſon tableau fût apperçu de dehors l'égliſe, même par les gens qui en paſſeroient à une certaine diſtance : mais n'auroit-il pas été plus raiſonnable de peindre le tableau pour les gens qui ſe trouvent dans l'égliſe ?

(1) M. de la Lande dit que ce ſurnom fut donné à Giordano à cauſe de la quantité d'ouvrages qu'il a faits : cet Auteur ne vouloit-il pas plutôt dire *à cauſe de la vîteſſe avec laquelle il travailloit* ? V. *Voyage d'Ital.* tom. 6, pag. 375.

De légers défauts n'ôtent rien au vrai mérite. Charles II estimoit infiniment le Giordano, & lui envoyoit tous les soirs un de ses carrosses, afin qu'il s'en servît pour aller à la promenade (1).

Après la mort de ce Prince, Giordano revint à Naples, sa patrie. Deux Particuliers de cette ville négligeant de retirer leurs portraits qu'ils lui avoient commandés, Giordano prit le parti de les exposer en public, avec chacun cette inscription, *je suis ici faute d'argent*. Par ce moyen il trouva le secret de se faire promptement payer.

MARIE-JOSEPH MÉTELLI, *né l'an 1634, mort en 1718.*

C'EST à cet Artiste qu'on doit l'invention des tableaux mouvans.

JEAN-BAPTISTE GAULI, *surnommé* LE BACICI, *né à Gênes, l'an 1639, mort en 1709.*

LE Bacici n'avoit que quatorze ans, lorsque, sortant un jour de l'école, le porte-

(1) Ce Prince maria avantageusement les filles du Giordano, & prit soin de la fortune de ses fils. V. d'Argenville, & M. Lacombe, *Dictionnaire des Beaux-Arts*.

feuille fous le bras, il apperçut une galère prête à conduire à Rome l'Envoyé de la République de Gênes: cette vue lui fit naître le deffein de paffer à Rome; &, fans réfléchir davantage, il fe préfenta pour s'embarquer fur la galère : le Capitaine refufant d'acquiefcer à fa demande, il eut la hardieffe de s'adreffer à l'Envoyé même, qui le reçut parmi les gens de fa fuite.

Ce Peintre étoit extrêmement vif & d'une humeur fort emportée. Un Particulier lui ayant commandé de peindre la voûte d'une Chapelle, Bacici, après être convenu du prix avec lui, fe mit auffi-tôt à faire les études & une ébauche coloriée de l'ouvrage projetté; &, fur ce que cet homme lui dit que l'étude & l'ébauche devoient entrer dans leur marché, il fe mit dans une furieufe colère, jetta fa palette & fes pinceaux, renverfa le chevalet, creva la toile, & ne voulut plus peindre la voûte.

Le Bacici avoit prefque achevé de peindre la coupole du grand Couvent des Jéfuites à Rome, lorfque le Père Général lui envoya fix-cents piaftres; Bacici crut que ce préfent étoit tout ce qu'il auroit de récompenfe au-deffus du prix convenu; &, dans fon premier tranfport, il diftribua tout l'argent aux pauvres. Il eut lieu de fe re-

pentir de sa vivacité, en recevant, peu de temps après, mille pistoles, de la part du Général, qui accompagna ce présent d'une promesse de lui donner encore davantage.

Mais ce Général des Jésuites, ne pouvant effectuer les promesses qu'il lui avoit faites, lui remit en mourant un billet, ou blanc-signé, le laissant maître de le remplir de la somme qu'il souhaiteroit. Le Peintre n'auroit eu rien à desirer, si les Jésuites n'avoient refusé de reconnoître l'écrit de leur Général. Bacici, outré du refus de ces Pères, & se livrant à son caractère fougueux, déchira le billet, & ne voulut pas continuer l'ouvrage qu'il avoit entrepris. Cependant, ce qu'il devoit à son honneur & à sa gloire, l'engagea bientôt à le continuer, quoiqu'il n'eût plus rien à prétendre.

Le goût & la manière de cet Artiste, parurent s'affoiblir vers la fin de ses jours : on attribue ce changement au chagrin qu'il ressentit de la mort de son fils unique, jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, & dont il fut cause de la fin malheureuse : voici comment on raconte cette triste aventure, qui peut servir de leçon aux pères trop emportés : le Bacici, surprenant son fils occupé à se réjouir avec quelques amis, au-lieu de s'appliquer à l'étude, lui donna

un soufflet en présence des jeunes gens avec lesquels il se livroit à d'innocens plaisirs. Le Jeune homme, outré de cet affront, alla de désespoir se jetter dans le Tibre : le Bacici fut si inconsolable de ce tragique évènement, qu'il cessa pendant plus d'une année de manier le pinceau.

Un Cavalier lui fit faire son portrait sans convenir de prix : le Peintre, après l'avoir achevé, lui en demanda cent écus ; mais le Cavalier, trouvant la somme exorbitante, se retira & ne revint point prendre le tableau. Le Bacici, persuadé que son ouvrage alloit lui rester, s'avisa de peindre des barreaux dessus le portrait & d'y écrire dans un endroit apparent ; *sta in prigione per debiti* (il est en prison pour dettes), & l'exposa dans le lieu le plus apparent de son attelier. L'oncle du Cavalier, homme distingué par son rang & sa naissance, averti de la plaisanterie, vint chez le Peintre. — « Je crois, dit-il, en » voyant ce portrait, je crois que c'est-» là mon neveu : — c'est lui-même, ré-» pondit le Bacici ; mais par malheur, le » pauvre Cavalier est en prison pour det-» tes ». — L'oncle paya sur le champ les cent écus, en disant : — « il est bien juste » de l'en faire sortir ». —

Le Bacici travailloit extrêmement vîte :

il peignit en deux mois, la voûte de l'église des Pères de *Santi Apostoli* à Rome, & avoit alors soixante-sept ans. La convention par écrit avec ces Pères, étoit de deux-mille écus, dont il toucha cinq-cents à compte. Quand l'ouvrage fut entièrement fini, il ne manqua pas de se présenter, suivant le marché, pour recevoir le reste de la somme ; mais, comme on alloit la lui compter, il tira de sa poche la quittance, & en fit présent à ces Religieux, qui pensèrent l'étouffer par leurs embrassemens, & lui donnèrent mille bénédictions.

Nous ferons mention d'un singulier tableau peint par le Bacici, & qui se voit à Rome, dans une des chapelles de la Minerve, église célèbre du Couvent des Dominicains. Saint-Louis, Religieux de cet Ordre, est représenté regardant un Crucifix qu'il tient à la main, & dont le manche a toute la forme d'un pistolet. On prétend que le Peintre a voulu rappeller ces temps malheureux où les Albigeois étoient si cruellement persécutés par un zèle fanatique, qui ne cherchoit à les convertir qu'en leur proposant, ou de renoncer à leurs erreurs, ou d'être brûlés. Peut-être le Peintre se proposoit-il aussi d'exprimer les crimes qui se commettent sous le voile de la Religion.

Un des Elèves du Bacici, peu habile,

malgré toutes les leçons de ſon Maître, ne ſe ſervoit que de pinceaux d'ébène garnis d'argent; — « Vous avez bien raiſon, lui » dit le Bacici, d'avoir au moins de beaux » pinceaux, puiſque vous ne pouvez faire » de belles peintures ». —

Un Architecte lui montrant le plan d'un palais dont il avoit oublié de marquer les fenêtres, le Bacici lui dit : — « Ce ſera » ſans doute un beau bâtiment, mais il ne » pourra ſervir que la nuit ». — (1)

JEAN PADERNA, *né à Bologne, vivoit vers 1640.*

A peine ſorti de l'enfance, Paderna ſe ſauva de la maiſon de ſon père, & ſe rendit à Florence, où il ſe fit domeſtique d'un Capitaine de vaiſſeau, qui le prit en amitié, à cauſe de ſa vivacité & de la ſingularité de ſes réparties: il parcourut enſuite le monde, faiſant tour-à-tour le métier de Comédien & de Charlatan; enfin une maladie ſérieuſe le fit rentrer en lui-même, & le fixa dans ſa Patrie, où ſes tableaux lui acquirent une grande réputation (2).

---

(1) *Vies des Peintres*, par d'Argenville.
(2) *Abeced. Pittor.* pag. 217.

LEONARD, (*Leonardo*) FERRARI, *Elève de* Lucio Maſſari, *vivoit vers 1640.*

L'HUMEUR extrêmement gaie du Ferrari paroît dans tous les ſujets qu'il a traités; ce ne ſont que des groteſques, des charges qu'on ne ſauroit voir ſans éclater de rire. Il étoit lui-même auſſi plaiſant que ſes ouvrages : dans le Carnaval, il ſe déguiſoit en bouffon, en polichinel, & faiſoit les délices des aſſemblées, par ſes chanſons originales & par ſes propos divertiſſans (1).

ANDRÉ POZZO, *né dans la Ville de Trente, l'an 1642, mort en 1709* (*).

CARLE Maratte trouvant un jour cet Artiſte mal vétu, lui dit : — « Si l'on vous » voyoit habillé de la ſorte, on vous pren- » droit pour un Peintre pauvre & ruiné ». — Pozzo répondit : — « de leur vivant les grands » Peintres ſont ainſi déchirés ; » — faiſant

(1) *Abeced. Pittor.* pag. 300.

(*) François Deſeine écrit *Pozzi*, au lieu de *Pozzo*. V. *Rome Moderne*, tom. 1, pag. 91—92 & 270. Ailleurs il ne ſe trompe point. André Pozzo étoit auſſi Architecte. Il a fait conſtruire ſur ſes deſſins la magnifique Chapelle de Saint-Ignace, qui eſt dans l'égliſe du Jéſus à Rome. Il y a eu un autre Peintre, nommé Jean-Baptiſte Pozzo, ſelon le même François Deſeine dans ſa *Rome Moderne*, tom. 1, pag. 180. V. *même volume*, pag. 244, 270.

allufion à l'envie & à l'indigence qu'éprouvent fouvent les Artiftes (1).

Plufieurs traits prouvent l'extrême piété de cet Artifte : il n'avoit que vingt-trois ans, lorfque, touché d'un fermon fur les dangers du monde, il embraffa la vie religieufe, & entra chez les Jéfuites. Un de fes fupérieurs lui demanda un tableau, &, s'impatientant de ne l'avoir pas encore reçu, fut le chercher dans fa chambre : la mauvaife humeur du Révérend Père redoubla, quand il vit que le tableau n'étoit pas feulement ébauché ; dans l'excès de fa colère, il fe laiffa emporter jufqu'aux injures contre le Peintre ; il alla même jufqu'à l'accabler de paroles fort dures. L'Artifte, fans s'émouvoir, lui promit de travailler au plutôt à fon ouvrage. Le Révérend Père le trouvant en effet au bout de quelques jours occupé à le finir, s'adoucit à cette vue, & lui dit de ne fe pas tant preffer : Pozzo répondit : — « je ne puis le terminer affez·

(1) Les Artiftes fe perfécutent même entr'eux, tandis que le goût des Arts ou des Lettres devroient les réunir. Comment veulent-ils donc obtenir l'eftime des perfonnes indifferentes ? Peuvent-ils ignorer que ce mépris qu'ils affectent d'avoir les uns pour les autres, contribue à les rendre tous moins eftimables aux yeux d'une partie du public ; parce que l'amour-propre des fots ne cherche qu'à rabaiffer le mérite, & qu'à faifir les occafions de lui ravir toute efpèce de fupériorité.

» tôt, puiſque je ſuis payé d'avance ». — Le Pozzo, après avoir fait le portrait d'un cavalier, ne lui demanda pour tout payement qu'un mauvais tableau, repréſentant une femme ſortant du bain : le cavalier le refuſa ſur ce qu'il étoit de peu de valeur : — « il mérite au moins d'être » brûlé », — dit le pieux Artiſte ; ce que le poſſeſſeur exécuta ſur le champ (1).

Ce Peintre étant à Vienne, l'Empereur lui fit l'honneur de venir le voir : comme les Jéſuites de la maiſon profeſſe félicitoient le Pozzo de ce qu'il leur avoit procuré la viſite d'un auſſi grand Prince ; — « ſi » j'étois, leur répondit-il, auſſi-bien avec » Dieu qu'avec l'Empereur, je recevrois » plus volontiers vos complimens ». —

Obſervons que cet Artiſte ſi pénétré des devoirs de la Religion, ſi auſtère dans ſes mœurs, ne s'eſt point fait ſcrupule de peindre le grand théâtre de Vienne.

MATHIEU (*Mattia*) PRETI, *ſurnommé le* CALABROIS (*lo Cabreſe,*) *né dans la Calabre, l'an 1643, mort en 1699.*

COMME le Calabrois examinoit, dans une égliſe d'Anvers, un tableau de Rubens,

(1) *Vies des Peintres*, par d'Argenville.

un homme inconnu l'accoſta & lui demanda ce qu'il en penſoit; le Calabrois loua beaucoup le tableau, & dit qu'il n'étoit venu à Anvers que pour voir Rubens : cet homme offrit auſſi-tôt de le conduire chez le Peintre qu'il deſiroit de connoître; & en effet, ils entrèrent tous deux dans une maiſon fort ornée. Plus le Calabrois louoit les peintures de cette maiſon, plus l'habitant d'Anvers affectoit d'y trouver des défauts. La plaiſanterie ayant aſſez duré, l'étranger embraſſa le Calabrois, & ſe fit connoître pour Rubens.

Cet Artiſte voulut entrer dans l'Ordre de Malte; il fit ſes preuves, ne laiſſa aucun doute ſur la nobleſſe & l'ancienneté de ſa famille, & fut reçu Chevalier (1) : il obtint par la ſuite une Commanderie conſidérable, accordée à ſes talens dans la Peinture, encore plus qu'à ſa naiſſance.

Il paroît que le Calabrois avoit de la bravoure & ſe ſervoit bien de ſon épée : un Spadaſſin le défia au fleuret, genre d'eſcrime où il étoit fort habile; & cet exercice ſe convertit en un vrai combat, en préſence du peuple Romain. Le Spadaſſin fut bleſſé dangereuſe-

(1) On lit dans le *Dictionnaire des Beaux-Arts*, que le Calabrois ne fut que *Chevalier de Grace*.

ment, & notre Peintre ſortit ſecrètement de Rome.

Il s'embarqua pour Malte : comme il y faiſoit ſes caravanes, un Chevalier le critiqua ſur ſa nobleſſe, l'obligea, par ſes mauvais propos, à ſe battre avec lui, & reçut une bleſſure mortelle.

Cette aventure força le Calabrois de prendre la fuite. A peine étoit-il rentré dans Rome, qu'il ſe battit avec un Peintre qui cenſuroit trop fortement ſes tableaux ; l'ayant bleſſé, il fut encore obligé de ſe ſauver de Rome.

Mais d'un péril, le Calabrois tomba dans un autre ; ſa deſtinée lui ſuſcitoit chaque jour de nouvelles affaires : il ſe rendit à Naples, ignorant qu'il fût défendu, ſous peine de la vie, d'entrer dans le Royaume de Naples, à cauſe de la peſte qui venoit de ravager les Provinces voiſines. Les Gardes s'opposèrent à ſon paſſage ; l'un d'eux le couchant en joue, le Calabrois l'étendit mort ſur la place, & en déſarma un autre. Enfin les Gardes de la Ville accourant en grand nombre, le ſaiſirent & le menèrent en priſon. C'en étoit fait du Calabrois, ſi le Vice-Roi, qui connoiſſoit ſon mérite, ne l'eût ſouſtrait à la peine de mort qu'il avoit encourue, en diſant : *excellens in arte non debet mori* (un excellent Artiſte doit être immortel.) Ce géné-

reux Seigneur ſe contenta de lui impoſer, pour toute peine, la tâche de peindre les Saints Protecteurs, ſur les huit portes de la ville; encore lui donna-t-on cinq-cents écus.

Tout le monde aimoit le Calabrois, ſa bravoure ne l'excitant point à inſulter perſonne, ſelon l'uſage des *tapageurs*. Sa converſation, loin d'annoncer une humeur querelleuſe, étoit fort agréable & ſoutenue d'une connoiſſance parfaite de l'hiſtoire & de la fable. Il devint très-dévot dans ſes dernières années, menoit chaque jour ſes Elèves à la meſſe, & étendoit le ſoir ſur ſon lit les figures de la Vierge & de pluſieurs Saints. On le vit ſouvent porter des ſecours à de pauvres familles: il ne travailloit même dans ſa vieilleſſe, que pour être plus en état d'adoucir leur miſère. Quand on lui repréſentoit que ſes infirmités le diſpenſoient de manier le pinceau, il répondoit: — « que deviendroient mes pauvres, ſi je » ne travaillois pas? » —

BERNARD STROZZI, *dit le* Prêtre Gènois, *né à Gènes, mort en 1644.*

PRENANT pour les élans d'une vraie dévotion, quelques mécontentemens particuliers qui lui faiſoient haïr le monde,

Strozzi ſe fit Capucin ; mais l'illuſion ne tarda point à ſe diſſiper. Après avoir long-temps gémi dans le cloître, il ſe ſauva ſous un habit de Prêtre ſéculier, & ſe rendit à Veniſe, où il conſacra ſes talens au ſervice de la République.

CHARLES-ANTOINE ROSSI, *né à Milan, mort en 1648.*

CE Peintre avoit coutume de dire, qu'aucun prix ne pouvoit payer un tableau, lorſqu'un habile Artiſte avoit employé tous ſes ſoins à le perfectionner.

PIERRE TESTE, *Peintre & Graveur, né à Lucques, l'an 1611, mort en 1648.*

ANIMÉ d'un violent deſir de ſe diſtinguer dans la Peinture, Pierre Teſte alla fort jeune à Rome, & fit ce voyage en habit de pélerin.

On voit à Lucques une peinture à freſque de Pierre Teſte, repréſentant la Vierge, à qui deux Saints font donner une ſérénade par des Anges (1).

Cet Artiſte a ſingulièrement encore re-

(1) *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande, tom. 2, page 647.

présenté le massacre des Innocens. On apperçoit dans le lointain la Vierge passant une rivière dans une barque avec l'Enfant-Jésus qui porte sa croix (1).

Un jour que Pierre Teste, assis sur le bord du Tibre, étoit occupé à dessiner, son chapeau fut emporté par le vent, & l'effort qu'il fit pour le retenir, le précipita lui-même dans le fleuve, où il se noya.

PAUL BORGHÈSE, *Peintre & Poète, mort vers le milieu du* XVIIe. *siècle.*

DOUÉ de quelques talens pour la Poësie, & animé par cette basse envie qui est toujours le partage de la médiocrité, Paul Borghèse, Peintre de profession, conçut le dessein ridicule de faire tomber *la Jérusalem délivrée* (2). Pour y parvenir, il fit un Poème dans lequel il imita le genre, le sujet, la mesure, le nombre de vers, & jusqu'aux rimes employées par son rival;

(1) *Ibid.* tom. 4, pag. 171.

(2) Tout le monde connoît cet excellent Poëme fait par le Tasse, & traduit en notre Langue par de Mirabeaud. M. Watelet se propose de le mettre en vers François, & a lu quelques chants de son ouvrage aux Assemblées publiques de l'Académie Françoise.

en

en ſorte qu'il eut ſoin de ne pas mettre plus de lignes ou de vers qu'il n'y en a dans le Taſſe, & de ſe ſervir ſcrupuleuſement des mêmes rimes : ce qui faiſoit un bout-rimé d'une belle longueur (1). Borghèſe intitula tout ce fatras, *la Jéruſalem ruinée.* On juge bien que ces ruines informes ne firent point oublier la ſolidité d'un ouvrage immortel.

Borghèſe poſſédoit quatorze talens ou métiers, & mourut dans la misère.

JOSEPH DEL SOLE, *né à Bologne, l'an 1654, mort en 1719.*

LES Peintres de Vérone, voyant que cet Artiſte étoit long-temps à terminer ſes ouvrages, le taxèrent d'une exceſſive lenteur : del Sole, informé des diſcours de ſes confrères, réſolut de leur montrer qu'il alloit vîte, quand il vouloit. On amena les Peintres critiques dans ſon attelier ; alors il commènca devant eux un aſſez grand tableau qui fut fait en huit jours, & qui leur plut extrêmement : enſuite, devant les mêmes Peintres, il effaça preſque tout ce qu'il avoit fait, & retravailla le tableau à ſa ma-

(1) Dictionnaire de Moréri.

nière ordinaire. Etonné de ce procédé, les critiques lui en demanderent la raiſon : — « je » recommence, dit-il, ce tableau, pour » montrer qu'en l'achevant bien vîte j'ai ob» tenu vos ſuffrages; mais que je ne me ſuis » pas ſatisfait moi-même : un Peintre eſt » blâmable de ſe contenter de quelques » éloges, tandis que, par une étude aſſidue, » il peut en mériter de plus grands » — (1).

FRANÇOIS SOLIMÈNE, (*) *né dans le territoire de Naples, l'an 1657, mort en 1747.*

SOLIMÈNE devint aveugle deux ans avant ſa mort, & diſoit : — « la privation » des yeux du corps me fait beaucoup mieux » voir des yeux de l'eſprit » — (2).

JOSEPH-MARIE CRESPI, *né à Bologne, l'an 1665, mort en 1747.*

CET Artiſte, toujours mal habillé, vivoit d'une façon ſingulière ; il parloit mê-

(1) D'Argenville.

(*) M. Seigneux de Correvon appelle cet Artiſte *Dom Cicero*. V. Lettres ſur Herculane, tom. 1, pag. 239.

(2) Le tableau d'Autel de la Confrérie de Saint-Roch, peint par Solimène, & ſon chef-d'œuvre, a coûté 10000 ſequins (120000 liv.)

me d'une manière peu usitée, & ne s'embarrassoit d'aucuns des égards établis dans la société : il prétendoit s'excuser, en disant que l'état d'un Peintre étoit ennemi de la contrainte.

Dans l'Oratoire de Saint-Joseph à Bologne, Crespi s'appliquoit un jour à dessiner les belles fresques du Colonna, lorsqu'il vit un vieillard, la palette à la main, qui se disposoit à retoucher quelques endroits endommagés. Crespi le traita de téméraire, & voulut l'empêcher de travailler. Ce vieillard, loin de le calmer, l'irrita encore davantage, en lui disant que ces morceaux n'étoient pas aussi beaux qu'on vouloit bien les croire. Le jeune Artiste, tout-à-fait indigné, courut avertir les maîtres de la Chapelle, qui lui apprirent que ce vieillard étoit le Colonna lui-même.

Comme Crespi entendoit fort-bien les caricatures, il peignit, sous la forme d'un chapon mort, le Comte Malvasia, homme de lettres & d'une grande considération, qu'il vouloit tourner en ridicule.

Ce Peintre fit avec un Prêtre le traité le plus singulier : il s'obligea, pour une somme modique, de lui fournir un très-beau

tableau, à condition que l'acquéreur diroit cent messes pour les ames des trépassés. Le Prêtre ne manqua pas de se présenter pour avoir le tableau; mais Crespi lui demanda s'il avoit acquitté les messes promises, & voulut voir les attestations. Le Prêtre, qui n'en avoit dit aucune, se récria sur la défiance du Peintre : enfin, Crespi ne pouvant se défaire de son homme, se jetta sur une arquebuse, & feignit de le coucher en joue. Le Prêtre, tout effrayé, crut devoir se sauver au plus vîte. Cependant, il ne renonca point au tableau; il alla prier un gentilhomme de le faire demander en son nom: Crespi refusa encore de le donner. Le Cavalier, offensé de la résistance qu'on lui opposoit, envoya pendant la nuit des braves, pour prendre de force l'ouvrage de notre Peintre. Crespi ne voulut point leur ouvrir, & tandis qu'ils cherchoient à pénétrer dans la maison, il roula son tableau, sauta d'une fenêtre basse dans la rue, & se retira chez un gentilhomme de ses amis, qui le mit à couvert de toutes violences.

L'idée lui vint de porter son tableau au Grand-Duc de Toscane, & il partit à pied le lendemain matin; mais le Prince n'étoit point à Florence, il venoit de se rendre à Livourne. Crespi, n'ayant point d'argent, fut obligé de s'embarquer pour cette Ville,

Il trouva dans la barque deux jeunes Italiens, qu'un Capitaine Anglois avoit enrôlés & recommandés au batelier, lequel s'en étoit rendu caution. Crespi, touché du malheur de ses compatriotes, qui se repentoient de passer au service d'un Prince étranger, engagea le batelier de leur laisser prendre la fuite & lui promit que sa complaisance n'auroit aucune suite fâcheuse. Mais à peine la barque arrivoit-elle à Livourne, que le batelier fut conduit en prison, à la requête du Capitaine Anglois, furieux d'avoir perdu ses deux soldats. Pour Crespi, il se rendit promptement au palais du Grand-Duc, qui le combla de caresses, mais refusa de paroître dans l'affaire du batelier, parce qu'il avoit permis à la Cour d'Angleterre de faire une levée d'hommes dans ses Etats; cependant, ce Prince voulant témoigner à Crespi combien il prenoit d'intérêt à ses sollicitations, lui conseilla d'aller demander la grace du batelier au Gouverneur de la Ville, & de s'appuyer de la recommandation de la Cantatrice Reggiana, dont ce Seigneur étoit amoureux. Le Gouverneur reçut d'abord très-froidement notre Artiste; mais ayant appris qu'il venoit de la part d'une personne qui lui étoit si chère, son front se dérida; & après une conversation d'une heure, toujours sur le sujet de l'aimable Chanteuse,

il lui accorda la délivrance du batelier (1). Voilà ſouvent quels ſont les reſſorts qui font mouvoir les Grands, & procurent la réuſſite des affaires les plus importantes.

RAIMOND MANZINI, *né à Bologne, l'an 1669.*

SANS le ſecours d'aucun maître, cet Artiſte parvint à ſe diſtinguer dans la miniature & dans la peinture à l'huile, pour les fleurs, les fruits, & généralement toutes les différentes eſpèces d'animaux. Il mérita d'être ſurnommé le *Prince du goût* (2).

FRANÇOIS CAMILLE, *né à Florence, mort en 1671.*

CAMILLE étoit ſi accoutumé à traiter des ſujets de dévotion, & avoit tant de ſimplicité, que, s'il lui arrivoit de peindre quelques Divinités du Paganiſme, un Jupiter ou une Junon, par exemple, il les repréſentoit ſous la figure de Jéſus-Chriſt & de la Vierge.

(1) D'Argenville, ſup. in-4°. Nous avons cru devoir changer beaucoup de choſes à la manière dont cet Auteur raconte ce trait.

(2) L'*Abecedario Pittorico*, pag. 379.

SÉBASTIEN CONCA, *né à Gaete, l'an 1680, vivoit encore vers l'an 1730.*

UN Souverain d'Allemagne avoit fait acheter à cet Artiſte, deux tableaux de Jules Romain, l'un repréſentoit *l'enlèvement des Sabines*, & l'autre *l'Amour & Pſyché.* Un Moine qui dirigeoit la femme du Peintre Conca, étant allé voir ſa pénitente chez elle, eut la curioſité d'examiner les tableaux dont Conca venoit de faire emplette. Cette femme le mena dans l'attelier, où malheureuſement le Peintre ne ſe trouvoit point alors. A peine le Moine eut-il apperçut les deux tableaux, qu'il s'écria comme un furieux: — « vous ſerez » damnée, il n'eſt point de rémiſſion pour » vous, pas même à l'article de la mort; » oui, point d'abſolution, point d'abſolu» tion! — Hélas! s'écria la femme, qu'ai» je donc fait? — Ce que vous avez fait! » reprit le Moine; vous voyez de ſem» blables peintures! Vous ſouffrez que votre » mari s'occupe à de pareils ouvrages! — » Ce n'eſt pas mon mari, répliqua-t-elle, » qui a peint ces tableaux, c'eſt un autre » Peintre. — N'importe, qu'ils ſoient faits » par un autre, (inſiſta le zélé Directeur,) » point de ſalut pour vous, ſi dans le mo» ment vous ne déchirez, vous ne brûlez

» ces infamies ». — La femme, séduite par la peur de l'enfer, alloit faire cette belle expédition, lorsque le Peintre arriva fort à propos. Il frémit du danger qu'avoient couru ses tableaux: le Prince pour lequel ils étoient les avoit payés deux mille écus chacun. Le pauvre Conca eut été ruiné, s'il n'eût prévenu le zèle fanatique du Moine; il le chassa de chez lui, & défendit à son épouse de rentrer jamais dans son attelier.

JEAN-BAPTISTE PIAZZETTA, *né à Venise, l'an 1682, mort en 1754.*

On peut regarder Piazzetta comme l'un des grands Peintres qu'ait eu l'Italie, & qui prouvent que les Arts y ont encore brillé pendant le dix-huitième siècle (1). Ses talens lui auroient procuré une fortune digne de sa réputation, s'il avoit eu plus de conduite. Il mettoit ordinairement ses ouvrages à un très-haut prix, moins par intérêt, qu'afin de se procurer l'argent nécessaire pour sa dépense; car, quand on savoit se faire aimer de lui ou le prendre dans des momens de bonne-humeur, on l'en-

(1) La plus grande partie de cet article nous a été fournie par des personnes qui ont beaucoup connu le Piazzetta.

gageoit à peindre presque pour rien. Le Libraire qui a donné à Venise une édition des Œuvres dramatiques du célèbre Goldoni, s'étant adressé au Piazzetta, dont il étoit l'ami intime, lui fit faire pour un louis (deux Sequins) le portrait du Molière de l'Italie, tandis que tout autre lui auroit payé un portrait au moins vingt-cinq louis.

L'usage du Piazzetta étoit de se faire payer d'avance la moitié du prix des ouvrages qu'il entreprenoit; aussi, en mourant, emporta-t-il dans l'autre monde plusieurs obligations qu'il avoit contractées.

Ce Peintre mourut dans un état si pauvre, qu'un Libraire de Venise, qui l'avoit toujours secouru dans ses besoins, fut obligé de le faire enterrer à ses dépens (1).

ANTOINE SACHI, *né dans la Ville de Côme, au Duché de Milan, mort en 1694.*

RIEN de plus cruel pour l'homme vraiment enflammé par l'amour de la gloire,

(1) Le Libraire mérite bien que son nom soit cité: c'est Jean-Baptiste Albrizzy.

que de ne pouvoir ſe diſſimuler la médiocrité de ſes talens. Antoine Sachi ayant très-mal peint la coupole d'une égliſe, en conçut tant de chagrin, qu'il en mourut (1).

PIERRE BIANCHI, *né à Rome, l'an 1694, mort en 1739.*

UN jour, en revenant de l'école, Bianchi ſe mit à copier à la plume une image qu'il avoit eue pour prix : cet amuſement de ſon enfance parut ſi parfait, qu'on crut devoir l'appliquer à la Peinture.

Huit jours après qu'on l'eut placé chez un Artiſte, pour apprendre les premiers principes, on vint s'informer des progrès du jeune homme : le Maître répondit qu'on lui avoit caché l'habileté de ſon Elève, & qu'il donneroit volontiers un doigt de ſa main pour en ſavoir autant que lui.

Le grand nombre d'Elèves ne plaiſoit aucunement à cet Artiſte ; quand on le preſſoit d'en recevoir, il répondoit : — « j'ai aſſez de mes péchés, je ne veux point » me charger de ceux des autres ». —

Après avoir achevé un Saint-Roch, il l'effaca tout-à-coup, & peignit un payſage

(1) V. l'*Abeced. Pittor.* pag. 82.

sur la même toile. Ses amis étonnés lui demandèrent pourquoi il détruisoit un tableau qui lui avoit coûté tant de peines ; il répondit : — « puisque je n'en suis point con-
» tent, il est vraisemblable que ceux qui
» me l'ont commandé le seroient encore
» moins » — (1).

DOMINIQUE MARTINELLI, *né à Lucques, mort en 1718* (*).

UN Electeur Palatin lui donna plusieurs fois un blanc-signé, avec la liberté de le remplir de la somme qu'il exigeroit pour ses ouvrages.

N..... BONONI, *né à... l'an...* (**)

LES Chartreux de Ferrare possèdent, du Bononi, un tableau représentant les *Noces de Cana* : cet ouvrage est si esti-

---

(1) D'Argenville, sup. in-4°. & tom. 1, p. 105, édit. in-8.

(*) Il étoit aussi Architecte.

(**) Comme nous n'avons pu nous procurer de dates fixes concernant le Bononi & les trois autres Artistes qui suivent, nous avons pris le parti de les placer à la fin de nos Peintres Italiens. Nous en ferons de même pour chaque Nation, quand il se trouvera des Artistes sur lesquels nous n'aurons aucune époque certaine.

mé, qu'on a voulu, dit-on, le couvrir de pièces d'or, afin d'en payer la valeur, & que les Chartreux ont refusé des offres aussi éblouissantes (1).

CIVETA, *dit la* CHOUETTE, *né à.... l'an.... mort en....*

CET Artiste avoit la bizarrerie de placer une Chouette dans tous ses tableaux, quelque sujet qu'il traitât.

N.... DELLO, *Peintre & Sculpteur, né à.... l'an.... mort en....*

COMBLÉ d'honneurs & de gloire; mais encore plus rempli d'amour propre, le Signor Dello, gâté sans doute par le commerce de quelques Espagnols, parmi lesquels il avoit long-temps vécu, donna dans des excès de vanité tout-à-fait ridicules : pour

(1) M. de la Lande qui rapporte ce trait, ne dit point quelle est la grandeur du tableau; chose pourtant essentielle, & qui auroit fait juger de l'importance de l'offre. *Voyage d'Italie*, tom. 7, pag. 448. Au reste, on a voulu pareillement couvrir de pièces d'or un tableau du Corrége, représentant *les Grâces qui se baignent dans la fontaine d'Acidalie*, & dont nous ne pouvons marquer la grandeur, parce que nous ne l'avons point vu. *Mercure de France*, 1763, Janvier, pag. 119.

n'en citer qu'un ſeul trait, contentons-nous de dire que, lorſqu'il vouloit peindre, il mettoit toujours devant lui un magnifique tablier de brocard d'or.

GUILLAUME CURTI, *ſurnommé* LA GROSSE DENT, (*Girolamo Curti*, detto *il Dentone*) *né à* . . . . *l'an* . . . . . . *mort en* . . . . .

CE Peintre fut ſi pauvre dans ſa jeuneſſe, qu'il ſe vit réduit, pour gagner ſa vie, à filer des cordes & à ſonner les cloches (1).

L'extrême misère ne l'empêcha point d'acquérir des talens diſtingués. Il peignit des eſcaliers avec tant de vérité dans une perſpective, qu'un chien voulant les monter en courant, ſe caſſa la tête contre le mur.

(1) D'Argenville, ſup. in-4. pag. 13.





PEINTRES FLAMANDS(*).



JEAN (*Johann*) VAN-EYCK, *ſurnommé* JEAN DE BRUGES, *né à Maſſeyk ſur la Meuſe* (**), *l'an 1370, mort vers 1426.*

VAN-EYCK avoit une inclination décidée pour la Chymie : en cherchant le moyen de purifier ſes couleurs pour les rendre plus durables, il trouva un vernis qu'il appliqua ſur ſes tableaux, & qui leur donnoit un éclat ſingulier. Comme ce vernis ne ſe ſéchoit point de lui-même, & que

(*) Nous entendons par *Peintres Flamands*, les Artiſtes nés dans les Pays-Bas Catholiques, & dans les huit Provinces qui ſecouèrent le joug des Eſpagnols, vers l'année 1577.

(**) L'Auteur du Dictionnaire Géographique-Portatif, (Voſgien, ou plutôt ſon oncle l'Abbé l'Avocat) dit que la Ville de Bruges eſt la patrie de cet Artiſte. Le ſurnom donné à Van-Eyck l'a ſans doute fait tomber dans l'erreur ; mais ce ſurnom ne ſignifie autre choſe, ſinon que ce premier Peintre Flamand a preſque toujours demeuré à Bruges. Voyez encore le trait que nous rapporterons plus bas, où il eſt parlé d'un Duc de Bourgogne.

l'Artiste étoit obligé de l'exposer à l'ardeur du soleil, un heureux hasard fit découvrir la Peinture à l'huile (1). Voici comment la chose est arrivée: Van Eyck ayant mis au soleil un tableau qui lui avoit coûté beaucoup de soins, ce tableau, qui étoit sur bois, se sépara en deux. La douleur de voir ainsi détruire le fruit de ses travaux, lui fit encore avoir recours à la Chymie, pour tenter si, par le moyen des huiles cuites, il ne pourroit pas trouver celui de faire sécher son vernis sans le secours du soleil ou du feu; il fit même serment, dit-on, de ne jamais manier le pinceau, s'il ne découvroit point cet important secret. Parvenu à l'objet de ses recherches, Van-Eyck s'apperçut que les couleurs se méloient beaucoup mieux avec l'huile, qu'en employant la colle ou l'eau d'œuf, dont on s'étoit servi jusqu'alors. Enchanté du succès imprévu de ses recherches, Van Eyck se félicita de pouvoir être utile à son Art, & vit tous les Peintres de son temps applaudir & envier son secret (2).

---

(1) On conserve dans l'Abbaye Saint-Antoine à Naples, un tableau peint à l'huile, qu'on croit d'un certain *Antonio di Fiore*, qui vivoit vers l'an 1362: ce qui a fait dire que la peinture à l'huile étoit plus ancienne que Jean de Bruges. *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande, tom. 6, pag. 307.

(2) Voyez ci-dessus *Antoine de Messine*, Peintre Italien, année 1430, & Jean Bellin, pag. 260—63.

Cet Artiste fut surnommé *Jean de Bruges*, à cause du long séjour qu'il fit dans cette ville, & à cause de l'honneur qu'il reçut, lorsque Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne, lui donna une place dans son Conseil (1).

Un excellent tableau de Van-Eyck, perdu depuis long-temps, fut enfin trouvé dans la boutique d'un Perruquier, qui en eut une Charge fort honnête, & beaucoup d'argent comptant (2).

JEAN (*Johann*) HEMMELINCK, *né dans la ville de Damme, près de Bruges, vers l'an 1460.*

L'AMOUR du libertinage porta cet Artiste à se faire soldat : après beaucoup de peines & de fatigues, il tomba malade, & fut porté dans l'Hopital de Saint-Jean à Bruges, parce qu'il n'avoit pas plus de ressources que le dernier de ses camarades. La misère & les souffrances lui ouvrirent les yeux sur sa mauvaise conduite. Alors, quoique son mal le retînt encore au lit, il se mit à peindre avec courage. Quel-

(1) C'est ce même Prince qui institua l'Ordre de la Toison d'or.

(2) Descamps, *Vies des Peintres Flamands*, &c.

ques

ques frères de cet Hôpital, surpris des ouvrages qu'ils virent faire à ce malheureux Artiste, publièrent qu'ils venoient de découvrir le plus habile Peintre de son siècle. On obtint le congé d'Hemmelinck, qui fit un tableau pour l'Hôpital, en reconnoissance des soins que l'on avoit eus de lui pendant sa maladie.

Cet Artiste a peint, dans le même Hôpital, la châsse où repose Saint-Jean, morceau tellement estimé, dit-on, qu'on le conserve précieusement renfermé dans une double armoire, & que la vue n'en est permise qu'une fois par an. On ajoûte que des Princes ont souvent offert une châsse en argent de la même grandeur, sans qu'on ait voulu accepter l'échange (1).

THÉODORE, *né à Harlem*, *vivoit l'an 1462.*

CET Artiste s'avisa d'écrire en lettres d'or sur l'un de ses tableaux : « *C'est Théodore* » *qui m'a peint* ; *Dieu lui donne le repos éter-* » *nel* ». Cette inscription singulière n'a point d'exemple dans l'histoire de la Peinture, tant ancienne que moderne.

(1) *Vies des Peintres Flamands*, par Descamps, tom I.

BERNARD DE BRUXELLES (*Bernhard von Brunſſell*) *vivoit au* XVe. *ſiècle.*

CET Artiſte, ayant à peindre *le Jugement dernier*, dora le champ du tableau, avant d'y mettre les couleurs, afin que l'éclat de l'or rendît l'embraſement du Ciel plus au naturel.

RICHARD AERTSZ, *né l'an 1482, au Bourg de Wyck, dans la Province de Noort-Hollande, mort en 1577.*

CET Artiſte fut ſurnommé *Richard à la jambe de bois*, & dut ſon talent pour la Peinture à la perte de ſa jambe, qu'on fut obligé de lui couper. Pendant qu'il étoit condamné à languir en attendant une guériſon très-lente, il s'amuſoit au coin de ſon feu à rendre avec du charbon, ſur la cheminée & ſur la muraille, tout ce qui lui frappoit les yeux. de tels eſſais, quelqu'informes qu'ils fuſſent, annoncèrent ſes talens, & lui firent naître l'envie d'être Peintre : mais la gloire du ſuccès ne changea rien à la ſingularité de ſon humeur.

Les tableaux de cet homme bizarre, avoient quelquefois une couche de couleurs épaiſſe d'un pouce. Il ne pouvoit ſouffrir

aucune critique, & se mettoit dans la plus violente colère, lorsqu'on hasardoit de lui donner de judicieux avis.

CORNEILLE (*Cornelius der Koch*) *dit* LE CUISINIER, *vivoit vers 1492.*

ON a surnommé cet Artiste le *Cuisinier*, parce qu'étant chargé d'une nombreuse famille, & peu occupé pendant la guerre, il fut obligé d'être alternativement & Peintre & Cuisinier.

QUINTIN MESIUS *ou* MATYSIS *ou* MESSIS, *dit* LE MARÉCHAL D'ANVERS, (*der Schmidt*), (*) *né à Anvers l'an 14.... mort en 1529.*

IL sembloit que Quintin n'étoit destiné qu'à mener une vie obscure, dans la profession de Maréchal, où le sort l'avoit fait naître. Il ne paroissoit devoir s'élever, tout au plus, qu'à celle de Serrurier : on montre encore un puits à Anvers, dont la couverture en fer, due au travail de Quintin, est généralement admirée par la dé-

(*) Comme Matysis fut long-temps Maréchal, les Italiens l'appellent *il fabbro.*

licateſſe & le fini de l'ouvrage (1) ; mais l'amour ſe fit un jeu de placer cet Artiſan parmi les Peintres célèbres.

Quintin exerçoit depuis vingt ans l'utile profeſſion de Maréchal, & ſans doute celle de Serrurier, lorſque les charmes de la fille d'un Peintre troublèrent le repos dont il avoit joui. Ne pouvant vivre ſans poſſéder l'objet de ſa tendreſſe, il ſe flatta que le mariage alloit le rendre heureux. Quel fut ſon déſeſpoir quand le père de ſa maitreſſe lui déclara qu'un Peintre ſeul étoit digne de prétendre à ſa fille ! Cependant, il ne perdit pas toute eſpérance : animé par l'amour, il réſolut d'apprendre à manier le pinceau. Quels devoient être ſes progrès, étant conduit par un tel maître !

Mais la crainte de ne point réuſſir & de voir triompher quelques-uns de ſes rivaux, fit tomber malade l'amoureux Quintin. Tandis qu'il étoit retenu au lit, & ſongeoit avec douleur aux obſtacles qu'il avoit à vaincre, on lui apporta une des eſtampes que diſtribuoit certaine confrérie d'Anvers. Il conſidère cette eſtampe informe, prend un crayon, invoque l'Amour, & la

(1) Il nous ſemble que Madame du Bocage, dans ſes *Lettres*, n'a point été frappée du travail de cette couverture, qu'elle traite de *ferraille*.

deſſine beaucoup mieux qu'elle ne l'étoit. Enchanté de cette heureuſe tentative, il s'enhardit à ſe ſervir d'un pinceau, & vivement occupé de ſa maitreſſe, il parvient à rendre ſes traits ſur la toile comme ils étoient peints dans ſon cœur.

Quintin n'éprouve plus que la joie de pouvoir prétendre à la main de celle qu'il adore; il ſe hâte de montrer au père de ſa maitreſſe le portrait qu'il vient de tracer. Le Peintre ne ſauroit douter que l'Amour n'ait fait un miracle; & travaille avec plaiſir devant ce nouvel Artiſte, à un tableau qui repréſentoit *la chûte des Anges.* Il ſort pour quelques inſtans, & laiſſe Quintin dans ſon attelier, qui, voulant encore prouver qu'il eſt réellement devenu Peintre, prend au plus vîte un pinceau & trace promptement une mouche ſur la cuiſſe d'un ange (1). L'inſecte étoit ſi bien imité, que le père de la jeune perſonne, n'ayant pas tardé à rentrer, crut que c'étoit une mouche véritable, & s'approcha pour la chaſſer avec la main. Il s'apperçut de l'illuſion, & dit à Quintin:

(1) Deſcamps traite cette anecdote de fable; & un autre Auteur dit que ce fut ſur la croupe d'un cheval que Meſſis peignit une mouche. V. *Voyage pittoreſque de Flandre & du Brabant*, pag. 142—43.

— « je ne vous en demande pas davantage ; » je vous donne ma fille » — (1).

LUCAS DE LEYDE, *Peintre & Graveur, né à Leyde, l'an 1494, mort en 1533.*

A l'âge de douze ans, il peignit un tableau pour un Amateur, qui lui en donna autant de pièces d'or que ce jeune Artiste avoit d'années.

Lucas de Leyde n'exécutoit ses plus beaux ouvrages, que lorsqu'il étoit en pointe de vin.

Après s'être amusé à contrefaire quelques gravures d'Albert Durer, il les lui envoya. Celui-ci, charmé d'avoir un tel concurrent, fit exprès un voyage à Leyde, afin de connoître l'Artiste qui pouvoit lui disputer la palme. Ces deux hommes célèbres s'embrassèrent affectueusement, se donnèrent chacun à leur tour un grand

---

(1) On lit ce vers latin sur la tombe de Messis :

Connubialis Amor de Mulcibre fecit Apellem.
L'Amour a changé Vulcain en Apelle.

L'Auteur de l'*Abecedario Pittorico*, pag. 377. dit que Messis étoit aussi fort habile Musicien.

festin, & ne se séparèrent qu'après avoir fait mutuellement leur portrait, comme une marque de l'estime qu'ils avoient l'un pour l'autre.

A trente-trois ans, Lucas de Leyde conçut le dessein d'aller visiter les Peintres Flamands & Hollandois : ainsi Pythagore & d'autres Philosophes de la Grèce voyageoient pour s'instruire dans la conversation des Sages (1). Lucas fit équiper un navire à ses dépens ; & dans les principales Villes où il passoit, il donnoit un grand repas à tous les Peintres.

On prétend que, dans ce voyage, des envieux l'empoisonnèrent à Flessingue; du moins après son séjour dans cette Ville, il ne fit plus que traîner une vie languissante. Obligé de rester presque toujours couché pendant les six dernières années qu'il vécut, ses souffrances n'éteignirent point en lui l'amour du travail : il manioit assiduement sur son lit le pinceau ou le burin. Comme on lui représentoit que cette application avanceroit sa mort : — « Je » veux que mon lit, s'écrioit-il, me soit » un lit d'honneur ». —

Sa femme étant accouchée neuf jours avant qu'il mourût, il demanda le nom de

(1) D'Argenville, sup. in-4°.

l'enfant, & parut apprendre avec peine que c'étoit le ſien même qu'on avoit donné : — « je vois bien, dit-il, qu'on » ne cherche qu'à ſe débarraſſer de moi, » puiſqu'on me ſubſtitue un autre Lucas ».—

JEAN (*Johann*) SCHOOREEL, *né dans un Village de ce nom en Hollande, l'an 1495, mort en 1562.*

Un Roi de Suède, afin de remercier cet Artiſte d'un tableau qu'il en avoit reçu, envoya un riche diamant, pluſieurs peaux de martres, un traîneau, avec l'équipage du cheval qui ſervoit ordinairement à ce Prince, & un fromage de Suède, du poids de deux-cents livres. Le tout étoit accompagné d'une lettre de Sa Majeſté : mais de ce beau préſent il ne parvint ſeulement au Peintre que la lettre, encore en avoit-on ôté le ſceau (1).

ARNAUD (*Arnold*) CLAESSON, *né à Leyde, l'an 1498, mort en 1564.*

UNE des manies de ce Peintre étoit d'être fort mal logé, & de ſe plaire à établir ſon attelier dans un galetas. Il avoit

(1) Deſcamps, &c.

encore coutume de mener au cabaret tous ceux qui vouloient le faire travailler, & l'on ne pouvoit le quitter que bien avant dans la nuit. Pour lui, ſans penſer à regagner ſon humble retraite, il employoit le reſte de la nuit à ſe promener dans les rues, en jouant d'une eſpèce de flûte.

Comme on s'efforçoit un jour de lui faire changer de manière de vivre, il répondit : — « la vie obſcure & tranquile » que je mène dans ma petite bicoque, » m'eſt beaucoup plus chère que les gran» deurs & les plaiſirs dont les Rois ſont en» vironnés ». —

MARTIN (*Mertin*) HEMSKERCK, *né à Harlem, l'an 1498, mort en 1574.*

LE père de ce Peintre immortel étoit un pauvre Maçon, relegué dans un Village, & qui ſouvent, faute d'être employé, gardoit les beſtiaux. Croiroit-on qu'un homme auſſi ruſtique, dont les ſentimens devoient avoir peu de délicateſſe, deſira de cultiver les heureuſes diſpoſitions que ſon fils montroit pour les Arts ? Il le mit chez un Peintre ; mais le beſoin d'être ſoulagé dans ſon travail, l'obligea bientôt de le rappeller auprès de lui. Le jeune Hemskerck, peu propre à la vie rude & pénible des gens de la campagne, dévoré d'ail-

leurs d'un violent amour pour la Peinture, cherçha tous les moyens de s'échapper. Un jour qu'il portoit une terrine pleine de lait, il s'accrocha exprès à une branche d'arbre, & fit la culbute : le père très-fâché de l'accident, qu'il attribuoit à la maladreſſe de ſon fils, courut après lui pour le frapper : l'expédient réuſſit au gré du jeune Artiſte, qui prit cette occaſion pour s'enfuir de la maiſon paternelle.

Un Amateur lui ayant commandé un tableau, voulut en marquer ſa ſatisfaction en le payant en doubles ducats ; il continua de compter ſon argent juſqu'à ce que, la ſomme devenant exceſſive, Hemskerck fut obligé de l'arrêter, & de lui dire qu'il étoit très-ſatisfait.

Pendant le ſéjour que cet Artiſte fit à Rome, un Italien, ſaiſiſſant le moment qu'il étoit ſorti, entra dans ſa chambre, enleva tous ſes deſſins, & deux de ſes meilleurs tableaux. Hemskerck, fort affligé de cette perte, ſe douta quel pouvoit être le voleur, courut chez lui bien accompagné, & ſe fit rendre la plus grande partie de ſes effets. Craignant enſuite que cet homme n'employât contre lui quelque violence, & ne l'aſſaſſinât en trahiſon, il ſe hâta de quitter Rome, & prit le chemin du lieu de ſa naiſſance.

Il commença premièrement par se rendre à Dort, muni d'une lettre d'un de ses amis, qui l'adressoit dans une auberge de cette ville; heureusement pour lui qu'il se vit contraint d'en partir le soir même ; car le lendemain de son départ l'hôte & les domestiques furent arrêtés par la Justice : on trouva dans l'auberge une cave remplie de cadavres nouvellement assassinés.

On remarque que ce Peintre étoit si timide, qu'il montoit au haut de la tour d'une église, lorsqu'à la procession de la Fête-Dieu, il entendoit tirer des coups de fusil.

La crainte qu'avoit Hemskerck de manquer d'argent dans sa vieillesse, lui fit coudre plusieurs pièces d'or dans la doublure de son habit, & il les porta ainsi jusqu'à la mort.

Le testament de ce Peintre fût des plus singuliers : il laissa une somme considérable pour marier tous les ans un certain nombre de jeunes filles, qui s'obligeroient de venir danser sur sa fosse, la veille de leurs noces.

JEAN (*Johann*) MOSTAERT, *né à Harlem, l'an 1499, mort en 1555.*

UN des ancêtres de cet Artiste passa

dans la Terre-Sainte, lors des Croiſades, à la ſuite de l'Empereur Frédéric, & fit des prodiges de valeur. Un jour il rompit trois ſabres, en combattant contre les Infidèles, ſous les yeux de l'Empereur, qui, pour le récompenſer de ſon courage, lui permit de mettre dans ſes armes trois ſabres d'or. La force de ce même homme étoit ſi connue, qu'on diſoit de lui, en faiſant alluſion à ſon nom, *fort comme moutarde* (1).

GRÉGOIRE (*Gregorius*) BEERINGS, *né à Malines, l'an 1500.*

PRESSÉ par ſes créanciers & ne poſſédant pas un ſou, Béerings s'aviſa de repréſenter le déluge d'une manière peu uſitée : on ne voyoit dans ſon tableau que le Ciel & l'eau. Comme on ſe récrioit ſur la ſingularité de cette peinture, il répondit qu'il avoit peint le déluge dans le temps où tout étoit ſubmergé, & qu'on verroit aſſez de cadavres quand les eaux ſe ſeroient retirées. Cette plaiſanterie le mit à ſon aiſe : pluſieurs perſonnes le chargèrent de faire des copies de ce ſingulier déluge.

---

(1) C'eſt ce que ſignifie *Moſtaert* en Flamand. V. Deſcamps.

JEAN (*Johann*) MAYO, *né l'an 1500.*

LA grande barbe de cet Artiste le fit surnommer *Jean Barbu :* elle étoit si longue, qu'il la portoit attachée autour de sa ceinture, & qu'en se tenant debout, il auroit pu marcher dessus, quoiqu'il fût de la plus haute taille. Il prenoit le plus grand soin de cette barbe extraordinaire, & la détachoit quelquefois en présence de l'Empereur Charles-Quint, qui s'amusoit à la voir voler au gré du vent, contre le visage des Seigneurs de sa Cour.

JÉRÔME DU BOIS, *vivoit au XVIe siècle.*

DANS une *fuite de la Vierge en Egypte*, ce Peintre s'est avisé de représenter des Paysans qui font danser un Ours, lequel fait des grimaces & des contorsions aussi plaisantes que déplacées dans un pareil sujet.

DAVID JORISZ, *ou* DAVID GEORGE, *né à Delft* (*), *l'an .... mort en 1556.*

CE Peintre étoit enthousiaste, & vou-

(*) A Gand, selon Moréri. Poursuivi par les Catholiques intolérans, qui n'auroient dû que le mépriser, Jorisz passa dans la Frise, puis à Basle, ou, par un caprice singulier, il changea de nom, & se fit appeller *Jean Bruck.*

lut former une secte; il débita ses extravagances en 1526 : il se disoit le troisième David, neveu de Dieu, non par la chair, mais par l'esprit; il ajoutoit qu'il étoit certainement le vrai Messie; que le ciel étoit vuide; & qu'il avoit été envoyé pour trouver des gens dignes de le remplir. Cet homme, si pieux en apparence, désapprouvoit le mariage, & vouloit que les femmes fussent un bien commun. Ce David Jorisz, encore plus fou que fanatique, promit à ses disciples qu'il ressusciteroit trois jours après sa mort. Au bout de ces trois jours, le Sénat de Basle fit déterrer son cadavre, qui fut brûlé avec tous les écrits du prétendu Prophète: singulière résurrection!

LAMBERT ZUSTRIS *ou* ZUSTRUS, *vivoit vers l'an 1500.*

DANS son tableau du *Baptême de Jésus*, ce Peintre s'est avisé de placer, sur une roche isolée, une femme toute nue, exposée aux regards de la multitude. Outre l'indécence de cette idée, par rapport à la sainteté du sujet, il seroit difficile de trouver des raisons pour excuser une pareille faute de jugement.

FRANC-FLORIS, (*Franc-Cloris*), *né à Anvers, l'an 1520, mort en 1570.*

CET Artiste a la gloire d'avoir été surnommé *le Raphaël de la Flandre* : on lui donna aussi le magnifique surnom de l'incomparable. Lambert, dont nous venons de parler à l'article précédent, voulut être témoin des progrès de Floris, son Elève : il vint le trouver à Anvers ; &, considérant les tableaux de ce grand Artiste, il s'écria que, dès la plus tendre jeunesse, il avoit toujours connu Floris pour un insigne voleur. Les Elèves de ce dernier, entendant ainsi parler de leur Maître, se préparoient à maltraiter Lambert ; mais il leur dit que, Floris ayant été son disciple, il pouvoit, avec raison, l'appeller voleur, puisqu'il lui avoit dérobé sa science (1).

Floris se plaisoit trop dans les fêtes bachiques : il divisoit la journée en deux parties égales, l'une consacrée à peindre, & l'autre à boire.

(1) Nous avons vu aux *Peintres Grecs* qu'Apollodore écrivit le même reproche contre Zeuxis, son Elève. V. l'article de Zeuxis, pag. 186.

Auſſi avoit-il la réputation d'être le plus grand buveur de ſon ſiècle, & parut-il toujours très-jaloux de la gloire qu'il s'étoit acquiſe par ſon intrépidité le verre à la main. Six des plus déterminés buveurs de Bruxelles vinrent exprès à Anvers pour lui propoſer un défi. Quoique la partie ne fût point égale, puiſqu'il s'agiſſoit de lutter lui ſeul contre tous, il accepta bravement ce ſingulier cartel, ſoutint le choc avec courage, & mit cinq des athletes hors de combat; le ſixième lui tint tête quelques momens de plus, & finit par s'avouer vaincu. Floris ſe leva de table auſſi-tôt, paſſa dans la cour du cabaret, où ſes Elèves lui tenoient un cheval. Avant de le monter, il voulut témoigner tout le courage qu'il avoit encore; il vuida d'un ſeul trait un broc de vin, en ſe tenant ſur un pied, & puis ſauta légèrement ſur ſon cheval, qu'il fit caracoler juſques chez lui, pour montrer qu'il n'avoit rien perdu de ſon adreſſe, & pour célébrer ſa victoire. Floris fut auſſi fier de ce triomphe que les Empereurs Romains l'étoient autrefois de celui qu'ils remportoient. Le Prince d'Orange & les plus grands Seigneurs vinrent même l'en féliciter (1).

(1) D'Argenville & Deſcamps.

A la fin ce genre de vie parut le laſſer; il ſe plaignoit quelquefois du temps qu'il avoit perdu, & de l'état miſérable où il ſe voyoit réduit, après avoir eu plus de mille florins de rente, ſans ſes profits journaliers. — « Mon exemple, diſoit-il à ſes enfans » & à ſes Elèves, ne ſera jamais propoſé » pour modèle; il vous apprendra du moins » à être plus ſages & plus diligens ». —

JEAN DE VRIES, (*Johann Vondriez*) (*), *né l'an 1527.*

CET Artiſte peignit, en face d'une porte d'entrée & ſur une muraille, une eſpèce de claire-voie, à travers laquelle on croyoit découvrir un jardin : pluſieurs perſonnes y ont été trompées, entr'autres le Prince d'Orange (1).

MARC (*Marcus*) GUÉRARDS (*), *né à Bruges, vivoit vers 1530.*

CE Peintre ſe plaiſoit à repréſenter, dans

(*) Ou peut être Thierry de Vrye (*Ditrich von Vriez*) V. Deſcamps, tom. 1, pag. 147.

(1) L'Argilière, Peintre François, fit éprouver la même illuſion. V. ſon article, année 1656.

(*) Obſervons ici, en paſſant, que les Allemands n'ont pas toujours des mots pour exprimer les noms de Baptême; alors ils les empruntent du latin, &

tous ſes payſages, une petite femme occupée à piſſer.

LUCAS DE HEERE, *né à Gand, l'an 1534, mort en 1584.*

CET Artiſte étoit ſavant Chronologiſte, & auſſi bon Poëte qu'habile à manier le pinceau. Sa mère a peint un tableau très-eſtimé, dont nous croyons devoir faire mention: il repréſentoit un moulin à vent, & les aîles en étoient tendues; le Meûnier paroiſſoit chargé d'un ſac; on voyoit ſur la terraſſe du moulin un cheval attelé à une charrette, &, à l'oppoſite, un grand chemin où l'on appercevoit des payſans. Ce tableau ſi fini, ſi précieux par le travail, étoit encore plus remarquable par ſa petiteſſe, puiſqu'un grain de bled pouvoit en couvrir la ſurface.

Un Amiral Anglois ayant chargé Lucas de Heere, pour lors à Londres, de repréſenter dans une galerie, diverſes Nations, avec leurs habillemens, cet Artiſte peignit

---

y changent peu de choſes; par exemple, de *Diteri-cus*, ils font Dietrich (Thierri); d'*Henricus*, Heinrich, &c. D'autres ſont pris du François, comme Armand, qui ſe dit *Hermann*; Martin, *Mertin*; Adrien, *Adrian*, &c. &c. La particule *de* s'exprime en Allemand par le mot *von* ou *van*.

les Anglois tous nus, & mit auprès d'eux différentes étoffes, avec les ciseaux d'un Tailleur; afin de marquer, disoit-il, qu'il lui étoit impossible d'habiller une Nation qui changeoit tous les jours de modes, & qui en adoptoit qu'on ne connoîtroit peut-être plus l'année suivante (1).

JOACHIM PATENIER, *né à Dinant, vivoit vers l'an 1535.*

ON peut dire de cet Artiste qu'il fut l'un des meilleurs Peintres, & l'un des plus grands ivrognes de son temps: voici une vieille épigramme qui achève de le faire connoître:

Le Soleil ne l'a jamais vu,
Tant fût-il matin, qu'il n'eût bu;
Et jamais, jamais la nuit noire,
Tant fût tard, ne l'a vu sans boire;
Car, épris d'un bachique amour,
Ce galant buvoit nuit & jour.

ANTOINE (*Anthon*) MOOR, *né à Utrecht, l'an 1541, mort en 1597.*

DANS un temps où les bons tableaux

(1) D'Argenville, sup. in-4°. La critique de Lucas de Heere n'auroit-elle pas été plus juste, s'il avoit peint des François, si légers, si inconstans, sur-tout dans leurs modes?

étoient fort rares en France, un Marchand gagna considérablement à la Foire Saint-Germain, à Paris, en faisant voir un tableau d'Antoine Moor, qui représentoit *le Sauveur ressuscité entre Saint Pierre & Saint Paul.*

Un Roi d'Espagne chérissoit extrêmement cet Artiste; le Monarque poussoit si loin la familiarité avec le Peintre, qu'elle pensa être funeste à son protégé. Le Prince, en badinant, frappa un jour Moor sur l'épaule; Moor, indiscrettement, crut jouer avec son camarade, & toucha de son appui-main l'épaule du Roi. Les Inquisiteurs, informés de cette hardiesse innocente, mais si éloignée de l'étiquette espagnole, méditoient de le faire arrêter, & de le condamner à des peines afflictives. Un Seigneur instruisit heureusement Moor du danger qui le menaçoit, & lui conseilla de prendre la fuite.

BARTHELEMI (*Bartholome*) SPRANGER, *né à Anvers, l'an 1546, mort vers 1602.*

SPRANGER vint à Paris, & se mit chez un Peintre nommé Marc. Ne songeant qu'à dessiner, il charbonnoit tous les murs de la maison. Marc, regardant cet

amusement de jeune homme comme une insulte faite à sa personne, dit à Spranger qu'il n'avoit plus de place chez lui pour satisfaire à sa fureur de dessiner, & qu'il pouvoit chercher un autre Maître, dont la maison lui fournît de nouveaux murs où il pourroit à son aise exercer ses talens.

L'Empereur Rodolphe prenoit tant de plaisir dans la conversation de Spranger, & avoit une telle estime pour ses ouvrages, qu'il lui ordonna de ne travailler qu'auprès de sa personne : l'attelier du Peintre étoit l'appartement où ce Prince venoit passer les momens les plus agréables.

Dans un voyage que Spranger fit en Hollande, la Ville d'Amsterdam lui donna solemnellement un magnifique festin aux dépens du public, en considération de son rare mérite.

Comme il retournoit dans Anvers, sa patrie, Harlem lui procura le divertissement d'une Comédie ; & la Ville d'Anvers elle-même le combla des plus grands honneurs.

CHARLES (*Carl*) VAN MANDER, *né à Meulebeke, près Courtrai, l'an 1548, mort en 1606.*

PLACÉ au rang des premiers Peintres,

Van-Mander doit être encore mis dans la claſſe des Ecrivains célèbres (1). A peine eut-il épouſé une jeune perſonne très-jolie, qu'il ſe vit forcé d'abandonner ſa patrie, déſolée par les horreurs de la guerre. En fuyant avec ſa famille, il eut le malheur d'être rencontré par un parti ennemi, qui lui enleva tout ce qu'il poſſédoit, le dépouilla, ainſi que ſa femme & ſon enfant, & pouſſa la cruauté juſqu'à l'attacher lui-même à un arbre, la corde au cou, dans le deſſein de le tuer. Van Mander n'attendoit plus que la mort, lorſqu'il vit paſſer un Officier qu'il crut reconnoître ; il lui parla italien, & lui demanda du ſecours. L'Officier, touché de commiſération, l'arracha, non ſans peine, aux Soldats féroces qui ſe faiſoient un plaiſir barbare de lui ôter la vie, & de faire violence à ſon épouſe.

CORNEILLE (*Cornelius*) KETEL, *né à Gouda, l'an 1548, mort vers l'an 1601.*

CET Artiſte, après s'être diſtingué dans ſa profeſſion, s'aviſa d'une manière de

(1) Il a fait en ſa Langue des Comédies & des Tragédies, jouées de ſon temps avec ſuccès ; une *explication de la Fable*, & *la Vie des Peintres anciens, Italiens & Flamands.*

travailler dont il y a peu d'exemples dans les fastes de la Peinture. Il se mit à peindre sans pinceaux, avec les doigts seulement, & fit de la sorte plusieurs portraits parfaitement coloriés & d'une perfection étonnante. Non-content de cette singularité, Corneille Ketel voulut encore que les doigts de sa main gauche & de ses pieds lui tinssent lieu de brosse & de pinceaux, dont il parvint à faire rarement usage. Il disoit que, par sa nouvelle méthode, il vouloit montrer que tout servoit d'outils aux bons ouvriers, avec le secours du génie.

FRANÇOIS ET GILLES (*Egidius und Frantz*) MOSTAERT, *nés dans la Ville d'Hulst, près d'Anvers, & descendans de* Jean Mostaert (*), *vivoient environ l'an 1555 : le dernier mourut en 1601.*

UN Espagnol, après avoir chargé Gilles Mostaert de lui faire un tableau, & l'avoir vu presque fini, apprit que l'Artiste qu'il employoit, n'aimoit point l'Espagne. Cette découverte porta l'Espagnol,

---

(*) V. son article plus haut, pag. 507—8.

d'ailleurs très-intéreſſé, à rompre le marché qu'il venoit de faire avec le Peintre, afin de venger ſa patrie, & de profiter en même temps de ſa petite vengeance. Comme il falloit un prétexte apparent, il prétendit que la gorge de la Vierge étoit trop découverte; & dans l'eſpérance d'avoir le tableau pour rien, il s'efforça d'en perdre l'Auteur; pour cet effet, il le dénonça au Juge, comme un Artiſte impie & licencieux, & conduiſit même le Magiſtrat chez le Peintre, pour qu'il ſe faisît du tableau: mais Moſtaert, cherchant auſſi à ſe venger de l'Eſpagnol, dont il ſoupçonnoit les mœurs & les mauvais deſſeins, n'avoit peint qu'en détrempe cette gorge un peu trop nue, & avoit eu le temps d'y paſſer l'éponge, & de l'effacer. En ſorte que le Juge, ne trouvant qu'une Vierge modeſte & admirablement bien peinte, réprimanda vivement l'Eſpagnol, & le força de payer le prix que demandoit l'Artiſte.

Gilles & François Moſtaert étoient jumeaux, & leur exacte reſſemblance étonnoit tout le monde: il n'étoit pas poſſible de les diſtinguer l'un d'avec l'autre. Il arriva un jour que leur père étant ſorti, après avoir laiſſé ſa palette ſur une chaiſe, François entra pour examiner l'ouvrage de ſon père, & s'aſſit ſur la palette, qu'il n'ap-

percevoit point. Le père de retour, fâché de voir en désordre les couleurs qu'il avoit préparées, appella ses enfans. Gilles monta le premier, & s'excusa si bien, qu'il fut trouvé innocent. On le renvoya, en lui disant de faire venir François; celui-ci, n'ôsant monter, donna son bonnet à son frère habillé tout comme lui, & qui reparut une seconde fois devant son père, qui s'y trompa lui-même, & interrogea Gilles pour François.

DENIS (*Dyonisius*) CALVART, *né à Anvers, l'an 1555, mort en 1619* (*).

CALVART, ayant eu l'honneur d'être présenté au Pape, se montra si timide, si embarrassé, que le Saint-Pere ne put s'empêcher d'en rire; pour le rassurer, sa Sainteté eut la bonté de lui dire: — « n'avez-» vous point de graces à me demander? — » Je n'en demande point d'autres, répon-» dit-il, que celle de me laisser sortir ». —

Calvart apprit que le Peintre *Zuccaro*, en passant par Bologne, avoit parlé

(*) Le *Dictionnaire des Beaux-Arts*, édition de 1753, le fait naître en 1552. Quoi qu'il en soit, ce Peintre a la gloire de compter au rang de ses Elèves le Dominiquin, le Guide & l'Albane.

peu avantageusement de ses ouvrages; il devint furieux, se fit escorter par deux de ses Elèves, courut chercher le détracteur de ses talens; &, l'ayant rencontré, le défia de s'enfermer avec lui pour dessiner de mémoire, des figures nues. Zuccaro ne jugea point à propos d'accepter ce nouveau genre de combat. — « Pour vous » faire croire un grand-homme, lui dit » alors Calvart, ne vous faut-il que mal » parler des autres » ? —

Le Cardinal Justiniani, protecteur de Calvart, apprit, par la femme de ce Peintre, que l'avarice lui faisoit cacher beaucoup d'argent, & vint un jour de grand matin chez l'Artiste. L'Eminence ne fut pas plutôt entrée dans la chambre de Calvart, qu'il en ferma la porte, & lui demanda ce qu'étoit devenue une somme considérable, qu'il avoit amassée. Calvart voulut faire mystère de ses richesses; mais le Cardinal lui commanda de tirer de dessous le lit un petit coffre caché avec soin, & qui contenoit environ treize-mille livres en or. — « Vous devez bien rendre graces » au Ciel, lui dit alors le Cardinal, de » ce que je préviens ce qui vous devoit » arriver la nuit prochaine, que votre fem» me & votre servante devoient coucher à » la campagne; on avoit projetté de voler

» votre argent, & de vous étrangler dans » votre lit ». — Calvart, saisi de frayeur du danger qu'il croyoit avoir couru, tomba évanoui : le Cardinal appella du monde ; la femme du Peintre, qui feignoit de ne rien savoir, s'empressa de secourir son mari, & fut l'engager à faire tout ce que vouloit l'Eminence. L'argent fut placé dès le même jour sur la tête de l'épouse de Calvart. La comédie que nous venons de décrire, n'avoit été jouée que pour les intérêts de la dame.

THIERRY (*Ditrich*) CRABET, & VAUTIER CRABET, *son frère, nés à Gouda, vivoient vers l'an 1560.*

VAUTIER Crabet voyagea dans la France & dans l'Italie. Comme on avoit alors coutume de peindre sur verre, cet Artiste laissoit un carreau de vître ou un chassis peint de sa main, dans chaque Ville où il passoit.

Les deux frères Crabet, quoique fort unis, se cachoient réciproquement les secrets de leur art. Celui qui recevoit la visite de son frère, couvroit promptement l'ouvrage auquel il travailloit. L'un d'eux ayant demandé à l'autre comment il s'y prenoit pour réussir avec tant de succès, il ne put avoir d'autre réponse que

celle-ci : — « mon frère, j'ai trouvé par » le travail ; cherchez & vous trouverez » de même ». —

CHARLES D'YPRES, (*Carl Von Ypern*) *mort en 1563.*

CET Artiſte épouſa une fort belle femme, dont il n'eut point d'enfans ; ce qui lui attira ſouvent des plaiſanteries. Soit qu'il eût l'eſprit foible, ou qu'il fût jaloux, un jour que pluſieurs de ſes amis le railloient à l'ordinaire ſur les déſagremens de ſon mariage, il ſe donna, en leur préſence, un coup de couteau, dont il mourut quelque temps après.

Des Auteurs prétendent qu'il avoit épouſé une autre femme en Italie, & que, l'ayant abandonnée, il regardoit comme une punition divine, le chagrin de n'avoir point d'enfans avec la dernière : ce qui cauſa ſon déſeſpoir ou plutôt ſa folie (1).

PIERRE (*Peter*) BREUGHEL (*), dit le Vieux, *né vers l'an 15.... dans un Village près Breda, & dont il prit le nom.*

CE Peintre, né payſan, ſe reſſouvint

---

(1) Deſcamps, tom. 1, pag. 92.

(*) On prononce Breugle. Moréri écrit *Brugle.*

toujours de ſon origine ; auſſi ſa coutume étoit-elle de s'habiller à la villageoiſe, & de ſe mêler parmi les gens de la campagne, afin d'obſerver tout ce qui ſe paſſe dans les fêtes ruſtiques. Lorſqu'à la faveur de ſon déguiſement, il s'étoit introduit au milieu d'une noce champêtre, il faiſoit même, ſuivant l'uſage des payſans de Flandres, un préſent aux nouveaux mariés, comme s'il eût été un de leurs parens. En un mot, rien ne lui échappoit des manières des Villageois, & il ſavoit, dans ſes tableaux, mettre à profit toutes ſes obſervations.

Pierre Breugel vécut long-temps avec une jeune perſonne, qui, ſelon toute apparence, n'étoit ſa gouvernante que pendant le jour : ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'il l'auroit épouſée, ſi elle avoit pu ſe contraindre à ne point mentir.

JEAN BREUGHEL DE VELOURS, *fils du précédent, né à Bruxelles, l'an 1575, mort en 1642* (*).

CE Peintre aimoit la magnificence ; &

(*) Deſcamps le fait naître vers l'an 1589. Au reſte, il eſt bien difficile de concilier l'année de la naiſſance de Jean, avec le tems où vécut Pierre Breughel, ſon pere.

comme il ne portoit en hiver que des habits de velours, beaucoup plus chers & moins communs qu'actuellement, on l'a surnommé *Breugel de Velours*.

Les quatre Elémens peints en petit par cet Artiste, sont d'un travail si fini, qu'on ne peut les bien distinguer qu'avec une loupe, & qu'on prétend, à Milan, qu'ils coûtèrent la vue à leur auteur (1).

JOSEPH VAN CLÉEF, *dit* LE FOU, *(Der Narr), né à Anvers, vivoit au* XVIe. *siècle.*

CET Artiste est surnommé *le fou*, parce qu'il eut presque toujours la raison égarée. La cause de sa folie venoit d'un excès d'amour-propre : il avoit une si grande opinion de lui-même, qu'il ne pouvoit souffrir qu'on préférât les tableaux du Titien à ses ouvrages. Sa folie ne faisant qu'augmenter, on le vit enfin courir les rues, portant un habit vernis de térébenthine.

Peut-être par une suite de sa folie, Van Clée peignoit ordinairement ses tableaux des deux côtés, afin qu'en les retournant, l'œil fût également satisfait (2).

---

(1) Voyez M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 1, pag. 308.

(2) Descamps.

HENRI CORNEILLE (*Henrich-Cornille*) VROOM, *né à Harlem, l'an 1566.*

CE fameux Artiſte excelloit à peindre des marines, des combats ſur mer. Son eſprit inquiet le portant à voyager, & à s'expoſer ſans ceſſe ſur l'élément que ſon pinceau ſavoit ſi bien rendre, il courut ſouvent de grands périls. Dès ſon premier voyage, une furieuſe tempête jetta ſon vaiſſeau ſur les côtes de Portugal, & le briſa contre des écueils. Le malheureux Vroom, & vingt-cinq de ſes compagnons, gagnèrent, avec beaucoup de peine, la pointe des rochers. Ils y paſſèrent trois jours, dénués de tout aliment. La faim les menaçant d'une mort affreuſe, ils furent réduits à une telle extrémité, qu'ils jugèrent qu'il ne leur reſtoit plus qu'à ſe nourrir de la chair de l'un d'entr'eux, & qu'à tirer au ſort, pour ſavoir quelle ſeroit la victime; mais Vroom tâcha de ranimer le courage de cette troupe au déſeſpoir, & de leur inſpirer des ſentimens d'humanité. Pour dernière reſſource, ils attachèrent leurs mouchoirs au bout d'un aviron, afin d'implorer le ſecours des vaiſſeaux qui pourroient ſe trouver dans ces parages. Leur attente ne fut point trompée; mais le ſecours leur vint d'une manière

imprévue. Des Religieux d'un Monaſtère voiſin, qui avoient recueilli quelques débris du vaiſſeau, &, entr'autres, les peintures de Vroom, qui les avoient enchantés, apperçurent enfin les ſignaux du malheureux équipage, & ſe hâtèrent de le prendre dans une barque. Charmés de rencontrer le Peintre dont ils admiroient les ouvrages, ils eurent, en ſa conſidération, autant que par humanité, le plus grand ſoin de tous ſes infortunés compagnons.

MICHEL JANSON MIREVELT, *né à Delft, l'an 1568.*

MIREVELT diſoit à ſes Elèves : — « la Nature eſt comme une Beauté mo» deſte ; elle ne découvre ſes charmes ſe» crets, qu'à ceux qui ont aſſez de cou» rage & de perſéverance pour la forcer de » les leur montrer ». —

GUILLAUME (*Wilhem*) KEY, *né à Breda, mort en 1568.*

LORQUE le Duc d'Albe vint prendre le gouvernement des Pays-Bas, il manda Guillaume Key auprès de lui, afin d'avoir ſon portrait de la main d'un Artiſte dont il avoit entendu parler avec éloge. Notre Peintre, d'une humeur paiſible,

ſible, redoutant le naturel véhément de ce nouveau Gouverneur, feignit de ne point ſavoir d'autre langue que la Flamande, quoiqu'il poſſédât la Françoiſe & l'Eſpagnole; il ſe ſervit même d'un interprête. Le Duc, croyant qu'il ne pouvoit le comprendre, s'entretint avec ſes confidens, tandis que le Peintre faiſoit ſon portrait, des remèdes violens que la politique préparoit aux troubles de la Flandre, & des exécutions ſanglantes qu'elle avoit ordonnées. Les diſcours & l'air naturellement farouche du Duc d'Albe, jettèrent un ſi grand effroi dans l'ame douce & timide de Guillaume Key, que, de retour chez lui, il en tomba malade, & mourut le même jour de l'exécution des Comtes d'*Egmont* & de *Horn*, qu'il avoit entendue projetter.

JACQUES (*Jacobus*) DE POINDRE, *né à Malines, mort en 1570.*

APRÈS avoir preſque achevé le portrait d'un Capitaine Anglois, de Poindre s'apperçut que le Militaire employoit pluſieurs détours, afin d'avoir ſon tableau ſans payer. Pour s'en venger, à l'exemple d'Auguſtin Metelli (1), l'Artiſte fit paſſer la tête

(1) V. aux *Peintres Italiens*, ann. 1634, p. 447.

du portrait à travers une grille de fer, peinte fur le tableau, & plaça ce portrait à fa fenêtre. On reconnut l'original, qui, fe voyant expofé à la rifée publique, fit redemander fon portrait, en payant libéralement le Peintre. Comme la grille n'étoit qu'en détrempe, un coup d'éponge mit l'Anglois hors de prifon.

JEAN (*Johann*) VAN KUYCK, *mort en 1572.*

VIVEMENT foupçonné de Calvinifme, lorfque les Efpagnols s'efforçoient d'anéantir cette fecte dans les Pays-Bas, Van Kuyck fut mis en prifon. Le Juge tâchant de lui fauver la vie, il peignit pour ce digne Magiftrat, *le Jugement de Salomon*, & le repréfenta fous la figure de ce fameux Roi de la Judée. Mais l'humanité du Juge fut inutile; les Eccléfiaftiques ôsèrent lui reprocher, même dans leurs fermons, de vouloir fauver la vie au Peintre, afin de s'enrichir de fes ouvrages. Les clameurs augmentant, & la religion de l'Artifte n'étant qne trop prouvée, le Juge, pénétré de douleur, fe vit contraint de le condamner : le malheureux Van Kuyck fut brûlé vif, & doit être mis au rang des victimes immolées par l'intolérance & le fanatifme.

ROLAND SAVERY, *né à Courtrai, l'an 1576, mort en 1639.*

Ce Peintre ne travailloit que le matin, & passoit les après-dinés à voir ses amis, à se promener & à se livrer au plaisir. La raison de ce genre de vie, c'est que Savery croyoit la dissipation absolument nécessaire à l'Art qu'il cultivoit, & qu'il étoit persuadé que la Peinture demande un esprit toujours gai & libre de toute inquiétude : aussi se félicitoit-il souvent de ne s'être point soumis au joug du mariage.

PIERRE-PAUL RUBENS, *né à Cologne, l'an 1577, mort en 1640* (*).

La figure de Rubens étoit aussi noble que gracieuse, & on l'auroit plutôt pris pour une personne de la première distinction, que pour un Peintre. Il vécut toujours dans l'opulence & au sein de la grandeur. Comme ce n'est que par ses talens supérieurs que cet Artiste s'est fait connoître dans toute l'Europe, nous n'observerons

(*) Ce n'est que pour nous conformer à tous les Auteurs, que nous mettons Rubens au rang des Peintres Flamands. Le fils d'un Gascon, né & baptisé en Bretagne, est-il du même pays que son père ?

point que ſa famille étoit illuſtre, & que ſon père tenoit à Anvers un rang diſtingué.

Rubens parloit ſept langues différentes: il appelloit ſes heures de recréation celles qu'il conſacroit aux Belles-Lettres.

Ce génie fécond étoit d'ailleurs ſi perſuadé des ſecours que la plus riche imagination peut tirer de la Poëſie, qu'il s'étoit fait un recueil des plus beaux morceaux extraits des Poëtes anciens & modernes, & ne manquoit jamais de le conſulter avant de ſe mettre à l'ouvrage.

Il avoit auſſi coutume, pendant qu'il peignoit, de ſe faire lire les meilleures hiſtoires des Nations, ou les écrits en tous genres des plus fameux Auteurs, afin de ne remplir ſon eſprit que de grandes idées (1).

A l'imitation de Raphaël, il entretenoit de jeunes gens à Rome, & dans la

(1) Rubens a écrit un ouvrage ſur *la Peinture & les couleurs*, qui n'eſt point imprimé, quoi qu'en diſent l'Abbé Ponce de Léon & le Dictionnaire de Moréri, qui ont confondus avec le Manuſcrit de Rubens un livre intitulé: *Rubenius de. re veſtiaria*, (de l'Art de peindre les draperies) V. *Converſations de* de Piles, pag. 216, & ſon *Abrégé des vies des Peintres*, pag. 391. Il a auſſi paru dans les Journaux une lettre ſur ce ſujet, écrite d'Anvers le 15 Septembre 1769.

Lombardie, qui lui deſſinoient les monumens les plus remarquables, ſoit en Peinture, ſoit dans les autres Arts.

Comme l'occupation avoit des charmes pour Rubens, il vivoit d'une manière à pouvoir travailler facilement & ſans incommoder ſa ſanté. Il mangeoit légèrement à dîner, afin qu'une digeſtion trop pénible ne l'empêchât point de peindre ou de ſe livrer à l'étude. Il travailloit ordinairement juſqu'à cinq heures du ſoir, & montoit enſuite à cheval, pour aller prendre l'air hors de la Ville, ou ſur les remparts; à ſon retour de la promenade, il trouvoit quelques-uns de ſes amis qui venoient ſouper avec lui, & qui contribuoient au plaiſir de la table. Rubens, toujours réglé dans ſa conduite, avoit une extrême averſion pour les excès du vin & de la bonne-chère, ainſi que pour le jeu. Son plus grand plaiſir étoit de monter un beau cheval, de ſe délaſſer avec les Lettres, & de conſidérer ſes pierres gravées, dont il avoit une riche collection, qui ſe voit actuellement dans le cabinet du Roi d'Eſpagne.

Une ſingularité de Rubens, c'eſt qu'il rendoit rarement viſite à ſes meilleurs amis; mais il recevoit très-bien tous ceux qui venoient chez lui.

Il ne paſſoit point d'Etrangers de diſ-

tinction par la Ville d'Anvers, qu'ils n'allassent voir Rubens; & plusieurs Souverains l'honorèrent de leurs visites, autant pour la satisfaction de connoître un aussi grand-homme que pour admirer son cabinet, l'un des plus beaux de l'Europe. Ajoûtons que cet Artiste célebre étoit en correspondance avec les principaux Seigneurs des différentes Cours.

Si Rubens ne rendoit visite à personne, il s'excusoit sur les ouvrages & la quantité d'affaires qui l'accabloient; mais il ne se dispensoit point d'aller voir les tableaux des Peintres, qui lui demandoient ses conseils; &, loin de se permettre de jamais blâmer les ouvrages de ses confrères, il leur inspiroit une noble émulation, en applaudissant à leurs efforts.

On doit regarder Rubens non-seulement comme un des plus habiles Peintres, mais encore comme un grand-homme d'Etat. Il eut la gloire de faire une paix durable entre l'Espagne & l'Angleterre; il traita plusieurs affaires d'importance, au nom de l'Infante, Gouvernante des Pays-Bas, avec la Reine Marie de Médicis & Gaston de France; avec Uladislas, Prince de Pologne; avec le Duc de Neubourg, & d'autres Princes de l'Europe (1). Son éloquence &

(1) *Académies des Sciences & des Arts*, par Isaac Bullart, *in-fol.*

la nobleffe de fes manières lui gagnoient tous les cœurs.

Le Marquis de Spinola, Miniftre de la Cour de Bruxelles, avoit coutume de dire, en parlant de Rubens, qu'il voyoit briller tant de rares talens dans l'ame de ce grand-homme, qu'il croyoit qu'un des moins confidérables étoit celui qu'il déployoit dans la Peinture (1).

Rubens fit conftruire, dans fa belle maifon d'Anvers, un fallon magnifique, en forme de rotonde, qu'il enrichit de ftatues, de buftes, de vafes antiques, de tableaux des plus grands Maîtres, & d'un médailler précieux.

Un Peintre d'Anvers, nommé Corneille Schut, furieux de n'être point occupé, & en attribuant la caufe à fon illuftre rival, cherchoit toujours à décrier les productions & le mérite de Rubens, qui ne fe vengea de cet ennemi déclaré, qu'en lui procurant de l'ouvrage.

Rubens employoit ordinairement Vanuden & Snyders, à peindre quelques parties de fes tableaux. Ces deux Artiftes fe glorifioient beaucoup d'un pareil honneur. Mangeant un jour enfemble, ils fe dirent l'un

(1) *Ibid.*

& l'autre, que Rubens, dont on faisoit tant de cas, ne pouvoit cependant se passer de leurs secours pour peindre le paysage & les animaux, qui contribuoient à l'embellissement de ses ouvrages. Rubens, informé de cette conversation, peignit aussitôt de grands tableaux de chasse, dans lesquels il représenta plusieurs animaux & de très-beaux paysages : alors il leur dit : — « vous n'êtes que des ignorans ; quand je » me sers de vous, c'est pour aller plus » vîte : je viens de vous faire voir que je » sais m'en passer, & que je suis votre » maître en tout ». —

Un Peintre, nommé Brendel, entêté de l'Alchymie, vint trouver Rubens, & lui proposa de s'associer avec lui pour la découverte du grand-œuvre, à laquelle il se prétendoit sur le point d'atteindre. — « Vous êtes venu trop tard, lui dit Rubens ; vingt ans plutôt, j'aurois pu être » tenté de la fortune que vous m'offrez ; mais » je possede ce qui n'est encore que l'objet » de vos recherches ; oui, mes pinceaux » m'ont fait trouver depuis long-temps la » pierre philosophale ». —

Marie de Médicis, Reine de France, aimoit infiniment la conversation de Rubens : on prétend qu'elle ne le quitta point pendant tout le temps qu'il peignit les

deux tableaux qu'il a faits au Luxembourg (1).

Cette Princeſſe voulut un jour lui faire voir les Dames de ſa Cour, afin qu'il jugeât de leur beauté. Rubens les ayant toutes conſidérées attentivement ; — « il faut, » dit-il, en montrant la plus belle, que » ce ſoit-là Madame la Princeſſe de Guémené : » — c'étoit elle en effet ; &, ſur ce qu'on lui demanda s'il la connoiſſoit, il répondit qu'il n'avoit jamais eu l'honneur de la voir, & qu'il n'avoit ſoupçonné que c'étoit elle, que d'après le récit qu'il en avoit entendu faire.

Le Duc de Buckingham eſt le principal auteur de la grande conſidération que s'attira Rubens. Soit que ce Seigneur lui trouvât des qualités qui ne ſont pas toujours le partage des Peintres célèbres ; ſoit qu'il fût conduit par des raiſons de politique, il lui fit connoître combien il ſeroit à deſirer qu'on terminât la méſintelligence qui règnoit depuis long-temps entre l'Eſpagne & l'Angleterre ; & l'engagea de porter l'Infante (2) à des vues de reconciliation.

---

(1) Rubens peignit à Anvers les autres tableaux de la Galerie de ce Palais.

(2) Iſabelle, veuve de l'Archiduc Albert, Gouvernante des Pays-Bas.

L'ame ſenſible de Rubens applaudit aux projets pacifiques du Duc de Buckingham, & les développa à l'Infante, avec cette chaleur qu'inſpire l'amour de l'humanité. Iſabelle crut devoir envoyer Rubens au Roi d'Eſpagne, ſon frère, avec commiſſion de propoſer des moyens de paix. Philippe IV, frappé du mérite de ce nouveau Négociateur, le fit Chevalier, & lui donna la charge de Secrétaire de ſon Conſeil-privé.

Pendant le ſéjour de Rubens en Eſpagne, Dom Jean Duc de Bragance, depuis Roi de Portugal, écrivit à quelques Seigneurs, pour les prier d'engager cet illuſtre Peintre à l'aller voir à Villa-Vicioſa. Senſible à une invitation auſſi flatteuſe, Rubens entreprit le voyage. Mais le Duc, apprenant qu'il étoit parti avec un train magnifique, fut ſi épouvanté de la dépenſe qu'un tel hôte pourroit lui occaſionner, qu'il envoya un Gentilhomme à ſa rencontre, chargé de lui dire, qu'ayant été forcé de partir de Villa-Vicioſa, pour une affaire importante, il le prioit de ne pas aller plus avant, & d'accepter cinquante piſtoles pour le dédommager des frais du voyage. Rubens refuſa l'argent, & répondit qu'il n'avoit pas beſoin de ce petit ſecours; que, comptant demeurer quinze jours à la Cour du Duc de Bragance, il avoit apporté avec lui deux-mille piſtoles, afin de les y dépenſer.

Philippe IV crut ne pouvoir mieux confier qu'à Rubens les intérêts de sa couronne; il le fit passer en Angleterre, décoré du titre de son Envoyé. L'Artiste s'acquitta de sa Commission avec tant d'habileté, qu'il eut enfin la gloire de conclure une paix durable, au gré des deux Puissances.

Le Roi d'Angleterre, Charles I, après l'avoir créé Chevalier de l'ordre de la Jarretière (1), illustra ses armes, en y ajoutant un canton chargé d'un lion; & ôtant, en plein Parlement, l'épée qu'il portoit, il l'attacha au côté de Rubens: ce Prince lui fit encore présent du diamant qu'il avoit à son doigt, & d'un cordon enrichi de pierres précieuses.

Comblé de gloire & de richesses, Rubens se rendit de nouveau en Espagne, où il fut honoré de la Clef d'or, créé Gentilhomme de la Chambre du Roi, & nommé Secrétaire du Conseil d'Etat dans les Pays-Bas.

Rubens fut enterré avec de grandes marques d'honneur. On porta devant son cercueil, un carreau de velours noir, sur lequel étoit une couronne d'or. La princi-

---

(1) Isaac Bullart, *Académie des Science & des Arts.*

pale Nobleſſe, le Clergé, les Artiſtes & les Amateurs s'empreſſèrent d'aſſiſter à ſon convoi.

Dans le dernier ſiége que ſoutint la Ville de Tournay, un boulet de canon paſſa au travers d'un tableau peint ſur bois, par Rubens, & n'y fit d'autre mal qu'un trou régulièrement rond (1).

On voit aux Récolets de la Ville d'Ypres, un ſingulier tableau de Rubens : Jéſus-Chriſt, tenant la foudre en main, veut abîmer l'Univers; mais Saint-François, prenant le genre humain ſous ſa protection, couvre le globe du monde avec ſon manteau.

Dans une égliſe de Bruxelles, on voit un tableau de Rubens, dans lequel un Cardinal eſt revêtu d'une chaſuble par les mains de la Vierge (2).

Bien des gens ne peuvent pardonner à Rubens, d'avoir repréſenté à Paris, dans la galerie du Luxembourg, Marie de Médicis, parlant d'affaires d'Etat entre deux Cardinaux & le dieu Mercure. On voit

(1) *Voyage pittor. de la Flandre & du Brabant*, pag. 29.
(2) *Ibid*, pag. 29.

encore avec peine dans la même galerie, des Néréides & des Tritons qui nagent devant les galères du Pape.

Dans la collection de Florence, on admire un tableau de Rubens, représentant *Saint-Marc*, qui a coûté à l'un des Grands-Ducs de Toscane, cent-mille écus.

La descente de Croix, peinte par Rubens, passe non-seulement pour son meilleur ouvrage; mais elle est encore regardée comme l'un des chef-d'œuvres de la Peinture. Rubens a représenté au bas de la Croix, les trois femmes qu'il a successivement épousées. Les rideaux qui voilent cet admirable ouvrage, sont cadenatés en plusieurs endroits, & ne se tirent qu'à prix d'argent (1).

ABRAHAM (*Abrahan*) JANSON, *né à Anvers, environ l'an 1577.*

LA gloire alloit couronner les efforts de ce Peintre; mais l'amour, s'emparant tout entier de son cœur, vint énerver ses talens: tel est le sort des ames foibles, tandis que celles des grands-hommes ne

(1) Coutume honteuse, que l'intérêt met en usage dans plusieurs Royaumes, qui nuit aux progrès des Arts, & que les Princes & les Souverains devroient s'empresser d'abolir.

trouvent dans l'amour qu'un nouvel aiguillon, qui les excite à s'illuſtrer, afin de ſe rendre plus dignes de l'objet qu'elles adorent. Janſon, follement épris d'une jeune perſonne, lui ſacrifia tout, juſqu'à l'envie de ſe diſtinguer dans ſa profeſſion; les ſoins, l'aſſiduité qu'exigeoit ſa maitreſſe, faiſoient couler ſes jours dans l'oiſiveté: il étoit loin de ſonger combien le temps eſt précieux, ſur-tout aux Artiſtes. Lorſqu'il ſe vit au comble de ſes vœux, lorſqu'il eut épouſé celle qu'il idolâtroit, au lieu de revenir de ſon erreur, & de réparer par le travail les momens qu'il avoit perdus, il s'abandonna davantage à toute ſon ivreſſe. Dans l'excès de ſa paſſion, ne ſongeant qu'à procurer des amuſemens à l'aimable compagne qu'il venoit d'aſſocier à ſon ſort, il eut bientôt diſſipé tout ſon bien dans les fêtes & les plaiſirs.

Quel dut être ſon déſeſpoir, quand ſa chère épouſe, quand celle qu'il aimoit plus que ſa propre vie, fut en proie à l'indigence! Cependant ſes yeux ne s'ouvrirent point encore; il ne put convenir que ſa mauvaiſe conduite étoit la ſeule cauſe de ſon infortune; il en accuſa Rubens; auſſi injuſte que Corneille Schut, il ſoutint que le Public, trop enthouſiaſmé du mérite de ſon rival, ne rendoit point juſtice aux talens réels dont lui, Janſon, étoit certain d'être doué. Rem-

pli de jaloufie & de fureur, il ôfa le défier de travailler avec lui en concurrence, & propofa des Juges pour décider à qui refteroit l'honneur du combat : ainfi Marfias eut la témérité de fe croire l'égal d'Appollon. Mais Rubens fe contenta de répondre, qu'il lui cédoit volontiers l'avantage, & que c'étoit au Public à leur rendre juftice.

JACQUES (*Jacobus*) FOUQUIÈRES, *né à Anvers, l'an 1580, mort en 1621.*

LOUIS XIII, non-content d'avoir fait à cet Artifte l'accueil le plus diftingué, lui accorda encore des Lettres de Nobleffe. Fouquières s'enorgueillit de fe voir Gentilhomme, & ne voulut peindre que l'épée au côté ; dans la crainte de déroger, il dédaignoit même fouvent de manier le pinceau : fa vanité ridicule le plongea dans la misère, & le fit méprifer de tout le monde.

FRANÇOIS (*Frantz*) FRANCK, *dit* LE JEUNE, *né à Anvers, l'an 1580, mort en 1640.*

SANS laiffer ralentir fon feu par l'étude, Franck peignoit fur la toile tout ce qui lui venoit en penfée : — « le génie, » difoit-il, peut-il être renfermé dans la » prifon des règles ? » —

Les intrigues amoureuſes l'occupèrent autant que la Peinture, pendant ſon ſéjour à Veniſe. La maitreſſe d'un noble lui plut, le charma; il la ſuivoit par-tout, n'ôſant lui parler que des yeux. La Belle répondoit à ſes tendres regards; on cherchoit de part & d'autre le moyen de finir le roman; mais le Noble s'apperçut de l'intrigue, & fit dire au galant Artiſte de ne point s'expoſer à ſa vengeance. Rien n'eſt ſi expreſſif en Italie, que de pareils avertiſſemens. Franck trouva le conſeil bon à ſuivre, & ne tarda point à quitter Veniſe, perſuadé qu'il étoit plus raiſonnable de faire briller ſa prudence que ſon amour (1).

---

(1) D'Argenville, nouv. édit. in 8°. Deſcamps ne dit preſque rien de cet Artiſte. Nous croyons devoir obſerver que l'on compte juſqu'à neuf Peintres Flamands, qui ont porté le nom de Franck, tels que *Nicolas*, *Jérôme*, *François*, *Ambroiſe*, *Sébaſtien*, *Jean-Baptiſte*, *Maximilien*, *Gabriel & Conſtantin Franck*. Tous les Francks ont aimé à finir leurs Ouvrages. Mais *Jean-Baptiſte* les a de beaucoup ſurpaſſés. On cite de lui un petit tableau qui peut paſſer pour un chef-d'œuvre : il repréſente, entr'autres, un cabinet garni de tableaux dans leſquels on diſtingue parfaitement la manière des différens Maîtres, par le deſſin, la compoſition & la couleur, malgré l'extrême petiteſſe des objets.

GASPARD DE CRAYER, *né à Anvers, l'an 1582, mort en 1669.*

On eſt étonné du grand nombre d'Ouvrages faits par cet Artiſte; cent tableaux d'autel au moins, ſont une preuve de ſes talens & de ſon extrême facilité (1).

Plus le mérite de Crayer engageoit à le combler d'honneurs, & plus cet Artiſte eſtimable croyoit devoir refuſer tous ceux qu'il ne devoit point à ſes ſeuls talens. Il ſe démit d'une charge importante, & ſe retira, ſans rien dire à perſonne, dans la Ville de Gand, afin de n'être conſidéré que comme Peintre.

Vandyck voulut lui rendre viſite; &, pour ne pas le manquer, il imagina de le ſurprendre au lit. Comme il étoit très-matin, le domeſtique refuſa d'éveiller ſon maître: Vandyck inſiſta, & força le valet d'aller dire à Crayer que Vandyck étoit à Gand, & l'attendoit à ſa porte. Ce nom frappa Crayer; il ſauta promptement du lit, &, un bras ſeulement dans ſa robe de chambre, courut au-devant de Vandyck, qui éclata de rire en le voyant

(1) *Voyage pittor. de la Flandre & du Brabant*, par Deſcamps, préf. pag. 16.

dans un si plaisant deshabillé, & voulut absolument le peindre dans ce désordre pittoresque (1).

JOSEPH VAN LIERRE, *mort vers 1583.*

CET Artiste, dont les talens étoient estimés, renonça à la Peinture pour mieux se livrer à la réforme de Calvin, de laquelle il fut même un habile & zélé prédicateur.

HUBERT (*Hubertus*) GOLTZIUS, *né à Venlo, mort vers 1583.*

CE Peintre qui a publié plusieurs, écrits très-goûtés des Savans (2), adoptant la manie pédantesque en usage aux quinzième & seizième siècles, donna des noms en *us* à tous les enfans qu'il eut de son mariage.

HENRI VANDER BORGT, *né à Bruxelles, l'an 1583.*

SI cet Artiste avoit la réputation d'ha-

(1) Descamps, *Vies des Peintres*, tom. 1, pag. 352.

(2) V. Descamps, tom. 1, pag. 129 — 30.

bile Peintre, il avoit encore celle du plus Savant antiquaire de ſon ſiècle: il a ſouvent donné ſon jugement ſur des antiquités Grecques & Romaines, qui embarraſſoient tous les Savans.

FRANÇOIS (*Frantz*) HALS, *né à Malines, l'an 1584, mort en 1666.*

VANDYCK alla exprès à Harlem, pour y voir Hals, qu'il eut beaucoup de peine à trouver chez lui, parce que Hals étoit preſque toujours au cabaret. Enfin Vandyck, ne pouvant le joindre, prit le parti de lui faire dire que quelqu'un l'attendoit pour ſe faire peindre; dès que Hals fut arrivé dans ſa maiſon, lieu du rendez-vous, Vandyck lui dit qu'il étoit étranger, qu'il vouloit ſon portrait; mais qu'il n'avoit que deux heures à lui donner. Hals prit la premiere toile venue, &, après avoir peint pendant quelque temps, il pria Vandyck de ſe lever pour voir ce qu'il avoit fait. Le modèle parut fort content de la copie, parla de choſes indifférentes, & dit enſuite, ſans affectation, que la Peinture lui paroiſſoit aſſez aiſée, & qu'il avoit envie d'eſſayer à l'inſtant ce qu'il feroit capable de faire. Il prit alors une autre toile, & pria Hals de ſe mettre à la place qu'il venoit de quitter. Hals voulut bien

laisser satisfaire l'étranger; mais quelle fut sa surprise, lorsque Vandyck l'eût prié de se lever à son tour & de voir l'ouvrage qu'il venoit d'achever! Vous êtes Vandyck, s'écria-t-il en l'embrassant; & les deux Artistes se lièrent de la plus vive amitié.

MARTIN (*Mertin*) RICHARD, *né dans la Ville d'Anvers, l'an 1591, mort en 1636.*

TOUT ce que nous savons de singulier sur ce Peintre, c'est qu'il vint au monde avec le bras gauche seulement.

LUCAS VAN-UDEN, *né à Anvers, l'an 1595, mort en 1660.*

TOUT entier à son Art, Van-Uden s'arrachoit chaque jour des bras du sommeil avant le lever de l'aurore, & couroit aussitôt dans la campagne, saisir ces momens passagers & si rapides du lever du soleil, où cet astre brillant colore quelquefois de tant de manières les nuages qui l'environnent. Van-Uden rendoit avec la dernière vérité tous les effets de la Nature, & n'oublia jamais que la campagne est le véritable attelier des grands paysagistes.

On pourroit appliquer à Van-Uden ces vers charmans, qui ont été faits pour un autre Artiste :

Quand il peint une ſolitude,
J'entends murmurer les ruiſſeaux;
Eloigné de la multitude,
Je m'y plais au chant des oiſeaux;
Sans trouble, ſans inquiétude,
A l'ombre de ces vieux ormeaux,
J'entends gémir la tourterelle;
De la plaintive Philomèle,
Les ſons intéreſſans attendriſſent mon cœur.
Que n'y vois-je briller l'image de ma Belle!
Je chérirois trop mon erreur (1).

THÉODORE (*Theodorus*) ROMBOUTS, *né à Anvers, l'an 1597, mort en 1637.*

NE pouvant égaler Rubens dans l'élévation du génie, Rombouts voulut au moins l'imiter dans la ſomptuoſité des bâtimens: à l'exemple de ce Peintre, auſſi riche que célèbre, il fit élever une belle maiſon dans la Ville d'Anvers; mais les fonds venant à lui manquer lorſqu'elle n'étoit qu'à moitié conſtruite, il ſe trouva hors d'état de la continuer. Rombouts ſentit alors toute ſa faute, & les railleries auxquelles il alloit ſe voir en bute: afin d'avoir un prétexte d'interrompre un ouvrage commencé

(1) D'Argenville, ſup. in-4°.

trop imprudemment, il s'avisa de faire courir le bruit que le Grand-Duc de Toscane l'appelloit à Florence. Mais la mort le tira mieux d'affaire que toute son industrie: il mourut au milieu des expédiens qu'il étoit contraint d'employer.

ANTOINE VANDYCK, *né à Anvers, l'an 1599, mort en 1641.*

LE Marquis d'Argens, Auteur d'un Livre intitulé *Réflexions Critiques sur les différentes écoles de Peinture*, met Vandyck au-dessus de tous les Peintres du monde.

Un jour que Rubens étoit sorti, afin d'aller se délasser par la promenade, selon sa coutume, Vandyck & plusieurs autres Elèves de ce grand Peintre, entrèrent dans le cabinet de leur Maître, pour y observer sa manière d'ébaucher & de finir; mais, en s'approchant trop étourdiment, l'un d'entr'eux effaça une partie du tableau qui étoit l'objet de leur curiosité. On pâlit à cet accident; l'un des jeunes gens prit enfin la parole: — « il faut, sans perdre de » temps, dit-il, risquer le tout pour le » tout; nous avons encore environ trois » heures de jour; que le plus habile d'en» tre nous prenne le pinceau, & tâche de » réparer ce qui est effacé: pour moi, je

» donne ma voix à Vandyck ». — Tous applaudirent à ce choix; Vandyck seul douta de la réussite. Pressé par les prières de ses camarades, & craignant lui-même la colère de Rubens, il se mit à l'ouvrage, & peignit si bien, que le lendemain Rubens, examinant son travail de la veille, dit, en présence de ses Elèves, & en parlant des endroits retouchés par Vandyck, saisi de crainte, ainsi que ses compagnons : — « voilà un bras & une tête qui » ne sont pas ce que j'ai fait hier de moins » bien ». —

Le cœur de Vandyck ne fut point insensible à l'amour; charmé des attraits d'une jeune paysanne, il peignit, par égard pour sa maitresse, deux tableaux d'autel, dans l'église du village où elle demeuroit: il se représenta lui-même dans le premier, sous la figure de Saint-Martin, Patron de cette église. Dans l'autre tableau, qui avoit pour sujet la famille de la Vierge, il représenta sa maitresse, & le père & la mère de sa jolie paysanne.

Henriette de France, Reine d'Angleterre, voyant un portrait de Calvin, peint par Vandyck, représenté en attitude d'écrire & les yeux attachés au Ciel, s'écria : — « il n'est pas étonnant que Calvin n'ait rien

» fait qui vaille, puiſqu'il ne regardoit point
» à ce qu'il faiſoit » (1).

Vandyck, paſſant à Courtray, les Chanoines le prièrent de leur peindre un Chriſt. L'Artiſte diſpoſa ſon tableau de manière qu'il devoit faire un grand effet de l'endroit élevé où l'on devoit le mettre. Lorſqu'il vint pour le placer, les Chanoines, voyant cet ouvrage de près, le trouvèrent épouvantable. Vandyck, conſterné, fut traité avec le dernier mépris; on l'appella miſérable barbouilleur; on lui dit que le Chriſt avoit l'air d'un porte-faix; que les autres figures reſſembloient à des maſques; & tous les Chanoines lui tournèrent le dos. Il reſta ſeul avec un Menuiſier & quelques Domeſtiques, qui crurent beaucoup le conſoler, en lui diſant d'emporter ſon tableau, & en l'aſſurant que tout ne ſeroit pas perdu, puiſque ſa toile pouvoit être employée à faire des paravens. Vandyck ne ſe rebuta point, il plaça ſon tableau, qui lui fut payé de fort mauvaiſe grace. Les Chanoines apprirent enfin qu'ils avoient un chef-d'œuvre de peinture, & crurent devoir à Vandyck une eſpèce de réparation: ils convoquèrent un Chapitre,

(1) Mélanges de Vigneul-Marville, (Dom Bonaventure d'Argonne) tom. 1, p. 224, édit. de 1725.

où ils arrêtèrent qu'il falloit écrire à Vandyck, & lui commander deux nouveaux tableaux. Mais Vandyck leur répondit séchement, qu'ils avoient assez de barbouilleurs dans Courtray; que pour lui, il avoit pris la résolution de ne peindre désormais que pour des hommes, & non pas pour des ânes.

Vandyck eut lieu de se féliciter d'avoir passé en Angleterre. Charles I lui accorda une pension considérable; lui payoit, en outre, une grande somme pour chacun de ses ouvrages; le fit Chevalier du Bain, & lui donna son portrait enrichi de diamans, avec une chaîne d'or.

Par une générosité des plus singulières, Charles I porta l'attention pour Vandyck jusqu'à lui faire meubler superbement deux vastes hôtels, l'un d'hiver & l'autre d'été.

La dépense de Vandyck en Angleterre égaloit celle des plus grands Seigneurs. Son train étoit magnifique, ses équipages nombreux & bien entretenus. Il recevoit à sa table les personnes de la première considération, & il avoit à ses gages plusieurs habiles Musiciens, qui redoubloient le charme & l'éclat des fêtes qu'il donnoit très-souvent.

Cet excellent Artiste épousa, à Londres,

la fille du Lord Riſten, Comte de Gorre.

Mais, pour ſoutenir le rôle brillant qu'il jouoit à la Cour d'Angleterre, & pour fournir aux frais immenſes dans leſquels le jettoit ſa paſſion en faveur de l'Alchymie, Vandyck étoit obligé d'avoir toujours le pinceau à la main. Un travail trop actif & trop continu lui cauſa des incommodités qui abrégèrent ſes jours.

Vandyck, faiſant le portrait de la Reine d'Angleterre, dont nous avons parlé plus haut, cette Princeſſe s'apperçut qu'il ſoignoit beaucoup plus les mains que les autres parties du tableau, & lui demanda la raiſon de cette préférence; il répondit, en badinant: — « Madame, je me ſuis moins » arrêté à rendre vos traits, parce que je » n'attends rien de votre viſage; c'eſt de » vos belles mains que je ſerai récompenſé » de mon travail ». —

Vandyck peignoit un jour le portrait de Charles I, tandis que ce Monarque ſe plaignoit aſſez bas au Duc de Norfolck, du mauvais état de ſes Finances. Le Roi, s'étant apperçu que Vandyck l'écoutoit, lui dit en riant: — « & vous, Chevalier, ſavez-» vous ce que c'eſt que d'avoir beſoin de » cinq ou ſix-mille guinées? — Oui, Sire, » répondit-il; un Artiſte qui tient table ou-» verte pour ſes amis, & dont la bourſe eſt

» toujours au ſervice de ſes maitreſſes, ne » ſent que trop ſouvent le vuide de ſon » coffre-fort ». —

Cet Artiſte a peint le même Prince, au milieu de ſa famille, armé de pied en cap & de grandeur naturelle. On remarque dans ce tableau une choſe aſſez bizarre : la Reine y paroît occupée à rajuſter la pièce la moins honnête de l'armure du Roi ſon époux,

. . . . . Cet endroit délicat,
Où la cuiraſſe à l'éguillette eſt jointe (1).

Un des amis de Vandyck lui demandant pourquoi il ſe preſſoit tant de finir ſes ouvrages, tandis qu'il croyoit autrefois ne pouvoir jamais trop les ſoigner; cet Artiſte lui répondit : — « après avoir long» temps travaillé pour ma réputation, il » eſt juſte que je travaille auſſi pour ma » cuiſine ». —

JEAN (*Johann*) WYNANTS, *né l'an 1600.*

WYNANTS, célèbre Peintre en payſage, cachoit, avec un ſoin extrême, ſon

(1) V. le Livre intitulé *Londres*, par M. Groſley, tom. 3, pag. 11. Il paroît depuis peu une nouvelle édition de cet ouvrage à Paris, chez la veuve Ducheſne, en quatre vol. in-12.

peu d'habileté pour deſſiner les figures. Ses meilleurs amis même ignoroient qu'il eût beſoin de recourir à quelque autre Artiſte ; mais il ſe trouva un jour forcé de découvrir ſon incapacité. Un Bourguemeſtre, après lui avoir acheté deux tableaux, exigea qu'il retouchât ſur le champ aux figures, & qu'il en ajoutât même une nouvelle. Qu'on juge de l'embarras & de la douleur du Peintre, qui ſe vit contraint d'appeller publiquement une main étrangère à ſon ſecours.

Wynants, étant un jour d'Eté à table avec pluſieurs de ſes amis, leur propoſa un divertiſſement extraordinaire ; ſon idée fut applaudie, & l'on choiſit pour le lieu de la ſcène, l'étang d'un vaſte jardin, où l'on conſtruiſit, à la hâte, avec du gazon, un petit fort à quatre baſtions, entouré d'un foſſé plein d'eau. Douze aſſaillans ſe mirent en caleçon & s'armèrent de ſeringues; douze autres champions, habillés auſſi à la légère, ſe poſtèrent dans le fort, entreprirent de le défendre avec des armes pareilles à celles de l'armée ennemie. On s'attaqua, on ſe défendit, on fit des ſorties ſoutenues vigoureuſement. Enfin, après deux heures de combat, la place capitula, & la garniſon en ſortit avec les honneurs de la guerre. Cette plaiſanterie fut très bien

conduite ; on eut lieu de s'appercevoir, au bon ordre qui règna, qu'il se trouvoit, outre l'industrieux Wynants, quelque Militaire parmi les convives.

ARNOUD (*Arnhold*) MYTENS, *Né à Bruxelles, mort en 1602.*

LE jeune Mytens, ardent à chercher des modèles, s'avisa d'enlever, pendant la nuit, le corps d'un homme qui venoit d'être pendu. Le père de Mytens, informé de cette action inconsidérée, & craignant les suites qu'elle pouvoit avoir, alla trouver le premier Magistrat de la Ville, & le pria de pardonner à son fils cette folie de jeunesse. Elle fut excusée en effet ; mais les railleries qu'elle attira chaque jour à Mytens, l'obligèrent à quitter le Brabant, & à se rendre en Italie, où il se fit une grande réputation.

PHILIPPE *van* CHAMPAGNE (*), *né à Bruxelles, l'an 1602 (**), mort en 1674.*

CET Artiste joignoit à ses talens une

(*) Le nom de cet Artiste n'a rien de Flamand, ce qui pourroit faire croire que son père fut d'origine Françoise, ou que l'on aura francisé le nom de ce Peintre.
(**) Félibien dit en 1601.

piété exemplaire ; & son attachement à la Religion le lia d'une manière intime avec les fameux Solitaires de Port-Royal.

Il poussoit la modestie & la délicatesse jusqu'au point de ne faire aucuns tableaux dont les figures fussent entièrement nues. Par un autre scrupule, il refusa de peindre le portrait d'une demoiselle qui entroit au Couvent des Carmelites, parce qu'il auroit fallu travailler le Dimanche.

Champagne ne perdoit pas un moment de la journée, & se levoit dès quatre heures du matin. Il disoit à ses Elèves : — « Vous » devez déjeûner sans quitter l'ouvrage ; & » la recréation qu'il faut prendre après le » dîner, c'est le temps de descendre l'escalier pour aller à l'endroit du travail ». —

Il peignoit si facilement, que, s'étant trouvé en concurrence avec plusieurs Peintres, pour un tableau de Saint-Nicolas, il fit le tableau, & le plaça dans la Chapelle qui lui étoit destinée, pendant que ses Confrères n'en traçoient encore que le plan (1). Chacun en fut très-surpris ; &, comme l'ouvrage se ressentoit un peu de l'extrême diligence avec laquelle il venoit d'être fait, quelque Critique écrivit à Champagne pour

(1) La vie du Tintoret offre un trait pareil. V. son article, *Peintres Italiens*, année 1512, p. 372 — 73

lui demander combien il vendoit *un cent de Saint-Nicolas* (1).

Les talens de cet Artiſte lui procurèrent en France l'accueil le plus diſtingué. La Reine, mère de Louis XIII, avoit pour lui une eſtime particulière. Le Cardinal de Richelieu, jaloux de groſſir le nombre de ſes partiſans, s'efforça d'enlever à la Reine un ſerviteur auſſi fidèle. Champagne fut inébranlable, & répondit, en refuſant les offres brillantes d'une grande fortune : — « Je » borne toute mon ambition à devenir le » premier dans mon Art ; ainſi, je n'ai rien » à deſirer de ſon Eminence, puiſqu'il lui » eſt impoſſible de me rendre le plus habile » Peintre ». —

Un jour que Champagne peignoit la Reine ſa protectrice, quelques Dames de la Cour prétendirent qu'il ne ſaiſiſſoit point la reſſemblance de ſon modèle. Champagne prit auſſi-tôt ſa palette ; &, feignant de ſe ſervir de couleurs, il paſſa pluſieurs fois ſon pinceau ſur la tête du portrait de la Reine. Les Dames s'applaudirent alors de leur diſcernement, louèrent le Peintre, & convinrent que le portrait retouché étoit devenu très-reſſemblant.

---

(1) D'Argenville.

MARTIN (*Mertin*) DE VOS, *né à Anvers, environ l'an 1534, mort en 1604.*

LA marque de cet Artiſte eſt originale : il peignoit ordinairement au bas de ſes tableaux, en petit, un Singe & un Renard, aſſis & ſe regardant l'un l'autre, entre leſquels il mettoit un D, & au-deſſous le mot *figuravit.* La raiſon de cette bizarrerie eſt une autre bizarrerie elle-même ; c'eſt parce que *Martin*, en Flamand, ſignifie *Singe*, & *Vos*, Renard.

DANIEL VANHEIL, *né l'an 1604.*

VANHEIL a peint avec tant d'art & de vérité, des incendies, des Villes embrâſées, qu'on diſoit, de ſon temps, qu'il ne manquoit à ſes tableaux que la chaleur (1).

JEAN (*Johann*) LIEVENS, *né à Leyde, l'an 1607.*

IL y eut dans la Ville de Leyde une émeute conſidérable, en 1618, qui cauſa beaucoup de déſordres. Tandis que tout le monde ſe ſauvoit ou prenoit les armes, le

(1) Il ne s'agit point ici d'un ouvrage de littérature ; on vouloit dire qu'il ne manquoit plus que de ſentir la chaleur, l'ardeur du feu ſi bien peint par Vanheil.

jeune Lievens resta seul dans sa chambre, vivement occupé à dessiner, & ne s'apperçut point, pendant trois jours, du danger où il étoit exposé (1).

ERASME (*Erasmus*) QUELLYN *ou* QUELLINUS, *né à Anvers, l'an 1607, mort en 1678.*

QUELLYN enseigna long-temps la Philosophie avant que de songer à la Peinture. Reçu dans la maison de Rubens comme bel-esprit & homme de lettres, il sentit son génie s'enflammer à la vue des tableaux de ce grand Peintre, & quitta bientôt, avec succès, sa chaire de Professeur, pour le pinceau & la palette.

ADRIEN (*Adrian*) BROOR, *ou* BRAUWER, *ou* BRAUR, *né à Oudenarde, l'an 1608, mort en 1640.*

CONDUIT par le seul instinct de la Nature, Broor, à peine sorti de l'enfance, s'occupoit à représenter des fleurs & des oiseaux, sur de petits morceaux de toile; & sa mère, pour subsister, les vendoit aux femmes de la campagne, qui les employoient à leur parure.

François Hals, habile Peintre, passa par hasard dans l'endroit où demeuroit le jeune

---

(1) La vie du Parmesan offre un trait à-peu-près semblable. V. ci-dessus, p. 365.

Broor, &, frappé de ſes talens naiſſans, il lui propoſa de l'inſtruire. Broor, charmé de cette heureuſe rencontre, ne balança point à le ſuivre. Mais ce qu'il regardoit comme un extrême bonheur, fut pour lui, pendant long-temps, la ſource d'une infinité de chagrins & de peines. L'avarice de Hals & de ſa femme les portoit à profiter des talens du jeune infortuné dont ils paroiſſoient généreuſement plaindre le triſte ſort. Dès qu'ils l'eurent en leur pouvoir, ils ſe mirent à l'excéder de travail, & le faiſoient preſque mourir de faim. Maigre, exténué, à peine avoit-il la figure d'une créature humaine; les haillons dont il étoit couvert, achevoient de lui donner l'air du dernier miſérable. Tandis qu'il manquoit du néceſſaire, les petits tableaux auxquels il travailloit jour & nuit, étoient vendus ſecrettement un très-grand prix. L'avidité de ſes Maîtres ne faiſant que croître à meſure qu'elle trouvoit le moyen de ſe ſatisfaire, ils l'enfermèrent dans un grenier, afin qu'il pût produire un plus grand nombre d'ouvrages.

Cette ſéparation inſpira de l'inquiétude ou de la curioſité à ſes camarades, Elèves de Hals, qui épièrent le moment de ſon abſence, pour découvrir ce que faiſoit Broor dans ſa priſon. Ils montèrent chacun à leur tour; &, par une petite fenêtre, ils virent avec ſurpriſe que cet Elève, pauvre & mé-

prisé, étoit un Peintre habile, qui composoit de fort jolis tableaux. Un de ces jeunes gens lui proposa de peindre les *cinq sens*, à quatre sous la pièce. Broor y réussit si bien, qu'un autre lui demanda les *douze mois de l'année*, au même prix.

Notre prisonnier se trouvoit très-heureux, & regardoit comme une bonne-fortune la vente des petits sujets qu'il traitoit à la dérobée & dans quelques momens de loisir. Mais les profits considérables que ses Ouvrages rapportoient, déterminèrent Hals & sa femme à l'observer de si près, qu'il ne lui restoit plus une seule minute dont il pût disposer; la surveillante sur-tout, non satisfaite de l'épuiser de travail, diminuoit encore chaque jour le peu de vivres destinés pour sa subsistance.

Cette situation affreuse alloit enfin le mettre au désespoir, lorsqu'un de ses camarades lui conseilla de se sauver, & lui en facilita même les moyens. Dépourvu de tout & presque nud, Broor erra dans la Ville, sans savoir où il alloit, ni quel seroit son sort. Après avoir long-temps marché, il s'arrêta dans la boutique d'un Marchand de pain d'épice, en fit provision pour toute la journée, en dépensant l'argent qu'il possédoit, & courut se placer sous les orgues de la grande église. Pendant qu'il cherchoit dans son imagination comment il se procureroit

un état moins malheureux, il fut reconnu par un particulier, qui le ramena chez ſon Maître, lequel s'étoit donné beaucoup de mouvemens pour le retrouver, & promit de le mieux traiter à l'avenir.

H/s ſe piqua de tenir parole; il lui acheta un habit à la fripperie, & le nourrit un peu mieux. Broor, encouragé, ſe mit à travailler avec plus d'ardeur; mais toujours au profit de ſon hôte, qui vendoit fort cher des tableaux qu'il avoit preſque pour rien. Broor ignoroit ſeul ſes talens, & les reſſources qu'ils lui auroient procurées. Inſtruit enfin par ſes camarades du prix de ſes tableaux, il s'échappa plus adroitement que la première fois, & ſe réfugia dans la Ville d'Amſterdam, où il arriva dénué d'amis & d'argent. Son heureuſe étoile le conduiſit chez un honnête Marchand de tableaux, qui lui accorda un aſyle. Qu'on juge du plaiſir avec lequel Broor apprit que ſes ouvrages étoient connus dans Amſterdam, & qu'ils ſe vendoient un prix conſidérable.

Il en auroit peut-être douté, ſi un Amateur ne lui eût donné environ cent ducats d'un de ſes tableaux. Auſſi-tôt que Broor, qui avoit demandé cette ſomme en tremblant, ſe vit poſſeſſeur d'un tel tréſor, il le répandit ſur ſon lit, &, transporté de joie d'avoir tant d'argent, il ſe roula deſſus.

Dix jours paſſés dans la débauche, avec

des gens de la lie du peuple, lui firent bientôt trouver la fin de ses richesses. Il revint ensuite, joyeux & content, chez le Marchand de tableaux où il logeoit, qui lui demanda ce qu'il avoit fait de son argent : — « Je m'en suis heureusement débarrassé, » répondit-il, afin d'être plus libre ». —

Cette alternative de travail & de dissipation, fixa le plan de sa conduite pour tout le reste de sa vie. Il ne songeoit à prendre le pinceau que lorsqu'il n'avoit plus d'argent. Il entroit dans toutes les querelles des ivrognes, après avoir bien bu avec eux. Son attelier étoit ordinairement dans un cabaret, où il lui arrivoit souvent d'être obligé, pour payer sa dépense, d'envoyer vendre ses Ouvrages aux Amateurs.

Broor se livroit à un tel enthousiasme, en travaillant, qu'on l'entendoit souvent parler Espagnol, Italien ou François, comme s'il eût été avec les personnages qu'il peignoit (1).

Rien de plus amusant que les aventures que Broor éprouvoit chaque jour. Dans une de ses courses, il fut entièrement dépouillé par des voleurs. N'ayant point d'argent pour

(1) Le Dominiquin éprouvoit à-peu-près le même enthousiasme. V. *Peint. Ital.* ann. 1581, p. 426.

ſe former une nouvelle garde-robe, il imagina de ſe faire un habit de toile, ſur lequel il peignit des fleurs dans le goût des robes indiennes. Les Dames y furent trompées, & s'empreſsèrent d'avoir une étoffe & un deſſin pareils. Broor s'aviſa, pour les déſabuſer, de monter ſur un théâtre, à la fin d'une Pièce; &, prenant une éponge imbibée d'eau, il effaça, devant elles, toutes les peintures de ſon habit.

Lorſque la guerre déſoloit entièrement la Flandres, Broor eut envie d'aller à Anvers. Malgré les repréſentations de ſes amis, il ne put réſiſter à ſon impatience, & fut pris dans cette Ville pour un eſpion. Renfermé dans la Citadelle, il eut le bonheur d'y rencontrer le Duc d'Aremberg, qu'il informa de ſa profeſſion. Le Duc, qui recevoit quelquefois la viſite de Rubens, pria ce grand Artiſte de faire donner à un priſonnier tout ce qu'il falloit pour peindre. Rubens n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur le tableau que fit le prétendu eſpion, qu'il s'écria : *Ce tableau eſt de Broor !* & voulut abſolument le payer ſix-cents florins.

Rubens employa tous ſes amis pour tirer Broor de priſon; il ſe rendit même ſa caution; &, ayant obtenu ſon élargiſſement, il l'habilla, s'empreſſa de le loger, & lui donna ſa table. Loin de répondre à tant de ſoins généreux, Broor ſe ſauva précipitamment

de la maison de son illustre bienfaicteur, afin de jouïr de sa liberté.

Broor s'apperçut enfin que ses parens le méprisoient, parce qu'il étoit toujours mal vétu. Sensible aux marques de leur dédain, il acheta un habit de velours fort propre. Un de ses cousins, le voyant si bien mis, le pria de venir à ses noces. Broor ne manqua pas de s'y rendre; &, comme pendant le repas la compagnie loua le bon goût & la propreté de l'habit de notre Peintre, il prit un plat rempli de sausse, le répandit entièrement sur lui, & barbouilla de graisse toute sa belle parure, en disant qu'elle devoit faire bonne-chère, puisqu'elle seule étoit invitée, & non pas sa personne.

Après cette équipée, il jetta son habit au feu, en présence des convives, & alla se renfermer dans un cabaret, où la pipe & l'eau-de-vie lui tenoient lieu des richesses & des grandeurs de ce monde.

Las de ne tenir à rien, Broor se retira chez un Boulanger de Bruxelles, dont la femme étoit jolie. Il sut se faire aimer & de la femme & du mari, singularité qui arrive tous les jours. Ce Boulanger (1), qui

(1) V. son article ci-après; c'est *Joseph van Craesbeke.*

faisoit aussi le métier de Brocanteur, logeoit, nourrissoit son nouvel ami. Broor, par reconnoissance, lui apprenoit à peindre, & rendoit à la dame d'autres services. La liaison entre ces deux hommes, fut tellement intime, leur caractère avoit tant de ressemblance, qu'ils se quittoient à peine un seul instant. Ils pousèrent leurs communs désordres jusqu'à se compromettre avec la Justice; accident qui les obligea de prendre la fuite.

Après avoir erré pendant quelque temps, Broor revint à Anvers: réduit à la dernière misère, il y tomba malade, & n'eut d'autre asyle que l'Hôpital, où il mourut au bout de deux jours.

Rubens l'honora de ses larmes, fit retirer son corps du cimetière dans lequel il avoit été enterré, le fit inhumer de nouveau avec une pompe éclatante; & la Ville d'Anvers lui éleva un tombeau magnifique (1).

JOSEPH VAN CRAESBEKE, *né à Bruxelles, vers l'an 1608.*

CRAESBEKE devint Peintre, après avoir été long-temps Boulanger, & dut à

(1) Des Auteurs attribuent toute la dépense à Rubens; & d'autres aux Amateurs & aux Magistrats de la Ville d'Anvers. V. Félibien, d'Argenville Descamps, &c. &c.

Broor, que le hasard fit aller loger chez lui, cette heureuse métamorphose. Dès qu'il avoit vuidé son four, il se rendoit auprès de son ami, examinoit attentivement sa manière d'ébaucher & de finir ses tableaux. Les deux amis alloient ensuite au cabaret, où ils passoient une partie de la nuit à boire & à fumer. Quand Craesbeke crut avoir assez joué le rôle de simple observateur, il voulut manier le pinceau, & fut bientôt approcher des talens de son Maître, dont il n'avoit point eu de peine à suivre les mœurs.

Craesbeke avoit une jolie femme, ainsi que nous l'avons déja dit. Jaloux, avec raison, de sa chère moitié, il chercha les moyens de s'assurer si elle l'aimoit, s'imaginant bonnement qu'une femme ne trompe jamais celui même qui possède une place dans son cœur. Quoi qu'il en soit, voici l'expédient dont il s'avisa. Il se peignit sur la poitrine une plaie considérable, & parut avoir une chemise ensanglantée; il mit encore un couteau à côté de lui, teint aussi d'une couleur rouge. Après avoir pris toutes ces mesures, il fit des cris lamentables, comme s'il eût été près d'expirer. Sa femme monta aussi-tôt dans la chambre où il étoit; & l'effroi que lui causa le spectacle qui s'offrit à ses yeux, étant propre à émouvoir la sensibilité de son

ame, elle donna tant de marques d'une vive douleur, que Craesbeke fut pour jamais guéri de sa jalousie, & se regarda comme le plus heureux des époux.

Ce Peintre avoit une étrange manie : il se plaisoit à se représenter sous des aspects tout-à-fait ridicules. Avant de faire son portrait, qu'il a peint plusieurs fois, il étudioit devant un miroir des grimaces extraordinaires ; & c'étoit de la sorte qu'il rendoit ses traits sur la toile. Souvent encore, pour se donner dans ses tableaux un air plus bizarre, il se représentoit avec un large emplâtre sur l'œil, & la bouche ouverte d'une manière effroyable (1).

JEAN (*Johann*) ASSELYN, *né l'an 1610, mort en 1660.*

LA Société des Peintres Flamands, établie autrefois à Rome (2), gratifia cet Artiste du sobriquet de *Krabbette*, parce qu'il avoit la main droite torse & les doigts recourbés. Mais on ne croiroit pas, en voyant les Ouvrages de ce Peintre, qu'ils viennent d'une main estropiée.

(1) Descamps, tom. 2, pag. 139.

(2) V. ci-dessus le Parag. XVI, pag. 116—17. Il n'est point parlé de Jean Asselyn dans Descamps; à moins que ce ne soit Jean van Assen, né à Amsterdam. V. tom. 2, pag. 441.

Un jour qu'Asselyn dessinoit aux environs de Venise, il fut abordé par deux aimables pélerines, curieuses de savoir à quoi il s'occupoit ainsi, seul & au milieu de la campagne. Elles commencèrent par le louer sur son ouvrage. La conversation s'animant ensuite, le Peintre s'enhardit à leur demander le sujet de leur pélerinage. — « Nous » sommes Allemandes, répondit la plus » jeune; notre père, qui s'est remarié, ins» piré par les conseils d'une belle-mère, » veut nous forcer à prendre le voile. Ma » sœur & moi, qui n'avons nulle vocation » pour le couvent, après avoir inutilement » représenté nos raisons, nous avons pris » le parti de quitter la maison paternelle, » munies de nos bijoux & de nos effets » les plus précieux. — Eh! ne craignez» vous pas, belles comme vous êtes, s'écria » le Peintre, quelque fâcheuse rencontre? » —Non, dirent-elles en riant, nous nous » sommes vouées à la déesse de Cythère, » pour trouver chacune un bon mari; & » nous marchons dans cette confiance ». — L'occasion étoit des plus séduisantes, surtout pour notre Artiste, libre de tout engagement; mais l'amour de son Art le fit triompher des charmes des jolies pélerines. Craignant de ne pouvoir se livrer à des études nécessaires, il les laissa partir, non sans soupirer tout bas d'un effort si pénible.

DAVID TENIERS, *dit* LE JEUNE, *né à Anvers, l'an 1610, mort en 1694.*

La quantité de tableaux peints par Teniers le Jeune, est surprenante; aussi disoit-il quelquefois, en plaisantant : — « pour » rassembler tous mes Ouvrages, il fau- » droit une galerie de deux lieues de lon- » gueur ». —

Dom Jean d'Autriche voulut que David Teniers lui apprît à peindre : ce Prince vivoit familièrement avec l'Artiste, & logeoit même souvent dans sa maison. Pour lui marquer sa reconnoissance d'une manière aussi rare que distinguée, Dom Jean d'Autriche peignit l'un des fils de Teniers.

Plusieurs Princes l'honorèrent encore de leur amitié, & le comblèrent de bienfaits. L'Archiduc Léopold-Guillaume lui donna son portrait attaché à une chaîne d'or, & le fit Gentilhomme de sa chambre. La fameuse Christine, Reine de Suède, donna aussi son portrait à Teniers; le Prince d'Orange Guillaume, & l'Evêque de Gand, enfin tous les Seigneurs qui se piquoient de quelque goût pour la Peinture, firent un accueil favorable à ce célèbre Artiste (1).

Louis XIV seul n'aimoit point le genre

(1) V. *Dictionnaire des Beaux-Arts.*

de ce Peintre si agréable. Afin d'essayer à ramener le Monarque au goût pour lors général, on plaça dans son cabinet plusieurs tableaux de Teniers; mais ce Prince ne les eut pas plutôt apperçus, qu'il s'écria: *qu'on m'ôte ces magots de devant les yeux.*

Comme il n'est que trop ordinaire que les Ouvrages des Peintres se vendent beaucoup plus cher après la mort de leurs Auteurs, Teniers le Jeune ne pouvoit tirer des siens le parti qu'il auroit desiré. Après avoir long-temps cherché quelque expédient, il ne vit rien de mieux, que de cesser de vivre en apparence. Afin d'exécuter son singulier stratagême, il s'absenta pendant quelque temps de la Ville d'Anvers, & fit répandre le bruit de sa mort. Pour donner plus de vraisemblance à la chose, sa femme & ses enfans prirent le deuil, & contrefirent les affligés. La ruse eut tout le succès possible; on vint en foule acheter, au poids de l'or, tous les tableaux du prétendu défunt.

LÉONARD VANDER KOOGEN, *né à Harlem, l'an 1610, mort en 1681.*

CE Peintre menoit la conduite la plus régulière, même la plus scrupuleuse, & pouvoit à peine se résoudre de parler à une femme. La crainte que lui inspiroit le

beau ſexe, fit naître l'idée d'une plaiſanterie fort agréable.

Une demoiſelle, très-connue dans la Ville où il demeuroit, alla un jour demander à lui parler. Le domeſtique auquel elle s'adreſſa, inſtruit du tour qu'on vouloit jouer à ſon maître, avertit Koogen, qu'une jeune perſonne très-aimable venoit pour le demander en mariage. Le Peintre, naturellement timide, fut étourdi de cette plaiſanterie, qu'il crut ſérieuſe, & n'auroit jamais ſorti du coin de ſon feu, où il ſe tenoit alors, ſi on ne lui avoit remontré qu'il ſeroit extrêmement impoli de refuſer une pareille viſite. Vander Koogen, à demi convaincu, ſe rajuſta le plus promptement qu'il lui fut poſſible, & vint trouver la perſonne qui l'attendoit dans une ſalle. La demoiſelle débuta par le prier de lui garder le ſecret ſur ſa démarche, & loua enſuite le mérite de notre Peintre, qui répondit avec beaucoup d'embarras, & qui ne ſe doutoit point qu'on écoutoit toute la converſation. La demoiſelle en vint enfin au prétendu motif de ſa viſite: — « ma propoſition va bien vous ſurprendre, » Monſieur, lui dit-elle; peut-être même » la trouverez-vous déplacée: pour moi, » elle me paroît des plus raiſonnables, & » vous allez ſavoir ſur quoi je me fonde. » Vous êtes eſtimé de ma famille, & je

» partage leurs ſentimens à votre égard ;
» vous me connoiſſez, & vous ſavez qui je
» ſuis ; vous & moi nous vivons à notre
» aiſe du bien que nos parens nous ont
» laiſſé. Nos années paſſent rapidement ; nos
» amis meurent les uns après les autres, &
» ce ſont ſouvent les plus chers & les plus uti-
» les que nous perdons. Pour nos parens, les
» uns ſont trop riches pour ſe lier avec nous ;
» & les autres ſont trop pauvres, & trou-
» vent que nous vivons un trop grand nom-
» bre d'années. Il vient donc un temps qu'on
» eſt abandonné de tout le monde, & qu'on
» a lieu de deſirer une compagne, obligée,
» par attachement & par devoir, à ne jamais
» nous quitter : ces différentes raiſons m'ont
» déterminée à me marier ; &, ſi je vous
» conviens, je ſuis décidée à vous choiſir
» pour mon époux ». —

A ce diſcours ſi judicieux, le timide Vander Koogen ne put répondre qu'en balbutiant : — « mais... Mademoiſelle... mais...
» tout cela me ſemble bien étrange. —
» Conſultez-vous, lui répliqua-t-elle en ſou-
» riant ; je vous ai ouvert mon cœur,
» ſondez à préſent le vôtre : quel que ſoit
» le parti que vous preniez, nous n'en ſe-
» rons pas moins bons amis ». — Le pauvre Vander Koogen parut ſe troubler encore davantage, & continua à ne parler qu'en balbutiant. — « Moi, me marier !

» s'écria-t-il. Eh bien! oui.... mais cela » me ſurprend beaucoup ». —

La demoiſelle vit combien elle avoit déconcerté celui qui ſe croyoit déja ſon futur époux, & tâcha de le remettre un peu. Elle lui repréſenta tout doucement, qu'elle n'étoit pas venue pour le forcer d'accepter ſa propoſition; mais ſeulement pour lui faire appercevoir ce qu'elle avoit de raiſonnable; & qu'il pouvoit y penſer auſſi long-temps qu'il le jugeroit à propos; que cependant elle ſe flattoit de recevoir réponſe le lendemain.

La jeune & maligne perſonne ne ſe fut pas plutôt retirée, après avoir ſi bien joué ſon rôle, que notre Peintre eſſuya mille plaiſanteries de la part des gens qui venoient d'épier ce qui s'étoit paſſé. Quoiqu'ils euſſent tout entendu, ils le preſsèrent de leur apprendre ce qu'ils ſavoient auſſi bien que lui. Vander Koogen garda le ſecret, comme il l'avoit promis, & ne prononça point un ſeul mot pendant le reſte du jour, tant il étoit interdit, troublé, agité.

N'ôſant & voulant refuſer, il paſſa la nuit ſans pouvoir ſe livrer au ſommeil. Son inquiétude augmentoit à meſure que le jour commençoit à paroître. Tout-à-coup il ſe lève, s'habille & ſort, pour aller faire part à la demoiſelle du réſultat de ſes réflexions; mais à peine a-t-il fait quelques pas

qu'il

qu'il l'apperçoit devant lui ; il frémit, son courage l'abandonne, & il est sûr le point de prendre la fuite. Par un généreux effort, il rappelle enfin ses sens, s'approche avec une espèce de hardiesse, & dit, d'un ton presque ferme : — « Mademoiselle, malgré toutes les bonnes raisons que vous » m'avez alléguées, je ne puis me résoudre » à me marier. — Au moins, Monsieur, » vous savez prendre votre parti » ; — dit la jeune personne, en feignant d'être fort mécontente, & ne pouvant qu'à peine s'empêcher de rire de l'extrême embarras qu'elle avoit causé à notre Peintre. Vander Koogen se retira tout gonflé d'orgueil, enchanté d'avoir terminé si heureusement une affaire, dans laquelle il s'imaginoit que son esprit avoit beaucoup brillé (1).

GONZALES COQUES, *né à Anvers, l'an 1618.*

CE Peintre étoit très-bien fait, & avoit reçu de la Nature une physionomie aussi agréable qu'intéressante. Combien de Flamandes n'ont pu résister aux grâces & au mérite dont il étoit doué ! Pendant son séjour à la Cour de l'Archiduc Léopold, une jeune personne, entr'autres, éprouva qu'il est souvent dangereux de voir un bel

(1) Descamps, tom. 2, pag. 179.

homme. Son cœur se rendit après de légers combats; &, sa passion faisant chaque jour de nouveaux progrès, elle mit en usage les regards, les minauderies, & même jusqu'aux avances, pour se faire aimer. Loin de résister aux agaceries dont il étoit l'objet, Gonzales fit éclater encore plus d'amour que la Belle n'en laissoit paroître. Les parens de la jeune personne voulurent arrêter cette intrigue, dès sa naissance; mais l'amante passionnée se sauva chez l'Artiste qu'on lui défendoit de voir, qui lui conseilla de s'habiller en Polonois, & de feindre de venir apprendre à dessiner. Elle soutint ce déguisement à merveille; &, animée du desir de plaire à son amant, elle fit des progrès considérables dans la Peinture.

Cependant, une Elève d'une aussi jolie figure ne pouvoit long-temps en imposer. Afin de la soustraire aux recherches de ses parens, Gonzales alla demeurer dans un village près d'Anvers, & changea même de nom.

On lui auroit volontiers donné pour épouse, l'objet de sa tendresse; mais malheureusement il étoit déja marié. Ces gens qui se plaisent par-tout & en tout temps à répandre les mauvaises nouvelles, ne manquèrent pas d'informer la femme de notre Peintre, de toutes ses infidélités. Elle se joignit aux parens de la demoiselle, & découvrit bientôt le lieu

qui ſervoit d'aſyle aux deux amans. On alloit ſe porter contr'eux aux plus violentes extrémités, lorſque la fuite, ſeul parti qui leur reſtoit, aſſura leur tranquillité pour toujours. Ils ſe cachèrent ſi bien, qu'on ignore ce qu'ils ſont devenus. Selon toute apparence le tendre Gonzales aura paſſé dans quelque Royaume voiſin; &, vivant ſous un nom inconnu, peut-être à l'aide d'une profeſſion étrangère, il aura préféré les charmes de l'amour à la gloire dont il commençoit à ſe couvrir. Cet exemple doit faire trembler les jeunes Artiſtes qui ſe livrent trop à leurs paſſions.

JACQUES (*Jacobus*) FRANCQUAERT, *né à Bruxelles, vivoit vers l'an 1622.*

COMME Francquaert étoit auſſi habile dans la Mécanique que dans la Peinture, il inventa une petite machine d'acier, qui l'éveilloit dans la nuit à l'heure qu'il avoit réſolu de ſe mettre à l'ouvrage, & qui allumoit en même temps ſa chandelle.

Cet Artiſte eut dans ſa vieilleſſe la manie de cultiver des fleurs d'une eſpèce bizarre ou peu commune. Cette occupation, qui a ruiné autrefois tant d'amateurs de tulipes ou d'anémones, lui fit abandonner tout-à-fait la Peinture.

HERCULE ZÉGHERS, *né vers 1625.*

CET excellent payſagiſte, auſſi habile Graveur que grand Peintre, peut être cité comme un exemple frappant de la fatalité qui pourſuit ſouvent les meilleurs Artiſtes, & les empêche d'acquérir la célébrité qui leur eſt due. Quel eſt l'homme de génie, le Muſicien, le Peintre, le Poëte, qui puiſſe ſe flatter que la réputation dont il jouït, ſoit l'effet ſeul de ſon mérite ? Ne la doit-il pas ordinairement à ſes protecteurs, à ſes amis, à des circonſtances heureuſes, & aux divers reſſorts qu'il ſait mettre en jeu ?

Zéghers ne put s'attirer pendant ſa vie aucune conſidération, ſans doute parce qu'il étoit modeſte, timide & peu fait aux manéges, que ſe permet, avec raiſon, l'homme à talens qui veut être prôné. On ignore la patrie, l'année de la naiſſance & de la mort de ce Zéghers, dont le nom eſt placé pour toujours parmi ceux des plus célèbres Artiſtes.

Il travailloit en vain pour obtenir le ſuffrage des Amateurs; on préféroit à ſes productions celles de quelques Peintres médiocres. Il ſe mit à graver à l'eau forte; tout ce qu'il fit d'admirable dans ce nouveau genre n'eut pas plus de ſuccès. Vivement perſuadé que les talens nous illuſtrent, & non l'intrigue, il compoſa, il grava & mit

au jour; & ſes eſtampes furent portées chez les épiciers & les beurrières. Ne ſe décourageant point, Zéghers trouva le ſecret d'imprimer ſur toile des payſages en couleurs. Cette découverte, auſſi belle qu'ingénieuſe, ne lui procura ni honneur ni profit, tant l'injuſtice de ſon ſiècle étoit acharnée contre lui ! Il fit un dernier effort; il grava un payſage admirable, travaillé avec tout le ſoin poſſible, & porta la planche chez un Marchand d'eſtampes, qui n'eut pas de honte de lui en offrir la valeur du cuivre, & qui ôſa même lui conſeiller de faire faire, avec ſes planches, des boîtes à mettre du tabac à fumer. Zéghers, outré de dépit, ſentit, peut-être pour la première fois, ce noble orgueil, qui annonce à l'homme de mérite ſa ſupériorité, malgré les mépris dont l'ignorance l'accable. Il reprit ſa planche, & dit en colère au Marchand, qu'un jour chaque eſtampe ſeroit vendue plus de ducats qu'il n'en offroit pour la planche même. L'évènement a confirmé la vérité de cette prédiction.

Mais le malheureux Zéghers, qui ne devoit être célèbre que lorſqu'il n'exiſteroit plus, perdit enfin courage. Incapable de toujours ſoutenir l'aveuglement injuſte de ſes contemporains, il s'adonna au vin avec le dernier excès. Un jour qu'il rentroit chez lui tout-à-fait ivre, il tomba dans ſon eſcalier; & cette

chûte, en lui ôtant la vie, mit fin à ſes infortunes, & commença ſa réputation.

HORACE PAULYN, *né vers 1643.*

PAR une de ces contradictions bizarres, aſſez ordinaires à l'eſprit humain, & qui n'étonneront jamais le Philoſophe, le Peintre Paulyn eut des mœurs très-pures, & compoſa des ouvrages tout-à-fait licencieux. Il donna des preuves de la plus grande dévotion, & en même temps mit au jour des tableaux capables de faire rougir les libertins les plus décidés. Sa conduite extérieure édifioit, tandis que ſes peintures ſurpaſſoient même en obſcénités, celles de l'Arrétin.

La dévotion, pouſſée juſqu'à la folie, porta cet Artiſte à former le projet d'un voyage à la Terre-Sainte. Ses diſcours myſtiques & ſon fanatiſme, au-lieu de révolter généralement tout le monde, lui procurèrent une ſociété nombreuſe, qui ſe mit auſſi-tôt en voyage. Cette ridicule caravanne, dont Paulyn avoit l'honneur d'être chef, alla d'abord en Angleterre, enſuite à Hambourg, & fit ſur ſa route beaucoup d'autres proſélytes. Les coffres de cette nouvelle confrérie étoient remplis de croix & de bannières, qu'ils prétendoient ſans doute arborer aux yeux des Infidèles. Pluſieurs perſonnes vendirent tous leurs biens pour ſe joindre à ces ardens dévots. L'en-

thousiasme alla si loin, que la femme d'un Boulanger crut faire une œuvre méritoire, en volant l'argenterie de sa maison, pour suivre ces nouveaux pélerins.

L'évènement de cette pieuse entreprise ne fut point heureux. On vola les coffres & tout l'argent de la caravanne; & l'on ne sait ce que devint le Peintre extravagant, digne chef d'une troupe de fanatiques.

FRANCISQUE (*Franciscus*) MILÉ *ou* MILET, *né à Anvers, l'an 1644, mort en 1680.*

AU lieu de peindre, Milet, établi en France, s'amusoit souvent à tailler des pierres, pour sa petite maison de campagne à Gentilli, près Paris.

On soupçonne que des Peintres François, jaloux de son mérite, abrégèrent ses jours par un poison qui le rendit fou.

JACQUES DENYS, (*Jacobus Dionysius*), *né vers 1647.*

QUAND ce Peintre revint de Rome, après y avoir resté plusieurs années, son entrée dans Anvers, sa patrie, fut une espèce de triomphe, décerné par les Artistes & les Amateurs, ses compatriotes: ils allèrent le recevoir à plus d'une lieue de la Ville, & l'accompagnèrent jusques chez lui. Que ce Peintre dut être sensible à de telles mar-

ques de distinction, d'autant plus flatteuses, qu'elles lui étoient accordées par les gens de son Art, & dans le lieu même de sa naissance (1)!

FERDINAND VAN KESSEL, *né à Anvers, l'an 1660.*

EXTRÊMEMENT confiant, sur-tout aux discours de ses amis, cet Artiste fut le jouet d'une *mystification*. Mais la crédulité est ordinairement produite par un esprit droit, qui ne voit dans les autres que la franchise dont il est animé. Kessel étant en Angleterre, Guillaume III lui ordonna de peindre un plafond, & d'y représenter des oiseaux. Un homme, fort attaché à la Maison d'Autriche, offrit au Peintre de lui fournir des idées pour ce plafond, & eut la malice de l'engager à représenter un Aigle au milieu des airs, entouré d'oiseaux qui lui rendoient hommage. On voyoit encore plusieurs emblêmes satyriques, qui faisoient entendre que tous les Princes de l'Europe devoient être soumis à l'Empereur, dont l'Aigle étoit le symbole. Le Roi d'Angleterre fut très-surpris qu'une pareille

(1) Barthelemi Spranger avoit joui de la même gloire, à laquelle un Artiste doit être d'autant plus sensible, qu'il est bien rare d'obtenir l'estime de sa patrie. Voyez ci-dessus, année 1546. p. 517.

peinture eût été faite chez lui. Keſſel en fut quitte pour recommencer ſon ouvrage.

JEAN-ANTOINE (*Johann Anthon*) VANDER LÉEPE, *né à Bruges l'an 1664, mort en 1719.*

TOUT prouve que Léepe étoit né Peintre. Lorſqu'il alloit à l'école, il employoit les jours de recréation à voir deſſiner ; on ne pouvoit mieux le récompenſer dans ſes études, qu'en lui donnant la permiſſion de voir peindre, & qu'en lui permettant de manier auſſi le pinceau.

On peut croire que Léepe a fait des progrès étonnans, dans un Art qu'il aima dès ſa plus tendre enfance. Afin d'éloigner les importuns, & de ſatisfaire en même temps ſon goût pour les Belles-Lettres, il établit, pour règle générale, que perſonne ne ſeroit reçu dans ſon attelier, qu'à condition d'y lire un morceau d'hiſtoire ou de poëſie.

CHARLES (*Carl*) BREYDEL, *né à Anvers, l'an 1677, mort en 1744.*

CET Artiſte fut ſurnommé *le Chevalier*, parce qu'il eſt iſſu de la famille des *Breydel*, Bouchers à Bruges, qui paſſent pour être d'une ancienne nobleſſe, & qui furent annoblis, dit-on, il y a quelques ſiècles, par un Empereur, auquel ils rendirent des

ſervices diſtingués. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils exercent leur métier ſans déroger, qu'ils portent l'épée, & ont droit de chaſſe ſur toutes ſortes de gibiers (1).

Breydel ſe plaiſoit à dépenſer avec ſes amis, tout ce qu'il pouvoit gagner. Le même jour qu'il eut fini deux tableaux, qu'on lui avoit donnés à retoucher, il dit à un Peintre de ſes amis : — « voilà un » ouvrage qui doit me rapporter près de » quatre louis ; c'eſt une bonne affaire ; je » veux vous payer la collation : » — cette partie fut acceptée, les deux amis ſortirent enſemble, & allèrent au cabaret, où le vin & la bonne-chère ne furent point épargnés. Mais tandis que Breydel régaloit généreuſement ſon confrère, dans l'eſpérance de recevoir bientôt de l'argent, un jeune enfant de la maiſon où il logeoit, barbouilloit horriblement les deux tableaux. Cet enfant avoit trouvé le cabinet de Breydel ouvert, & s'étoit piqué d'imiter ce qu'il avoit vu faire à l'Artiſte. Qu'on ſe repréſente la douleur du Peintre, forcé de recommencer ſon ouvrage, & de jeûner deux ou trois jours, pour s'être trop tôt flatté qu'il alloit toucher le produit de ſon travail.

(1) Deſcamps, t. 4, p. 190. Nous avons auſſi, à Paris, des Bouchers annoblis par Henri IV.

Mlle VERELST, *née l'an 1680.*

CETTE fille eſtimable peignoit en petit le portrait & l'hiſtoire. Elle alla demeurer chez un oncle qu'elle avoit à Londres. A ſon arrivée dans cette Ville, ſa tante & un ami l'accompagnèrent à la comédie. Quelques Seigneurs Allemands ſe trouvèrent dans la même loge. Frappés de ſa beauté & de ſa modeſtie, ils la louèrent entr'eux avec tant d'exagération, qu'elle ſe crut obligée de leur dire en Allemand : « — faire » avec tant d'excès l'éloge d'une jeune » perſonne en ſa préſence, c'eſt expoſer » ſa modeſtie. Je vous prie, Meſſieurs, » de vous ſouvenir que nous autres fem» mes, ſommes ſoupçonnées d'être foibles, » quand on nous attaque par des louan» ges ». — On lui demanda pardon ; mais on continua ſur le même ton, en langue Italienne. Elle répliqua en la même langue, avec une grace infinie : un des Seigneurs Allemands dit alors en latin : — » Ménageons la délicateſſe de cette jeune perſonne, qui eſt ſi digne de nos éloges ». — Mademoiſelle Verelſt, après l'avoir écouté, lui parla auſſi en latin : — « les hommes, » dit-elle, nous ont ôté les honneurs & » les dignités ; pourquoi voudroient-ils en» core nous priver d'une langue qui peut » nous ouvrir l'entrée des Sciences » ? —

Ces jeunes Seigneurs gardèrent quelques inſtans un ſilence qui peignoit leur étonnement de la trouver auſſi inſtruite. L'un d'entr'eux, prenant enfin la parole, la pria de leur permettre d'aller lui rendre chez elle l'hommage qu'ils devoient à ſon ſavoir & à ſon mérite. Mademoiſelle Verelſt leur apprit alors qu'elle étoit Peintre, & que ſon état l'obligeoit à recevoir, chez ſon oncle, tous ceux qui l'honoroient de leurs viſites. Ces Seigneurs s'empreſsèrent de ſe faire peindre par une jeune perſonne qu'ils admiroient avec raiſon; & furent auſſi charmés de ſon pinceau, que de ſes grâces, de ſon eſprit & de ſon érudition.

N..... CRÉPU, *né vers 1680.*

CET Artiſte paſſa une partie de ſa vie à la guerre, en qualité de Lieutenant dans les Troupes d'Eſpagne. La Nature ſeule le rendit Peintre : il a fait des tableaux admirables, ſans avoir même appris les premiers principes du deſſin.

Une plaiſante aventure manqua de faire mourir de peur cet ancien Militaire. Il ſe retiroit une nuit fort tard chez lui, la tête étourdie par les fumées du vin qu'il avoit bu, lorſqu'il ſe ſentit tout-à-coup ſaiſir par derrière, & crut appercevoir quelque choſe de velu qui le ſerroit vivement. Epouvanté d'une attaque auſſi impré-

vue, & ne définiſſant point à quel monſtre il avoit affaire, il eut pourtant la force de ſe débarraſſer, de tirer ſon épée & de fondre, en tremblant, ſur le fantôme qui le glaçoit d'horreur. Notre Artiſte parvint à faire tomber à ſes pieds l'objet de ſon effroi, auquel il entendit rendre le dernier ſoupir. La frayeur, ayant diſſipé les fumées du vin, il s'approcha du mort, & fut bien ſurpris, au lieu d'un homme ou d'un monſtre redoutable qu'il croyoit avoit tué, de voir expirer un cerf. Prenant ſon parti, il traîna chez lui ce gibier, le coupa ſecrettement en pièces, & le ſala enſuite, réſolu d'en faire de bons repas.

Ce cerf appartenoit au Gouverneur de Bruxelles, qui chériſſoit ſingulièrement cet animal, qu'on étoit venu à bout d'apprivoiſer. Dès que M. le Gouverneur apprit que ſon cerf avoit diſparu, il entra dans une ſi grande colère, qu'il vouloit faire punir tous ſes gens. On parvint à le calmer; il ſe contenta d'ordonner une recherche exacte par toute la Ville. Les perquiſitions furent inutiles. Le Gouverneur ne ſavoit contre qui s'en prendre, lorſque ſon Capitaine des Gardes lui promit de trouver le cerf, s'il permettoit de lâcher ſa meute. Le Gouverneur ayant approuvé ce dernier expédient, les chiens coururent auſſi-tôt à la maiſon de Crépu, y entrèrent tous, en

faiſant un bruit épouvantable, renverſant, culbutant les meubles. Notre Peintre, qui ſavoit déja à qui avoit appartenu le cerf, & qui connoiſſoit l'humeur violente du Gouverneur, abandonna promptement & palette & pinceau, & ſe ſauva par ſon grenier ſur le toît des maiſons voiſines, en diſant qu'il avoit commis un meurtre.

Le Gouverneur fut en effet déſeſpéré, lorſqu'il apprit que ſon cerf étoit mort; mais les amis de Crépu allèrent le trouver, & lui contèrent comment la choſe s'étoit paſſée. Il pardonna au Peintre, & ne put s'empêcher de rire de l'aventure.

VENCESLAS COBERGHE, *né dans la Ville d'Anvers, l'an.... mort en....*

VERSÉ dans toutes les Sciences, Coberghe fit ſouvent admirer l'univerſalité de ſes talens. Il deſſécha des marais, & parvint à rendre labourables des terreins juſqu'alors inutiles; pluſieurs édifices furent auſſi élevés par ſes ſoins; & il étoit encore très-habile dans la connoiſſance des médailles.

Coberghe fit, pour la Ville d'Anvers, un Saint-Sébaſtien, & l'on expoſa le tableau à l'admiration des connoiſſeurs. Dans le temps que le Public s'empreſſoit d'applaudir à la beauté de cet ouvrage, une main, conduite par la jalouſie ou par l'envie de s'approprier l'objet de l'eſtime générale,

coupa ſecrettement le viſage de deux des principales figures, qu'elle ſut détacher adroitement du tableau, ſans que ſon larcin pût être découvert, quelques recherches qu'on en ait faites.

Fin du premier Volume.

ERRATA DU TOME PREMIER.

PAge 4, *ligne* 14, une ligne ſur, *liſez* ſur les contours de.

P. 7, *lig.* 12, expoſés, *liſ.* oppoſés.

P. 22, *lig.* 3, une preuve, *liſ.* une autre preuve.

P. 30, *lig.* 22, le Vaſari, Auteur italien, *ajoutez* Peintre.

P. 40, *lig.* 25, tous Catons, *liſ.* tout Caton.

P. 64, *dern. ligne de la note*, Secrétaire de l'Académie, *ajoutez*, Royale de Peinture.

P. 86, *note* 1, Veter. monum, *liſ.* Veter. Monum.

P. 101, *lig.* 14, qu'il a, *liſ.* il a.

P. 111, *note* 2, Florentin, *liſ.* Florent.

P. 115, *note* 1, *lig.* 3, *liſ.* Parag. XXIV.

P. 202, *lig.* 2, 36 ans, *liſ.* 336 ans.

P. 240, *dern. lig.* rondo, *liſ.* tondo.

P. 244, *l.* 1, Bufamalque, *liſ. par-tout* Buffalmaque.

P. 293, *lig.* 14, Ghirlandaie, *liſ.* Ghirlandaio.

Idem. lig. penult. la Ghirlandaio (la Guirlande) *liſ.* il Ghirlandio (le faiſeur de Guirlandes).

P. 310, *dern. lig.* Menchiate, *liſ.* Minchiate.

P. 323, *lig.* 13, Garoſalo, *liſ.* Garofano.

P. 327, *lig.* 11, Aliéri, *liſ.* Altiéri.

Pag. 333, *not. lig.* 12, *lisez :*

Questo è quel Raffaël, cui vivo, vinta
Esser temé natura, e morto, estinta.

P. 349, *lig.* 13, Anchio, *lis.* Anch'io.

P. 361, *lig.* 1, le Rosso, *lisez* il Rosso.

P. 3[illegible]7, *lig.* 15, Canbiage, *lis.* Cambiage.

P. 369, *lig.* 2, Zuccéro, *lis.* Zuchéro.

P. 397, *lig.* 2, Saint-Pietro, *lis.* San-Pietro.

P. 403, *lig.* 1, montra en, *lis.* en montra.

P. 437, *lig.* 27, Zucci, *lis.* Zuchi.

P. 442, *lig.* 3, du Peintre, *lis.* des Peintres.

P. 450, *lig.* 20, aussi, *lis.* encore.

P. 460, *lig.* 10, Camerano, *lis.* Camérino.

P. 475, *lig.* 23, le Cabrese, *lis.* il Cabrese.

P. 494, *lig. 7 de la note*, l'Abbé l'Avocat, *lis.* l'Abbé Ladvocat.

P. 513 *lig.* 18, Guérards, *ajoutez*, *ou* Gherards.

P. 526, *lig.* 10, Van Cleef, *lis.* Van Clée.

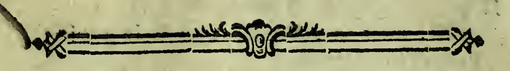


TABLE ALPHABÉTIQUE ET RAISONNÉE,

De tous les Peintres dont il eſt fait mention dans cet Ouvrage, Tome I (*).

A

(*) Nous indiquons par un aſtériſque * les Artiſtes dont nous n'avons parlé que par occaſion. Nous croyons devoir prévenir encore que les différentes manières dont on écrit ſouvent le nom d'un même Artiſte, peuvent nous avoir fait tomber dans quelque mépriſe, auſſi-bien que l'incertitude des dates, qui règne dans les Hiſtoriens de la vie des Peintres. Mais il étoit très-difficile, vu le genre de notre Ouvrage, qu'il ne nous

---

échappât point de fautes, malgré notre extrême attention à les éviter. Ce n'eſt que dans une ſeconde édition que nous pouvons rectifier nos erreurs, & réparer nos omiſſions. Nous avons déjà raſſemblé quelques-unes de ces dernières; par exemple, des Anecdotes curieuſes ſur la vie de Manès, qui fut Peintre, quoiqu'il ne ſoit connu que pour le Fondateur de la fameuſe Secte des Manichéens. Nous les aurions placées dans une addition à notre ſupplément, ſi la groſſeur du Volume nous [illegible]

B

Baroche, (*Frédéric*) Italien, né à Urbin, l'an 1528, mort en 1612. Il a fait beaucoup de portraits & de ſujets d'hiſtoire, & s'eſt diſtingué ſurtout dans les ſujets de dévotion. Il a beaucoup approché de la douceur & des grâces du Corrège, & le ſurpaſſe par la correction du deſſin. M. le Duc d'Orléans poſsède beaucoup de ſes tableaux au Palais Royal. pag. 380—82.

* *Barroccio*, (*Fréderic*) Italien, né à Urbin, l'an .... mort en .... Il a peint des ſujets de dévotion. pag. 170.

Baſſan (*Jacques du Pont*, ſurnommé *le*) Italien, né l'an 1510, dans les Etats de Veniſe, mort en 1592. Son genre étoit les animaux, le payſage, & le portrait. Il a repréſenté beaucoup de ſujets de nuit. Il exprimoit parfaitement la nature; mais il manquoit ſouvent de nobleſſe. pag. 367—68, 87.

Baſſan, (*François*) fils aîné de Jacques Baſſan, mort en 1594. Ses talens ſupérieurs le firent travailler à Veniſe dans le Palais Saint-Marc, en concurrence avec le Tintoret & Paul Verronèſe. pag. 368.

Baſſan, (*Léandre*) frère puîné du précédent, mort en 1623. Il ne put égaler François ſon frère, pour l'hiſtoire; mais il réuſſit parfaitement dans le genre du portrait. pag. 368—69.

Bartholomeo ou *Frère Barthélémi de Saint-Marc*, Italien, né près de Florence, l'an 1469, mort en 1517. Ses principaux ouvrages ſont à Rome & à Florence. Le Roi de France poſsède deux de ſes tableaux. Ses figures ſont gracieuſes, & ſon coloris eſt doux & agréable. pag. 290—92.

Beccafumi, (*Dominique*) Italien, né à Sienne, l'an 1484, mort en 1549. Son *Saint-Sébaſtien* eſt un des plus beaux tableaux qui ſe voient dans le Palais Borghèſe à Rome. pag. 1[illegible], 263—65.

noni doit être rangé dans la classe des bons Peintres. pag. 491—92.

Borghèse, (*Paul Guidotti*, surnommé) Italien, né à Lucques, l'an 1569, mort en 1629. Mauvais Peintre, pitoyable Poëte, & passable Sculpteur. tom. I, pag. 480—81; tom. II, pag. 33[illegible]—37.

Borgt, (*Henri Vander*) Flamand, né à Bruxelles, l'an 1528, (Descamps dit en 1583). On ne connoît aucun de ses ouvrages de peinture. pag. 546—47.

* *Brendel*, (*N* . . . .) Flamand. Son nom peut être mal écrit, & nous ne le trouvons point dans Descamps, ni dans d'autres Auteurs. pag. 536.

Broor ou *Brauwer* ou *Braur*, (*Adrien*) Flamand, né à Oudenarde, l'an 1608, mort en 1640. Il s'est plu à représenter des *tabagies*, & rendoit la nature avec une vérité frappante. Ses tableaux sont rares & très-chers. pag. 561—68.

Breughel, dit *le Vieux*, (*Pierre*), Flamand, né près de Bréda, l'an 15 . . . . mort en . . . . Ses sujets ordinaires sont des marches d'armée, des attaques de coches, des danses & des noces, le tout orné de bons paysages, & rendu avec beaucoup de vérité. pag. 524—25.

Breughel de Velours, (*Jean*) fils du précédent, né à Bruxelles, l'an 1575, mort en 1642. Artiste du premier mérite. Tout est admirable en lui, fleurs, paysages, animaux, marines, figures. Sa touche est légère & pleine d'esprit, & ses ouvrages sont du plus beau fini. Le Roi & M. le Duc d'Orléans possèdent plusieurs tableaux de cet habile Peintre. 525—26.

Breydel, surnommé *le Chevalier*, (*Charles*) Flamand, né à Anvers, l'an 1677, mort en 1744. Des vues du Rhin ornées de bateaux & de figures; & en petit, des batailles, des siéges, &c. Cet

Gênes, & sa patrie possède ses principaux ouvrages. pag. 364.

Camille ou *Camilo*, (*François*) Espagnol, né à Madrid, mort en 1672. Selon toute apparence, notre Camille n'est autre que *Camilo*; alors l'anecdote que nous rapportons est fausse, ou ne le concerne point. Camilo étoit très-instruit, & a fait d'excellens tableaux, & de belles peintures à fresque. pag. 486.

Cangiage ou *Cambiage*, (*Lucas*) Italien, né l'an 1527, mort en 1585. Il a eu trois manières différentes; l'une étoit gigantesque, l'autre approchoit de la nature qu'il consultoit, & la troisième étoit manièrée. Le Guide a gravé d'après lui. Le Cangiage a sculpté quelques figures de marbre. pag. 377—80.

Cantoni, (*Catherine*) Italienne, vivoit en 1590. Le dessin & la broderie immortalisent Catherine Cantoni. pag. 433.

Caravage, (*Michel-Ange Amerigi*, dit *le*) Italien, né dans le Milanois, l'an 1569, mort en 1609. Il détachoit ses figures, & leur donnoit du relief par des ombres fortes & par beaucoup de noir. pag. 406—409.

* *Carle*, (*N* . . . .) Italien, né à Naples . . . . Nous ignorons absolument quel est ce Carle. pag. 335.

Carotto, (*Jean-François*) Italien, né à Vérone, l'an 1470, mort en 1546. Beaucoup de grâces & un bon coloris. pag. 292—93.

* *Carpi*, (*Hugues*) Italien, né à . . . l'an . . . . Il vivoit en 1500, & se distingua principalement dans la gravure en bois. pag. 77.

Carrache, (*Louis*) Italien, né à Bologne, l'an 1555, mort en 1619. Il est le fondateur de la fameuse Académie de Bologne. Il excelloit dans le paysage, & a peint supérieurement l'histoire de Saint-

des Carmelites à Paris, Fauxbourg Saint-Jacques, un crucifix regardé comme un chef-d'œuvre de Perſpective. pag. 557—59.

Charles d'Ypres, Flamand, mort en 1563. Il peignit à freſque & à l'huile. Sa manière approchoit de celle du Tintoret. pag. 524.

* *Chello delle Puera*, (*François*) Italien, né l'an.... à .... mort en .... pag. 100.

Cignani, (*Charles*) Italien, né à Bologne, l'an 1628, mort en 1719. La coupole de la *Madona del Fuoco* de la Ville de Forli, où il a repréſenté le Paradis, lui fait le plus grand honneur. Il exprimoit avec force les paſſions de l'ame, & excelloit ſur-tout à peindre des vierges & des demi-figures. On voit à Paris, au Palais Royal, un *Noli me tangere*, excellent morceau de cet Artiſte. pag. 465.

Cimabué, (*Giovani*, *detto*) Italien, né à Florence, l'an 1230, mort en 1300. Selon le ſentiment le plus général, il fut le reſtaurateur de la peinture en Europe. Comme le ſecret de la peinture à l'huile étoit ignoré, il ne travailloit qu'à freſque & en détrempe. On voit encore à Florence quelques-uns de ſes ouvrages, qui ne ſont pas ſans mérite. Il fut auſſi Architecte. pag. 103—104, 237—39; tom. II, pag. 322.

Civeta, dit *la Chouette*, Italien, né à .... l'an .... mort en .... Ses tableaux avoient quelque mérite. pag. 492.

Claeſſon, (*Arnaud*) Flamand, né à Leyde, l'an 1498, mort en 1564. Preſque toujours des ſujets de dévotion. Sa manière eſt belle, mais n'eſt point agréable. pag. 504—505.

Cleef, dit *le Fou*, (*Joſeph van*) Flamand, né à Anvers, vivoit au XVIe ſiècle. Il étoit ſi bon coloriſte, que ſes ouvrages furent ſouvent égalés à ceux des meilleurs Peintres d'Italie. pag. 526.

des Grâces. Il est le premier qui ait représenté des figures en l'air, & qui plafonent. Son coloris est au-dessus de tout éloge. Le dôme de la Cathédrale de Parme est un chef-d'œuvre. pag. 143—44, 348—56, 492, *à la note*; tom. II, pag. 331—32.

Cosimo, (*Pierre*) Italien, né à Rome, l'an 1441, mort en 1522. (Le *Dictionnaire des Beaux-Arts* le fait naître en 1500, & mourir en 1580). Il s'est distingué par des bacchanales & des compositions singulières. pag. 269—72.

* *Cozza*, (*François*) Italien, né dans la Sicile, l'an . . . . à . . . . mort en . . . . C'est un des Elèves du Dominiquin. Il saisit le genre de son Maître, & travailloit à l'huile & à fresque. pag. 98.

Crabet, (*Thiéry*) Flamand, né à Gonda, vivoit vers l'an 1560, ainsi que son frère,

Crabet, (*Vautier*); ils furent tous les deux bons Peintres sur verre. pag. 523—24.

Craesbeke, (*Joseph van*) né à Bruxelles, vers l'an 1608. Il imita le genre de Broor son Maître; des scènes réjouissantes, des tabagies, &c. p. 568—70.

Crassus ou *Julius César*, Orateur & Peintre Romain. pag. 22—23.

Crayer, (*Gaspard de*) Flamand, né à Anvers, l'an 1582, mort en 1669. Il a peint avec succès des sujets d'histoire, & le portrait. Son coloris est séduisant, & son expression frappante. Rubens le regardoit comme son émule. pag. 545—46.

Crépu, (*N . . . .*) Flamand, né à . . . . vers l'an 1680, mort en . . . . Il excelloit à peindre les fleurs. pag. 588—90.

Crescenti, (*Jean-Baptiste*) né à Rome, vivoit vers 1617. Peignoit l'architecture & l'histoire avec beaucoup de succès. pag. 456.

Crespi, (*Joseph-Marie*) Italien, né à Bologne,

D

GAROFANO

G

GALATON, Grec, fleuriſſoit l'an du monde...
Voyez le ſupplém. tom. II, pag. 322.

Garofano, (*Benvenuto Tiſi*, ſurnommé) Italien, né à Ferrare, l'an 1481, mort en 1559 ou 1561. Il eut Raphaël pour Maître, dont il imita la manière. On voit dans la collection du Palais Royal deux Saintes-Familles de lui, & une copie fort eſtimée du fameux tableau de la transfiguration. pag. 323; tom. II, pag. 329.

Ghirlandaio, (*Dominique*) Italien, né à Florence, vers l'an 1449, mort en 1493. Dur & ſec pour les figures, & meilleur dans l'architecture. Il fut le Maître du fameux Michel-Ange Buonaroti. p. 293.

Giorgion, (*George Barbarelli*, dit *le*) Italien, né l'an 1478, mort en 1511. Quoiqu'il ſoit mort à l'âge de 32 ans, aucun Peintre ne peut encore ſe flatter de l'avoir atteint pour la force & la fierté qui caractériſent ſes tableaux. Ses carnations ſont la vérité même, ſes portraits ſont vivans, & ſes payſages admirables. Il a fait peu de tableaux de chevalet, ce qui les rend d'autant plus précieux. pag. 321.

Giotto, (*Jean Bondone*, dit *le*) Italien, né près de Florence, l'an 1265 ou 1276, mort en 1336. Il fut dans ſon temps un habile Peintre. Pluſieurs Villes d'Italie poſsèdent encore de ſes ouvrages. C'eſt lui qui fit le grand tableau de moſaïque qui eſt ſur la porte de l'égliſe de Saint-Pierre à Rome, & qui repréſente la barque de cet Apôtre agitée par la tempête. Il fut auſſi Architecte & Sculpteur. Nous aurions pu dire dans nos Anecdotes que le Giotto n'ignoroit point ſon mérite, & qu'il avoit coutume d'écrire ſon nom ſur ſes tableaux en lettres d'or. p. 239—42, 350, à *la note* 13 tom. II, pag. 322—23.

H

mort en 1584. Sa mere, Anne Smyters, avoit un talent particulier pour peindre en détrempe ou gouache; & lui se distingua dans le portrait, dans des sujets d'histoire, & dans la Poësie, p. 514—15.

Hemmelinck, (*Jean*) Flamand, né près de Bruges, vers l'an 1460. Ses ouvrages sont estimés, & sont pour la plupart des sujets de dévotion. Il a préféré la peinture à l'eau-d'œuf au secret connu de son temps de mêler l'huile avec les couleurs. pag. 496—97.

Hippias, Grec, fleurissoit vers la LXe. Olympiade. pag. 182—83.

I

Imperiali, (*Jérôme*) Italien, noble Génois. Il a traité quelques sujets d'histoire avec beaucoup de succès, & a gravé plusieurs ouvrages à l'eau-forte. pag. 356—57.

J

Jacone Fiorentino, Italien, mort en 1553. Singulier dans ses compositions. Il peignoit ordinairement des tabagies. pag. 391.

Janson ou *Janssens*, (*Abraham*) Flamand, né à Anvers, environ l'an 1577. A presque égalé Rubens dans l'histoire, & se plaisoit quelquefois a représenter des sujets éclairés par un flambeau. Son chef-d'œuvre est la résurrection du Lazare. page 541—43.

Jerôme du Bois, Flamand, vivoit au XVIe. siècle. pag. 509.

Jordanne, surnommé *Fa-Presto*, (*Luc*) Italien, né à Naples, l'an 1632, mort en 1705. Il a fait trop de tableaux pour qu'ils soient t[illegible]s du même mérite. Il a peint à fresque & à l'hui[illegible] [illegible]oit

K

L

que ses tableaux de chevalet. Il excelloit dans les grandes compositions. pag. 103, 423—24.

Lauri, (*Philippe*) Italien, né à Rome, l'an 1623, mort en 1694. Habile à peindre en petit des Bacchanales & des sujets d'histoire. Il a fait quelques Paysages, qui sont estimés. pag. 459—60.

* *Lazare*, Moine Grec, sous l'Empereur Théophile, faisoit des tableaux de dévotion, & mourut l'an 867. pag. 89.

Lierre, (*Joseph van*) Flamand, né à Bruxelles, mort vers 1583. Bon Paysagiste, & peignoit bien la figure, sur-tout en détrempe. pag. 546.

Lievens, (*Jean*) Hollandois, né à Leyde, l'an 1607. L'histoire. pag. 560.

Lippi, (*Philippe*) Italien, né à Florence, l'an 1431, mort en 1488. Roland de Virloys le fait naître en 1381, & mourir en 1438. Il a peint de grands ouvrages estimés. p. 266—69; t. II, p. 325.

Lippi, (*Philippe*) fils du précédent, né à Florence, l'an 1460, mort en 1505. Roland de Virloys le fait mourir en 1473. Bon pour le portrait & les ornemens. pag. 269.

Lotto, (*Laurent*) Italien, vivoit vers l'an 1580, & naquit à Bergame. Il peignoit dans le genre du *vieux Palme*, & l'on a de lui plusieurs tableaux de dévotion. pag. 324.

Lucas de Leyde, Flamand, né l'an 1494, mort en 1533. Il peignoit à l'huile, à gouache, & sur le verre. Il a beaucoup gravé au burin, à l'eau-forte & en bois. pag. 502—504.

M

MAITRE ROUX, (*le Rosso*) Italien, né à Florence, l'an 1496, mort en 1541. C'est en France qu'il a fait ses principaux ouvrages, entr'autres dans la grande galerie de Fontainebleau.

près de Florence, l'an 1417, mort en 1443. Il fut le premier qui commença à donner de la grâce & de l'expression aux figures. p. 258—59.

Mastelletta, (*Jean-André Donducci*, dit) Italien, né à Bologne, l'an 1575. Sa manière étoit belle & bisarre. Ses figures étoit enveloppées dans une ombre qui confondoit les contours, & cachoit leurs incorrections. Les clairs piquans qu'il répandoit ensuite, donnoient un éclat singulier à ses tableaux. pag. 420.

* *Matheis*, (*Paul*) Italien, né à . . . l'an . . . . Il fut Elève de Lucas Jordane, célèbre Napolitain. Il y a un de ses tableaux dans la collection du Palais Royal. pag. 101.

Mayo, ou *Corneillo Veyermen*, (*Jean*) Flamand, né près d'Harlem, l'an 1500, mort en 1559. Il peignit les expéditions de Charles-Quint à Tunis & en Barbarie. pag. 509.

Mazzuoli, Voyez *le Parmesan*.

* *Mélante*, Grec, l'un des fameux Peintres de son temps. pag. 17.

Memmi, (*Simon*) Italien, né à Sienne, l'an 1285, mort en 1345. A fait plusieurs tableaux très-bons pour son siècle; mais le portrait étoit son principal talent. pag. 242—43; tom. II, pag. 323.

Méthodius, Patriarche de Constantinople, & Peintre. pag. 36, 236.

Métrodore, Grec, fleurissoit vers la CL^e. Olympiade; & fut aussi habile Peintre qu'Ecrivain estimé. pag. 25, 230—31.

Mételli, (*Augustin*) Italien, né à Bologne, l'an 1609, mort en 1660. Peignoit sur-tout à fresque avec le plus grand succès, l'architecture & les ornemens. pag. 447—49.

Mételli, (*Marie-Joseph*) Italien, né l'an 1634, mort en 1718. Nous savons seulement de lui

valet. Le plus grand nombre de ses ouvrages est à fresque ; il a beaucoup travaillé aussi dans ungenre de peinture qu'on appelle *Sgraffito*, c'est-à-dire, *manière égratignée*. Ses figures sont remplies de noblesse & d'expression. On fait sur-tout le plus grand cas de ses paysages. pag. 358—60.

Polygnote, Grec, né dans l'Isle de Thase, fleurissoit vers l'an du monde 3582. Peignoit des sujets historiques, & mettoit beaucoup d'expression dans ses ouvrages. pag. 8, 11, 183—85; t. II, p. 320—21.

Pontorme, (*Jacques*) Italien, né à Florence, l'an 1493, mort en 1556. Ses premiers ouvrages lui firent beaucoup d'honneur, tant par l'expression que par le coloris; mais il sortit de son genre pour prendre le goût Allemand, & ne fit plus que du médiocre. pag. 346—47.

* *Pordenon*, (*Jean-Antoine Licinio Regillo*, dit *le*) Italien, né dans le Frioul, l'an 1484, mort en 1540. On le préféroit souvent au Titien, dont il égaloit le coloris, & qu'il surpassoit en grandeur & en beauté de style. Il a beaucoup peint à fresque. Deux chapelles à Vicence, & son tableau de Saint-Augustin, mettent le comble à la gloire de cet Artiste. pag. 322, 39—40.

Porta, (*Joseph*) voyez *Joseph Salviati*.

Pozzo, (*André*) Italien, né à Trente, l'an 1642, mort en 1709. Il excelloit dans la perspective, l'architecture, l'histoire, & a fait quelques portraits. On a de cet estimable Artiste unT raité de perspective, latin & Italien, 2 vol. *in-folio*. pag. 173—75.

* *Pozzo*, (*Jean-Baptiste*) Italien. François Deseine en fait mention dans sa *Rome moderne*, & lui attribue des ouvrages estimés. p. 473, *à la note*.

Protogène, Grec, né dans la Ville de Caune, fleurissoit vers l'an du monde 3664. Il fit quelques portraits avant de s'adonner à un genre plus re-

Q

R

a produit que trois, tout au plus. Raphaël a donné aussi des plans d'architecture, qu'on a exécutés, & il a modelé quelques figures & des bas-reliefs. Le Roi de France possède plusieurs beaux tableaux de chevalet peints par cet illustre Artiste. pag. 9, 95, 105, 107, 108, & *à la note*; 111, 301, 302, 24—2[illegible], 59, 67; tom. II, pag. 329—30.

* *Reynolds*, (*N* . . . .) Anglois, né à . . . . . l'an . . . . . vivoit à Londres en 1769. Nous ignorons les ouvrages de ce premier Directeur de l'Académie de Peinture, qui vient d'être établie à Londres. pag. 325—26, *à la note*.

Richard, (*Martin*) Flamand, né dans la Ville d'Anvers, l'an 1591, mort en 1636. Assez bon Peintre de paysage. pag. 548.

Romanelli, (*Jean-François*) Italien, né à Viterbe, l'an 1617, mort en 1662. Ses principaux ouvrages sont à fresque, & se voient à Rome & en France, entr'autres au vieux Louvre, dans les lambris du cabinet de la Reine, où il a représenté l'histoire de Moyse. pag. 456—58.

Rombouts, (*Théodore*) Flamand, né à Anvers, l'an 1597, mort en 1637. Il avoit du talent, & possédoit très-bien la partie du coloris. Après avoir peint des sujets graves & majestueux, il se délassoit à représenter des scènes comiques, des tabagies, &c. pag. 549—50.

Rossi, (*Charles-Antoine*) Italien, né à Milan, mort en 1648. Nous ne connoissons point les ouvrages de ce Peintre. pag. 479.

Rosso, (*Il*) Voyez *Maître Roux*.

* *Rouquet*, (*N* . . . .) Génevois, mort en 1759. Peintre en émail, & Auteur d'un livre estimé, intitulé, *Etat des Arts en Angleterre*. pag. 64—67, 148—50, 52, & *note* 1.

Rubens, (*Pierre-Paul*) Flamand, né à Cologne, l'an 1577, mort en 1640. C'est le meilleur Peintre Flamand dans le premier des genres. les ouvr

Chymie. On voit à Paris, au Palais Royal, un de ses tableaux dont les figures sont de grandeur naturelle, & qui réprésente *l'enlèvement des Sabines*. pag. 88.

* *Sarazin*, (*Jacques*) François, né à Noyon, l'an 1598, mort en 1660. Excella davantage dans la Sculpture que dans la Peinture; cependant on voit de ses tableaux à Paris dans l'église des Minimes de la Place Royale, & dans une des Chambres des Enquêtes. Les jardins de Versailles & de Marly sont décorés d'excellens ouvrages de sculpture fait par cet Artiste. pag. 127.

Sauria, Grec, fleurissoit vers la CXIV^e. Olympiade. pag. 228.

Savery, (*Roland*) Flamand, né à Courtray, l'an 1576, mort en 1639. Bon Peintre de paysage, dans lequel il mettoit souvent des chûtes d'eau & des figures très-bien rendues; mais il a mis trop de bleu dans ses tableaux. Presque tous ses ouvrages sont à Pragues dans le Palais de l'Empereur. pag. 531.

Schidone, (*Barthelémi*) Ital. né à Modène, l'an 1560, mort en 1616. Ses tableaux sont rares & fort estimés, par la délicatesse de la touche, les airs de tête & la beauté du coloris. M. le Duc d'Orléans en possède deux. On confond souvent ses Ouvrages avec ceux du Corrége. pag. 404.

Schoöreel, (*Jean*) Flamand, né dans la Hollande, l'an 1495, mort en 1562. Estimé pour des sujets d'histoire, & principalement de dévotion. p. 504.

* *Schut*, (*Corneille*) Flamand, né à Anvers, l'an 1590, mort en 1676. Il fut Elève de Rubens; il étoit bon Poëte & habile Peintre d'histoire. La coupole de Notre-Dame d'Anvers est de lui. pag. 535.

* *Schwerckardt* (*Jean-Michel*) né à... l'an... Il ne peignoit sans doute qu'en miniature. Au reste, il

Sophonisbe Angusciola, Italienne, née à Crémone, vivoit l'an 1559. Elle excelloit sur-tout dans le portrait. pag. 403—404.

Spinello Aretino, Italien, né dans la Ville d'Arezzo, l'an 1328. A fait quelques tableaux passables, & qui annoncent l'imagination ardente de l'Artiste. pag. 255—56.

Spranger, (*Barthélémi* ou *Bartholomé*) Flamand, né à Anvers, l'an 1546, mort vers 1602. Bon Peintre pour les grands sujets; mais un peu outré. pag. 516—17.

Squarcione, (*François*) Italien, né à Padoue, l'an 1406, mort en 1474. Passoit, de son temps, pour bon Peintre. p. 293.

T

TAVARONE, (*Lazare*) Italien, né à Gènes, l'an 1556, mort en 1631. Plusieurs tableaux à l'huile, quelques portraits, sur-tout de grands ouvrages à fresque. pag. 401.

Teniers, dit *le Jeune*, (*David*) Flamand, né à Anvers, l'an 1610, mort en 1694. Des scènes réjouïssantes, des chymistes, des corps-de-garde, plusieurs tentations de Saint-Antoine, &c. On estime singulièrement ses petits tableaux. Il y en a qu'on appelle des *après-soupers*, parce qu'il les commençoit & les finissoit le même soir. Ils sont peu chargés de couleurs. Tous ses ouvrages, en général, sont l'image fidelle de la nature. Il imitoit aussi si parfaitement les meilleurs Maîtres, qu'on l'a surnommé *le singe de la Peinture*. Il a quelquefois donné dans le gris & dans le rougeâtre. pag. 572—73.

Terenzio, (*N...*) Italien, né à Urbin, vivoit vers 1605. Ce n'étoit qu'un Peintre médiocre. p. 445—46.

Teste, (*Pierre*) Italien, né à Lucques, l'an 1611, mort en 1648. Dans presque tous ses tableaux

l'an 1560, morte en 1590. Excelloit dans le portrait. pag. 374.

Titien, (*Vecelli*) Italien, né dans l'Etat de Venise, l'an 1477, mort en 1576. Il est inutile d'observer que c'est un des Peintres les plus célèbres. Les grâces de son coloris sont sur-tout inimitables : mais peut-être n'exprimoit-il pas assez les passions. Il traitoit avec succès tous les genres. On le chargea de faire les ouvrages les plus importans à Vicence, à Padoue, à Venise, à Ferrare. Il a peint supérieurement les femmes & les enfans Ses figures d'hommes ne sont pas aussi parfaites. Son talent pour le portrait est au-dessus de tout éloge, & aucun Artiste n'a mieux entendu le paysage. On voit dans l'Escurial beaucoup d'ouvrages considérables faits par le Titien. pag. 107, 312—21, 35, 39, 51—52, 70, 87; t. II, p. 328—29.

Tognone, (*Antoine*, dit) Italien, né à Vicence, mort en 1383. Son coloris étoit assez bon, & il a fait quelques ouvrages à Venise. p. 255.

* *Tornioli*, (*Nicolas*) Italien, né à Sienne, l'an . . . . A peint passablement quelques grands tableaux. pag. 74.

Turpilius, Latin, fleurissoit avant Auguste. p. 233.

U

UCCELLO, (*Paolo Mazzochi*, surnommé) Italien, né à Florence, l'an 1389, mort en 1472. Très-médiocre; ce qu'il peignoit de plus supportable, c'étoient des oiseaux. pag. 257—58.

Udine, (*Jean-Nanni d'*) Italien, né à Udine, l'an 1494, mort en 1564. Supérieur pour les ornemens, les fleurs & les fruits. pag. 357—58.

V

Van Kuyck, (*Jean*) Flamand, mort en 1572. Bon Peintre sur verre. pag. 530.

* *Vanloo*, (*Jean-Baptiste*) François, né à Aix, l'an 1684, mort en 1745. Se distingua dans le genre de l'histoire, & par son rare talent à peindre le portrait. pag. 149.

Vanloo, (*Charles-André*) fils du précédent; né à Aix, l'an 1705, mort en 1765. Un grand nombre de tableaux d'histoire, tous recommandables par l'exactitude du dessin, la suavité, la fraîcheur & le brillant du coloris. t. II p. 225—28.

* *Vanloo*, (M. *Charles-Amédée-Philippe*) frère du précédent, & actuellement vivant. Il est premier Peintre du Roi de Prusse. Ses ouvrages, dans le genre de l'histoire, sont dignes du nom qu'il porte, & c'est tout dire. pag. 70.

Van-Mander, (*Charles*) Flamand, né près de Courtrai, l'an 1548, mort en 1606. Il a fait à fresque & à l'huile des tableaux d'histoire & des paysages. Ses tableaux en camayeu sont aussi très-estimés. 517—18.

Vanuden ou *Van-Uden*, (*Lucas*) Flam. né à Anvers, l'an 1595, mort en 1660. Un des plus fameux Paysagistes. Il a gravé quelques morceaux d'après ses ouvrages & d'après ceux du Titien. pag. 535—36, 48—49.

Vasari, (*George*) Italien, né dans la Toscane, l'an 1511, mort en 1574. On voit quelques tableaux de lui à Florence, qui ne sont pas sans mérite; mais son coloris est foible, & ses compositions souvent embrouillées. Ce qu'il entendoit le mieux, c'étoient les ornemens, & il fut meilleur Architecte que bon Peintre. La *Vie des Peintres*, qu'il a publiée en Italien, est l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur. pag. 30, 324, 42—43, 58, 67, *à la note*; 74—75; t. II, p. 333.

Véronèse, (*Paul Caliari* ou *Cagliari*, dit) It

Fin de la Table des Peintres, du tom. I.



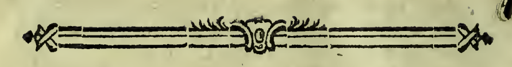


TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS,

Et généralement de toutes les Personnes dont il est fait mention dans les Anecdotes de Peinture. (Les Sculpteurs & les noms relatifs à cet Art, se trouvent à la table du tome III, qui est sous presse).

Tome I.

A

C

D

E

Estoille,

F

G

H

I

J

L

N

O

P

Q

R

T

V

W

Z

Auteur omis dans la table de ce Volume.

Fin de la Table des Auteurs du Tome I.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Anecdotes des Beaux-Arts, ou de Peinture, de Sculpture, &c.* & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. A Paris, ce 9 Février 1776. COCHIN.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur N***, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Anecdotes des Beaux-Arts, ou de Peinture, Sculpture, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *six années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le

Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie ; & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde-des-Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL ; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL: le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergens ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le vingt-ſeptième jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-quinze, & de notre règne le deuxième. Par le Roi en ſon Conſeil. LEBEGUE.

J'ai cédé à M. Baſtien, Libraire à Paris, mon droit au préſent Privilége, ſeulement pour la Peinture & la Sculpture, ſelon les conventions faites entre nous. A Paris, ce 18 Mai 1776. N***.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, enſemble le préſent Privilege & la Ceſſion, N°. 595, fol. 254, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, article IV, à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de

vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre huit exemplaires prescrits par l'article 108 du même Réglement. A Paris, ce 22 Mai 1776.

LAMBERT, *Adjoint.*

